

Le sylphe

LE SYLPHE

8e VOLUME, 1re LIVR.

LE SYLPHE

REVUE

DES ÉCRIVAINS DAUPHINOIS

Ne me crains pas, c'est moi qui suis faible et timide
Et si j'avais une ombre, hélas! j'en aurais peur!

(*V. HUGO*, ballades).

HUITIÈME VOLUME

DES PRESSES
D'AUGUSTE MOLLARET
A VOIRON, EN DAUPHINÉ

1894

JEHAN ECREVISSE
Directeur littéraire.

GABRIEL MONAVON
Président des Concours.

Secrétaires de la Rédaction :

ALEXANDRE MICHEL, A. D'ARVILLIERS.

LE SYLPHE

REVUE

DES ÉCRIVAINS DAUPHINOIS.

Le Sylphe.

LA MORT DE CHARLES IX

On songe quelquefois comme Jean dans Pathmos.
Hier j'eus la vision formidable des maux
Et pendant une nuit sous ma prunelle ardente
S'alluma le regard de Shakespeare ou de Dante.
  Triste comme un bourreau devant l'auto-da-fé,
Avec un manteau rouge à l'épaule agraffé,
Sur un trône sanglant. un roi pensif et blême
Semblait chercher un mot dans un sombre problème.
Ses yeux étaient remplis d'une étrange clarté;
Ils avaient la folie, ayant la fixité,
Et l'on pouvait parfois en en cherchant la flamme,

Surprendre les secrets qui torturaient son âme.
Autour de lui, vêtus de soie et de velours
Sur ces tapis royaux qui font les pas moins lourds,
Les courtisans, pensifs ainsi qu'était leur maître,
Attendaient pour parler qu'il daignât le permettre.
Soudain! le triste roi pâlit, pâlit encor.
Son impuissante main lâcha le sceptre d'or,
Il se leva, l'œil plein d'une noire épouvante,
Et passant à travers cette foule mouvante
Dans son boudoir splendide et triste, gravement
Le roi s'enfuit, penchant la tête par moment.
Je le suivis : je vis qu'il jetait sa couronne,
Et qu'un mot s'échappait de ses lèvres : « Pardonne! »

∴

Pardonne! qui pourra lui pardonner jamais
Ses crimes, ses bûchers par lui-même allumés,
Paris en feu, la Seine horriblement accrue
Par les ruisseaux de sang qui venaient de la rue
Et qui lugubrement semblaient comme autrefois
Dire : « Laissez passer la justice des rois! »
Puis cet assassinat monstrueux du grand homme
Dont Rome eût fait un Dieu s'il eût vécu dans Rome!
Pardonne! — Premier cri poussé par ses remords! —
Pardonne! — O Roi! t'ont-ils pardonné tous ces morts
Tous ces pauvres passants que tu prenais pour cible
Et dont l'histoire parle aux siècles, l'inflexible!
Va! S'ils t'ont pardonné, nous te pardonnerons!
Chantant dans tous les cœurs et touchant tous les fronts
La pitié, cet oiseau plus doux qu'une colombe,
Du haut du ciel sacré descendra sur ta tombe!
Jusque là, sans pardon, sans un regard ami,
Courbé sous ton forfait, la St-Barthélemy,
O Charles neuf, hideux, désespéré, farouche,
Maudit, tordant tes bras sanglants, crispant ta bouche,
Sur ton trône, changé par nous en pilori,
Tu resteras pensif, couronné, mais flétri!
Mais nul n'a pardonné, non, pas une victime,
L'assassin répondra devant tous de son crime,

Car l'avenir vengeur qui compte les héros
Placera l'amiral en face des bourreaux!

*
* *

Or ce soir là, Paris s'émut : le roi de France
Agonisait. Sa mère avait eu l'espérance,
Puisqu'au nom de l'Eglise, il combattit pour Dieu,
D'avoir de ce mourant un sourire d'adieu!
Elle vint vers le lit royal, et Catherine
Les yeux en pleurs, les bras croisés sur sa poitrine,
Contempla gravement ce pauvre être brisé
Et grave, sur son front, mit un triste baiser.
Oh! ce front, il était livide! et sur la couche
Une écume de sang tombait de cette bouche!
Une horrible sueur s'échappait de son corps
Et ce vivant semblait déjà parmi les morts!
Soudain, comme le prêtre achevait sa prière,
Il étendit un bras et rouvrit sa paupière,
Et par trois fois avec un accent de damné,
Il cria : « Coligny! n'as-tu point pardonné! »
Mais son cœur où sonnait toujours l'heure du crime
Eut une vision sinistre de l'abime
Et cette voix d'en haut que Caïn entendit
Murmura : « Plus d'espoir, le Grand Juge a maudit. »
Alors, moment fatal, où l'âme sent en elle
Pénétrer la clarté de la vie éternelle,
Charles neuf se dressa, farouche, rugissant :
« J'ai peur, sanglota-t-il... Essuyez tout ce sang!
Je suis maudit; c'est Dieu qui me l'a dit lui-même. »
Son œil s'emplit soudain d'une lueur suprême,
Et blême, convulsé, hideux dans sa terreur,
Secoué d'un frisson, premier avant-coureur,
Sentant l'hydre de feu lui mordre la poitrine,
Charles, près de son lit aperçut Catherine!
Et vaincu cette fois, humble et découragé :
« Madame, lui dit-il, l'amiral est vengé! »
Et comme nul n'osait répondre au roi de France
Livide, il retomba saisi par la souffrance,
Puis le râle, serpent funèbre, l'étreignit;

Et cité par la mort, au nom de Coligny,
Devant ce tribunal où plaide la victime,
Charles neuf comparut, précédé de son crime.

AUGUSTE GILLOUIN.

A PROPOS DE NOTRE XIe CONCOURS

Après Paul Laffargue de Toulouse, ce littérateur d'occasion qui pillait à tort et à travers dans les œuvres des confrères, le *Sylphe* a eu la primeur d'un autre plagiaire encore plus fin-de-siècle : MÔSSIEU AUGUSTE PALIX, du POUZIN (Ardèche).

Retenez le nom de ce pseudo-lauréat (2e prix), il fera peut-être un jour le tour du monde!

Il n'a rien trouvé de mieux que de reproduire, en en changeant le titre et sans ajouter ou retrancher un seul vers, un poème intitulé *Fleurs de Noël* paru en 1867 dans la *Semaine des Familles* et publié également dans un recueil par son auteur, le poète-improvisateur Alfred Besse de Larzes.

Nous avons été informés de ce plagiat par deux de nos lecteurs, mais seulement après l'apparition du numéro de décembre, — et nous n'avons point été surpris.

En effet, en faisant le dépouillement des plis cachetés, nous fûmes étonnés des progrès énormes qu'avait accomplis Auguste Palix, car il n'avait jamais réussi qu'à nous envoyer des idioties dans le style de la *tartine* suivante — qui est une réponse à une lettre que notre secrétaire-administrateur, pris d'une idée facétieuse, s'était amusé à lui écrire :

Le Pouzin, 9/1 94.

Cher Monsieur,

« Je réponds de suite à votre honorée et laissez-moi vous remercier de la « médaille que vous m'avez décernée.

« Oui! je préfère que vous la *faisiez* graver vous-même. Cela m'évitera

« l'ennui de l'envoyer à Valence. Et *sitôt* prête, soyez assez bon de me la faire « parvenir au *plutôt*.

« Dans cet espoir, je me dis

« Votre tout dévoué collaborateur. »

AUGUSTE PALIX.

En a-t-il du fiel et du toupet ce lauréat-plagiaire?

Nous lui recommandons la lecture et la méditation du *Geai paré des plumes de paon :* il apprendra la prosodie dans cette fable du bon La Fontaine — et verra le cas que l'on fera désormais de lui et de ses œuvres.

Jehan ECREVISSE.

*
* *

Comme suite à ce qui précède, le sieur Auguste Palix est radié de notre liste d'abonnés-collaborateurs. De plus, le Conseil d'administration du *Sylphe* a cru de son devoir d'annuler les deux mentions que le Jury avait décernées à ce plagiaire dans la 1re et 3me section; les manuscrits jugés dignes de cette distinction ayant pu être copiés tout aussi bien que la poésie *l'Ermite et l'Enfant*.

Nos lecteurs sont priés de rectifier comme suit le palmarès en ce qui concerne la 2me section :

2e PRIX : MÉDAILLE D'ARGENT. — M. Louis Martel.
3e — — DE BRONZE grand module. — M. Georges Houbron.
4e — — — petit module. — M. A.-C. Coche.

*
* *

Une erreur provenant du dépouillement des plis cachetés s'est glissée dans le palmarès de notre onzième Concours.

C'est à tort que le 2e prix, 1re section, a été décerné à M. Georges Brunot, c'est à M. Henri Blondel, du Hâvre, auteur de deux jolis quatrains couronnés, que revient la médaille d'argent.

Nous prions M. Henri Blondel d'excuser l'erreur commise et nos lecteurs de remplacer au palmarès et à la suite des quatrains insérés obtenant le 2e prix, le nom de M. Georges Brunot, par celui de M. Henri Blondel.

J. E.

LETTRES D'AMOUR

A Emile Bergerat.

Mon pauvre cœur est enterré
Sous ces quelques feuilles jaunies,
Dans un coffret, tout est serré :
Mes ivresses, mes agonies.

Espoirs fous, douleurs infinies,
Tout s'est calmé, tout s'est enfui ;
Un léger fil tient aujourd'hui
Mes ivresses, mes agonies.

Angoisses d'un cœur ulcéré,
Rêves d'azur aux ailes roses,
Les douces et les tristes choses ;
Dans un coffret tout est serré.

Des femmes, bienfaisants génies,
Qu'à leur tour d'autres aimeront,
Ont mis un baiser sur mon front...
Dans ces quelques feuilles jaunies,

Puis j'ai souffert et j'ai pleuré
A voir s'envoler mes chimères ;
Avec ses bonheurs éphémères
Mon pauvre cœur est enterré.

Mes ivresses, mes agonies,
Dans un coffret tout est serré,
Et sous quelques feuilles jaunies
Mon pauvre cœur est enterré.

HENRI SECOND.

BIBLIOGRAPHIE

A travers les nuages, poésies par Henri SECOND. — Un volume. Paris, 1893-94.

M. Henri Second est un poète ; mais, entendons-nous, ce n'est pas un simple faiseurs de vers plus ou moins distingués et corrects, un *aligneur* de rimes plus ou moins sonores ; c'est un poète dans la meilleure acception du mot, un *vrai* poète. Il a l'émotion profonde et communicative, le charme sympathique et pénétrant, qui constituent l'essence même de la poésie ; il y joint le talent des expressions pittoresques, et cet art des formes pures et savantes sans lesquelles, comme le diamant dans sa gangue, la pensée demeurerait dénuée d'éclat et de valeur. Sa lyre, où la fantaisie originale et humoristique se joue parfois avec grâce, est néanmoins de celles dont les cordes sont faites avec les fibres du cœur humain, et d'où s'échappent les paroles ailées et fécondes.

On peut donc pleinement appliquer à M. Henri Second la définition du poète résumée dans le quatrain suivant :

Esprit compréhensif, cœur largement ouvert,
Le poète est celui qui sent, conçoit, devine,
Et qui sait revêtir d'une forme divine
Tout ce qu'il a compris, aimé, vécu, souffert...

Ajoutons que M. Henri Second est d'origine grenobloise, c'est-à-dire notre proche compatriote ; ce qui est de nature à nous le rendre doublement sympathique, nous avons failli dire doublement cher.

Et cependant, en abordant l'examen rapide de l'élégant recueil dont nous avons transcrit ci-dessus le titre et qu'il a publié depuis trois ou quatre mois, nous allons commencer par le quereller un peu. Oh ! une querelle de faible importance, sans doute, mais

enfin, une remarque presque préliminaire, qui nous fournit occasion de lui chercher noise.

M. Henri Second, habitué à toutes les luttes ingénieuses de la plume, ne s'étonnera guère de notre mince escarmouche et s'en effrayera moins encore.

Parmi les pièces figurant en tête de son volume, il s'en trouve une d'un tour original, spirituel et fin, qui traite en vers bien frappés et en belles rimes, de l'*inutilité du poète*. Cela nous a paru une contre-vérité que nous ne pouvions laisser passer sans protestation. Mais, pour mieux justifier notre critique, pour mieux développer et faire saisir notre pensée, que M. Second nous permette de recourir à cet artifice de style que les rhétoriciens appellent une comparaison allégorique, et qui est également fort en usage parmi les poètes,

Nous nous plaçons au temps du renouveau et de la saison printanière. Le retour d'avril a fait reprendre à la terre son manteau de verdure, et au ciel son manteau d'azur. La nuit douce et propice étend ses voiles, et, laissant flotter les plis de sa robe étoilée, berce le sommeil de la nature dans la suavité transparente de ses ombres. Le calme règne, et tout ce qui respire s'enveloppe de paix et de sérénité. Alors, dans le silence de cette nuit embaumée, où la vie semble néanmoins frémir et frissonner par intervalles, s'élève une voix mélodieuse et pure. C'est le rossignol, à moitié baigné par l'ombre, à demi éclairé par les rayons de la lune, qui chante son hymne d'amour, et son chant s'élance avec le ruissellement des flots et l'ardeur de la flamme. On dirait la voix même du printemps, et il semble qu'il veuille dédier à la limpidité du ciel, aux grâces touchantes de la nuit, tout un poème de rêverie et de tendresse. La nature émue et attentive recueille avec ravissement ces strophes d'or et de cristal...

Mais, au milieu de cet enchantement et de cette harmonie, serait-il possible d'imaginer une dissonnance plus étrange et plus choquante que d'entendre tout à coup se produire une exclamation irritée et une voix aigre et discordante crier au doux rossignol : « Te tairas-tu, vilaine bête!... ton inutile ramage nous empêche de dormir!... »

M. Henri Second, à coup sûr, partagerait notre avis, et ne pourrait voir avec nous, dans un pareil fait qu'une violente antithèse, une déplaisante anomalie.

Eh bien, suivons notre comparaison. Le printemps ne règne pas seulement dans la nature; il y a pareillement les avrils du cœur, le printemps d'amour! Au seuil riant de la vingtième année, la jeunesse éveille et répand ses douces flammes dans les

âmes énamourées; les cœurs tendrement épris s'élancent, l'un vers l'autre, d'un mutuel essor. Aux heures charmantes où meurt le jour, les beaux couples d'amants se cherchent et se dérobent au fond des abris solitaires. Ils ont en effet tant de choses à se dire, tant de sensations délicieuses, tant d'impressions vives à se confier!... Mais, phénomène étrange et mystérieux! les sentiments dont leur âme surabonde, s'y pressent avec une telle impétuosité, avec une telle plénitude, que leurs lèvres, impuissantes à laisser jaillir ce flot d'émotions, demeurent muettes et n'exhalent que des soupirs; ils ne trouvent pas de mots pour peindre ces intimes ivresses, et les expressions font défaut à ces timides et virginales tendresses. Alors, dans ces instants où les bouches ne savent que se taire, sinon balbutier, quand le cœur voudrait être si éloquent, une voix pénétrante et enchanteresse s'est élevée, émue et lointaine comme une réminiscence et comme un souvenir..., c'est la voix du poète, du doux rossignol d'amour, cher aux jeunes cœurs.

Il traduit en stances harmonieuses, en strophes enflammées, les mille émotions qui débordent de l'âme des amants. Il prête à leur tendresse un divin langage; il fait vibrer dans ces jeunes cœurs des échos enchantés, prolongés et mystérieux...

Et les amants ravis l'écoutent en extase; ils répètent à demi ses phrases émouvantes, modulées comme une musique céleste; ils font alterner sur leurs lèvres le chœur chantant des rimes avec le chœur ardent des baisers et ils parfument leur bouche avec le doux miel de l'amoureuse poésie...

Au spectacle de tous ces jeunes cœurs inclinés vers le chantre aimé qui prête aux élans de leur tendresse d'inoubliables accents, nous croyons que M. Henri Second ne pourrait guère se sentir tenté de conclure à *l'inutilité du poète*, et qu'il ne considérerait pas la poésie comme une superfluité, mais qu'il y verrait plutôt l'instigatrice et l'inspiratrice des sentiments les plus doux et les plus charmants, les plus purs et les plus beaux, les plus élevés et les plus nobles, qui puissent dominer l'âme humaine. On ne saurait prendre, en effet, la poésie pour un vain luxe de la pensée : tombée de la bouche d'or des poètes, elle est le trésor nécessaire; elle est comme la floraison des sentiments humains; elle est le vent harmonieux qui donne à leurs ailes un essor céleste vers l'idéal, et parfois, on peut presque l'associer aux sublimités de la prière !

A vrai dire, c'était peut-être une superfétation que d'entreprendre cette réfutation de la fantaisie paradoxale de M. Henri Second; nous eussions pu nous contenter pour cela de son livre même. Il nous eût suffi, en effet, de compter les pages de ce charmant recueil pour y puiser autant d'arguments pleins de verve, d'origi-

nalité, de grâce et de charme, pouvant servir à démontrer d'une façon péremptoire, les mérites, la valeur et l'*utilité* de la poésie.

Maintenant, nous pouvons aussi nous demander pourquoi il a choisi, pour son livre, ce titre : *A travers les nuages*. C'est sans doute qu'à la suite de la Muse divine, sa pensée se plaît à s'envoler et à planer dans l'espace ; c'est aussi qu'amant de la lumière, il recherche, pour sa poésie, ces régions éthérées où, à travers la transparence des nuages, elle peut faire plus avantageusement briller sa couleur étincelante et ses reflets prismatiques et chatoyer ainsi de nuances variées. N'est-ce pas sur le sein des nues que se déploie l'arc-en-ciel aux teintes changeantes, l'écharpe flottante d'Iris ?...

Au fond, nous l'avons déjà dit, la poésie de M. Henri Second réunit toutes les hautes et charmantes qualités où l'éclat s'allie à la verve originale et spirituelle, à la sensibilité et à la grâce. Les vers doux et tendres y alternent avec des vers énergiques, vigoureux et bien frappés. Le fond fait penser, la forme fait rêver.

Le vrai et le plus sûr moyen de louer un poète, c'est de le citer ; mais ici notre embarras serait considérable, car le recueil de M. Second est riche en pages dignes d'être signalées, et cette abondance même devient ici un obstacle. Là où il ne faudrait cueillir qu'un bouquet, c'est une moisson qui s'offrirait à notre main et à notre choix. Force est donc pour nous de ne pas utiliser cette richesse, et de nous restreindre dans d'étroites limites. Nous nous contenterons d'extraire d'une pièce, trop longue pour être reproduite tout entière, quelques strophes qui auront au moins l'avantage d'assurer à M. Henri Second les suffrages les plus enviés, les plus enviables, les plus charmants, les suffrages des femmes. Il ne pourra donc que nous savoir gré d'avoir porté notre choix sur des strophes consacrées à l'*Ange terrestre* :

Il est un ange sur la terre,
Qui de tout homme suit les pas ;
Dont la parole désaltère,
Qui tient l'avenir dans ses bras.

Ses membres sont fluets et frêles,
Et ses genoux, faits pour prier,
Ressemblent à ces roseaux grêles
Qu'au moindre vent on voit plier.

. . . .

Si ses muscles sont sans vigueur,
Ses yeux sont pleins de douce flamme;
Toute sa force est dans son cœur,
Tout son courage est dans son âme.

Il calme toutes les douleurs,
Il sait adoucir la souffrance;
Il est l'amour et l'espérance;
Sa main partout sème des fleurs!

Lorsque s'arrêtant sur la route,
Las de lutter, découragé,
L'homme combat contre le doute,
Où le désespoir l'a plongé...

. . . .

L'ange vient et lui dit : « Demeure! »
Et souriant pour l'apaiser,
Parle d'amonr, et, quand il pleure,
Boit ses larmes dans un baiser!...

. . . .

Puis mettant un doigt sur sa bouche
Où brille un sourire vermeil,
Il reste penché sur la couche.
Et veille encor sur le sommeil...

. . . .

Il relève celui qui tombe
Sur le marbre ou dans le ruisseau;
Il sourit auprès du berceau,
Et verse des pleurs sur la tombe.

S'il n'a pas d'auréole au front,
Un archange envierait son âme;
Un jour, ses ailes pousseront.
Et le ciel nous prendra... la femme.

Elle sait calmer les douleurs,
Et guérir l'amère souffrance;
Toujours sa main sème des fleurs :
Elle est l'amour et l'espérance!

Nous avons pu indiquer, au cours de cet article, que, comme poète, M. Henri Second a, en sa faveur, les douces sympathies des jeunes cœurs, les secrètes prédilections des amants, les suffrages et les préférences des femmes. Que pourrait-on trouver de plus pour lui démontrer l'influence charmante de sa poésie et pour l'obliger à convenir que *l'inutilité des poètes* n'est qu'un vain mot et un spirituel paradoxe.

Gabriel MONAVON.

LE SYLPHE

REVUE

DES ÉCRIVAINS DAUPHINOIS.

NEVER MORE!

Dire que c'est fini, que mes mains auront beau
Se crisper aux parois de son petit tombeau,
Qu'en vain je meurtrirais mes genoux sur sa pierre,
Et que les pleurs en vain rongeraient ma paupière
Jusqu'à ce que mes yeux s'éteignent de douleur;
Dire que ce poignant, que cet affreux malheur
Est sans allègement, sans remède et sans terme,
Que l'écrin ténébreux et jaloux qui renferme
Mon joyaux bien aimé ne se rouvrira plus,
Que les saisons, avec leur flux et leur reflux,
Que les joyeux avrils et les tristes nivoses,
Avec leurs vents, leurs nids, leurs frimas et leurs roses,
Passeront, sans que rien ne s'éveille jamais,
Du bel ange endormi, du doux fils que j'aimais!...

O Corbeau de Poë, couvre-moi de tes ailes;
Mêle ton cri de mort aux plaintes éternelles,
Qui désormais seront ma boisson et mon pain;
Et si le nom sacré de mon beau chérubin
Murmure tristement sur ma bouche en délire,
Sombre oiseau du trépas, respecte mon martyre;

Que ton morne refrain retentisse en mon cœur,
Non point comme un écho déchirant et moqueur,
Mais comme le bruit lent, lourd et sourd d'une pelle,
Qui creuse dans la nuit une fosse nouvelle!

FABRE DES ESSARTS.

A UN ÉDITEUR

DONC! votre sympathie est toute pour la Prose;
Vous faites fi, Monsieur, du langage divin.
Chacun son goût : pour moi, je soutiens une chose,
Qu'un verre d'eau jamais ne vaut un doigt de vin.

Le Rythme harmonieux cependant m'indispose
Lorsque pour le comprendre il faut être devin,
Ou quand on m'en présente une trop forte dose;
En cela, comme vous, je ne suis point chauvin.

Mais j'aime à lire en vers une belle tirade,
De même que je bois une bonne rasade,
Avec un grand plaisir, d'un vin vermeil et vieux :

Et, dût-on m'accuser d'être un peu téméraire,
J'estime que la Prose est parfois trop vulgaire :
Pour chanter ou pleurer de bons vers valent mieux.

ERNEST SIBOUR.

.LA FONTAINE QUI PLEURE

Quand le soleil levant embrase l'horizon, que mille reflets d'or succèdent à l'aurore, dans le bois de Romanèche retentissent de bruyants concerts. Puis, lorsque l'astre roi paraît resplendissant au-dessus des coteaux pleins d'ombre et de mystère, il vient inonder de ses belles flammes la *fontaine qui pleure*. Nom étrange n'est-ce pas? mais respectons la légende.

Une anfractuosité qui s'ouvre sous des festons de mousse, et dont la nappe limpide fascine le regard, laisse tomber de ci, de là, partout et sans cesse d'une voûte invisible, comme autant de larmes dans le cristal le plus pur. Et dans le clapotis plaintif et sonore de chaque goutelette se brisant en mille perles irisées sous les rayons qui traversent le feuillage, on croit entendre une douce voix qui implore.

A quelques centaines de mètres au-dessus de la *fontaine qui pleure*, a demi caché par la ramure des grands arbres, existe un vieux donjon assez bien conservé, seul reste du vieux manoir des anciens maîtres de ce lieu. C'est la tour de Romanèche. Elle domine une gorge verdoyante, au fond de laquelle un ruisseau murmure, et de son faîte on découvre le paysage qui s'étend depuis La Tour-du-Pin jusqu'aux ruines de Quinsonnas.

C'est là que vers l'année 1750 naquit Blanche de Courcelles. Orpheline à quinze ans, elle dut subir la tutelle d'un parent éloigné de la cour de Louis XV. Aussi débauché que son souverain, il vint s'installer au château de sa pupille dont la beauté merveilleuse l'avait séduit et prétendit en faire son épouse ou du moins sa maîtresse. Mais il avait compté sans la vertu de la jeune fille, douloureusement offensée par les procédés louches de cet ignoble protecteur.

Blanche avait le sang de ses vaillants ancêtres et son âme était chaste, telle que l'avait formée la chère et regrettée défunte. Elle résista indignée. Le baron de Volâ, hypocrite et pervers, imagina un autre stratagème pour capter l'affection, sinon l'amour de celle que le roi lui avait permis d'épouser. Il employa alors la douceur et usa de prudence, comptant sur le temps pour avoir raison de la plus belle des vierges.

Sans autre ami qu'un superbe épagneul qui la suivait partout, la jeune châtelaine aimait à parcourir les vallons d'alentour.

Amoureuse des sites champêtres, elle errait dans la solitude et sa présence dans les bosquets, les prairies émaillées, sur le bord de l'onde qui reflétait son image candide, faisait de ces endroits comme autant de nymphées vivantes.

Le printemps enivrant, l'été plein de sourire, la surprenaient parfois, languissante et rêveuse, assise sur le gazon, sous l'ombre de la feuillée nouvelle. Elle restait ainsi des heures, ignorée, l'épagneul à ses pieds et reprenait, aux approches de la nuit, le chemin du manoir où l'homme cauteleux qui vivait de ses biens, l'accueillait comme une proie qu'on ménage pour mieux la posséder. Puis, le lendemain, elle reprenait sa promenade solitaire, suivie pas à pas par son compagnon fidèle

Un jour, pour elle plein d'énigme, elle ne dut son salut qu'au courage du brave Mastoq. Couchée sur un tapis de mousse, elle revoyait le passé heureux, le comparait au présent plein d'angoisse et son sein, pudiquement emprisonné sous un corsage bleu, bondissait d'émotion au souvenir de ses parents adorés. D'une main elle soutenait sa tête superbe et dans ses yeux ombragés par le plus beau velours, on eut pu voir se refléter la candeur et aussi, que dirai-je? quelque chose d'étrange, signe avant-coureur de l'amour. Mais pour elle ce n'était tout que mystère et sa pudeur d'adolescente n'en était que plus farouche. Tout à coup, Mastoq, poussant un aboiement terrible, bondit dans le hallier: une lutte horrible eut lieu dans laquelle l'enfant épouvantée entendit une voix sourde proférer des blasphèmes. L'individu, un moment terrassé, en fut quitte pour la peur et ne dut la vie qu'aux appels réitérés que la jeune fille adressa à son chien. Blanche ne se douta jamais que le brave animal avait sauvé son honneur et que celui qu'elle avait préservé d'une mort certaine était le baron de Volâ. Et pourtant, les grognements avec lesquels Mastoq accueillait chaque fois la présence du courtisan auraient dû éveiller les soupçons de la jeune fille. Innocence, quels périls souvent t'environnent!

Par une belle matinée de mai, Blanche de Courcelle revenait de porter son obole aux malheureux de Cornu, hameau situé non loin de la Bourbre. Elle remontait le sentier au fond de la gorge. A sa droite, le ruisseau tombait en cascatelles, sous des touffes de fraisiers et de pervenches. Mastoq flairait une foulée voisine. Quelquefois, une percée montrait la tour de Romanèche, surgissant là-haut, au sein de la verdure. Une pensée pénible traversait alors le cerveau de la jeune châtelaine. Puis elle continuait sa marche, quittait le sentier pour s'avancer tantôt dans les prairies ensoleillées, tantôt sous les bosquets feuillus. Souvent, Mastoq revenait vers elle, la regardait avec sollicitude de ses grands yeux remplis d'une touchante expression, et la jeune fille, reposant sa

main sur la tête du bon épagneul, de ses lèvres de corail esquissait un doux sourire qui voulait dire : « Va, avec toi, je sais que je ne crains rien. » Et le brave Mastoq courait devant pour recommencer cent fois le même manège.

Blanche avait dépassé le pied de sa demeure, elle longeait à présent la base de la colline sur laquelle les vieux murs s'élevaient sombres et couverts de lierre. D'une main, elle tenait un bouquet de myosotis, d'anémones et de campanules, de celle restée libre, elle rejetait de temps à autre en arrière les mèches de cheveux cendrés qui tombaient sur son front. En voyant cette belle adolescente, on n'eut point été surpris qu'elle eût inspiré une passion si vive au baron de Volâ. Son délicieux visage, ses yeux pleins de noblesse et d'une ineffable douceur, son cou élancé, au port superbe et fier, les neiges de sa gorge mal dissimulée sous la dentelle blanche, le profil rose de ses oreilles, mignonnes à croquer, les formes gracieuses de son corps, sa voix pure, sa beauté juvénile en faisaient un idéal comme seuls les songes voluptueux peuvent en faire naître.

Autour d'elle, la nature comme en extase, semblait redoubler de splendeur et étalait ses plus brillants décors, sa plus éclatante parure. Bosquets pleins de gazouillis, corolles étincelantes sous un ciel radieux, bois à la verdure fraîche et diaphane, gazon moelleux sur lequel mille légers papillons d'azur voltigeaient, se jouaient à l'envi, toutes ces choses formaient un tableau du plus harmonieux, du plus riant coloris.

Blanche venait d'arriver sous un épais berceau de feuillage. Soudain, le chien s'arrêta. Inquiète, du regard elle fouilla la coudraie dans la direction du vallon et à son grand étonnement, elle aperçut sur la lisière un jeune étranger, un artiste, en train de peindre un coin de ce paysage enchanté. Mastoq, docile à un signe de sa maîtresse, ne bougeait pas. Celle-ci put donc examiner à son aise, sans être vue, les traits de l'inconnu dont la belle figure pâle, encadrée par une épaisse chevelure blonde tombant sur les épaules, aux yeux célestes, à la lèvre ombragée par un duvet soyeux, fit battre sa poitrine.

Etait-ce un être divin que cet étranger, qu'un hasard qu'elle ne voulait pas maudire, avait placé sur son chemin ? Certes non ! Mais quelle était cette secrète flamme qui s'était allumée en son cœur, ce frisson pudique qui parcourait tout son être, ce bonheur indéfinissable qui l'envahissait, cette délicieuse attraction qui la poussait vers le beau jeune homme. Il lui semblait qu'une volonté supérieure la faisait courir à lui, et qu'en se précipitant haletante, ivre de passion, éperdue dans ses bras, son cœur serait satisfait.

Instinctivement, Blanche s'était avancée. Elle était à présent hors du bois, un faible aboiement de Mastoq trahit sa présence.

L'artiste avait interrompu son travail. Une vision miraculeuse. Tressaillant, il crut que quelque nymphe, Vénus peut-être, venait pour suppléer à ce qui manquait à sa toile. Puis, autre chose en lui prit le dessus, et voilà qu'il éprouva les mêmes sensations, les mêmes désirs brûlants que celle qui lui venait comme du ciel. Abandonnant son travail, il s'inclina avec respect devant la jeune fille qui crut son secret découvert et dont les joues se colorèrent vivement. Elle, qui tout à l'heure était remplie de convoitise, toute d'amour, avait à présent honte d'elle-même et baissait modestement les yeux. Ce n'était pas en vain que dans son sexe faible existait une âme pure.

Remuée dans tout ce qui était elle par l'émotion, la jeune châtelaine vit le bel inconnu dans une attitude suppliante, mettre un genou à terre et d'une voix qui ressemblait à une douce et caressante mélodie, lui demander qu'elle voulût bien lui permettre de peindre sa personne adorable. L'artiste lui dit une foule de choses inconnues mais que son cœur savourait avec délices; et lui, toujours agenouillé, elle debout, se regardaient comme s'ils s'étaient toujours connus. Leurs pensers se confondaient, et comme la colombe palpitante dont la paupière se ferme avec langueur et semble mourir sous les caresses amoureuses du ramier, Blanche plus que jamais séduisante se laissait inconsciemment subjuguer par les paroles suaves du nouvel Adonis.

Elle vit le péril et voulut fuir celui que malgré tout déjà, elle aimait avec cette passion naissante, impétueuse de jeune fille.

Horreur!... La pauvre enfant se vit tout à coup saisie par derrière, enlevée brusquement, pendant qu'un gémissement plaintif de Mastoq l'avertissait, hélas! que le fidèle animal venait de recevoir le coup mortel . . . .

. . . Le lendemain, les jours suivants, Blanche de Courcelles prenant des sentiers dérobés, revint seule vers la petite clairière où elle avait entrevu le bonheur. Elle ne revit plus le doux jeune homme. Avait-il été victime de la vengeance de l'odieux baron? La malheureuse jeune fille ne le sut jamais. Chaque jour elle vint guetter sa chère présence qui l'aurait fait revivre. Ce fut en vain, seul l'écho répondit aux sanglots qui parfois s'échappaient de sa poitrine.

Une après-midi, des paysans qui cherchaient du bois sec pour le foyer de la cabane, trouvèrent étendue sans vie une dame d'une merveilleuse beauté. Ils s'approchèrent, les femmes vinrent après en se signant, et à leur stupéfaction, ils reconnurent leur jeune châtelaine. A côté d'elle, sur un mouchoir brodé, un paysan quelque peu lettré lut ces mots : « *Si mon âme un jour vers lui prend son essor, je désire être ensevelie ici, à l'endroit où je l'entrevis pendant une trop courte durée.* » Fidèle à son désir, on

l'enterra sous les grands arbres, au pied de la colline; et en s'en retournant à leurs chaumières, les hommes s'essuyaient les yeux du revers de la manche, tandis que les femmes, la figure cachée dans leurs tabliers se lamentaient sur le triste sort de leur bienfaitrice. Vers son tombeau depuis, une grotte s'est formée, dans laquelle les gens du hameau croient voir couler les larmes de la pauvre Blanche cherchant celui qu'elle aimait, et c'est pour cela qu'on l'appelle à présent : *la fontaine qui pleure.*

Emile ROY.

PRIMEUR (1)

Mignonne, ton bonheur n'a pas vécu longtemps :
Le destin te courba sous sa main meurtrière,
Il a brisé ton cœur et réduit en poussière
Tes rêves d'or éclos au soleil des vingt ans !...

Avec toi, j'ai souffert aux douloureux moments
Où des larmes voilaient ta craintive paupière,
Et pour qu'un terme, enfin, fût mis à tes tourments,
Au ciel, j'ai maintes fois fait monter ma prière...

Les ans viendront... Un jour, tu seras loin de moi :
Peut-être un autre amour saura gagner ta foi,
Une autre âme trèeaussi la sœur de ta belle âme...

(1) Extrait des « Fleurs de l'Ombre ». — En vente chez l'auteur, 2, place des Augustins, Voiron. Prix : un franc.

Qu'importe! N'ai-je pas eu de toi, tendre fleur,
Ce pur baume du cœur, le premier, le meilleur,
Parfumant le baiser qui d'enfant te fit femme?...

ALEXANDRE MICHEL.

AMOUR MYSTIQUE

J'ai pour elle un amour profondément mystique.
C'est un culte aussi bien qu'un attendrissement;
Elle est pour moi la sainte, et je suis fanatique
Au point de la prier, le soir, en m'endormant.

Tout présent de sa main me semble une relique,
Je touche à ce trésor aussi dévotement
Que les vierges, au fond du cloître catholique,
Touchent au corps sacré de leur céleste amant.

Lorsqu'avec un frisson mon cœur entier se pose
Sur ses yeux de velours ou ses lèvres de rose,
Ce baiser me paraît une communion;

Et je ne sais plus bien, tant elle me pénètre
Non seulement d'amour, mais d'adoration,
Si je suis son amant, ou si je suis son prêtre.

EMILE TROLLIET.

A LÉON XIII

Depuis le Reniement, l'Arche est sur la mer verte,
Sous la voile pendante et les mâts ébranlés,
Le Christ, pilote doux, par la baie entr'ouverte,
Laisse fuir, le matin, des messagers ailés.

Ils s'en vont, l'aile au vent, d'un vol toujours alerte,
Ils s'en vont devant eux, sous les cieux étoilés,
Mais ils vont à la mort, mais ils vont à leur perte,
Les hardis voyageurs avant l'aube envolés.

C'est que le divin maître ordonne à ses colombes
D'aller sur le coteau, loin du cyprès des tombes,
Vers l'olivier béni par son père planté,

Et d'attendre, pour prendre une branche à ses branches,
Que les hommes entre eux aient dit : Fraternité!
Voilà pourquoi la mort prend les colombes blanches!

Henri Bossanne.

A MON AMI DANIEL A...

POUR LE JOUR OU NOUS PENDIMES LA CRÉMAILLÈRE DANS SA NOUVELLE MAISON DE JUVISY

Comme il faut au conscrit le baptême du feu;
A l'humble fleur des champs le baiser du ciel bleu;
Au vieux mur un manteau de lierre;

Comme il faut le soleil à la blonde moisson,
Il faut à l'âtre neuf, dans la neuve maison
Que l'on pende la crémaillère.

Et ne la pend-on pas dans la mousse des nids
Alors que leurs contours, moelleusement unis,
S'emplissent de battements d'ailes?
On la pend dans les bois et dans l'herbe des champs;
Au fronton des palais, sous les chaumes penchants;
On la pend chez les hirondelles.

Pendre la crémaillère est un couronnement.
Le logis en reçoit comme un rayonnement;
Plus joyeux, le foyer pétille,
Et les murs nus et froids, ne disant rien au cœur,
Nous parlent tout à coup un langage vainqueur;
Tout s'anime, rit, et babille.

Les souvenirs anciens, comme un vol de ramiers
Aussi blancs qu'en Avril la neige des pommiers
Autour de nous viennent s'ébattre;
Et ces frais messagers nous jettent à la fois
Les roses de nos ans effeuillés autrefois
Dans l'insouciance folâtre.

Je les vois, Daniel, je les sens voltiger!
Oh! qu'il est doux au front, au cœur, le vent léger
Que fait leur aile qui palpite!...
Ah! faisons leur accueil, ne les écartons pas!
Et guidés par leur vol retournons sur nos pas
Au chemin parcouru si vite...

Revois-tu Dieu-le-Fit, l'antique Graveyron?
Les saules et les près qui bordent le Jabron
Et le ruisselet de Rivales?
Revois-tu nos coteaux pierreux, ensoleillés?
Nos champs aux mûriers verts, en hâte défeuillés?
Nos figuiers vibrants de cigales?

Te souvient-il encor de tant de vers, semés
A tous les vents du ciel, lorsqu'enthousiasmés
Par Hugo, Musset, Lamartine,
Nous chantions nos amours, nos rêves d'idéal,
Et que chacun de nous, se proclamait féal
Servant de la Muse divine?...

Ah! c'était là le temps des joyeuses chansons!
Les bluets étoilés parmi l'or des moissons
Nous disaient de charmantes choses;
Nos strophes s'envolaient vers le firmament bleu
Pour y parler d'amour à ses soleils de feu
Comme une vierge en parle aux roses!

Qu'importait l'avenir et la réalité?
La lutte pour la vie et sa brutalité?
Si nos rimes incohérentes
N'avaient pas tout l'éclat qu'ont les jaunes louis,
Nous n'en étions pas moins heureux et réjouis;
Peu soucieux d'avoir des rentes...

Des rentes!... Qu'ai-je dit? O Dieu, quel mot brutal!
Et dire que c'est l'or, ce lourd, ce vil métal
A lui seul qui les constitue!
Qu'à cause de cela tout idéal se meurt;
Que le rêve est un grain maudit pour le semeur;
Que la Muse se prostitue!...

Pour un peu d'idéal de perdu, m'est avis
Que le mortel qui peut saisir ce rare *avis*
Que l'on nomme une douce aisance
Ne perd pas trop au change. Oui, vive le réel
Qui fait se profiler sur l'azur d'un beau ciel
Le toit d'un logis de plaisance!

Et ne maudissons pas l'injustice du sort :
C'est à bien peu de nous qu'il accorde un trésor
Tout fait, sous forme de pelote.
C'est par un dur labeur, un travail persistant
Qu'on lui fait violence. Et plus d'un, en luttant
Tombe sur l'arène et sanglote.

Certes ! il a le droit d'être heureux, d'être fier
Celui qui sort vainqueur de la lutte, et conquiert
Au soleil une bonne place !
Qu'il lui soit doux de voir bien des souhaits comblés !
Ainsi le laboureur en contemplant ses blés
S'épanouit et se délasse.

Et puisque tu voulus que la sainte amitié,
Partageât ton bonheur, qu'elle fût de moitié
Dans ta fête familiale,
Cher ami de toujours, ne sois pas étonné,
De Graveyron ici, que ma Muse ait glané
Plus d'une touffe liliale.

Son agreste bouquet, sa gerbe, la voici !
Mais à ton vieil ami, permets qu'il l'offre ici
A ta digne et vaillante femme ;
A celle qui toujours voulut te soutenir,
Qui rafraîchit ton front et sut entretenir
Le courage au fond de ton âme.

Puisse-t-elle longtemps faire en cette maison
Que de paix et de joie une ample floraison
Sous l'œil de Dieu s'épanouisse.
Qu'à ton foyer vieilli, si je reviens m'asseoir
Un jour — lorsque nos ans toucheront à leur soir,
Sa présence nous réjouisse.

Juillet 1895.

ERNEST CHALAMEL.

MA MUSE

Mon âme, parfois, lasse de la terre,
Cherche à s'envoler dans quelque astre d'or
Pour y caresser un divin mystère
S'enivrer d'azur, puis monter encor.

C'est lorsque ma muse émergeant de l'ombre
Virginale et blanche au front plein d'attrait,
Devant mes yeux clos, dès que le jour sombre
A moi doucement émue apparaît?...

Que j'aime sa voix!... Que j'aime à connaître
Et son long regard et son front rêveur,
Ses baisers d'amour apaisent mon être
Sa mélancolie agite mon cœur!

Elle vient à moi sans que je l'appelle
Et remplit ma nuit de vives clartés
Sans que je lui dise : « O chère immortelle
Garde mes sommeils, seule à mes côtés!...

Epanche sur eux des roses mi-closes!... »
D'elle je reçois souvent des aveux!
« Viens, viens, désertons ces vallons moroses
« Me dit-elle, à nous les espaces bleus!... »

Dans un archipel formé de nuages
Filles de Corrège, ainsi nous planons,
Tout autour de nous flottent des images
Dans l'air embaumé, sur le haut des monts.

Nous suivons aussi les rapides pentes
Que l'aurore blonde humecte de pleurs
Et que dote Juin de grâces naissantes,
De verts tapis tout brodés de fleurs!...

Parmi les douceurs de nos rêveries,
Elle orne mon front comme d'un bandeau
D'*aimez-moi*, cueillis le long des prairies,
Non loin des orchis, trésor du côteau.

Ma muse m'entraîne en des lieux sauvages :
Parmi le corail de ces grands fraisiers
Jonchant la ravine, et, loin des bocages,
Cueille l'edelweiss des plus hauts glaciers.

Amante des flots comme les ondines
Et les alcyons dormant sur les mers,
Dans les bois baignés d'ondes cristallines
Nous mêlons nos voix en tendres concerts!

Les jolis pinsons de leurs chants limpides
Du haut du mélèze ou parmi les pins
S'unissent à nous!... Péris et Sylphides
Dansent sur la mousse à nos chœurs divins.

Ma muse à mon cou, de ses mains charmantes,
Suspend un collier de purs diamants,
Pris dans la rosée attachée aux plantes,
Ou fait de rayons clairs et transparents.

Chaque perle en est une douce rime :
Mais en égrénant ce riche collier,
Je sens, tout vibrant d'une grâce intime,
Tomber chaque vers sur mon blanc papier!

Léoncy Rey.

LA CHANSON DU ROITELET

L'aube met sa lueur divine
Sur les verts coteaux d'alentour,
Et moi, non loin de la ravine,
Je redis ma chanson d'amour.
Quand revient la lumière blonde.
Je trouve ma voix à l'instant.
Je suis tout ravi d'être au monde,
Vive Dieu! Que je suis content!

Tout près, dans l'aubépine noire,
Il est un bien petit palais,
Plus beau que le Louvre en sa gloire.
Qui l'a bâti? Deux roitelets.
Oui, c'est par moi, par ma compagne,
Ma compagne que j'aime tant!
Qu'on voit ce nid dans la campagne.
Vive Dieu! Que je suis content!

Là, sur de petits brins de laine,
Formant un moelleux oreiller,
Notre chère demeure est pleine
D'enfants venant de s'éveiller.
Leur bonheur sourit à la vie.
L'aspect de l'azur éclatant
Rend leur existence ravie.
Vive Dieu! Que je suis content!

Je les aime comme moi-même,
Comme des fous nous les aimons!
A-t-il un amour plus extrême
Pour ses enfants, l'aigle des monts?
Et qu'importe la petitesse!
Pour les siens l'on possède autant
Que tout autre de la tendresse.
Vive Dieu! Que je suis content!

Tout en voltigeant sur la haie,
Je répands mes timides chants,
Et de ma faible voix j'égaie
Ce coin solitaire des champs.
Je chante et puis je chante encore;
Pour ma famille qui m'entend,
Tant que je chante c'est l'aurore.
Vive Dieu! Que je suis content!

Oui, vive Dieu! Vive la joie!
Vive le printemps radieux!
Le ciel brille, le sol verdoie,
Et moi je suis libre et joyeux.
Le bonheur, la douce allégresse,
Sont pour l'humble oiselet chantant.
Aussi je répète sans cesse :
Vive Dieu! Que je suis content!

Adrien Gillouin.

LE SYLPHE

REVUE

DES ÉCRIVAINS DAUPHINOIS

LES ADIEUX DE JEANNE D'ARC

A Domrémy, son village natal

POÈME DRAMATIQUE ET LYRIQUE (1)

I

QUELS transports inconnus exaltent ma jeune âme?...
D'où viens que je frémis? D'où viens que je m'enflamme
Comme dans la prairie un généreux coursier
Tressaillant aux éclats de l'instrument guerrier:...
Je sens, je sens en moi que le Seigneur m'appelle;
Sa sainte volonté clairement se révèle :
Je ne rsspire plus que les sanglants combats,
Le tumulte des camps, les belliqueux fracas;
Un invincible élan m'emporte, échevelée,
Au milieu des horreurs de l'ardente mêlée...
J'entends gémir la terre au choc des escadrons,
L'épouvante souffler aux bouches des clairons,

(1) L'intronisation de Jeanne d'Arc au titre de VÉNÉRABLE, suivant la récente Déclaration de la Congrégation Romaine, prête une réelle actualité au poème suivant, où notre collaborateur et ami, M. Gabriel **Monavon**, s'est efforcé d'interpréter et de rendre les sentiments opposés qui se disputaient le cœur de la grande héroïne Française, au moment où elle s'affermissait dans la résolution d'accomplir sa mission libératrice.

Et jusqu'au sein des nuits, dans mes songes de flamme,
Ces échos de la guerre envahissent mon âme!...

II

Quand tu parles, mon Dieu, nous devons obéir,
Et ma mère m'a dit qu'il valait mieux mourir
Que d'enfreindre tes lois et ta sainte parole,
A tes ordres divins, aujourd'hui je m'immole :
J'irai dans les cités, moi, vierge du hameau;
Pour le glaive ma main quittera le fuseau;
L'étendard des combats deviendra ma houlette;
Le casque, au lieu de fleurs, ombragera ma tête;
Et la dure cuirasse et l'acier sur mon sein,
Remplaceront la bure et le corset de lin.
Devant moi les crénaux, les tours et les murailles,
Crouleront foudroyés... Car l'ange des batailles,
Sur mon front, déploiera ses deux ailes de feu,
S'il est vrai que je sois ton élue, ô mon Dieu!...

III

Mais où suis-je!.. Que vois-je?.. et quels transports m'inspirent?
De l'avenir pour moi, les voiles se déchirent...
A moi, nobles héros!... à moi preux chevaliers!...
Sur mes pas, au combat, ramenez vos guerriers.
Serrez, serrez vos rangs, fiers enfants de la France;
Montjoie et Saint-Denis!... Que ce cri de vaillance
Fasse frémir l'Anglais, et sur ses étendards,
De honte et de douleur gémir les léopards...
Parmi ces tourbillons de fumée et de flamme,
Victorieuse enfin s'élève l'oriflamme.
Le jour de délivrance a brillé sans retour...
Toi, qui fit tout trembler, tyran, tremble à ton tour,
Ton pouvoir exécré disparait dans la poudre,
Et, sur toi, Dieu lui-même a déchainé la foudre!...

O France! ô ma patrie! ah! de ton sol sacré,
Je vois s'enfuir l'Anglais de honte dévoré,

Comme le loup chassé loin de la bergerie...
Triomphe à toi! Victoire, ô ma belle patrie!...
Océan! Océan!... engloutis dans tes eaux
Le reste des brigands qui fuit sur ses vaisseaux,
Et que leurs corps, vomis sur ton aride plage,
Des chiens et des vautours assouvissent la rage!...

. . . .

. . . .

IV

Mais il faudra quitter les champs de Domrémy,
Et ses vallons riants et ses vertes montagnes,
Et ma mère, et mes sœurs, et mes tendres compagnes,
Tout ce qui tint mon cœur dans la joie endormi...

Il faudra quitter ma chaumière
Auprès du ruisseau bien-aimé,
Et ce ciel bleu dont la lumière
Est si douce à mon œil charmé.

Frais séjour! où près d'une mère,
Mes jours s'écoulaient dans la paix,
Ainsi qu'une onde solitaire,
Sous l'ombrage des bois épais.

Suspendus au flanc des collines,
Je ne verrai plus mes troupeaux,
Du cythise ou des églantines
Dépouiller les jeunes rameaux.

Je ne viendrai plus, dès l'aurore,
Tresser des couronnes de fleurs,
Sous la feuillée humide encore
Dont la brise sèche les pleurs.

Tel qu'au milieu de la prairie
Bondit gaîment l'heureux agneau
Qui paît l'herbe tendre et fleurie
Et qui s'abreuve au clair ruisseau;

Ainsi dans ce riant asile,
Je coulais des jours fortunés,
Ma vie était simple et tranquille,
Mes goûts purs, mes désirs bornés.

J'aimais à l'heure de silence,
Où la nuit tend son voile noir,
Ecouter le chant que balance
Dans les airs la cloche du soir.

J'aimais, dans les beaux jours de fête,
Au milieu des vierges, mes sœurs,
D'un long voile couvrant ma tête,
Sous une couronne de fleurs,

A tes pieds, ô vierge Marie!
Soupirer de pieux accents,
Et mêler mon âme attendrie
Aux flots embaumés de l'encens.

Il m'était doux, quand l'indigence,
En pleurant, me tendait la main,
De compâtir à la souffrance
Du vieillard ou de l'orphelin.

J'allais, sous chaque toit de chaume
Qu'avait visité le malheur,
A toute plaie offrir le baume,
La prière à toute douleur...

Il faut les fuir, ô peine extrême!
Ces lieux où j'ai reçu le jour;
Ces lieux où vit tout ce que j'aime,
Les fuir... peut-être sans retour...

Chastes plaisirs, heureuse ivresse,
Charmes des baisers maternels,
Jours de candeur et de tendresse,
A vous mes regrets éternels!

Frais abris, vallons solitaires,
Fontaines, bois mélodieux,
Retraites riantes et chères,
Recevez mes derniers adieux...

Comme un lys, roi de la prairie
Qui s'ouvre au baiser du zéphir,
Et qu'abat la faux ennemie,
Ma jeunesse va se flétrir...

Ma jeunesse, fleur éphémère,
Va se faner en son printemps,
Car, seule, hélas! et sans ma mère,
Je dois affronter les autans!...

V

O champs de Domrémy, solitude muette,
Cher asile où s'éteint le bruit de la tempête,
Ah! que ne puis-je hélas! cachée à tous les yeux,
Consumer dans ton sein mes jours purs et joyeux!...
Que ne puis-je toujours, humble et douce bergère...
Mais non... Du Tout-Puissant terrible messagère,
Je me dois revêtir de son courroux vengeur,
Pour briser les complots d'un sinistre oppresseur.
Ainsi le ciel l'ordonne, et du Très-Haut lui-même,
Geneviève a, vers moi, porté l'arrêt suprême...
Mon Dieu! pour arracher aux fureurs d'Albion,
La France qui se tord sous l'ardent aiguillon,
La France agonisante, épuisée, abattue.
S'efforçant de chasser ce vautour qui la tue
Et dont la serre avide a labouré son flanc,
O mon Dieu! pour venger tant d'affronts et de sang,
Pourquoi donc faire choix d'une vierge timide
Plutôt que d'un guerrier sage autant qu'intrépide,
Mais peut-être, Seigneur, tu veux en confiant
A mon débile bras cette œuvre de géant,
Faire plus hautement éclater ta puissance;
Seigneur!... je te bénis dans ma reconnaissance,
Et de tes volontés adorant les secrets,

Je reçois à genoux tes augustes décrets...
Et toi. mon beau pays, douce terre de France,
Entends, entends sonner l'heure de délivrance!
Mon bras qu'arme le ciel va te servir d'appui
Et l'Anglais foudroyé tombera devant lui...

VI

Dieu le veut, marchons, Dieu l'ordonne,
Des combats il fait le succès.
Volons, déjà le clairon sonne,
Volons terrasser les Anglais!...

L'Anglais a dit dans son délire :
« La terre et la mer sont à moi!
« A moi le sceptre, à moi l'empire!
« Tout doit se courber sous ma loi. »

Semblable à l'oiseau de l'orage
Dont les serres portent la mort,
L'Anglais, altéré de carnage,
S'est précipité sur ton bord;

Il voulait, brisant ta couronne,
T'enchaîner captive à son char
O noble France! et, sur ton trône,
Planter son superbe étendard.

Mais Dieu, qui toujours, scrutant l'ombre,
Des noirs complots est le témoin,
A l'Anglais, comme à la mer sombre,
A dit : Tu n'iras pas plus loin!

Pour briser tes fers, ô patrie!
Il a jeté les yeux sur moi,
Et j'entends sa voix qui me crie :
« Va sauver la France et son roi!

« Sous le joug honteux qui l'opprime,
Ton pays versa trop de pleurs ;
« Je t'ai choisie, enfant sublime !
« Va mettre un terme à ses douleurs.

« Mon glaive dans ta main doit luire ;
« Et sur ton front doit s'allier
« A l'auréole du martyre,
« L'éclat d'un merveilleux laurier !

« Va donc, ô vierge magnanime,
« Promise à l'immortalité :
« C'est de ton flanc, chaste victime,
« Que doit sortir la liberté !... »

Eh bien ! allons !. . ô ma patrie,
Laisse les pleurs, quitte le deuil.
Tu triomphes... L'Anglais impie
Va descendre dans le cercueil.

O transports ! ô joie ! ô mystère !
Ton oriflamme aux plis joyeux,
Comme un *Labarum* tutélaire
Dans la nue éblouit les yeux !...

Ton ciel va resplendir encore
De gloire et de sérénité ;
Vois cette flamme qui le dore :
C'est l'aube de la Liberté !...

Levez-vous, enfants de la France ;
Tirez le glaive des combats...
Au champ d'honneur et de vaillance
Accourez, volez sur mes pas...

Dieu le veut, marchons, Dieu l'ordonne ;
Des combats, il fait le succès...
Le bruit du fer déjà résonne,
Volons terrasser les Anglais !

Gabriel Monavon.

FANTOME

I

Où que tu sois, Jeanne, ma tant aimée d'autrefois, ma pensée, plus légère qu'une aile de colombe, vole, ce soir, vers toi, à travers les espaces infinis...

Mélancolique, je t'appelle, mais hélas! tu ne réponds pas, — et seules à ma voix suppliante répondent les angoissantes plaintes de la bise, par cette froide nuit de novembre.

Tout est donc fini entre nous, les rêves et les folles espérances!... Jamais plus nous ne nous reverrons, jamais plus nos lèvres ne se chercheront, jamais plus nous ne retrouverons, ces causeries charmantes alors que le soleil couchant, dorant d'un dernier rayon d'or la crête lointaine des montagnes violettes, côte à côte et à petits pas, nous allions, le cœur troublé, le visage caressé d'une brise parfumée, dans les allées du jardin aux sombres et courtes bordures de buis... L'Irréparable nous a séparés, Jeanne, et le voudrions-nous, que nos cœurs ne se pourraient plus réunir. Que veux-tu! c'est la vie, cela : on s'aime, on se quitte, on se pleure... et on s'oublie.

A ton départ pourtant, à l'ultime adieu de ta main gantée, j'ai crié — comme si un fer aigu pénétrait tout à coup dans ma chair palpitante. Mais le Temps s'est envolé, le Temps, ce guérisseur infaillible de toutes les humaines souffrances, et la plaie de mon cœur, peu à peu s'est cicatrisée. Dois-je te l'avouer?... Ta gracieuse image elle-même s'est presque effacée de mon souvenir, ainsi qu'un fin pastel dont les couleurs disparaissent un beau matin.

Cependant, telles ces blessures de vieux soldats, qui se rouvrent au moment où on ne s'y attend plus, la plaie de mon cœur s'est subitement rouverte, et mélancoliquement, ma pensée, plus légère qu'une aile de colombe, vole, ce soir, vers toi, à travers les espaces infinis...

II

Tu m'as sans doute oublié. C'est la vie cela : on s'aime, on se quitte, on se pleure... et on s'oublie. Mais qu'importe! ce soir, Jeanne, que tu le souhaites ou non, ma pensée, plus légère qu'une aile de colombe, franchira les espaces infinis, et enveloppera tout entier ton corps de déesse d'une caresse très douce, fera surgir brusquement en ton cœur — vide peut-être — mon souvenir, et malgré l'éloignement, malgré les rivières et les plaines, les villes et les monts qui nous séparent, nos âmes, jadis sœurs, se rencontreront dans l'Immensité, s'uniront dans un idéal et divin baiser, et nous nous aimerons encore une fois, quelques heures, tendrement — et surtout sincèrement.

III

Oui, Jeanne, que tu le souhaites ou non, ce soir, tu viendras, obéissante à mon caprice évocateur, t'asseoir auprès de moi, devant la flamme éclatante de mon foyer où dansent les salamandres...

IV

Elle est venue, et je la contemple telle que je la connus et l'aimai dans le virginal épanouissement de ses dix-huit printemps, Sa bouche rose et ses yeux bleus me sourient, et un reflet d'or, splendide comme une auréole de gloire, enveloppe son front pur où s'ébouriffent de petits cheveux — que tout à l'heure je baiserai amoureusement. - Jeanne, je t'aime! je t'aime! Et, comme autrefois, nous causons l'un près de l'autre, la main dans la main, émus et palpitants, le cœur réchauffé par notre amour ressuscité et par la flamme vive du foyer où dansent les salamandres — attendant avec impatience que la lente aiguille, marquant dix heures, nous donne le signal des célestes joies.

V

Ecoute, Jeanne... la bise, froide et âcre, pareille à une voix humaine qui se lamente, pleure autour de notre maison solitaire, écoute... écoute aussi ce bruit monotone et si triste des feuilles jaunies qui s'envolent et se dispersent au loin, ainsi que nos illusions. Ne dirait-on pas le vol effaré de pauvres âmes qui se cherchent et s'appellent dans la nuit, avec de grands frissons éperdus, qui demandent peut-être, grelottantes, à entrer dans notre petite chambre parfumée d'amour, pour se reposer à l'abri des tentures attiédies, de leur éternel voyage...

VI

Comme il doit faire froid au dehors, mais comme il fait bon chez nous. Aussi, viens, serrons-nous l'un près de l'autre, raillons la bise aigre qui fredonne sa plaintive mélopée, et dans une amoureuse étreinte, lèvres contre lèvres, oublions tout, et le vent et le froid, et nos souvenirs et nos chimères défuntes, oublions tout, n'est-ce pas? A quoi bon récriminer, à quoi bon évoquer le passé, remuer les cendres froides des années envolées quand, dans la flamme éclatante de notre foyer, dansent, ce soir, les salamandres?

VII

Tiens, mignonne, veux-tu en attendant que la lente aiguille, marquant dix heures, nous donne le signal des célestes joies — veux-tu que je te dise un conte, un beau conte bleu. Va, quoiqu'il te semble, je me souviens encore de tes préférences, je sais que tu n'aimes guère les histoires vraies, toi, la rêveuse, qui t'accoudes à ta fenêtres, par les soirées langoureuses d'été, sous les yeux d'or du firmament. Cette histoire que je te vais dire me fut jadis contée par une petite fée que je rencontrai un matin d'avril au coin d'un bois gazouillant, si merveilleusement belle avec des yeux humides de pervenche, et d'une voix si pure et si douce, que tu l'aimerais comme moi, si par bonheur, ce que je te souhaite, tu la rencontrais un matin d'avril, au coin d'un bois gazouillant. Cette petite fée, vrai lutin vêtu d'étoffes aux mille couleurs chatoyantes, comme une princesse de féerie, a un joli nom, un nom aussi joli que ses yeux humides de pervenche : elle s'appelle *la Fantaisie*. Lorsqu'on la croise sur sa route ou

qu'on l'aperçoit de loin, folâtrant dans les champs comme un enfant de bohême, on est sûr d'avoir, le soir, en se couchant, des rêves enchanteurs et magnifiques.

C'est d'elle que je tiens mon beau conte bleu que je te vais dire en attendant que la lente aiguille, marquant dix heures, nous donne le signal des célestes joies... Ecoute, Jeanne...

VIII

Il y avait une fois...

Brrr... ma lampe baisse, mon feu s'éteint, et Jeanne, la tant aimée d'autrefois, n'est pas là... mais alors je rêvais?

— Va dormir, va dormir, murmure à mon oreille une voix inconnue, laisse-là ton histoire, tu la diras plus tard, par un soir pareil, à quelque belle fille qui t'aimera, car aux fantômes — retiens ceci — on ne dit pas des contes de fée!...

Eugène DREVETON.

A MON CONFIDENT

Ne le dis pas, c'est un secret !
Garde-le sous tes ailes blanches,
Et quand tu voles sur les branches,
Petit oiseau ! sois bien discret...

Ne le dis pas au blanc muguet,
Quand pour lui parler tu te penches...
Je t'ai confié mon secret,
Garde-le sous tes ailes blanches !...

Et si tu n'est pas indiscret,
Quand de l'hiver les avalanches
Feront un linceul aux pervenches,
Mon sein sera ton nid douillet...
Mais ne dis rien, c'est un secret !...

Marie Réséda.

CHAMP DE BATAILLE

Champs verts, coteaux pierreux, sentiers aux vives haies,
Où la grenade en fleur pique ses notes gaies,
Torpeur, silence, paix profonde des sillons,
Air calme traversé du vol des papillons,
Animez-vous ! — Ici fut la grande bataille...
. . . .

Une longue rumeur dont la terre tressaille
Monte. — Dans la poussière, au fond du ciel, là-bas,
Eclatent les appels sinistres des tubas
Et de rauques buccins de partout leur répondent ;
Puis, l'on voit se mouvoir soudain de larges tours
Un roulement de chars se fait tandis que grondent
Dans les creux des vallons de sauvages tambours !

Un océan humain mêle ses lourdes ondes,
Des chocs d'airain, des bruits de fer, d'atroces cris
Sortent confusément de ces masses profondes,
Soldats de Marius et barbares Kimris.

. . . .

Tout s'apaise... Où passaient les louves et les aigles
Entraînant au combat les escadrons épais,
L'air frais du soir, courbant les grands blés et les seigles,
Redit son chant d'amour, de lumière et de paix !

Louis GALLET.

BIBLIOGRAPHIE

Pour tous les âges, par Fabre des Essarts (Limoges, Barbou, imprimeur-éditeur, 1885).

Elles ont passé avec une rapidité vertigineuse, les heures que nous avons employées à lire ces *Contes et Nouvelles*; mais quelles heures fécondes!

Les enseignements qui en découlent profitent au cœur aussi bien qu'à l'esprit et sont agréables à la jeunesse aussi bien qu'à l'âge mûr et à la vieillesse.

La phrase est simple, correcte, imagée, — colorée et chaude comme le soleil d'Aouste dans la Drôme, où Fabre des Essarts a vu le jour.

Jehan ECREVISSE.

*
* *

Doux loisirs, poésies par Félicie Duhem, un vol. petit in-8°. Le Beau, éditeur, Vannes, 1893.

Le titre du recueil poétique récemment publié par Mme Félicie Duhem rappelle agréablement à la pensée le souvenir du gracieux hémistiche, de la première églogue virgilienne : « Deus nobis hœc otia fecit... » Notre collaboratrice chante aussi ses loisirs, ses *doux loisirs*, embellis par les dons et par les faveurs de la Muse. Mais elle les chante, non plus comme Tytire sous l'ombrage d'un hêtre, *sub tegmine fagi*, mais à l'ombre discrète de l'aimable retraite de famille où apparaît la riante silhouette de plus d'un berceau.

C'est en effet, à ses enfants, réunis comme un groupe de chérubins, qu'elle dédie son œuvre. Elle leur consacre à la fois ses chants et ses loisirs, car le sentiment maternel surpasse encore chez elle le sentiment poétique. Sans doute elle est poète, et dans la meilleure acception du mot, mais, avant tout elle est femme et elle est mère!

Aussi, on peut dire qu'en ce temps inquiétant de *décadentisme*

à outrance, où les coryphées d'une soi-disant Renaissance littéraire s'ingénient à inventer des formules lyriques en l'honneur du symbolisme, et cherchent par des vocables singuliers, par d'étranges sonorités et des rythmes inédits, à créer une nouvelle harmonie poétique, il est bon, il est reposant de retourner aux sources fraîches de la vraie, de la saine poésie, et de s'y désaltérer.

Cette sensation de calme et de rafraichissement est bien celle que produit la lecture de l'aimable et doux recueil de Mme Félicie Duhem.

On y retronve, avec une langue choisie, mélodieuse et claire le charme tranquille et apaisant des antiques et toujours nouvelles traditions de foi, d'amour, d'espérance restées inaltérables, au fond de notre cœur, et dont on se plaît à entendre résonner l'écho dans l'âme des poètes.

Ajoutons que Mme Félicie Duhem sait à l'occasion donner à sa pensée un tour piquant de grâce et d'esprit. Ainsi elle s'entend parfaitement à venger le terre-à-terre du ménage des faciles quolibets dont on le crible parfois lorsqu'il s'offre associé à la poésie. Trop généralement on se moque des femmes bas-bleu et l'on est trop porté à leur dire :

« Au lieu d'écrire en vers, soignez le pot au feu ;
Surveillez le ménage et vos marmots, Madame :
Telle est la mission, le vrai lot de la femme !... »

Mais Mme Félicie Duhem réplique aussitôt avec entrain, et avec une verve spirituelle :

. . . .

Non, la Muse n'est pas opposée au ménage.
Avec elle, au contraire, un radieux mirage
Couvre d'un voile ami les plus grossiers travaux.
Qu'elle transforme alors en de riants tableaux...
Ah! ne proscrivez pas ainsi la Poésie,
Car elle seule peut embellir notre vie,
Et nous faire oublier un travail ennuyeux
Par une fiction qu'elle montre à nos yeux.
Donc en l'associant aux travaux du ménage,
Elle élève nos cœurs... Cela nous dédommage !

Tels, un jour de printemps, les amandiers en fleurs,
Dans un humble logis, apportent leurs senteurs;
Un radieux soleil, entrant par la fenêtre,
Amène la gaîté, la chaleur, le bien-être,
Sur ses rayons dorés traversant les buissons,
Où l'on entend des nids les joyeuses ehansons.
La ménagère alors, par ce concert ravie,
Mêle sa fraîche voix à ces chants qu'elle envie,
Puis accomplit gaîment, sans s'en apercevoir,
Ce qui lui paraissait un pénible devoir !

Voilà comment avec de la philosophie.
Le ménage lui-même est plein de poésie.

On peut voir par là que si Mme Félicie Duhem se plaît à s'abandonner dans ses *doux loisirs*, aux rêveries poétiques, elle sait aussi à l'occasion parler pleinement raison et user des principes d'une philosophie pratique. Un véritable attrait se dégage ainsi de son livre, car on y trouve de quoi satisfaire l'esprit, en même temps qu'on y goûte ce qui enchante le cœur.

Gabriel MONAVON.

LE SYLPHE

REVUE

DES ÉCRIVAINS DAUPHINOIS

PIERRE RAMBAUD

STATUAIRE DAUPHINOIS

ENFANT prédestiné de nos superbes cimes
Il était descendu robuste et courageux
Dans l'arène où l'artiste en des luttes sublimes
Veut proclamer son nom sur Paris orageux.

L'orgueil de l'idéal gonflait son âme fière.
Sur son œuvre obstiné, sa volonté de fer
Aux rêves créateurs assouplissaient la pierre.
Longtemps il a lutté, longtemps il a souffert;

Enfin, victorieux, il entrait dans la gloire.
Mais, tel l'arbre fécond par la foudre séché,
Par l'implacable Mort, hélas, il est fauché.

Les Dauphinois pieux garderont sa mémoire.
Et parmi les amants de l'Art pur et du Beau
Nous inscrirons ton nom, fier artiste, ô Rambaud.

GUSTAVE RIVET.

A Mlle MARGUERITE G...

AUTEUR DES « *Primevères* »

Quand Dieu, dans sa justice, eut dit au premier père :
O pécheur souviens toi ! Si longtemps que la sphère,
Recevra du soleil les rayons bienfaisants,
Le Paradis sera perdu pour tes enfants.
Puis Dieu, dans sa bonté, reprit : pour ta souffrance
Je te donne une fleur, on la nomme Espérance,
Et chaque homme, en naissant, a trouvé dans sa main
La fleur qui donne à tous l'espoir du lendemain ;
Elle arrive au berceau, puis nous quitte à la tombe,
Rappelant au mourant que le corps seul succombe ;
Elle apporte un sourire au chérubin qui dort
Et même au condamné dit d'espérer encor ;
Elle emplit de parfums un doux et chaste ouvrage,
Animant chaque vers, inspirant chaque page,
C'est l'œuvre d'une fleur : Cœur d'or, corsage blanc,
Tout amant la consulte et l'effeuille en tremblant.
C'est le livre aux deux sœurs, toutes deux fleurs d'élite ;
En lisant *Primevère*, on connaît *Marguerite*.

N. Roche.

IN FLETU SOLATIUM !

Au poète Jehan Ecrevisse

Un régiment passait. Suivant la même rue
Un tout petit convoi survint en ce moment ;
Et la chair à canon resplendissante et drue
Dans l'air calme du soir rutilait sombrement.

Et la mère pleurait, d'âpre angoisse férue,
Devant ce claironnant et flambant régiment,
Comme si sa douleur se fût soudain accrue
De toute cette pompe horrible. Un doux aimant

Tout à coup m'attira vers cette pauvre femme
Et mon âme lui dit : « Oui, la mort est infâme,
Qui vient tuer l'enfant sur le sein maternel;

« Mais songe que pas un de ces soldats peut-être
Ne reviendra mourir au toit qui l'a vu naître!
Mère, sèche tes pleurs et bénis l'Eternel! »

Paris, 5 Décembre 1893.

FABRE DES ESSARTS.

LE PRINTEMPS

A mon ami Jean Appleton.

VIENS dire bonjour au printemps,
Il nous revient de loin peut-être...
Les oiseaux en amour constants
Se becquétent sur ta fenêtre.

Sous les baisers des chauds rayons,
Les fleurs dilatent leurs calices,
Elles veulent que nous ayons
De leurs frais parfums les prémices.

Les ruisseaux amoureusement
Baisent leurs rives diaprées,
Ils veulent nous montrer comment
Chantent leurs ondes azurées.

Viens, nous irons dans les bosquets.
Et sous les naissantes ramures,
Nos baisers, des sylphes coquets,
Provoqueront de longs murmures.

Nous formerons tous deux des vœux
Pour notre prochain hyménée,
Puis je mettrai dans tes cheveux
La pâquerette à peine née.

Nous serons fous, nous rirons tant,
Que la nuit viendra, la jalouse.
Nous dire : Rendez à l'instant
A mes noirs sujets la pelouse.

Et nous partirons tout joyeux
Après avoir nargué ses voiles,
Moi par l'éclat de tes beaux yeux
Et toi par celui des étoiles,

JEAN SARRAZIN.

FRISSONS D'AMOUR

Au pays bleu, pays du rêve,
Je me laisse emporter souvent,
Quand le flot vient battre la grève,
Chassé par le souffle du vent;
Je demande à l'onde écumante
Le secret des tendres amours,
Et s'il est vrai que sans tourmente
Deux cœurs puissent s'aimer toujours.
Et la vague, en mourant, me crie :
« Enfant, n'écoute que ton cœur !
« Aime d'amour toute ta vie,
« Car l'amour pur, c'est le bonheur !... »

∴

Au pays bleu, pays du rêve
Je me laisse emporter souvent;
Dans les bois, quand la brise enlève
Les feuilles qu'agite le vent,
J'écoute l'oiseau sur la branche,
Redisant ses doux chants d'amour,
J'admire la fleur qui se penche
Parfois au déclin d'un beau jour.
L'oiseau, la fleur parlent de même
Tous deux ce langage du cœur :
« On n'est heureux que lorsqu'on aime,
« Car l'amour pur, c'est le bonheur !... »

∴

Dans mon cœur, l'amour qui se lève
Devient chaque jour plus ardent;
Au pays bleu, par ce doux rêve,
Je me laisse bercer souvent.

Félicie Duhem.

LA VIOLETTE

A Mademoiselle Rosa M...

Quand Dieu créa la fleur qui n'est qu'un frêle brin
Parmi les végétaux à la forte ramure,
Aux Vierges qui gardaient le parvis souverain,
Il confia le soin d'achever la parure.

L'humilité d'abord, à l'aide d'un burin,
Avec art en fouilla la fine ciselure;
Puis, ouvrant les trésors secrets de son écrin,
Elle fit un joyau de la corolle pure...

Lorsque l'œuvre fut belle au gré du créateur,
Chacune d'un baiser la voila de pudeur,
Pour donner plus de prix à la chaste toilette...

A ce souffle embaumé d'amour et de candeur,
Son velours s'imprégna de la plus fraîche odeur...
Puis on la baptisa : son nom fut *Violette*.

Emile Roy.

PAGES DOULOUREUSES

BLANCHE

A sa Mère, à ses sœurs : Rose, Marguerite, Lys.

I

Sous l'abat-jour de papier vert, la clarté sèche du pétrole se répand sur la table, mettant en relief, sur le fond sombre du noyer, la petite palette à broyer les couleurs — et le verre à facettes où se rincent les pinceaux est irradié des tons magiques de l'arc-en-ciel.

Inclinée vers une jardinière qu'elle peint, Blanche rêve dans un repos du travail. Elle rêve la douce fille, aux beaux jours passés, aux joies d'un foyer dont il ne reste que des cendres grises comme les journées qu'elle vit, maintenant, dans le labeur qui donne à sa mère veuve, à ses sœurettes, le pain quotidien.

Ah ! certes, non, elle ne fait pas de l'Art d'agrément, rubrique profanatrice que donnent à l'Enseignement du dessin et de la musique les pensions bourgeoises.

L'art ne se s'apprend pas ni ne se débite en doses — et elle le sait bien.

Toute fluette, âme déjà plus que corps matériel elle se remet à peindre. L'auréole de ses cheveux fins de blonde s'est évanoui et les sueurs ont collé à ses tempes déja creuses des bandeaux plats. Ses yeux très noirs brillent, comme la lampe des sanctuaires, d'un feu mystérieux dans les orbites grandes.

Les pommettes de ees joues sont fleuries — las ! — de taches sanglantes. Son cou long très élégant semble bien la tige qui s'incline pour laisser choir la fleur avant l'hiver, dans le renouveau de ses vingts à peine sonnés. Les épaules tombent encore, malgré la saillie des os, sous la robe noire collante.

La poitrine plate de jeune vierge palpite oppressée et les mains de la pauvre petite fée ont un caractère scuptural avec leurs doigts allongées comme ceux des vierges de Germain Pilon.

Quelques fois elle arrête son œuvre pour tousser de cette petite toux sèche qui sonne le glas des poitrinaires et rejettant sa tête en arrière elle juge de ses effets. Déjà — ô amère ironie — la bergère que dans le bleu du Delft elle esquisse se pâme amoureuse dans les bras du berger, sa houlette gisant dans l'herbe, et Blanche avec délicatesse, de la pointe de son grattoir d'acier met une lumière au coin d'un œil, enlève une tache sur le fond clair du ciel — tache qu'a fait en tombant une de ses larmes d'esseulée qui ne connaîtra jamais l'amour...

II

Aux pieds des coteaux de Châtillon, à Bagneux dans le Campo-Santo qui semble une pépinière de toutes les essences d'arbres — et d'âmes — nous l'avons accompagnée aux dernières neiges, Blanche.

Les petites sœurs transies de froid, éplorées, se serraient les unes aux autres comme des oiselles battues par la tempête, suivant la mère sans une larme, qui, droite, drapée dans le grand voile des veuves, semblait une statue de la douleur.

Les bouquets blancs, que nous lui avions apportés, gelaient dans nos mains, sous le vent qui soufflait la neige dans cette plaine immense.

Les hommes noirs, en la descendant, heurtaient les angles de son cercueil aux mottes de terre durcie par la gelée, très brusques sans aucune délicatesse pour ces funérailles pauvres.

— Mais l'odeur douce des petites roses pâles qui fleuriront sur sa tombe au printemps sera pour nous le symbole de son âme remontée au Ciel des Vierges et des Martyres, conquérir enfin l'auréole d'un or plus pur encore que ne l'était l'or de ses cheveux.

III

CRÉPUSCULE

IMPRESSION

Sous la petite pluie fine de Février qui déja se fait printanière, l'herbe verdit en émeraude pâle.

Le noir profond des rameaux du peuplier s'égaie de longs bourgeons vieil or — cotonneux et neigeurs avant les feuilles.

Les bouleaux satinés de blanc, étendent leurs bras bénisseurs en de délicates silhouettes qui se profilent sur le ciel, très menues.

L'acacia épineux conserve seul encore son caractère hivernal, mais au plus haut des branches, le merle dit gaiement une ariette, faisant des effets d'ailes, se balançant en ténorino, mettant un grand point d'orgue à son improvisation, pendant que lui répond du champ voisin un rival.

Dans le mystère du crépuscule gris, le long des clôtures des jardins un couple idyllise. Le buste court de la jeune femme s'iucline sous la brise du renouveau, vers l'ami, comme une douce fleur d'amour.

Les coteaux de Meudon sont tout bleu et la tour de Villebon prend, en cette atmosphère, des proportions de Babel.

Les fenêtres n'en finissent pas de se clore dans le Cîté que je traverse; passante attardée, je participe aux émotions des balcons : sur l'un, deux fillettes chantent; à l'autre, un torse de femme se penche interrogateur, anxieux.

Des fragments de conversation m'inîtient à des détails d'intérieur.

Je palpite et j'écoute le bourdonnement de ces ruches humaines où l'on vit, où l'on souffre — où l'on aime !

Mais les châssis sont clos, les vitraux baissés ; je ne distingue plus qu'en ombres chinoises, en projections, les intérieurs.

Et, seule, je rentre au foyer mort, ma chienne Isère le nez sur mes talons me suit compréhensive, il me semble. Hélas ma ruche est vide, abeille sans roi pourquoi butiner?

Mon horizon est si sombre et je tressaille en rasant le mur du cimetière d'Auteuil où les cyprès sont bruissant d'ailes.

La lune s'est levée à demi des nuages et éclaire en bleu bien pâle un buste de femme, sur une architecture vers la chapelle de Gounod.

Dans le grand repos du Champ des Morts, un fragment de l'œuvre du Maître orchestre à mon oreille...

« Aimons-nous jusqu'à l'heure suprême
Où la mort doit fermer mes yeux »

— Et « au delà » ajoute la voix aimée d'outre tombe qui me parle toujours — si, si bas...

Jeanne des AYETTES.

HENRI II

DRAME EN CINQ ACTES, EN VERS

(Fragment)

Une chambre meublée dans le goût de la Renaissance. Tapisserie semée de croissants avec les chiffres de Diane et de Henri entrelacés. Cheminée dont le manteau porte en haut relief la Diane au cerf de Jean Goujon. Portes à droite et à gauche fermées de tentures de soie.

DIANE DE POITIERS, *assise dans un grand fauteuil à dossier sculpté et surmonté d'une couronne ;* ELOÏSIUS *son secrétaire, debout à quelque distance, en habit de clerc, la plume et l'écritoire de corne suspendues à la ceinture ; puis, à la fin de la scène* HENRI II.

DIANE DE POITIERS.

.... Travailles-tu toujours à mon histoire ?

ELOÏSIUS

Ma foi ! l'encre a bien pu sécher dans l'écritoire.
Rien ne me fait défaut, matière ou volonté,
Mais je veux que par vous tout me soit raconté
Pour n'y rien relater qui ne soit authentique.

DIANE DE POITIERS

Bon scrupule! A quel fait plaisant ou dramatique
En étions-nous ?

ELOÏSIUS

Alors que la première fois
Vous avez abordé la cour du roi François.

DIANE DE POITIERS, *dont le visage s'éclaire.*

Ah! oui. La cour alors était gaie et riante,
Belle du plus beau roi! J'y venais, suppliante,
Intercéder auprès de ce roi juste et bon
Pour mon père, soutien du parti de Bourbon,
Qu'on avait condamné... Mais tu sais cette affaire,
Elle a fait tant de bruit!

ELOÏSIUS

Madame, je préfère
Que vous me la disiez, bien que la connaissant,
Vous dont le père eût pu la marquer de son sang.

DIANE DE POITIERS, *d'un ton de narration.*

Quand François eut donné gain de cause à sa mère
Dans le procès, le duc, plein d'une rage amère,
Se voyant dépouillé des biens de sa maison,
Crut n'avoir de recours que dans la trahison.
Cependant, près d'agir, il n'en fit rien paraître.
Il devait à Milan accompagner son maître;
Mais le roi partit seul, car le duc, ayant feint
Que d'un subit malaise il se trouvait atteint,
Avait promis d'aller le joindre en Italie.
François, durant la route, eut vent de sa folie.
Si bien qu'il dépêcha, sans tourner le talon,
Ses meilleurs cavaliers pour saisir le félon.
Sur un mont qu'un fouillis de hauts créneaux dentèle,
Le duc s'était enfui vers son nid de Chantelle,
Délibérant d'abord d'y soutenir l'assaut :
— C'eût été se livrer ; — mais il ne fut si sot,
Car, se travestissant, il partit à la brune,

Seul avec Pompérant qui suivait sa fortune,
Sans page et sans valets, — en sorte que tous deux,
Après trois jours de marche et maints pas hasardeux,
Mangeant sur leur chemin le pain noir de l'aumône,
Arrivèrent enfin près du fleuve du Rhône.
Il fallait le passer... Ça! m'écoutez-vous bien,
Maître Eloïsius?

ELOÏSIUS

Certes! je n'en perds rien.

DIANE DE POITIERS

Après avoir suivi quelque temps le rivage,
Voici qu'un bac s'offrait pour leur donner passage,
Quand un groupe d'archers sur les bords accourant
Survint, qui reconnut le sieur de Pompérant.
N'attendant tous les deux grâce ou miséricorde
De ces archers, soudain ils coupèrent la corde
Et poussèrent au large, et le bac dérivant
Alla, suivant le flot et chassé par le vent,
Sur la rive opposée échouer sur la berge.
Ils s'allèrent de là cacher dans une auberge.
Puis, tels que malfaiteurs marchant en tapinois,
Atteignirent de nuit Saint-Antoine-en-Viennois.
Là, dans une chaumière étant entrés, l'hôtesse,
Vieille femme, leur fit en grande politesse
La fête et les honneurs de son humble maison.
Mais, sentant autour d'elle un air de trahison,
Elle se retourna comme ils étaient à table
Et dit : « Seriez-vous pas des fols du Connétable? »
Bourbon pâlit. Plus fin, le sieur de Pompérant,
Faisant du fanfaron, répondit en jurant :
« De par Dieu! je voudrais, tant c'est ignominie
« De blâmer un tel homme, être en sa compagnie! »
Et la vieille, trompée à ces airs assurés,
Les prit pour des soldats qui s'étaient égarés.
Toutefois, vers minuit, en hâte ils décampèrent,
Et, huit jours en suivant, plus heureux, ils soupèrent
A l'abri de tous maux en pays allemand.
Tout deux sont morts depuis bien misérablement,

C'est ici la leçon, et nul mal ne prospère.
Cependant, entraîné dans leur parti, mon père
Fut pris et condamné. Le comte de Brézé,
Grand sénéchal du roi, que j'avais épousé,
Voulut, en m'annonçant la nouvelle fatale,
Que j'allasse implorer la clémence royale.
Nous partîmes ensemble et quand je vis le roi,
Je me jetai, pleurant et palpitant d'effroi,
A ses pieds... Mais avant que je pusse tout dire,
Il m'avait relevée avec son bon sourire;
Puis changea, ne pouvant laver la trahison,
La peine capitale en peine de prison.
On inventa depuis un compromis infâme...
Hélas! nul ne s'élève ici-bas, homme ou femme,
Sans attacher l'envie et la haine à ses pas.

ÉLOÏSIUS

Il suffit! Ces soupçons ne me souilleront pas :
De votre loyauté je n'ai que trop la preuve!

DIANE DE POITIERS

Quand je revis François je venais d'être veuve.
A sa cour où dès lors le bonheur m'a souri,
Je trouvai le Dauphin. C'est notre roi Henri.
Saturé de romans, tout plein de turbulence,
Il ne rêvait qu'assauts, tournois grands coups de lance,
Et n'était qu'un enfant sauvage et batailleur,
A l'esprit dévoyé...

(Deux pages entrent par la porte de droite et se placent de chaque côté en écartant le rideau. Henri II paraît et leur fait signe de se retirer. Le rideau retombe. Diane de Poitiers qui ne s'est pas aperçu de la présence du Roi, continue).

Son cœur était meilleur.
Son père, en souriant, en fit un jour mon page
Pour adoucir ses mœurs. C'est en cet équipage,
Mais devenu dès lors mon loyal chevalier,
Que nous sommes partis, lorsqu'il dut s'allier
Avec la Médicis qui venait de Florence.

Certes! l'homme n'a pas fait mentir l'espérance
Que me donnait l'enfant; car il est, je le crois,
Un chevalier fidèle et le plus grand des rois.
Son amour, grâce à Dieu, dure encore à cette heure...
Mais je te conte là, sans grâce extérieure,
Sans apprêt, en français, — ce qu'il faut relater
En ton plus beau latin...

HENRI II, *interrompant, à Eloïsius.*

Tu pourras ajouter
Que cet amour qui vint éclairer mon aurore,
Jusqu'au soir de ma vie a pu briller encore :
Trésor que nul peut-être avant moi ne trouva,
D'avoir un ami sûr dans sa maîtresse!

(Avec un geste de la main).

Va.

(Eloïsius se retire).

LÉON BARRACAND.

Une Première a l'Odéon

JUANA[1]

Comédie en un acte, en vers, par Gustave RIVET

Il y a quelques jours, M. Gustave Rivet avait le plaisir de voir une de ses pièces — et l'une des meilleures — représentée à l'Odéon. Juana a été accueillie avec enthousiasme et les critiques qui ont été formulées par quelques-uns de nos confrères visaient plus l'homme politique que le littérateur.

Cette comédie se passe en Espagne au XVIIe siècle, en voici succinctement le plan :

Une bonne bourgeoise castillane, Paquita, a une fille et une nièce. Sa fille — l'héroïne de la comédie — était aimée d'un poète, Don Luis, auquel elle avait accordé des rendez-vous, et qui lui-même est aimé en secret de la cousine de Juana, Nuna. Sur ces entrefaites, un élégant bandit travesti en grand seigneur, Gil Mendos, parvient à se faire chérir de Juana qui peu à peu se détache de Don Luis.

Cependant elle lui a donné rendez-vous ainsi qu'à Gil Mendos ; dans sa détresse elle demande à Nuna de vouloir bien la remplacer auprès de don Luis, l'obscurité devant faciliter la substitution. Don Luis cependant s'aperçoit du stratagème ; Nuna pour se disculper accuse Juana d'infidélité et pour convaincre Don Luis, elle lui montre Juana et Gil Mendos ensemble. Don Luis, fou de rage, se bat avec ce dernier et le reconnait pour être le voleur, Rosas, qui l'a dépouillé le jour précédent. Rosas se voyant découvert prend la fuite avec la cassette de dame Paquita et, comme morale, Don Luis épouse Nuna, l'amante fidèle.

Cette comédie est, par le fond et la forme, de l'Ecole romantique

(1) Tresse et Stock, libraires-éditeurs, Palais-Royal. Paris, 1891.

que l'on trouve maintenant bien démodée, mais à laquelle on reviendra certainement, lorsqu'on sera las — ce qui ne tardera guère — des peintures réalistes et grossières qui font fureur actuellement.

M. Gustave Rivet a déjà reçu nombre de félicitations chaleureuses bien méritées auxquelles nous sommes heureux d'ajouter et les nôtres et celles du *Sylphe*.

Voiron, le 20 Avril 1894.

A. D'ARVILLIERS.

LE SYLPHE

REVUE

DES ÉCRIVAINS DAUPHINOIS

A JOSEPH F.......

.... allez sur la montagne...; envolez-vous vers ces bois mystiques où les filles de Jérusalem préteront l'oreille à vos plaintes.

CHATEAUBRIAND. Les Martyrs, III.

QUAND je suis seul ou mieux qu'un ami m'accompagne,
J'aime, au printemps, courir à travers la campagne,
Soit le long des ruisseaux ou le long des buissons,
Quand les papillons bleus, les vertes demoiselles
Mêlent en voltigeant les frissons de leurs ailes
Aux refrains des cris-cris chantant dans les gazons;

Soit que les clairs rayons de la craintive aurore
N'aient pas illuminé les montagnes encore
Comme le font pour moi les éclairs de ses yeux;
Soit que les rossignols cachés dans la feuillée,
Par une matinée intime, ensoleillée,
Roucoulent leurs retrains langoureux et joyeux;

Soit que le blond zéphyre, en m'effleurant la joue
De ses voluptueux et frais baisers, se joue
Dans les bosquets ombreux des chevelus halliers;
Soit qu'il caresse aussi les aubépines blanches,
Dont les vierges senteurs glissent entre les branches
Et les flocons neigeux parsèment les sentiers.

Mais j'aime encor bien mieux monter sur la colline
A l'heure où la nature avec l'homme s'incline;
Et là, tout embrasé de rayons et d'amours,
De mon œil pénétrant regarder sur la ville
Afin de contempler le toit qui sert d'asile
A Celle dont le nom m'emplit le cœur toujours.

Tu dois t'en souvenir, nous avons vu paraître
Bien souvent, de là-haut, l'Aimée à sa fenêtre,
Tantôt gaie et levant ses yeux bleus vers le ciel
D'où viennent les ardeurs dont son âme palpite,
Tantôt interrogeant la blanche marguerite
Jamais indifférente à son brûlant appel?

Oh! si tu veux, ami, sur la verte colline
Nous monterons souvent à l'heure où tout s'incline :
D'en haut, tout entouré de verdoyants atours,
Je plongerai longtemps mes regards sur la ville
Pour découvrir le seuil béni qui sert d'asile
A Celle dont le nom m'emplit le cœur d'amours?

30 Avril 1881.

JEHAN ECREVISSE.

A PROPOS DE MUSSET

Respectueux hommage à Madame
Lardin de Musset, la pieuse sœur
du poète illustre.

Alors, les grands esprits férus de politique,
Les placides bourgeois, de bêtise aplatis,
Les rimailleurs, navrés sur leur Pégase étique,
Le trottoir du Parnasse et l'arrière-boutique
Trouvent Musset surfait et ses vers « décatis ! »

Les lourdauds dans leurs mains épaisses et cruelles,
Prenant le papillon veulent l'analyser ;
Ils l'assomment à coups de phrases solennelles,
Et ne voient même pas la poussière des ailes
Colorer le scalpel qui vient de les briser.

Non contents d'attaquer, ô poète que j'aime,
Ton talent, ton génie, un soleil éclatant,
Ces aveugles niant ta sincérité même,
Lancent comme un pavé, leur grotesque anathème
Jusques sur tes chagrins dont tu mourus pourtant.

Cependant tout entier, dans ton œuvre tu vibres,
Ta main frémit encor dans les mots vite écrits ;
Sur le papier banal tu mets à nu tes fibres,
Ta grande âme est captive en tes vers les plus libres,
Et le lecteur entend tes sanglots et tes cris !

Poète, ton sang court dans la phrase dorée ;
La souffrance est au fond de ton rire moqueur ;
Lorsque, sans la nommer, songeant à l'adorée,
Tu veux encor chanter : sous la rime éplorée
Et le vers attendri l'on sent battre ton cœur.

Je ne puis, n'étant pas d'une aussi noble race,
Aspirer au sommet que tes pieds ont foulé,
Mais, des yeux, le moineau suit l'aigle dans l'espace ;
Pour moi de tes douleurs tes vers gardent la trace,
Et je devine ceux où tes pleurs ont coulé !

Mais vous qui comprenez l'amour ainsi qu'un faune,
Vous qui n'avez jamais brûlé du même feu,
Vous qui dans l'infini ne voyez que du bleu,
Pourquoi vous mêlez-vous de juger à votre aune
Le poète divin vous ressemblant si peu ?

Quand, cloué sur la croix des passions humaines,
Mêlant l'amour sublime aux folles voluptés,
Ce martyr arrosait le sable des arènes
Des larmes de ses yeux et du sang de ses veines,
Les pleurs qu'il a versés, les avez-vous comptés ?

Hiboux, n'essayez pas d'obscurcir cette gloire,
Gardez vos boniments, ô pitres, pour la foire,
Mais vers l'autel d'un dieu n'égarez point vos pas ;
Et si vous refusez d'adorer sa mémoire,
Au moins, en la touchant, ne la salissez pas.

Et toi, poète, dors. L'injustice et l'envie,
Ces deux horribles sœurs se tenant par la main,
Brisent leurs dents sur toi. Quant à la calomnie,
C'est l'ombre que toujours laissera le génie
Sur la fange étalée au milieu du chemin !

HENRI SECOND.

SONNETS (1)

I

RÊVES D'ART

Les vers montaient jadis en flots capricieux
De mon cœur incertain à ma lèvre facile :
Et je chantais, du Beau poète insoucieux,
Mes frivoles désirs en tout rythme docile.

Mais mon cœur qu'ont lassé les Espoirs spécieux
Cherche, meurtri d'amour, une ardeur moins fragile
Et mon vers plus viril, se sentant fils des cieux,
A réclamé le bronze et dédaigné l'argile.

Donc, cueillant l'amer fruit des brûlantes douleurs,
J'ai refondu mon âme au dur creuset des pleurs,
Où l'art, feu triomphal, comme un flambeau s'allume.

Car mon rêve est de voir s'animer sous ma main
Et resplendir, vibrante encore de l'enclume,
La Forme impérissable au pur contour d'airain.

(Livre II. *L'Art*).

II

VENISE

Je rêve de Venise aux beaux flots endormeurs :
Je suis un page blanc : vous êtes dogaresse.
Dans la nuit du palais la sonore caresse
Des luths amoureux monte en lointaines rumeurs...

(1) Extraits du livre « Mes Sonnets ».

Or, pendant que s'en vont dans l'ombre les rameurs,
Et que je vous relis d'une voix qui s'oppresse,
Une histoire d'amour, Roland et sa maîtresse,
Vous m'avez regardé de vos grands yeux charmeurs.

Je me tais : les chansons des luths se font plus lentes
Et meurent sous le ciel en des notes troublantes :
Le livre aux lourds fermoirs a glissé près de nous;

Alors, osant rêver d'un bien plus doux poème,
Devant vos pieds mignons, je suis à deux genoux,
Pour vous dire, en tremblant un peu, que je vous aime.

(Livre I. *Heures d'amour*).

III

PROMENADE

Un crépuscule rose
Aux exquises pâleurs
Au jardin tout en fleurs
Fait une apothéose :

Une harmonie éclose
En des souffles rêveurs
Nous verse des ferveurs
Qui font pleurer sans cause.

Nos cœurs battent plus lents :
Nos pas sont indolents
Assourdis par la mousse;

Et ton amour me ment,
Avec une voix douce,
Délicieusement.

P. Berret de Vernas.

LE SOURIRE DE LA BEAUTÉ

ODELETTE

A Carissima.

Si de mai l'haleine envolée
Sur la vallée,
Mollement soupire et frémit,
Caressant la pelouse verte
De fleurs couverte,
Nous disons : la terre sourit...

Si zéphyr, sur l'azur limpide
Des mers qu'il ride,
Baise l'ondine et la poursuit
Tandis que la vague amoureuse
S'enfle et se creuse,
Nous disons l'océan sourit...

Si parmi les lys et les roses
Fraîches écloses,
L'aurore étincelle et rougit,
Comme la vierge couronnée
Pour l'hyménée,
Nous disons que le ciel sourit...

Ciel, terre et mer, oui, tout respire
Joie et sourire,
Lorsque le doux printemps fleurit...
Jeune belle! Mais rien au monde,
Au ciel, sur l'onde,
Avec ta grâce ne sourit!...

Gabriel Monavon.

LE CHATEAU DE BEAUVOIR

LÉGENDE DAUPHINOISE

A Mademoiselle Mary G...

I

Par un beau jour de printemps, le delphinal château de Beauvoir, dont on aperçoit encore les restes près de St-Marcellin, était en fête. On entendait dans la cour les hurlements des meutes et les hennissements des chevaux: Humbert II, dauphin, partait en chasse.

Après avoir embrassé le petit delphinet André et après avoir baisé les mains de sa gente dame, la delphine Béatrice, il sauta en selle et partit au galop, suivi de ses seigneurs, à la recherche d'un sanglier qui désolait les forêts de Montaud et des Ecouges.

Mais laissons les cavaliers s'enfoncer hardiment sous la ramée tandis que s'égrénent au loin les sons des cors des

piqueurs et revenons à Beauvoir où nous attend un terrible drame.

II

Ce départ avait causé un gros chagrin au petit seigneur André; aussi, pour le consoler, sa nourrice l'avait mené à une des fenêtres du donjon qui domine le Graisivaudan; et, là, lui montrant la plaine fertile qui s'étendait à leurs pieds, les champs que cultivaient les serfs d'Humbert II, elle lui dit pour arrêter les larmes qui coulaient des yeux bleus du delphinet: « Voyez, Monseigneur, voyez ces plaines et ces bois, entendez ces hommes dans les champs, regardez ces châteaux qu s'élèvent sur ces côteaux en face de vous, tout cela sera à vous, Monseigneur, vous serez le plus puissant des seigneurs du pays. »

A ce babillage dit par une voix douce, l'enfant souriait; que lui importaient toutes ces futures richesses.

Ce qui lui plaisait c'était la beauté des prairies émaillées de fleurs et le murmure des ruisseaux qui descendaient en courant de la montagne.

Il voulut aussi regarder ce qui faisait tant de bruit au bas des douves: il se pencha pour voir la rivière; mais hélas! le point d'appui lui manquant, le pauvre bébé tomba, et son corps déchiré par les rocs et les ronces alla s'engloutir dans les eaux cendrées de l'Isère...

A ce spectacle épouvantable, la nourrice folle de terreur poussa un cri déchirant et s'affaissa évanouie sur le sol.

A ce cri, un autre répond: celui de la delphine Béatrice, son instinct maternel lui dit qu'un malheur vient de la frapper; elle se rappelle que son fils est au donjon, elle y vole: La nourrice est seule! Un rugissement sort de la poitrine de la pauvre Béatrice: son fils est mort.

Dans sa douleur, elle appelle les soldats et veut faire tuer la pauvre nourrice qu'elle accuse, du meurtre du petit dauphin. La pauvre fille proteste de son innocence: rien n'y fait. Le bourreau l'avait déja saisie lorsque un prêtre à cheveux blancs se jette entre les deux femmes. Il fait honte à la delphine de sa colère, lui montre Marie à qui l'on ravit Jésus pour le crucifier, et qui pardonna cependant.

A ces paroles dites d'une voix onctueuse et pénétrante, la delphine sent un rude combat se livrer en son âme entre la douleur et le devoir de la chrétienne; celui-ci, enfin, l'emporte, mais trop tard. Quand Béatrice a dit qu'elle pardonnait, la nourrice est morte, tant d'émotions l'ont tuée.

On rapporta, peu d'heures après, le corps du petit André; on l'enterra avec sa nourrice tout près d'un grand bois et sur le tertre l'on mit une grande croix.

III

Quand le dauphin revint heureux de la chasse aux sons de l'hallali, il trouva la delphine qui pleurait son petit André, et sa douleur fut si forte que ses cheveux blanchirent et que ses épaules, robustes pourtant, se plièrent sous le poids d'un faix invisible.

Cette mort avait rompu, chez la delphine, tous les liens qui la rattachaient à la vie; elle quitta Beauvoir pour aller mourir en son château de Crémieu.

Le jour même où ses yeux se fermèrent pour toujours, le seigneur de St-Quentin porta un message d'Humbert II au roi de France; quelques jours plus tard, Humbert échangeait le manteau delphinal pour le cilice du moine, et le Dauphiné appartenait à la France.

De cette histoire, il ne reste rien, si ce n'est une tour qui se dresse sur une colline et dans laquelle on n'entend plus que le hululement des hiboux.

Et le soir, si vous allez dans une de ces antiques fermes où le rouet ronronne encore, tandis que dans la cour les chiens hurlent à tout venant, l'on vous dira la légende de Beauvoir et l'on vous chantera la ballade dont voici quelques couplets:

Oyez d'une nourrice, (1)
Oyez le triste évènement,
On la traîne au supplice,
Pour la mort d'un enfant:

Dessus une tourelle,
Elle suivait d'un doux regard
La gentille hirondelle
Qui volait sous l'rempart.

(1) Le texte de cette ballade nous a été communiqué par M. Ed. Jacquart, à qui l'on doit: « Un Coin du Dauphiné, » « Voiron et la Grande-Chartreuse, » etc.

A. d'A.

En regardant la rive
Elle tenait le Delphinet
Et regardait, pensive,
Louis qui laborait,

Sur la roche bien dure,
Tombe André, le pauvre petit !
On voit sa chevelure
Que l'Isère engloutit

Jeannette, ma Jeannette,
Qu'as-tu fait de mon beau garçon ?
La nourrice muette,
Un seul mot ne répond.

. . . .

Brûlez cette menteuse
Qu'elle aille mentir en enfer ?
De cette *assassineuse*
Vengez-nous, feux et fer !

. . . .

La pauvrette on délie
Mais quand on veut la redresser,
Elle n'est plus en vie
Elle vient de trépasser.

. . . .

La bergère timide
Voit son âme, à la fin du jour,
Qui va, d'un pas rapide,
Prier, près de la tour !

A. d'ARVILLIERS.

FLEURS MORTES

A Marie.

A l'ombre maintenant dorment les pauvres fleurs ;
Pour le dernier sommeil. vos mains les ont couchées,
Et sur leur front penchant de leurs tiges séchées,
Déjà le Temps a mis ses ocreuses pâleurs.

Confidentes des jours de joie et de douleurs,
Vous les aimez ; il est tant de choses cachées
Dans ces corolles sans parfums et sans couleurs :
Rires, larmes, baisers. idylles ébauchées !...

Aimez-les !... N'avez-vous entendu, quelquefois,
Des fleurs mortes la douce et très plaintive voix ?
N'avez-vous écouté ce suppliant langage :

« Ne nous délaissez pas, l'Oubli nous fait souffrir,
Nous, qui du Souvenir fidèle sommes gage... »
— L'amour qui nous fait vivre, enfant, les fit mourir !....

ALEXANDRE MICHEL.

FILE, MA QUENOUILLE !

A François Coppée.

L'ARBRE perd son habit de rouille,
La montagne, son chaperon,
Les belles au bois s'en iront...
File, file encor, ma quenouille !

Le givre emporte le réseau
Dont il ornait halliers et landes.
Les belles feront des guirlandes...
Tourne! tourne encor, mon fuseau!

Le ciel, soudain, de pleurs se mouille
Et s'illumine tour à tour.
Les belles rêveront d'amour...
File! file encor, ma quenouille!

Dans le val reviendra l'oiseau,
Déjà vont bleuir les pervenches.
Les belles riront sous les branches...
Tourne! tourne encor mon fuseau!

L'arbre perd son habit de rouille,
La montagne, son chaperon.
Les galants au bois s'en iront...
File! file encor, ma quenouille!

CHARLES LAUBIÈS.

LE MYSTERE DE L'ONDE

Esquisse de Poésie « lakiste »

L'onde subtile, fluide, limpide, caressante, est de tous les éléments de la nature le plus charmeur et le plus mystérieux.

Le Mythe ingénieux et décevant des Syrènes, les fantastiques légendes des Ondines expriment bien l'attrait singulier, la séduc-

tion prestigieuse, le charme secret que les vagues recèlent dans leur sein, et qu'elles semblent dérober à demi sous les humides plis de leur voile d'azur.

Comme, à les contempler d'un œil fasciné, on se sent envahi par leur irrésistible *attirance !*

Etre un frêle habitant des eaux pour se plonger dans ces abîmes transparents, dans cette lumière bleuâtre, dans cette limpide clarté qui paraît pénétrer à l'infini ! Etre la goutte liquide et cristalline pour couler dans des espaces sans fond et sans bornes, être perdu, abîmé, absorbé !...

C'est le besoin de l'âme de se noyer et de se perdre dans quelque chose de plus grand que soi. Voyez le *Pêcheur* de Gœthe : Écoutez de quelles paroles subtiles et séductrices, de quels accents charmeurs se sert l'*Ondine* pour l'inviter avec une câlinerie perfide à descendre dans les vertes profondeurs de sa fraîche et éblouissante demeure.

« Ah ! si tu savais comme le poisson argenté se plaît dans la
« fraîcheur éternelle de mes transparentes retraites, tu y descen-
« drais toi-même, et tu goûterais cet enchantement !... Le clair
« soleil ne se baigne-t-il pas dans la mer, la lune n'y plonge-t-
« elle pas aussi son front virginal ?... Leur visage, lorsqu'il
« respire la grâce humide de l'onde, ne te revient-il pas deux
« fois plus beau ? Le ciel profond ne t'attire-t-il pas quand il se
« reflète et miroite dans le limpide cristal ? Et ta propre image
« ne t'attire-t-elle pas quand tu la vois bercée par le flot
« qui l'environne d'une mobile caresse !... »

Ainsi semble murmurer au crédule pêcheur la voix tentatrice qui s'exhale de l'onde.

Ce profond sentiment de la vie épanchée dans la nature, comme une âme universelle dont l'homme perçoit l'éternel mystère, s'est revêtu chez les divers peuples, suivant leurs tendances et leur génie, de mille formes imaginaires créées ou idéalisées par l'art et par la poésie. Les Grecs bien avant nous l'ont senti, l'ont compris, l'ont personnifié ; mais le sentiment moderne nous paraît supérieur. Comparez le Mythe d'Hylas enlevé par les Nymphes à cause de sa beauté, au *Pêcheur* de Gœthe dont le cœur déborde d'une intime émotion, d'une impulsion irrésistible tout imprégnée d'idéal, et qui cède presque, malgré lui, à cette fascination exaltée dont la séduisante Ondine est l'interprète et l'image.

Il y a plus de poésie à concevoir une force inconnue et mystérieuse poussant et agitant les flots, qu'à supposer un personnage qui les gouverne avec un trident.

Ce bouillonnement de l'eau, infatigable, inépuisable, — divin et éternel, auraient dit les Grecs ; — ces eaux qui ne s'arrêtent

jamais et se renouvellent toujours, se précipitant sans trêve dans le même mouvement, vague après vague, se gonflant, se brisant, écumant, retentissant de la même façon, sans se lasser ni se reposer ! Quelle force les pousse ! Quelle unité puissante les anime !... C'est l'évolution incessante dont parle le Poète :

Ainsi jamais d'arrêt... La vie et la matière
Un seul instant encor n'ont pu se reposer...
La nature ne fait, énergique ouvrière,
Que dissoudre et recomposer.

Tout se métamorphose entre ses mains actives :
Partout le mouvement incessant et divers,
Dans le cercle éternel des formes fugitives
Où se meut l'immense univers !...

On concoit l'admiration et l'adoration des anciens devant ces forces de la nature. Ils les expliquaient par des êtres à leur image des Déités, des Nymphes, des Naïades, des Tritons, des Néréïdes.... De cette conception concrète et pour ainsi dire *humanisée,* à la conception moderne plus abstraite plus idéale, à ce mouvement de la nature conçu comme le résultat de forces mystérieuses et d'une vie secrète qui pénètre toutes choses, il y a progrès, progrès dans la vérité et dans la poésie.

Il y a progrès, non parce que les causes sont plus étudiées et plus connues, non parce que l'esprit humain a passé du surnaturel à une explication naturelle, mais progrès au contraire parce que le mystère, rétabli dans ses véritables termes, est plus grand plus sublime, envisagé plus en face et plus accepté.

C'est le supplice et le besoin de l'homme de se sentir entouré de mystères. Il sent qu'il ne peut se suffire. Il a soif de quelque chose qui le surpasse, et malgré ses conquêtes, il se sentira toujours petit devant ces grandes forces dont l'action et la puissance se manifestent éternellement à ses yeux. Si son esprit avait tout pénétré, tout éclairé, tout amené au niveau de sa compréhension, s'il n'avait plus rien devant quoi se sentir petit et chétif, il ne pourrait plus vivre ; il prendrait le monde en singulier dégoût, pour ne pas valoir plus que lui-même, lui si dénué, si misérable, si faible, si infime !

Aussi le progrès ne consiste pas à détruire le mystère, mais à le grandir ; non à l'épuiser, mais à le creuser. Chaque nouvelle

connaissance acquise recule le problème sans l'écarter et ne paraît dissiper un mystère que pour en laisser voir un plus grand, un plus admirable et plus adorable, devant lequel nous ayons la joie de pouvoir mieux nous incliner et nous confondre.

C'est pourquoi on peut être tenté de se figurer que lorsque ce globe sera connu et exploré tout entier et qu'il n'y aura plus de recoin lointain, ni fabuleux, qui nous agrandisse démesurément les proportions de notre demeure, l'humanité sentira comme une lassitude de l'habiter. Elle y étouffera et s'y desséchera, car le prestige de l'inconnu aura disparu, et avec lui cet aliment de la vie supérieure de l'âme, l'attrait divin et l'éternelle fascination du mystère.

Mais ce sont là des perspectives assurément bien lointaines et bien hypothétiques. La nature, d'ailleurs, avec ses infinies métamorphoses, n'est-elle pas faite pour fournir une perpétuelle matière à la curiosité de l'homme ?...

Ainsi se fera toujours sentir l'attrait de cette poésie qui se dégage du sein de l'onde comme une vivante haleine comme le souffle d'une âme cachée, et qui, dans la brume ténue et légère s'exhalant à la surface des flots, semble flotter ainsi qu'un voile charmant et mystérieux !

Gabriel MONAVON.

LE SYLPHE

REVUE

DES ÉCRIVAINS DAUPHINOIS

SECRET DE REINE

A Monsieur Lourdel.

La neige sur les toits faisait des tâches blanches,
Et les arbres sentaient se poser sur leurs branches
Impassibles et froids, l'air presque encourageant,
Les lumineux essaims de ces mouches d'argent.
Un calme étrange avait surpris le ciel farouche.
Il faisait noir à l'heure où le soleil se couche :
Et la terre, si belle et si fière quand mai
Jette ses flèches d'or dans l'azur embaumé
Et semble, le coquet, paré de fleurs vermeilles,
Ne voir que les oiseaux, n'aimer que les abeilles !...
La terre, dépouillée et morne, maintenant
Sans un oiseau, sans fleur, sans astre rayonnant,
N'était plus sous le ciel où Dieu met son mystère
Que le spectre effrayant et sombre de la terre !
Paris était en deuil et l'inflexible hiver
Qui change en vêtement blanc, le vêtement vert
D'avril et d'août, faisait de Paris, à cette heure,
Du Paris où l'on rit le Paris où l'on pleure !

Paris l'hospitalier! Paris le merveilleux!
Avait quoiqu'apaisé des larmes dans les yeux!

⁂

Œil du pauvre où se fige une larme glacée!
Combien de fois vers toi se tourna ma pensée!
Combien de fois, sondant ton gouffre de douleurs
J'eusse donné mon sang pour arrêter tes pleurs!
Œil du pauvre! dont tous ont entrevu la flamme,
Toi qui n'as point d'éclair qui n'interroge l'âme.
C'est surtout quand janvier fait dans tous les salons
Autour des lustres d'or voler les papillons,
Que tu t'allumes! que tu brûles! que la haine,
Emeraude sinistre où luit une géhenne,
Vient à toi! resplendit en toi! te dit tout bas :
« Ils sont heureux! pourquoi ne te venges-tu pas? »
Non! tu ne pouvais plus te venger à cette heure,
Car la vegeance vient, mais jamais ne demeure!
Lorsque son heure sonne au céleste cadran,
Dieu dit : « Il en est temps! détruisez ce tyran! »
Or l'heure avait sonné, pauvre Jacques Bonhomme!
Tu n'avais pas compris le Temps, cet économe,
Et quand ton sang à flots fut versé pour ton roi,
Il te dit : « Tu n'es rien! Peuple, l'Etat c'est moi! »

⁂

Ecoute, peuple!

⁂

Au fond d'une alcôve dorée,
Une reine, qui fut une femme adorée,
Qui fut tout à la fois, aimante et belle, ayant
Dans l'œil, le rayon chaste ou l'éclair effrayant,
Une femme se meurt! — C'est la reine de France!
Et cette triste couche où gémit sa souffrance
A, dans la froide nuit de cette terre en deuil
La forme redoutable et grave d'un cercueil!

La lampe d'or n'a plus qu'une faible lumière,
Un prêtre agenouillé murmure une prière;
Puis il se lève, et dit avec solennité :
— J'écoute le récit de votre majesté,
Parlez, Madame!
Alors d'une voix ferme encore,
Anne d'Autriche dit : — Seigneur, je vous adore,
Ayez pitié de moi! Pitié! car j'ai péché!
Pitié! puisque j'ai fui, quand vous m'avez cherché!
Pitié! car je suis lasse, et j'ai peur de ma vie!
Pitié! car je fus reine, et si digne d'envie,
Que personne en ce siècle où j'ai vécu mes jours,
N'eut plus d'inimitiés, et n'obtint plus d'amours!
— Voyons, ma fille, dit le prêtre.
— Je confesse
Avoir trahi Louis mon roi, pour une altesse;
J'étais jeune, j'avais déjà des ennemis
D'autant plus dangereux, qu'ils semblaient plus soumis.
Buckingham vint à moi. Mon père, il était l'homme
Le plus noblement beau qui fut dans le royaume!
Il m'aima! Mais le Duc Armand de Richelieu,
Le Cardinal! m'aimait aussi... plus que son Dieu!
— Ma fille!
— Ah! laissez-moi tout dire! que m'importe!
Voyez-vous! mon secret m'étouffe, il faut qu'il sorte!
Le Cardinal m'aimait... Aussi... le Roi sut tout.
Oh! que d'angoisses! quand j'y songe, mon sang bout,
O prêtre! et si la mort n'était pas la dernière,
Je vivrais pour la haine, et non pour la prière! »
Le prêtre, gravement, venait de se lever.
— Reine, Dieu me défend de laisser achever,
Dit-il; on ne doit sans craindre pour son âme,
Quand on est si près d'eux, toucher aux morts, madame!
— Grâce! j'ai tant souffert! mon père! écoutez-moi!
Mon premier crime fut d'avoir trahi le Roi!
Puis, plus tard, quand le peuple en armes, par la ville
Eut sonné le tocsin de la guerre civile,
Quand le canon mêlait sa grande voix d'airain
Aux haines qui grondaient autour de Mazarin,
Je laissai, moi, la Reine, en mon auguste couche
Entrer honteusement mon favori farouche!

Alors il s'empara de moi! que j'ai souffert!
La révolte plia sous cette main de fer,
Et le peuple rentra dans l'ordre; mais la Reine
Fut esclave dès lors, et non plus souveraine!
Je frissonnais devant les éclairs de ses yeux
Mais je cédais toujours quand il disait : « Je veux ! »
L'autre, faisait tomber les têtes les plus hautes,
Celui-là trafiquait sans cesse de mes fautes !
— Dieu pardonne aux pécheurs quand ils sont repentants.
— Oui! cela, mais le reste! en est-il encore temps ?
— Le reste! dit le prêtre, est-il une autre chose ?
— Hélas!... si je pouvais le taire, mais je n'ose!
C'est l'hydre qui me mord au cœur; c'est le secret
Qui ronge, et nul jamais ne s'en croit délivré
Non! personne! si Dieu dans sa bonté suprême
Ne fait grâce au coupable et ne le dit lui-même!
— Malheureuse! — Eh bien, oui! vous allez tout savoir,
Connaître cette vie où saigne un désespoir,
Et vous me jugerez! vous me direz, mon père,
Le mot qui nous console ou qui nous désespère!
Le prêtre, en cet instant, l'œil de larmes mouillé
Aux pieds du lit royal, s'était agenouillé
Et sa bouche laissa tomber cette parole :
« Dieu veuille me dicter le mot qui vous console ! »
Anne d'Autriche eut un frisson, puis elle dit :
Quand le crime est trop grand, Dieu s'éloigne et maudit
Entendez ! j'eus deux fils dont l'un est roi de France !
Et l'autre!... Ah ! c'est bien là l'éternelle souffrance
Qui torture mon cœur de craintes assiégé!
L'autre! je l'ai banni de cette terre, j'ai
Pour faire au roi Louis la part plus belle encore,
Etouffé cette vie, et flétri cette aurore !
— Ainsi donc, ils étaient fils de France tous deux ?
— Ils étaient, — et voici le mystère hideux,
Prêtre, dis-moi, s'il faut que je parle ou me taise, —
Mes enfants! mais non pas ceux du roi Louis treize!
Ecoute! et la mourante eut dans l'œil un éclair...
L'un s'appelle : le Roi... l'autre : Masque de fer !
— Le Roi sait-il qu'un frère...
— Il sait tout.
— Dieu sublime!

Le roi sait sa naissance et connait votre crime
Et laisse, effet honteux de cette trahison,
Gémir ce malheureux au fond de sa prison!
Il est mort! Sans savoir, ô destinée amére!
Ce que son frère était, et ce qu'était sa mère!
— A boire, dit la Reine! à boire! c'est la fin!
Le prêtre dit : « Cet homme eût froid, cet homme eut faim!
On enchaîna son corps; on tortura son âme!
Hélas! cet innocent fut votre fils, Madame,
Et vous avez règné plus de trente ans, je crois,
Sans pitié pour celui qui porta cette croix!
— Dieu pardonnera-t-il?
— J'en doute, dit l'apôtre,
Car qui donc est le roi, dites?
— Ni l'un ni l'autre!

AUGUSTE GILLOUIN.

LA VRAIE ROYAUTÉ

A Madame D...

Je fus roi l'autre soir, et vous reine, Madame;
Mon empire n'est plus, mais le vôtre est resté.
La couronne est toujours sur votre front de femme,
Diadème charmant qui se nomme beauté.

Ah! la beauté du corps et la beauté de l'âme!
Quelle mystérieuse et douce royauté!
Avoir au fond des yeux ce diamant, la flamme,
Avoir au fond du cœur ce rayon, la bonté!

Vous avez tout cela, puis vous avez encore
Et vos flots de cheveux qu'un peu de soleil dore,
Et comme un luth humain votre voix de cristal,

C'est pourquoi je vous aime, et je le dis sans crainte,
Tant cette affection, fleur délicate et sainte,
Laisse monter à vous un parfum d'idéal !

EMILE TROLLIET.

PRINTEMPS TARDIF

A mon ami le poète A. Nicot.

Ce printemps est laid comme un pou.
Il gèle encor dans la vallée.

A. NICOT.

SONGEZ que le printemps arrive ;
Qu'à peine s'il est débarqué.
Qu'il n'a pas encore marqué
La place où doit nicher la grive ;

Que le coucou, son messager
Au refrain monotone et tendre,
Ne trouve pas où se loger
Et ne peut pas se faire entendre.

Il est vrai, les bois sont tout noirs,
Il gèle encore en la vallée ;
Et les matins sont loin des soirs,
Car longue est la nuit constellée.

Vous savez bien que Mars, souvent
Aime assez à faire ses frasques;
Qu'il se plait aux grands coups de vent
Nous soufflant la neige en bourrasques,

Mais contre ses mauvais abus
Une ordonnance est arborée
Autorisant le blond Phœbus
A donner la chasse à Borée.

Avril est courtois chevalier,
Il va seul, sans page et sans gardes,
Trouver l'hiver dans le hallier
Où flottent ses dernières hardes :

— Bonhomme, allons, dépêchons-nous,
Dit-il au vieux à barbe blanche,
Que je puisse vernir ce houx,
Tremper d'azur cette pervenche.

Voilà des primevères, fleurs
Quï ne demanderaient qu'à vivre,
Et tu défraîchis leurs couleurs
Avec ta fourrure de givre.

Je suis Avril! l'honneur des bois,
Des mois et des vertes prairies!
Et mille nymphes aux abois
M'attendent pour être fleuries

Donc, au plus vite déguerpis,
Que je suspende mes tentures,
Que je déroule mes tapis
Et repeigne mes devantures.

J'ai des arrivages complets :
Soie et velours pour les pétales,
Chaud duvet pour les oiselets
Et pourpre pour les digitales.

L'on m'appelle de tous côtés.
Les boutons d'or, les pâquerettes
Veulent des bonnets tuyautés
Et de pimpantes collerettes.

II

Poète, laissons faire Avril :
Sa promesse n'est pas un leurre.
Jusqu'à présent, point n'est péril,
Que je sache, dans la demeure.

Ne doutons point de Germinal,
Il accomplit son œuvre lente
Et fait sans être matinal
Pas mal de besogne excellente.

Et puis, nous sommes trop gloutons ;
Sitôt la violette éclose
Nous mangeons des yeux les boutons
Où sommeille encor mainte rose.

Il faut savoir nous modérer !
Ayons la vertu sans égale,
Celle qui nous dit d'espérer
Et qu'on nomme théologale.

Un temps viendra, qui n'est pas loin,
Où, des fleurs ayant le délire,
Nous chercherons un frais recoin
Pour les célébrer sur la lyre.

25 Mars.

ERNEST CHALAMEL.

PIERRE DUPONT

A Ernest Chebroux.

C'ÉTAIT quelques jours avant l'heure
Où, couché dans l'étroit cercueil,
Pour son éternelle demeure
Il partait, nous laissant en deuil,

Il nous avait, d'une voix douce,
Chanté l'éternel renouveau,
Sa belle *Jeanne* accorte et rousse,
Son *Vieux Vin* dans le *Vieux Caveau.*

Ah ! que sa parole était bonne !
Je m'en grisais, — j'avais treize ans —
En lui versant le vin du Rhône
Fait de rubis éblouissants.

Je lui dis : tes bois, ta verdure,
Je veux les chanter comme toi ;
Ton saint amour de la Nature,
Mon doux Maître, donne le moi.

Il répondit avec tristesse :
« Ami, Dieu veille sur tes chants !
« On souffre en ouvrant sa jeunesse
« Comme un livre aux yeux des méchants,

« Ne sais-tu pas que les poètes
« Sont des marins jamais heureux ?
« Les sombres oiseaux des tempêtes
« En gémissant planent sur eux.

« Pris par la vague forcenée
« Sans espoir, ils doivent errer,
« Et l'implacable destinée
« Ne leur permet pas de pleurer.

« Ils vont sur la mer affolée
« Avec l'ouragan dans leurs mâts,
« Cherchant sur la côte isolée
« Un phare qu'on n'allume pas.

« En vain, ils veulent au rivage
« Aborder, pâles voyageurs;
« Leurs mâts se brisent, et l'orage
« Les jette aux mains des naufrageurs! »

Chaque fois que mon rêve chante,
Depuis, un souvenir répond,
Et j'écoute, plein d'épouvante,
Ta douce voix, Pierre Dupont!

HENRI BOSSANNE.

LA FIN D'UN PEDAGOGUE

Le pauvre vieux bonhomme n'était guère connu de la gent écolière, que sous le nom de père Igrec. Il habitait rue aux Rats, un affreux taudis, presque aussi délabré et aussi décrépit que lui.

Son âge? Tout le monde l'ignorait. Mais il devait avoir depuis longtemps doublé le cap de la soixantaine, à en juger par

la courbe de son dos et les rides de son front. Quant à sa famille, on ne lui en savait point d'autre que cette légion de cliquepatins ébouriffés et tapageurs que nous étions tous.

Il professait la cinquième depuis un temps immémorial. Les plus grands d'entre nous se souvenaient de l'avoir vu pour la première fois, il y avait déjà huit ou dix ans, avec la même allure vieillotte, les mêmes cheveux blancs, marbrés de tons grisâtres aux tempes, le même habit verdâtre, glacé de plaques luisantes aux coudes.

Et nos pères, qui avaient, eux aussi, traduit Lucien sous sa direction, ne lui avaient jamais connu une autre allure, ni d'autres cheveux, ni un autre habit.

C'est chose étonnante comme le professorat possède parfois des propriétés momifiantes! Ce père Igrec-là était l'un des exemples les plus curieux de l'immobilisation dans la décrépitude.

D'ailleurs, la ponctualité incarnée, que ce brave pédagogue ! Dès le premier tintement de cloche, il était installé dans sa chaire en forme de saloir, d'où il ne descendait guère que pour distribuer quelques paternelles mornifles aux plus indisciplinés d'entre nous, ce qui, par parenthèse, ne lui arrivait qu'assez rarement, car nous professions pour lui une grande amitié, et si nous n'avions pas toujours l'oreille tendue à ses renseignements nous évitions du moins d'exciter son courroux par d'intempestifs bavardages. Je ne me souviens pas qu'aucun d'entre nous ait jamais songé à introduire du poivre dans sa tabatière, ou du poil à gratter dans ses chausses. C'est vous dire assez jusqu'où allait notre culte.

*
* *

Il y avait toutefois deux ou trois petites scies anodines que nous ne manquions jamais de lui monter. Une tradition de l'établissement. Cela ne tirait pas à conséquence.

Par exemple, en traçant la géographie de l'Egypte, il débutait invariablement ainsi : « Le Nil, qui arrose l'Egypte, le Nil, ce grand fleuve, n'a pas d'affluents » ; phrase bien simple, bien innoffensive, mais qui était dite sur un ton si étrangement emphatique, qu'elle provoquait chaque fois un long « Quel malheur ! » que nous grommelions tous en chœur, comme une sorte de bizarre et fantaisiste écho.

Cette coutume se transmettait d'une génération d'élèves à l'autre et le bon père Igrec s'y était si bien fait, qu'instinctivement il s'arrêtait tout net à la fin de sa phrase, afin de laisser le refrain traditionnel librement s'exhaler. Puis tout rentrait dans le calme

et le silence, et le cours continuait sans autres interruptions ni turlupinades.

*
* *

Personne ne connaissait les opinions politiques du père Igrec. Seulement il n'était point officier d'Académie, tandis que ses collègues les professeurs de quatrième et de troisième, qui comptaient à peine quinze ans de services, arboraient depuis longtemps déjà ce que Jules Vallès appelle facétieusement la raclure d'aubergine.

On sait qu'autrefois l'enseignement de l'histoire ne dépassait pas la Révolution, les *quelques* événements qui se sont produits depuis 89 n'offrant qu'un intérêt très secondaire pour les jeunes intelligences. Un ministre éclairé se rencontra, qui pensa faire œuvre de progrès, en modifiant quelque peu les programmes à cet égard.

Oh ! je me souviendrai toujours du premier cours que nous fit le père Igrec sur la Révolution. Il n'était pas éloquent, tant s'en faut, le bonhomme ! Mais dame ! ce jour-là, il le fut. Ses petits yeux gris pétillaient, inondés d'un feu étrange ; sa voix chevrotante d'ordinaire avait une fermeté, une sonorité, qu'elle n'avait jamais eue, lorsqu'il nous expliquait Homère ou Virgile. Il trouvait des mots, des tirades empoignantes. Son enthousiasme nous gagnait.

En sortant de la classe, nous étions tous républicains, sauf un seul, d'entre nous, le fils du maire de l'endroit.

*
* *

Trois jours après le principal faisait appeler le père Igrec dans son cabinet et au nom de l'autorité académique lui annonçait sa mise à la retraite.

On juge du coup porté au malheureux. Il quitta le pays. — un pays d'ailleurs privé de toute ressource, — où sa misérable retraite ne lui donnait pas même de quoi végéter. Il vint à Paris. Il battit les agences de placement. Il essaya de courir le cachet. Mais personne ne voulait de lui. On le trouvait si vieux, si vieux. Et puis, il n'était pas même décoré, pas même officier d'Académie.

*
* *

Oh ! si nous avions connu sa misère, nous, ses anciens élèves,

— ses anciens petits amis, — alors dispersés au quatre coins de la France, si quelqu'un était venu nous dire : « Le père Igrec, ce brave homme homme n'a pas de pain ! » Assurément le traditionnel écho : « Quel malheur ! » fut sorti, non point de nos bouches folâtres et gouailleuses, mais de nos cœurs pleins de tristesse et de pitié.

Le père Igrec vécut à Paris, je ne sais comment, — parbleu, comme tant de gens y vivent, de combats impossibles, d'efforts désespérés, de fumée, de vent, de néant !

On touchait au déclin de l'Empire, Haussmann venait de publier ses « Comptes fantastiques », et Rochefort d'allumer sa lanterne.

L'Empire tomba. On sait comment et dans quoi. N'appuyons pas sur ce cloaque.

***

Comme le dernier écho de la fusillade du Bourget expirait dans l'air, un jeune officier de mobiles se pencha vers un vieux volontaire étendu à ses pieds.

C'était un long corps émacié, dont la tête toute blanche faisait comme une tâche lumineuse dans l'épaisseur de l'herbe verte. La main était convulsivement crispée à la crosse de son fusil, On sentait que sa dernière pensée avait dû être pour la patrie.

L'officier poussa un cri :

« Tiens ! ce pauvre père Igrec ! Et dire que c'est sur ma délation de gamin impérialiste qu'il a été dégommé ! Quel malheur ! »

FABRE DES ESSARTS

BRISÉ!

Son eau pure a fui goutte à goutte,
Le suc des fleurs s'est épuisé
Personne encore ne s'en doute,
N'y touchez pas, il est brisé.

(Sully Prudhomme).

Hier, un rayon d'espérance,
Avait fait naître dans mon cœur
Une frêle et candide fleur,
Touchant symbole d'innocence.

Elle croissait dans le silence
Et sa mystérieuse odeur
Avait de mon âme, sa sœur,
Eloigné l'amère souffrance.

Hélas! une cruelle main,
Sans nul souci de son destin
Brisa mon cœur, vase fragile!

Et la pauvrette en expirant,
A laissé, de mon cœur mourant,
S'exhaler son âme débile!...

Marie Réséda.

A MA MUSE

Hélas! où viens-tu te loger,
Pour reposer ton pied léger
Et replier ton aile folle ;
Pareille à l'oiseau passager,
Hélas! où viens-tu te loger
O ma Muse belle et frivole !

N'as-tu pas vu sur ton chemin
Une femme au regard divin,
Une femme aux cheveux d'ébène?
Le lys est moins blanc que sa main ;
Elle serait plus qu'une reine,
Si ton souffle animait son sein!...

N'as-tu pas vu la nymphe blonde
Que l'on croirait fille de l'onde
A sa diaphane beauté?
Il lui manque ton auréole,
Et la douceur de ta parole
Pour être une divinité.....

Si tu te parais, ma déesse!
De cette forme enchanteresse
A genoux l'on écouterait
Les doux chants de ton luth timide,
Et, d'une couronne splendide,
La gloire te couronnerait.

Moi, je suis une pauvre fille,
Je n'ai rien qui charme et qui brille ;
Mon corps sans grâce et sans atours
N'est que l'enveloppe grossière
De l'âme où ta pure lumière
Comme en un tombeau luit toujours.

Brûle toujours et me consume,
O toi que ma souffrance allume
Flambeau d'amour et de douleurs!
Reste avec moi, Muse inconnue,
Vierge enfantine, simple et nue,
Qui n'as pour voile que des pleurs!...

Avons-nous besoin que le monde
Sans rien y comprendre, réponde
A nos mystérieux transports?
Petite Muse à la voix douce,
Comme un filet d'eau sous la mousse,
Modulons très bas nos accords.

Gardons-les pour la solitude
Où chaque fleur cache une étude
Dans son calice avec son miel;
Où dans l'air pur que l'on respire,
Notre âme grandit et s'inspire
De chants qui montent jusqu'au ciel.

Nice 1893

MARIA COURT.

LE SYLPHE

REVUE

DES ÉCRIVAINS DAUPHINOIS

LA SOURCE PURE

A Fidélia.

Souvent dans un vallon aride et solitaire,
Brûlé par la chaleur, par les vents labouré,
Sous le creux d'un rocher qui recouvre la terre
Et montre à nu son flanc stérile et déchiré,

On voit sourdre un filet d'eau pure et salutaire,
Qui sans bruit filtre et coule en son lit retiré...
Amie ! à ce vallon morne et d'aspect austère,
Notre commun destin peut être comparé.

Les vents qui sur la vie étendent leurs haleines
Ont flétri le gazon dont se paraient nos plaines ;
Nos rameaux dépouillés ont vu tomber leurs fleurs...

Mais, si la rive est sèche et l'onde sans murmure,
Sous l'abri du rocher la source est calme et pure :
L'amour, cette eau du ciel, garde un lit dans nos cœurs!

GABRIEL MONAVON.

A LAMARTINE

A M. Louis Jacomet, Conseiller
à la Cour de Lyon.

Un astre se leva dans le ciel littéraire,
Qui presque sombre encor, devint éblouissant,
Sa chaleur fut intense, et son éclat puissant,
A tel point, qu'on le crut le produit du Mystère.

Ses rayons, divergeant en tous sens sur la terre,
Du palais au réduit, allaient toujours croissant;
Le cœur s'y réchauffait, et l'esprit languissant,
A son doux stimulant ne fut point réfractaire.

Lamartine, cet astre immense et radieux,
C'est le luth que ta main prit à celle des dieux.
Ses accents, vrais rayons, éblouissent le monde...

Géant de la pensée, autre divinité,
Ton œuvre est l'océan que tout grand esprit sonde;
Ton nom le phare ardent de la postérité.

JEAN SARRAZIN.

SALUT, PRINTEMPS!

Mignonne, voici l'Avril...
F. Coppée.

Mignonne, en leur berceau de mousse,
Les violettes vont fleurir;
Au bord du ruisselet qui mousse
Hier, déjà, j'ai vu s'ouvrir
Les yeux pâle azur des pervenches,
Et bientôt, pour fêter avril,
Des cimes des plus hautes branches,
L'oiseau jettera ce babil :

Salut, Printemps, Roi des Métamorphoses!
Salut, Printemps, gentil Printemps, bonjour!
A jamais sois béni, beau messager qui poses
Aux lèvres des baisers et dans les cœurs, l'amour!

Mignonne, les discrètes sentes
Quittent leur manteau jaune et noir
Pour des parures renaissantes
D'émeraude... Et déjà, le soir
Les amoureux y vont en nombre
Chasser le rêve, et, maintes fois,
L'on entend se perdre dans l'ombre
Ce refrain dit à demi-voix :

Salut, Printemps,...

Mignonne, au toit qui nous abrite
L'hirondelle a su revenir
Chercher son nid — sûr et doux gîte —
Où sommeille encor l'avenir...

Mais bientôt les petits vont naître
Et nous surprendrons les oiseaux
— La tête brune à leur fenêtre —
Gazouiller sur des airs nouveaux :

Salut, Printemps,...

Mignonne, les lilas, les roses,
M'ont dit : « Nous fleurirons demain
« Pour tenter les jolis doigts roses
« Des belles et sur leur chemin,
« Le parfum de nos cassolettes
« S'épandra si doux, si troublant,
« Qu'ivres et quelque peu follettes,
« Elles chanteront en tremblant :

Salut, Printemps,...

Mignonne, tout est à la joie,
Tout chante l'hymne à l'Éternel
Dont la couronne d'or flamboie
— Soleil — au velours bleu du ciel !
Du Renouveau fêtons l'aurore
Tous deux — demain trois, Dieu merci !
— Un bébé va bientôt éclore, (*)
En l'attendant, chantons aussi :

Salut, Printemps, Roi des métamorphoses!
Salut, Printemps, gentil Printemps, bonjour !
A jamais sois béni, beau messager qui poses
Aux lèvres des baisers et dans les cœurs, l'amour !

ALEXANDRE MICHEL.

(*) Il est éclos. (Note de l'Auteur).

DANS UNE CHAUMIERE

CONTE

Que de tristes souvenirs n'évoquent pas en nous ces mots : *l'Année terrible!* Que de drames, maintenant oubliés, ont déroulé durant ces longs mois, leurs sombres péripéties! En voici un, entre mille, assez effrayant dans sa simplicité :

C'est un soir de décembre dans un petit village d'Alsace.

Il est neuf heures.

Figurez-vous une salle basse de chaumière, toute enfumée, avec une vaste cheminée dans laquelle flamboie un grand feu, joyeux et clair, qui projette contre la muraille d'en face et sur l'aire durcie de larges reflets rouges; avec une table fendillée et noircie par l'usage, une huche en sapin vermoulu à côté d'une petite armoire à étagères, sur lesquelles, à la lueur vive de l'âtre, brillent une dizaine d'assiettes à fleurs, quelques chaises boîteuses, à moitié dépaillées, et un vieux fusil suspendu sur deux clous, le long du mur d'un gris noir.

Auprès de la table sur laquelle brûle, avec quelque chose de mélancolique une lampe huileuse, une vieille femme semblable à une fée malfaisante avec son nez recourbé et son menton retroussé, tourne son rouet tout en fredonnant à mi-voix une berceuse antique, pour endormir le petit garçon blond et rose qui se débat à ses pieds dans sa corbeille d'osier.

La vieille fileuse est sourde.

Une autre femme — jeune, celle-là — est assise à ses côtés. C'est une paysanne de vingt-cinq ans environ, fraîche et plantureuse, mais dont les yeux, autant qu'on peut le voir à la pâle clarté de la lampe, sont fatigués par les larmes et les veilles. Elle interrompt parfois son travail de couture pour songer à son époux, — son Jean — qui, peut-être, à cette heure, est étendu mourant, là-bas, sur la terre humide. A cette pensée douloureuse deux larmes jaillissent de ses yeux, et sa tête abattue retombe machinalement sur sa poitrine.

Pendant qu'au dehors la bise glaciale siffle lugubrement et

s'engouffre dans la cheminée avec des gémissements presque humains, on n'entend dans l'intérieur de la chaumière que les cris tantôt tristes, tantôt joyeux du petit garçon.

Hou! hou! fait la bise, et la jeune femme effrayée pousse un soupir, et l'enfant se débat en désespéré dans sa couche d'osier.

Seule la vieille ne perçoit rien. Elle continue à fredonner sa berceuse sans souci du vent qui pleure à travers les branches des arbres ou du chien qui hurle d'une manière sinistre, comme si la mort planait par là.

Chante, chante, pauvre vieille, et que nulle pensée amère ne vienne troubler tes dernières journées.

Mais la lampe va s'éteindre, sa clarté diminue par degrés, le feu lui-même de l'âtre baisse et ne projette plus qu'un léger reflet rougeâtre sur la figure parcheminée de la bonne vieille.

C'est l'heure du repos, c'est l'heure où les génies courent à travers l'espace, prodiguer aux mortels les semences invisibles du sommeil.

Allons! petits génies! allons! allons sylphes et gnomes! entrez dans la chaumière... vous serez les bienvenus, on vous y attend, car on est triste, car on pleure.

Le vent redouble.

La chaumière semble vaciller sur elle-même. Et les portes et les fenêtres grincent et gémissent comme si elles allaient s'ouvrir tout à coup avec fracas. On croirait qu'une main funèbre s'acharne à les secouer.

Accourez, petits gnomes, accourez vite, on vous attend dans la chaumière...

Comme la jeune femme est triste, comme elle se penche sur le berceau pour embrasser ce petit être qu'elle adore!

Elle se lève ensuite et va chercher, dans un coin de la salle, le bâton noueux sur lequel, déjà depuis plusieurs années, s'appuie l'aïeule.

Bientôt la pauvre vieille est étendue dans son lit à rideaux d'indienne. Et après avoir approché de ses lèvres la petite tête de l'enfant, la jeune femme se retire et lui dit, comme si elle pouvait l'entendre :

— Bonne nuit, mère, à demain,

Rentrée dans sa chambrette elle déshabille son enfant. Pour cette nuit elle le fera coucher avec elle, dans son lit. Elle aura moins peur. C'est toujours une compagnie.

Le petit tremble et ouvre de grands yeux effrayés.

— Maman, bégaie-t-il, écoute le loup.

La mère le calme de son mieux, le prend dans ses bras et le couvre de caresses et de baisers. L'enfant ne tarde pas à s'endormir laissant la pauvre paysanne à son éternelle pensée, cette

pensée qui, jour et nuit, l'obsède et la torture: reverra-t-elle son Jean ? Elle s'endort, elle aussi à la fin, mais loin d'être calme et paisible comme le sommeil du petit, son sommeil est troublé par les affreuses visions.

Elle croit assister à une bataille et dans une plaine immense, triste et nue, sous un jour tamisé et blafard, elle voit des fantassins furieux et haletants, noirs de poudre et rouges de sang, qui se jettent et se précipitent les uns sur les autres avec des cris sauvages; qui se déchirent et s'égorgent avec cet instinct bestial de l'homme obligé de tuer pour sauver sa vie: des cavaliers qui ressemblent dans le lointain jaunâtre à un nuage sombre, et qui s'avancent hauts et fiers, renversant tout devant eux comme les cyclones d'Amérique; des canons que l'on dirait traînés par des chevaux ailés qui passent avec la rapidité de l'éclair, à l'horizon, coupant, fauchant, broyant, écrasant des corps; des tas énormes de cadavres; et des bombes qui éclatent là-haut dans les airs et projettent de tous les côtés leurs lueurs éblouissantes; et le ciel tendu, pour ainsi dire, dans son immensité, d'une nappe d'un rouge vif; et des maisons qui, semblables à autant de fournaises, flambent et s'écroulent de distance en distance; et des chevaux sans maîtres, la crinière au vent, qui galopent d'ici et de là avec des hennissements plaintifs, comme effrayés de se trouver à pareille boucherie... Puis ce sont des appels déchirants, des cris de douleur et de désespoir, un bruit effrayant, titanique, que ne pourraient égaler les roulements les plus sonores et les plus assourdissants du tonnerre.

Voilà le tableau hideux et grandiose, le spectacle écœurant et sublime qui s'offre à l'esprit agité de la jeune femme. La sensation qu'elle éprouve dans son sommeil est étrange, vague, indéfinissable. C'est d'un effet si complexe que la parole humaine, s'arrête dans son impuissance de le rendre.

Ainsi devait rêver le vieux Dante lorsque, à travers les cités inhospitalières de l'Italie, il allait, composant sa divine épopée; ainsi il devait voir et sentir, ce poète aux hauteurs inaccessibles, lorsque les petits enfants, frappés de la fixité de son regard, s'éloignaient de lui avec épouvante.

Cependant, au milieu de cette confusion d'hommes, de ce pêle-mêle de cadavres, la paysanne reconnaît son époux et le suit du regard, jusqu'à ce que, percé de coup de baïonnette, il tombe, sanglant, le visage blêmi par la douleur. Elle le voit, la pauvre femme! essayant de se soulever, puis immobile, inerte, et disparaissant soudain sous le noir fourmillement des bataillons en désordre.

Dans son cauchemar, elle serre contre elle son enfant qui s'éveille et se met à crier.

Et ces cris, que la mère entend vaguement, augmentent encore son agitation.

Il lui semble alors que la bataille s'est livrée là, à deux pas devant la chaumière.

C'est le soir. Tout se tait. Un silence lugubre règne sur la plaine désolée. A peine si le vent apporte, de temps à autre, comme un faible murmure, la plainte suprême d'un blessé, le hennissement rauque d'un cheval étendu sur le flanc, le dernier éclat d'un obus qui court resplendissant à travers les ténèbres profondes.

Telle est l'impression nouvelle qu'éprouve dans son rêve notre héroïne. A cette impression en succède bientôt une autre. Des ennemis hideux, effrayants, viennent d'envahir sa demeure. Alors, comme la lionne du désert, elle s'apprête à défendre son petit, mais que peut la faiblesse d'une femme ?

L'enfant est égorgé.

Elle ne peut supporter plus longtemps cette horrible vision. Elle pousse un grand cri, un cri déchirant, épouvantable, et se réveille en sursaut. Il lui faut quelques instants pour se reconnaître. Quand elle revient à elle, heureuse d'avoir son enfant sain et sauf, dans son lit, elle se penche sur lui pour l'embrasser.

Mais le petit garçon était mort, étouffé dans les bras de sa mère !

Eugène DREVETON.

AUX MIENS (1)

Rêver, rimer tout à loisir
Me semble un innocent plaisir.
Or, les vers, m'assure un prophète,
Vont dès ce monde me manger!
— Bah! ce sera besogne faite,
Quand sous terre j'irai loger.

On a du pain dans la famille.
Nous avons trois gars, pas de fille...
Ma femme, à mon tour d'enfanter :
Nos fils auront pour frère un livre.
Laisse-moi vous le présenter :
C'est un cadet digne de vivre.

La Folie et ses traits touchants
Ont seuls inspiré tous mes chants.
Je n'eus qu'un maître : la Nature,
Qu'un livre : Elle, et j'en suis épris...
Je tiens tout de cette lecture;
Les autres ne m'ont rien appris!

Or, si mes accords fiers et libres
De vos cœurs ébranlent les fibres,
C'est qu'une lyre dans mes mains
N'est ni vénale ni servile.
Pour leur or flatter les humains,
Est le fait d'une âme bien vile.

(1) Pour servir de préface à un volume de vers, en préparation.

Plus d'une fois j'ai payé cher
Ma franche allure et mon ton fier...
Il m'est si dur d'être aussi lâche
Que ceux qui m'osent outrager !
Si pour me nuire l'on se cache,
Je me montre pour me venger.

Quand, par surprise, ma pensée
Dans son droit se trouve offensée,
Elle court dans ses arsenaux,
S'arme de pied en cap et tire
A bout portant sur ses rivaux
Les chauds boulets d'une satire.

Contre un Titan si je me bats,
Mes flèches, pour venir d'en bas,
Sont ni moins promptes ni moins sûres :
Leur pointe recèle un venin
Qui rend mortelles les blessures.
La ruse est la force du Nain.

Suivant un principe de race,
Je ne veux ni n'accorde grâce.
Mes vers sont des lingots chauffés,
Ma table devient une enclume,
Et, pour ma défense, je fais
Un puissant marteau de ma plume.

Aussi, je verrais sans effroi
Tous les potentats contre moi.
Que craint un soldat de ma trempe?
Le front haut toujours, en tout lieu,
Pas plus que mes vers je ne rampe.
Je m'agenouille devant Dieu.

Je chante toute la journée;
— Je tiens ce bonheur d'Hyménée —
Je chante le soir, le matin;
L'ennui vient-il? mon chant l'apaise.
Je ne sais ni grec ni latin :
Ma Muse est avant tout française.

Dignes héritiers de ma foi,
Chers enfants, faites comme moi.
La vie est bien courte et n'est belle
Que pour quiconque la comprend;
Pour moi, j'ai trop d'égards pour elle,
Jamais elle ne me le rend.

Je me trompe : à côté des larmes,
La vie a d'ineffables charmes.
Ainsi, je trouve beaux les jours
Où mon tempérament de barde
Semble en foule voir les Amours
S'ébattre dans notre mansarde!

Dût mon cœur quelquefois saigner,
La vie est-elle à dédaigner,
Puisque une femme est là qui m'aime,
Qui me console et me sourit,
Et que je vois d'autres moi-même
Dans les bébés qu'elle nourrit?

Pour un baiser que je leur donne,
Ces chérubins, cette madone
M'en rendent peut-être un millier!
Et je me plaindrais de la vie!
Je suis pauvre, et, c'est singulier :
Le riche, moins heureux, m'envie.

∴

Il suffit ma foi, d'être né
Dans quelque coin du Dauphiné,
Pour être chéri de Minerve!
Le Dauphinois, plein de fierté,
Est riche s'il a sans réserve
Son Amour et sa Liberté.

HIPPOLYTE BAFFERT.

A ERNEST CHEBROUX

LA chanson ne meurt point, pas plus que meurt la joie,
Que meurt tout sentiment tendre, sincère ou grand;
En vain le pessimisme, en sa rage, entreprend
De vouloir l'étouffer pour en faire sa proie.

Sans fin, l'humble grillon, dans le val odorant,
Redira ce refrain que le sol nous envoie;
L'alouette à jamais, dans l'azur qui la noie,
Laissera s'échapper son hymne délirant;

De son souffle inspiré, cher comme l'espérance,
Toujours un doux poète égaiera notre France,
Aujourd'hui, par ta voix, Chebroux, l'écho répond!...

Maintiens-le ferme et haut cet art que tu caresses;
Chante ton beau pays, nos amours, tes tendresses,
Vaillant fils de Nadaud, petit-fils de Dupont!...

Molières, décembre 1893.

ADRIEN GILLOUIN.

SONNET POUR MA MAITRESSE

Imité d'Henri Heine.

Sur ses longs cheveux noirs dont j'ai l'âme ravie,
J'ai bien souvent rimé des vers harmonieux;
Les plus jolis tercets que je fis en ma vie,
Je les ai faits sur ses beaux yeux.

J'ai sur sa lèvre rouge où naquit ma folie,
Mis, entre deux baisers, plus d'un couplet joyeux,
Et brodé des quatrains pleins de mélancolie
Sur son esprit capricieux.

J'ai jeté, sans compter, aux heures de délire,
Les madrigaux musqués sur son charmant sourire,
Tout à la fois tendre et moqueur;

Mais quel brûlant sonnet, tout vibrant de tendresse,
J'écrirais, sur le cœur de ma belle maitresse :
— Si ma maitresse avait un cœur!

HENRI SECOND.

Poésies d'un Paysan du Drac

LE GLADIATEUR MOURANT

Imité de Byron

A la jeune Italie
Qui follement oublie.

On l'avait enchaîné ce sauvage né libre,
Pour l'amener vivant du bleu Danube au Tibre;
On l'avait arraché de l'âpre sol Germain,
Le malheureux devint gladiateur Romain!

Et c'est fête aujourd'hui pour les maîtres du monde,
La foule, au Colysée, applaudit, crie et gronde,
Aux jeux de deux lutteurs, farouches, menaçants
Assourdis de clameurs, horribles, frémissants.

L'un vient de Germanie et l'autre de la Thrace,
On voit que tous les deux sont bien de bonne race;
L'un est fort, l'autre agile, à chaque coup nouveau
Retentit dans le cirque un immense bravo!

Bravo! le lourd Germain cède, chancelle et tombe;
Vœ Victis que pour lui le Tibre ait une tombe.
Le sang versé produit une ivresse du cœur,
Le Peuple Romain ivre acclame le vainqueur!

Le vaincu tout sanglant et l'écume à la bouche,
Conserve son regard fier, sauvage et farouche;
Pour son triste vainqueur il n'a que du mépris
Car il demandait grâce et l'autre l'a surpris.

Tout tourne autour de lui, le peuple et le théâtre;
Sa tête s'alourdit, il sent ses tempes battre,
Et pendant que son sang, chaud encor, coule à flots,
Il comprime en son cœur de terribles sanglots,

Car pendant qu'il se meurt, l'effrayant misérable,
Dans un cirque Romain, sur l'arène de sable,
Sa pensée a franchi cet étroit horizon,
Il revoit son pays, son champ et sa maison

Bâtie au pied d'un roc, humble et pauvre chaumière
Où ses petits enfants caressés par leur mère
Attendent son retour; il ne reviendra plus,
Car il fut le jouet des vieux Romains repus...

Lorsque la vie enfin loin de son corps s'élance
Sa dernière pensée est toute à la vengeance;
En foule accourez donc, Germains de l'Est, du Nord...
Tes légions, Varus, vont payer cette mort!

Grenoble, 23 Février 1878.

E. Févelat.

BAISER D'AMANT

Au poète Edmond Porcher.

Très calme, en son berceau, le chérubin sommeille.
Un fin voile de pourpre, en protègeant ses yeux,
Tamise les rayons du soleil radieux :
Son teint en est plus brun, sa lèvre plus vermeille!

Il sourit en dormant. De peur qu'il ne s'éveille
Sa Mère s'est assise au pied du nid soyeux;
Le visage pensif, mais le regard joyeux,
Son Père, en méditant, de même le surveille.

Soudain, l'Enfant s'agite : il se prend à pleurer!
Pour l'endormir, alors, et pour le rassurer
Ses Parents, sur son front, mettent une caresse.

Puis, lorsque reparaît son sourire charmant
Ils échangent entre eux un vrai baiser d'amant
Qui fait battre leurs cœurs et les remplit d'ivresse!...

ALBERT GERIN fils.

LE SYLPHE

REVUE

DES ÉCRIVAINS DAUPHINOIS

PLATON

A la mémoire de Charles Fauvety.

Amicus Plato...

Effeuillant sur mon front l'hyacinthe et les lys,
Esclave, donne-moi ma sonore chélys,
Ma chélys en bois de Méthymne :
Ailleurs, j'ai dit l'Amour et j'ai chanté le Vin ;
C'est à Platon le Sage, à Platon le Divin
Que je veux dédier cet hymne !

Son âge? Les vieux ceps de raisins d'or couverts,
Les prés toujours fleuris, les lauriers toujours verts,
Les grands sapins ont-ils un âge?
Jeune à jamais, les ans ont passé près de lui
Sans l'atteindre. La joie au cœur, d'aube ébloui,
Il vit, comme le cygne nage.

Oh ! la délicieuse et féerique villa !
Que de parfums, que d'ombre et que de nids ! — C'est là
Que ce sage a posé sa tente ;
C'est là qu'il rit au jour, qu'il travaille et qu'il dort,
Tandis qu'à quelques pas, en son cirque de mort,
La foule tourne, haletante.

Si le poids des douleurs a courbé votre dos,
Si tristement, la nuit, aux plis de vos rideaux,
Se crispent les pâles Névroses,
Venez, il vous dira que les âmes sont sœurs ;
Son cœur a plus encor de baumes guérisseurs
Que son parterre n'a de roses !

Et puis, sachant que l'homme est un timide enfant,
Qui n'a de vrai repos et d'espoir triomphant
Que sous l'étreinte maternelle,
Ils vous emportera sur son verbe enflammé
Vers la cime où sourit au philosophe aimé
La Vérité, mère éternelle !

Pour lui, le mot auguste et suprême est Pitié ;
La misère est souvent coupable de moitié
Dans les écarts de l'âme humaine ;
Si la brebis s'égare, il faut que le pasteur
L'appelle, et l'entourant de son bras rédempteur,
Au seuil du bercail la ramène.

Quoique très bon, il a ses haines ce titan ;
Ce sont tous ces vendeurs d'absurde orviétan,
Que le peuple béat contemple,
Savants officiels, faux mages, creux songeurs ;
Volontiers il prendrait le fouet aux nœuds vengeurs,
Pour chasser ces marchands du temple.

Volontiers il broirait leurs chaires, leurs trétaux,
Volontiers il clouerait aux infâmes poteaux
Tous les articles de leur glose ;
Mais à quoi bon ? Il sait que pour le dégonfler
Sur leur sot dogmatisme il suffit de souffler,
Tant c'est inepte et vaine chose !

Et quand il le voudra, ce glorieux Voyant,
Il n'aura qu'à surgir sous l'azur flamboyant,
Armé de son puissant Critère,
Et les peuples tairont leurs antiques rancœurs,
Pour écouter ce Maître aux dilemmes vainqueurs,
Ce doux ami du prolétaire !

— Nymphes du Cithérou, chastes filles des dieux,
Renouez pour Platon vos chœurs mélodieux,
Qu'on brûle l'ambre et le cinname;
Chantez, oiseaux! Chantez. roses! Astres luisez!
Et vous, lyres, mêlez vos soupirs cadencés
Au souffle immense du Dyname!

Et toi, Vérité sainte, ô déesse, salut!
C'est toi, son noble amour, toi seule qu'il voulut,
Ce vieillard qui jamais ne tremble!
L'hyménée à Platon t'a liée à jamais,
Si bien, ô Vérité, que tous deux désormais
Nous pouvons vous aimer ensemble!

Fabre des Essarts.

HISTOIRE D'OISEAUX

A ∴

Une trop sensible mésange
S'était éprise d'un pinson :
Sa tendresse était sans mélange,
Lui, caquetait dans sa chanson...

Or, tous les matins, la pauvrette
Accourait au buisson fleuri
Où, sous la ramure discrète,
Elle trouvait son favori...

Et c'étaient de charmantes choses
Qu'ils échangeaient ainsi tout bas :
Avril, pour eux, avait des roses
Que l'ouragan ne flétrit pas !

Le beau pinson, battant des ailes,
A la mésange, chaque jour.
Jurait des ardeurs éternelles,
Et promettait fidèle amour...

Un soir pourtant, livide et sombre,
Un lourd nuage se fit voir,
Qui sur eux lentement dans l'ombre
Etendit son grand manteau noir !

La pauvre mésange effrayée
Appelle et cherche son ami...
Mais l'ingrat, aile déployée,
Sans l'entendre, s'était enfui...

Et la laissant à ses alarmes,
Il vola vers d'autres amours :
D'autres belles avaient des charmes,
D'autres cieux avaient de beaux jours...

La mésange, courbant la tête,
Sentit que se brisait son cœur :
Rude avait été la tempête,
Mortelle, hélas ! fut sa douleur !...

MARIE RÉSÉDA.

TOUJOURS

A l'Aimée.

Que l'avenir soit rose ou noir,
Je peux l'envisager sans crainte
Depuis qu'une suave étreinte
Assembla nos mains l'autre soir.

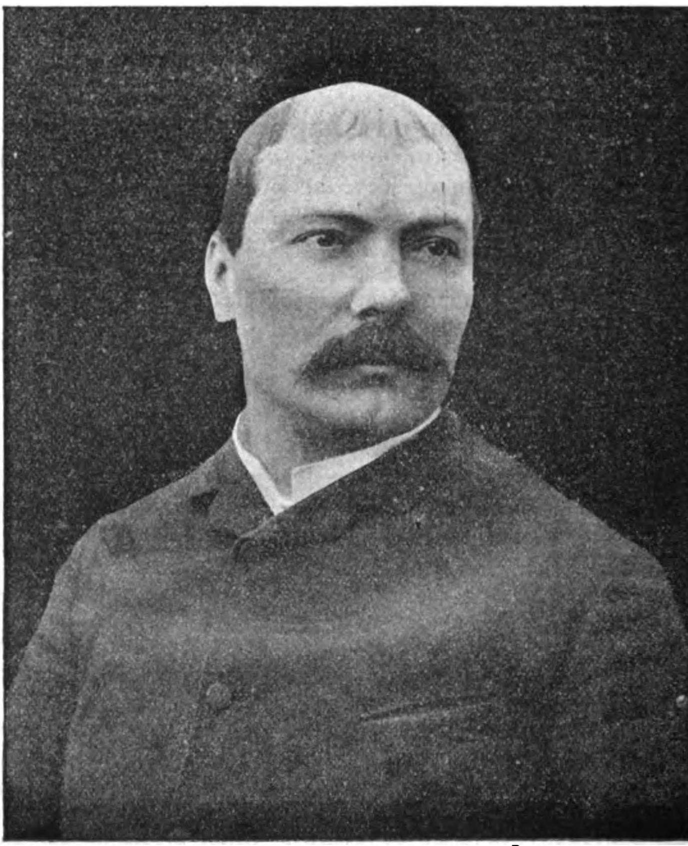
Et qu'un mot, tout rempli d'espoir
Et dicté par l'amitié sainte,
Fut échangé dans une plainte
Au moment du triste : Au revoir!

Cette bienfaisante parole
Qui me guérit et me console
Et vaut bien plus qu'un long discours.

Est gravée au fond de mon âme,
Pour ma douleur, c'est un dictame!...
Ce doux vocable, c'est : Toujours!

Mai 1894.

TONY EPARVIER.



M. Léon BARRACAND

LÉON BARRACAND

M. Léon Barracand est né à Romans, le 2 mai 1844.

« De haute taille, brun, de belle et élégante allure, mains de prélat, moustaches retroussées, des traits ronds et sympathiques, un regard doux, observateur, un sourire fin et discret ; un esprit fait d'humour ironique et rappelant à merveille les principaux traits dont Henri Beyle caractérise les gens de sa province : « Il ne peut s'empêcher de montrer qu'il n'est pas dupe, il songe en parlant à satisfaire le sentiment qui l'agite, nullement à se construire un noble caractère dans l'esprit de celui qui écoute. » Se livre avec bonne grâce et malice dans l'intimité, un peu plus réservé dans le monde et circonspect. Représente exactement le type du Dauphinois qu'il est, mais un Dauphinois descendu depuis des siècles de ses Alpes et qui s'est assoupli et affiné. »

Voilà pour l'état civil et le signalement, le signalement tracé à la manière instantanée par la plume alerte de M. Alfred Pallier, critique d'art à la *Liberté*.

Pour ce qui est de l'écrivain, on doit le tenir comme un des premiers de ce temps-ci et même des tout premiers. Je dis cela hardiment, comme je le pense et parce que c'est vrai. Si son nom comme ceux des Bourget, des Daudet et d'autres tout aussi populaires et qui ne le valent pas, n'est point encore devenu familier au grand public, cela ne tient qu'à la sonorité un peu rébarbative de ses syllabes retentissantes. On constate quelquefois certaines concordances entre la physionomie du nom et le caractère de celui qui le porte. Ici, il n'y en a aucune. *Barracand !* cela sonne comme un éclat répercuté de bombe. On s'attend à un écrivain batailleur, un pamphlétaire à panache, un polémiste à périodes ronflantes, voire à un anarchiste à tout casser, et l'on se trouve, au contraire, en présence d'une personnalité très distinguée, très fine, très posée, ayant le sentiment très profond du tact et de la mesure, des nuances et du goût, le respect et l'amour des belles formes, et réalisant, par un ensemble de qualités natives ou acquises d'ordre supérieur, le type d'un parfait aristocrate de lettres.

Ce nom le gêna, sans doute, un peu, au début de sa carrière,

alors que s'essoraient ses premiers vers. Il prit le pseudonyme de Léon Grandet et l'illustra par une série de poèmes : *Donaniel* (1866) ; *Gul* (1870) ; *Jeannette* (1872) ; *L'Enragé* (1873) ; et des pièces de théâtre : *Morgana, la Comtesse de Chateaubriant, Chalais, Tristan*, etc., parues en volume en 1878. Il fut du Parnasse ou plutôt il le côtoya, suivant l'expression de M. Pallier. A vrai dire, il aurait pu, s'il l'eût voulu, s'y ménager une place considérable ; mais il préféra conserver son indépendance et se contenta d'entretenir d'amicales relations avec les maîtres de l'Ecole, Leconte de Lisle, dont il pleure aujourd'hui la mort, Jose Maria de Heredia, Anatole France, etc.

Sa carrière poétique se clôtura en 1883 par un nouveau succès : l'Académie lui décerna un de ses prix pour sa poésie : *Lamartine et la Muse*.

En 1867, il avait publié, — intermède entre deux poèmes, — une œuvre de prose, un roman, *Yolande*. L'on y sentait poindre le romancier futur ; toutefois, c'était encore là une œuvre de poète, une idylle simple, touchante et chaste, tout imprégnée de jeunesse et de fraîcheur.

Au contact des réalités de la vie, l'enthousiasme, la foi première du poète, se tarirent peu à peu et firent place à cette sagesse sereine où atteignent rapidement les âmes hautes et qui est faite de tolérance, de scepticisme et d'ironie.

La muse replia ses ailes et sommeilla. Léon Grandet disparut. Le poète s'effaça devant le romancier qui réintégra sa personnalité première.

On peut, si l'on a su se détacher à temps de ce que peuvent apporter d'heur ou de malheur les contingences journalières, si l'on a réussi à s'imposer une attitude indifférente ou impassible vis-à-vis de soi-même, prendre un intérêt extrême au spectacle et à l'observation directe de la vie. Et la curiosité satisfaite, il est facile de jouer un rôle utile, en faisant profiter ses semblables du résultat des observations recueillies, en leur montrant, reflétés en des œuvres consciencieuses comme au fond d'un vivant miroir, leurs rares vertus, leurs vices et leur folie.

C'est ce que fit M. Barracand. Il se plaça devant la vie, en curieux, en observateur, artiste et avisé. Il considéra les actes des hommes, ses frères, s'enquit de leurs mobiles, fouilla leur âme, et lorsqu'il rencontra des types, des situations, des caractères en dehors de la banalité courante, il nous en présenta la cristallisation en des œuvres accomplies.

Ce furent d'abord des études sur les milieux ruraux de notre province : *Un village au XI*[e] *et au XII*[e] *siècles*, *Hilaire Gervais*, le *Bonheur au Village*, *Servienne*, les *Romans dauphinois, le Manuscrit du sous-lieutenant*.

Les premiers volumes de cette série constituent en raison de leur haute portée morale, d'excellents livres classiques, en entendant classique au point de vue de l'éducation. On peut même les donner comme des modèles en ce genre, car ce ne sont plus là ces histoires banales, banalement écrites, imaginées sans grand effort, dépourvues d'intérêt et de vraisemblance, mais bien de véritables romans où les caractères et les situations se développent conformément à la réalité, observée et sentie.

Avec les *Hésitations de Mme Planard* et surtout *La Cousine*, commence une série nouvelle : l'écrivain des milieux divers, alternativement provinciaux et parisiens, des situations plus corsées. Les personnages sont d'une intellectualité plus haute, plus raffinée, d'une psychologie plus compliquée, de passions plus ardentes, vivant, en un mot, une vie plus intense. A cette série appartiennent avec les *Hésitations de Mme Planard* et la *Cousine*, *Un Monstre*, *Vicomtesse*, *Trahisons*, la *Belle Madame Lemain*, et *Mariage Mystique* actuellement en cours de publication dans la *Liberté*. Il faut ajouter à ces romans d'exquises nouvelles, *Lise*, *Lena*, le *Miracle de Sœur Simplice*, *Bucéphale*, etc., parus dans la *Revue Bleue*, le *Figaro*, la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue Contemporaine*, la *Revue Hebdomadaire*, etc.

Dans ces nouvelles comme dans ces romans, et je pourrais ajouter comme dans la vie, c'est la femme qui joue le principal rôle, qui est l'âme des choses, c'est vers elle que converge tout l'intérêt ; c'est autour d'elle que gravitent les autres personnages. Elle est tour à tour noble, vertueuse, voluptueuse, candide ou perverse. M. Barracand excelle à créer ses types de femmes, de femmes ou de jeunes filles. Il les fait se dresser vivantes d'entre les pages de son livre et l'on garde d'elles, le volume lu et fermé, un long souvenir. Rien n'échappe de leur physionomie, aucun trait, aucun jeu si furtif ou dissimulé qu'il soit, aucun geste, aucun tic ; chacune est caractérisée par une manière d'être bien à soi ; et, de même, leur âme nous est connue jusque dans ses replis. Les autres personnages ont également un saisissant relief, et tous font bien corps avec le milieu où ils évoluent. Sans se livrer à de longues descriptions énumératives, mais, au contraire, par quelques traits expressifs, M. Barracand sait rendre vivantes et présentes les choses, les paysages, les habitations, les rues, les villes, le décor où se passe l'action de ses romans.

Il dédaigne la popularité banale ; il ne cherche pas à flatter les penchants de la foule toujours plus sensible aux brutalités qu'aux délicatesses pour obtenir des succès mercantiles. Il n'écrit que pour faire œuvre d'art. Son style respire cette honnêteté et cette bonne santé morale : il est égal, sain, ordonné sobre, sans truculences ni mièvreries ; il est expressif et clair : instrument docile

aux mains d'un maître sûr, il se plie à tout rendre jusqu'aux nuances les plus subtiles.

M. Léon Barracand est en pleine possession de soi. S'il considère son passé, il peut le voir illustré d'œuvres fortes et belles ; l'avenir s'ouvre encore large et profond devant lui ; eh bien ! il n'a qu'à continuer.

Maurice CHAMPAVIER.

LE BONHEUR

I

J'ALLAIS levant les yeux vers le ciel et j'y lus :

— Homme, passant obscur, ne te souviens-tu plus
Que ta vie est un songe éphémère, qui passe
Comme un beau jour d'automne emporté dans l'espace;
Qu'elle n'a qu'un bonheur, qu'elle n'a qu'un printemps,
Qu'éphémère est l'aurore pure des vingt ans?...
Demain n'est qu'un vain mot, l'avenir n'est qu'un leurre:
Tu n'es pas sûr de l'an, du jour, du mois, de l'heure.
Aujourd'hui, tu te sens plein de force et d'espoir,
Tu fais de glorieux projets, tu crois pouvoir
Te reposer demain de tes travaux sans nombre :
Demain c'est le ciel noir, c'est l'éternité sombre,
C'est la nuit qui grandit sur ton rêve d'orgueil,
Demain c'est la douleur, demain c'est le cercueil !
Le départ souriant est près de l'arrivée ;
La menace est sur tout, sur la jeune couvée,
Sur le chant, sur la fleur, sur le vert arbrisseau:
Les doux vagissements de l'enfant au berceau

Se changent à l'instant en plaintes d'agonie.
La Faucheuse, au hasard, sous la voûte infinie,
Prend l'enfant, prend l'agneau, prend le chêne orgueilleux,
Et le loup ravisseur et la chèvre aux doux yeux.
Tu ne fais que passer, Homme, comme les choses...
Mais toute la Nature, en cent métamorphoses,
Revivra : le pré vert revêtira des fleurs,
L'aube luira demain des plus vives couleurs,
La forêt, au printemps, reprendra sa livrée ;
Dans le hallier songeur, sur la branche parée,
Demain rira le nid et la fleur s'ouvrira.
La vie harmonieuse et douce apportera
Sa chanson à l'oiseau, son parfum à la brise,
Au matin les couleurs frêles dont il s'irrise...
Toi seul, voyageur dont on a compté les pas,
Homme, avec Mai rieur tu ne renaîtras pas !

II

Qu'importerait cela si tu voulais comprendre ?
Oui, la vie est bien courte et ne peux-tu la rendre
Belle, et la faire d'or, de chansons, de bonheur ?
A quoi bon écouter le discours sermonneur ?
A quoi servent la gloire et les labeurs stupides ?
Les ans te sont comptés et tes jours sont rapides :
Aime les fleurs, entends les chants, réponds aux voix
Qui t'arrivent des cieux et t'arrivent des bois,
Et qui, toutes, toujours, t'appellent sous les ombres,
Dans les bals, dans les champs, dans les parcs verts et sombres
Où la Femme sourit, où le Baiser t'attend :
Jouis du jour qui fuit, de l'heure, de l'instant.
Avril n'est-il pas fait pour chanter et pour vivre ?
Mai souriant et doux veut qu'on épelle au livre
De l'amour, Juin vermeil ensoleille les cœurs,
Janvier gronde, couvrant vos bruits, baisers vainqueurs !
Les fleurs n'ont-elles pas des odeurs éthérées ?
Les roses, de carmin et de flammes parées,
Ne vont-elles pas bien aux corsages ouverts ?
Le longs des clairs ruisseaux, le long des sentiers verts,
A deux, vous enfuyant loin des villes moroses,

Ne pouvez-vous donc pas cueillir des bouquets roses ?
N'avez-vous pas le chant attendri des oiseaux,
L'ombrage énamouré des saules sur les eaux ?
N'avez-vous pas encor les aveux, les doux rêves
Qu'on fait timidement le soir, aux heures brèves
Où l'on aime, où l'on est heureux ? — Si l'on voulait
N'aurait-on pas l'amour, ce vrai bonheur ?
— Il est
Au fond des bois ravis de soyeux lits de mousse :
Homme, puisque ta vie est courte, fais-la douce !

AIMÉ GÉMIN.

VERTIGE

A mon ami H. Pérouse.

Dernièrement les grands journaux de Paris annonçaient le mariage du Comte de V... avec une parente éloignée, la jeune baronne de M...

V... était dans ses vingt-neuf ans. Joli garçon, aimable avec un air enjoué, spirituel quelquefois rêveur il est vrai, mais recherché par la société élégante, il avait en un mot tout ce qu'il fallait pour plaire, pour charmer.

Ce mariage aux yeux de tout le monde était chose naturelle. Pour nous, ses amis, qui connaissions ses goûts, son idée fixe à l'égard du titre V chapitre VI du code civil, il en fut autrement, et lorsqu'il nous fit part de l'union projetée, nous crûmes simplement à une bonne fumisterie.

Enfin il est marié, sa femme, une enfant presque, est charmante je dirai même exquise, et je l'avoue, en le voyant si heureux, j'ai senti mes convictions de célibataire fortement ébranlées.

C'est entre deux valses, le jour de sa noce, après m'avoir entraîné dans un coin solitaire, qu'il me conta son histoire.

Elle est surprenante.

V... avait aux environs de Marly, un cousin, un colonel en retraite qui habitait une délicieuse villa, vrai cotage dans les bosquets que vient baigner la Seine. Veuf depuis dix ans, l'ancien officier vivait avec sa fille adorée, la douce Georgette qui par sa ressemblance avec sa mère, ses qualités du cœur lui rappelait son épouse bien-aimée.

D'une beauté angélique, avec ses cheveux blonds flottant en bloucles chatoyantes sur les épaules, ses yeux bleus, sa taille un peu élancée et assez bien proportionnée bien qu'elle n'eût que quinze ans, la jeune fille un idéal, eut fait rêver tous les poètes du monde.

Liés par une vieille et solide amitié, le père de Gaston, c'est le prénom de mon ami, et le colonel baron de M... se fréquentaient régulièrement et passaient ensemble soit à Paris chez l'un, soit à Marly chez l'autre, une partie de l'année. Depuis longtemps, leurs projets à l'égard des deux jeunes gens étaient formés, la décision arrêtée, on resserrerait par leur union les liens qui rendaient si chères l'une à l'autre les deux familles.

Une ombre cependant venait attrister les deux amis. Gaston à qui l'on avait fait part de ces intentions matrimoniales, ne manifestait aucune satisfaction et semblait très éloigné de cet hymen, sur lequel, entre parenthèses, on fondait pas mal d'espérances.

Aimable envers sa cousine, indulgent pour ce qu'il appelait de l'enfantillage quand il était l'objet des caresses innocentes de la jeune fille, sa pensée, cette folle du logis, prenait bien vite un autre cours.

Son unique ambition, ce qui faisant battre ce cœur, excellent, je vous l'assure, ce cœur vainement convoité par maintes nobles demoiselles, était les voyages. Amateur passionné des grandes scènes de la nature, il parcourait de préférence les contrées montagneuses, la Suisse, les Alpes, les Pyrénées lui étaient familières.

Il venait récemment de visiter d'autres Chaînes en Europe. L'Asie centrale avec ses monts à la base enchantée sous un ciel tropical, aux sommets atteignant les régions infinies l'avaient enthousiasmé quelques années auparavant.

Que ne verrait-il pas encore !

Et sa pensée s'échappant du milieu pourtant plein de délices où il vivait à Marly, allait, courait à l'aventure dans des défilés imaginaires, à travers les forêts ténébreuses, sur des points d'où elle dominait l'univers, créés par son ardente et féconde imagination.

De là ces quiproquos, ces réponses saugrenues qui faisait mourir de rire la belle Georgette. Les deux amis étaient désolés.

M. de V... consulta un familier de la maison, le docteur B... très connu dans le monde des célébritées parisiennes.

« Puisque Gaston a la passion des voyages, faites les voyager ensemble, parbleu !

Mlle de M..., ne déteste pas non plus, ce me semble, les émotions aventureuses, en cela elle ne peut renier son sang.

Enthousiasmés par les spectacles sublimes qui s'offriront devant eux, les deux jeunes gens éprouveront le besoin de se faire des confidences. Faites et venez me donner des nouvelles à votre retour. »

Le temps de prendre le train pour Marly, voler à la demeure de son ami qui l'embrassa de joie et le voyage fut décidé. Le Dauphiné fut choisi comme but de voyage.

On visita Grenoble, la magnifique vallée du Graisivaudan avec ses curiosités sans nombre, les Grands Goulets, le massif de l'Oisans, et on termina par celui non moins pittoresque de la Grande-Chartreuse.

Gaston, subitement revenu dans son élément au sein de ces contrées qu'il revoyait avec bonheur, ne tarissait pas dans la conversation. C'était lui qui faisait le cicerone; ses remarques enthousiasmaient la jeune fille, le cœur des deux pères débordait de joie mais pour un tout autre motif. Le docteur B... ne s'était pas trompé, le jeune Comte était devenu très communicatif. Emerveillé de voir sa cousine partager son extase, voilà qu'à présent il éprouvait pour elle plus que de l'estime mais une sorte de vénération. Quand Georgette restait un moment en arrière auprès des vieillards ou demeurait absorbée dans une muette contemplation, il allait la rejoindre, lui prenait la main et ils savouraient ensemble les merveilles imposantes, grandioses qui se présentaient devant eux.

Une circonstance acheva ce que la nature avait si heureusement commencé. La petite caravane montait lentement, Georgette dans un délicieux costume de touriste, armée d'un alpenstock, les cheveux cavalièrement troussés sous un petit feutre, marchait aux côtés de son cousin.

De temps à autre en plongeant le regard dans le vide on apercevait à travers une vapeur bleuâtre la route de St-Laurent-du-Pont à la Grande-Chartreuse, suivant les sinuosités du gouffre appelé le Désert.

Il était une heure du soir et la journée était splendide. Nos voyageurs goûtaient les bienfaits d'une fraîcheur réconfortante à l'ombre derrière la montagne couverte de gros sapins, tandis que le soleil qui leur était caché, par un magnifique effet de lumière, inondait le versant opposé de l'autre côté du Guiers et faisait resplendir l'immense forêt de hêtres au feuillage d'un vert tendre. Au-dessus de leur tête, des crêtes de rochers, à perte de vue,

connues seulement des chamois, très nombreux en ces parages, formaient une longue et immense dentelure dans l'azur du ciel.

En sortant de Currière, on quitta le chemin pour entrer dans une prairie qui s'étendait au pied des pics. A ce moment Gaston réunit ses trois compagnons autour de lui, puis faisant de ses deux mains un porte-voix il poussa le « Ha... hoû... » des bergers de la montagne. Un superbe écho longtemps répercuté parmi ces hauteurs mystérieuses et lointaines lui répondit.

Quand on sortit du petit tunnel, creusé dans la pierre grise, une roche culminante se dressa devant eux, à un quart de lieue environ et comme suspendue sur l'abîme.

« Nous passerons là-haut tout à l'heure » dit le jeune comte. Georgette sentit un frisson d'effroi lui courir par tous les membres; les deux papas simulèrent les braves et accueillirent de joyeuse humeur l'annonce du passage périlleux. J'allais oublier de dire qu'ils s'étaient parfaitement restaurés à la Fontaine de la Petite Vache qui fluait dans la rocaille et que la gourde à rhum avait subi un fameux assaut qui n'avait pas peu contribué à donner un nouvel élément à leur courage.

Bientôt après ils quittèrent le chemin de la Charmette pour revenir sur la gauche en cotoyant un petit ravin où tomba autrefois Don Nicolaï qui ne dut la vie qu'à l'instinct d'un gros Terre-Neuve envoyé à sa recherche. Le passage que suivaient les touristes devenait de plus en plus étroit, justifiant son nom de Sentier de la Chèvre; d'un côté une muraille abrupte, de l'autre la gorge. Celle-ci atteignait peu à peu une profondeur qui faisait dresser les cheveux sur la tête lorsqu'elle déboucha tout à coup devant un abîme effrayant. On venait d'arriver près d'une sorte de petite plate-forme surplombant au-dessus de l'espace, et devant soi on n'avait plus rien, plus rien sinon le vide affreux que l'on n'osait regarder et qui vous attirait quand même. Tout le monde excepté Gaston se jeta en arrière contre le mur du rocher : « Mille tonnerre, grogna le colonel, vas-tu t'imaginer que nous allons te suivre! ah! mais non! » Le jeune homme se contenta de sourire.

Tout aussi à son aise que s'il se fût agi d'une promenade aux Champs-Elysées il revint sur ses pas et prenant la main de Georgette, paralysée par la terreur : « Venez cousine. » Les yeux de cette dernière avaient pris cette fixité étrange que vous donne le vertige. Elle n'eut que la force de murmurer : « Gaston, de grâce, je vous en supplie, je me sens mourir. » Mais lui, inflexible : « Venez, vous dis-je, vous seule pouvez comprendre. » Et il entraîna la pauvre Georgette vers l'extrémité de l'étroite plateforme. « Placez-vous derrière moi, regardez par dessus mon épaule et ne craignez rien. »

De cette sorte de promontoire la fille du colonel embrassant de ses mains les épaules de Gaston osa plonger son regard dans le vide.

Le charme était rompu.

De ce gouffre immense formé de rochers gigantesques et de forêts où jamais humain n'avait eu l'audace de pénétrer, montait un bruit confus comme une brise qui souffle dans la feuillée. C'était le torrent qui brisait ses eaux bleuâtres en des profondeurs vertigineuses. Le pont Saint-Bruno avec son arche hardié apparaissait comme un jouet d'enfant au fond de cet entonnoir d'aspect effrayant, tandis que la route de la Grande-Chartreuse ressemblait à un lacet tortueux minuscule, et que les piétons, tels des êtres microscopiques, s'agitaient sur cette ligne toute blanche au sein de la verdure. C'était la nature dans ce qu'elle avait à la fois de sauvage et de grandiose. Le cœur de Georgette fut ému : « Que c'est beau. » Ce fut tout ce qu'elle put dire.

Immobile, confiante, elle regardait avidemment cet autre monde où le moindre faux pas les eût précipités.

Un bon moment s'était écoulé et le jeune couple n'avait pas changé de place en dépit des appels réitérés, pressants des autres autres touristes que l'effroi avait cloués sur place. Mais Gaston ne songeait nullement à sortir de cet endroit dangereux.

Subissant la douce influence du contact de son aimable cousine, il avait insensiblement laissé là le côté sublime du spectacle pour goûter à un tout autre genre de sensation jusque là inconnu pour lui. Il sentait deux bras adorables, des doigs roses qui l'enlaçaient doucement, la joue veloutée de sa cousiue frôlait la sienne comme l'eut fait un duvet soyeux, et l'haleine de la jeune fille, brise parfumée, caressait légèrement son épiderme. Que se passa-t-il en lui ?

Deux jours après ils redescendaient le Désert, cette fois sur la route qui leur paraissait si petite auparavant. Quelqu'un qui se serait amusé à épier le jeune homme l'eût vu tout à coup s'arrêter, presser contre son cœur la main que sa cousine lui avait abandonnée, puis envoyer un baiser à une pointe rocheuse qui s'avançait à quelques milliers de pieds à travers la nue.

Un mois venait à peine de s'écouler et Gaston de V... épousait sa jeune et aimable cousine Georgette de M...

Inutile de vous dire que le docteur B... fut de la noce.

Emile ROY.

LE SYLPHE

REVUE

DES ÉCRIVAINS DAUPHINOIS

LES JEUNES

A mon ami A. David-Sauvageot.

O jeunes, en avant! loin de nous la paresse,
Les énervants plaisirs et les molles langueurs.
En avant, en avant! que ton ardeur, jeunesse,
Coule avec notre sang, et batte avec nos cœurs.

Des lâches voluptés que la coupe stérile
Sans retard, sans regret se brise en notre main,
Et puisque nous touchons à l'époque virile,
Nous tous, enfants d'hier, soyons hommes demain.

Portons en notre sein l'ambitieuse flamme,
Comme on voit un vaisseau partir avec le vent,
Quand le vent de la gloire a soufflé sur notre âme,
Qu'elle n'hésite plus et s'élance!... En avant!

Allons tous hardiment où le Destin nous porte,
Le courage à nos cœurs, l'espérance à nos fronts,
Partons. Savants, soldats ou poètes, qu'importe?
Les routes devant nous sont ouvertes... entrons.

Jeune penseur, poursuis la vérité sans trève,
Prends en main le flambeau qui parti de Bacon
Va du savant qui meurt au savant qui se lève,
Toujours plus lumineux et toujours plus fécond.

Soldat, rappelle-toi que la France est meurtrie;
Grandis pour la revanche, arme-toi pour demain;
Et quand l'heure viendra, gardien de la patrie,
Lève-toi tout-à-coup, le glaive dans ta main.

Va donc!... à ses festins elle offre l'ambroisie.
Elle a pour ton amour un cœur toujours ouvert;
Elle a pour sa couronne un laurier toujours vert,
Pour jouet, une lyre, et pour nom : Poésie!

ÉMILE TROLLIET.

SÉRÉNITÉ DE LA NUIT

TREMBLE au ciel, étoile blonde,
Et sur l'onde
Egrène tes diamants,
Et discrètement éclaire
Le mystère
Cher aux lèvres des amants.

Répands, ô Vénus nocturne,
De ton urne
Le parfum délicieux !
Emplis mon âme et l'embrase
De l'extase
Qui l'entraîne au fond des cieux !

Jusqu'à la splendeur lactée
Emportée,
Elle monte lentement,
Elle monte avec mon rêve,
Heure brève
Du plus pur ravissement!

Louis Gallet.

SYMBOLISME DE JEUNE FILLE

Fragment Lyrique

Pâle d'une pâleur diaphane, tendre, délicatement rosée, on la voit, à peine dégagée de ses voiles, apparaître en sa calme et candide fraîcheur. Un doux charme naît de sa présence. Elle semble exhaler un arôme embaumé, comme si ses beaux doigts venaient d'effeuiller des roses. Son haleine est une effluve du printemps ; elle respire une suavité enchanteresse, un attrait mystérieux. Son regard est de la grâce, son sourire est de la joie. De son aspect émane et se dégage une pureté virginale, qui semble se résoudre en limpide et molle clarté....

Qu'est-ce? l'aurore à son lever? Non, un éveil de jeune fille!...

Un port gracieux, flexible, élancé; des couleurs éthérées, délicates, douces : la douceur même; le duvet velouté de la pêche, plus fin que celui de la pêche; quelque chose de transparent, d'irisé, d'aérien qui ravit; du délicat, du fragile, du tendre dont on est ému; une faiblesse pleine de vie; la joie, l'enchantement des yeux....

Qu'est-ce? une rose? Non, une jeune fille!

L'aile d'un ange mélodieux est-elle venue l'effleurer et donner l'accord à sa voix? On dirait qu'une musique vive et légère résonne dans l'air et semble s'éparpiller en fusées de notes sonores, perlées et cristallines. C'est comme un essaim joyeux qui voltige et se module en inflexions caressantes, ou parfois en soupirs pénétrants, faits pour éveiller dans le cœur des échos assoupis.... Accents frais et purs, tout vibrants de gaîté ingénue, tout imprégnés de grâce et d'innocence!....

Qu'est-ce? un gazouillis chantant d'oiseau? Non, l'*allegro* musical d'un doux babil de jeune fille!....

— Aube, fleur, oiseau!... Autant d'images charmantes qui se résument et se personnifient dans une jeune fille!

Gabriel MONAVON.

LA GIROFLÉE DU JEUDI-SAINT

Légende Catalane

Le Jeudi-Saint, cueillez un brin de giroflée,
Si vous voulez avoir de l'argent dans l année.

(Dicton populaire en Roussillon).

Une fleur, souvent dédaignée,
Nous promet un bonheur certain,
C'est la branche de giroflée
Que l'on cueille le Jeudi-Saint.

S'il faut en croire la légende,
C'est un talisman précieux,
Avec lequel nul n'appréhende
D'avoir des soucis sérieux :
La fleur donne à qui la conserve
Fortune, honneurs, prospérité
Il faut qu'à tous ce bouquet serve
Pour éloigner la pauvreté.

Une rêveuse jeune fille
Lui confie un secret tout bas...
D'une mère le regard brille
En serrant son fils dans ses bras.
Jeunes et vieux, chacun demande
A la fleur ce qu'elle a promis,
C'est-à-dire qu'elle nous rende
Tous bien riches, mes chers amis !

S'il est vrai, sa corolle aimée
Nous offre le bonheur certain !...
Allons cueillir la giroflée,
C'est aujourd'hui le Jeudi-Saint.

Mais voici que l'on m'insinue :
L'argent ne fait pas le bonheur.
Fort bien. — Mais il y contribue !
Je l'apprécie à sa valeur.
Riche seulement d'espérance,
Je voudrais l'être aussi d'écus ;
Il n'est pas interdit, je pense,
De former des vœux là-dessus.

Je voudrais me voir fortunée,
Car c'est là le bonheur certain,
Grâce à ma jaune giroflée.
A mon bouquet du Jeudi-Saint.

. . . .

Toute l'année est écoulée
Sans que je sois riche d'argent ;
Malgré le brin de giroflée
Ma bourse est vide bien souvent.
Mais pourtant j'ai trouvé quand même,
Qui sait ? — Peut-être le bonheur !
Car je suis aimée et j'aime...
C'est l'amour qui remplit mon cœur !

Et la Fortune, en bonne fée,
Viendra, j'espère... l'an prochain ;
Car j'ai toujours ma giroflée
Renouvelée au Jeudi-Saint !...

Félicie Duhem.

Contes et Légendes du Dauphiné

LES DAMES DE LA ROCHE[1]

Iaux lándas, ali, iaux lándas
La Caglia a fât son nid
Tòta la nôct i chantát
M'impasche de durmî
Rinclieu
Rinclieu, la miglia,
Rinclieu, batacliou,
Miclencliou, Riclencliou (2).

Chez nous, en septembre, la campagne est pleine de mûriers qui chantent : pas une *pourrette* qui n'ait sa cigale humaine à l'époque de *la feuille*. Cette cigale est d'ordinaire un jeune gars, agile et fûté, qui niché dans l'intérieur du mûrier, la *sache* de toile accrochée à quelque branche voisine, dépouille de leurs feuilles les jeunes pousses de l'année. Rien n'est pittoresque comme cette cueillette rhythmée et cadencée; l'arbre semble s'égrener en même temps que les couplets et c'est un bruissement ininterrompu et très régulier de feuilles arrachées de leur tige et froissées sous la main. Toutes n'entrent point dans la sache : quelques-unes tournoient lentement, valsent au soleil bien vertes, larges et luisantes et se posent sur le sol toutes inondées de lumière.

(1) Sur le chemin qui va du hameau de la Roche aux *Ruines de la Roche-Commiers*, on trouve trois blocs de rochers oblongs et perpendiculaires au sol : ils ont à peu près un mètre soixante d'élévation et leur partie supérieure est surmontée d'une espèce de renflement. Les habitants du pays les nomment : *Les dames de la Roche*.

(2) Aux pays, là-bas, aux pays — La caille a fait son nid — Toute la nuit elle chante — et m'empêche de dormir.

Dans l'arbre la chanson va toujours avec ses refrains patois dont le paysan, quand rien ne l'invite à se taire pour observer, s'entête et se grise à plaisir.

Rinclieu
Rinclieu, la miglia.
Rinclieu, batacliou
Miclencliou, riclencliou.

Le soleil tombe d'aplomb et fait planer au-dessus des terres surchauffées le silence et la fluidité d'une houle de vibrations incolores : c'est l'heure où, dans la torpeur ensoleillée du paysage, la sieste est douce et paresseuse : les rêves s'alanguissent et meurent indolemment sans renaître. Les yeux peuvent être demi-voilés : l'immense clarté du dehors les préserve des visions fantasques. Rien ne nous rend philosophes, comme un grand soleil sur des ruines auprès desquelles s'accomplit le travail des champs. La vie et la lumière remettent les souvenirs à leur point, et nous nous prenons moins au tragique.

Tóta la nôct î chántat
M'impasche de durmi
Rinclieu...

Ah! la première fois que je l'entendis cette chanson, j'étais certes en une belle veine de scepticisme. La faute en était aux *Dames de la Roche* que je venais de visiter. Je descendais de là la tête pleine de l'histoire de ces trois malheureux chevaliers, jouets de trois jouvencelles insensibles et moqueuses, et qui donnèrent leur âme pour trois paires de beaux yeux. Après tout, pensais-je, n'est-ce pas là ce que nous faisons tous lorsque nous aimons. Cœur, esprit, talent, grandes idées d'héroïsme ou d'invention, ne donnons-nous pas tout ainsi inconsciemment et parcelle à parcelle, dans les abandons et les bonheurs de la passion, dans les colères et les amertumes des ruptures? Et ce que nous abandonnons là du plus fier et du meilleur de nous-mêmes, vaut-il ce que nous obtenons. Ah! si nous sondions les motifs qui jettent une femme entre nos bras, que souvent nous les trouverions faits de la petitesse de sa curiosité, de la puérilité de son orgueil ou de l'indifférence de son désœuvrement?

Combien sont semblables aux trois jouvencelles de Commiers? Faites-vous conter la légende et vous verrez.

Un certain jour de Pâques le Sire de la Roche-Commiers qui

était un vieux soudard à barbe rousse avait, étant pris de vin, frappé de sa lance la chape de bois de la Sainte Marguerite qui ornait la porte de son oratoire, et malgré les respectueuses remontrances de son Chapelain, il avait refusé de faire amende honorable à la Sainte. Il en fut bien puni. Quelques temps après, en effet, la digne Châtelaine de Commiers mît au monde trois jumelles qui devinrent en grandissant les trois plus belles filles de la contrée. Mais le sire de Commiers, dans sa rage de n'avoir point d'héritier mâle, ne cessait de maugréer contre elles comme un païen et de les vouer au diable sept fois par jour. D'ailleurs les trois demoiselles, qui n'avaient point de cœur, étaient aussi peu sensibles à ses colères qu'aux caresses de leur mère. Jamais on ne les avait vues pleurer. Jamais on ne les avait vues tressaillir au récit des beaux exploits ou des subtils tourments d'amour que chantaient les troubadours de passage au château paternel. Jamais de leurs lèvres pourtant si roses et si gracieuses un mot de charité ou de consolation n'était tombé pour les pauvres serfs du manoir. Le Sire de Commiers lui-même, ce rude et féroce batailleur s'indignait de cette indifférence : car, au besoin de ces gens, il ne ménageait pas plus son or que ses coups de lance.

Ce n'était pas cependant lui qui devait le plus souffrir. Trois chevaliers de la contrée s'éprirent des trois filles du Sire. Pour ces trois jeunes hommes novices de l'amour et prêts à donner leur cœur pour une larme ce fut, je l'imagine, un terrible supplice que d'aimer ces coquettes. Il s'était désormais élevé entre elles une lutte d'orgueil. Qui saurait exiger le plus de son soupirant? C'était à la veillée une source de rires intarissables que de raconter les triomphes de leurs exigences puériles et capricieuses! L'une avait envoyé son amoureux cueillir une fleur de lichen rouge, pieds nus, au sommet inaccessible des Trois Pucelles où avaient péri l'an précédent sept audacieux qui voulaient y monter une statue de Saint Michel. La seconde avait dépêché son chevalier jusqu'en l'Espagne musulmane, pour aller lui chercher un collier de rubis à Saragosse, chez le terrible Ahmoudâr-bey-Hoûd, wali des frontières. Le voyage avait duré dix-huit mois, et le jeune aventureux n'avait cessé ni un jour, ni une nuit de songer à sa dame. Le troisième avait exigé que son amant lui rapportât un bracelet d'or que l'archevêque Héribert de Milan venait de suspendre au poignet d'une sainte de marbre blanc en l'Eglise de Ravenne alors entre les mains du farouche Konrad. Ni les dangers, ni le sacrilège ne l'avaient rebuté et le bracelet dont tous ignoraient la provenance ornait maintenant des lueurs pâles de son or ciselé la blancheur mate du bras d'une autre vierge, de marbre comme la première.

Mais plus ces jeunes hommes étaient mis à l'épreuve, plus leur passion devenait ardente : il en est ainsi, plus nous sacrifions à notre amour et plus il nous devient cher. Enfin ce fut le jour promis des fiançailles; et quand alors leur âme endolorie s'apprêta pleine de confiance à goûter l'espoir du bouheur certain, quand ils se présentèrent devant celles à qui leur être entier était désormais donné, un immense éclair d'ironie les accueillit et des envolées de rires aigus et blessants, comme des poignards affilés, vinrent déchirer leur cœur.

Oh! la virile et superbe révolte qu'ils eurent alors! Pendant trois jours ce furent de terribles apprêts de combat contre le sire de Commiers rendu responsable de la félonie de ses filles. Les piques aiguisées, les cors sonnant à toute heure, le bruit des armures martelées, le hennissement des chevaux remplirent la vallée du bruit et des menaces de la guerre. La vengeance donne des forces. Le Sire de Commiers vit ses gens taillés en pièces, et il eut de plus la honte de savoir qu'au tribunal où on l'avait convoqué et où il ne comparut point, son écu, enlevé dans la bataille et blasonné de ses armes, avait été cloué sur le pal, le chef en bas comme celui des traîtres. Le malheureux Sire maudit une fois de plus ses filles et résolut de s'en débarrasser. Il jura donc solennellement qu'il les marierait lui-même et sur l'heure, à qui lui voudrait encore faire l'honneur de venir combattre en son prochain tournoi et serait vainqueur, fut-il d'ailleurs bossu, borgne, bancal ou lépreux pourvu qu'il fut de « *noble extrace.* »

A cette nouvelle, la jalousie mordit le cœur des trois gentilshommes. Incapables de rendre mépris pour mépris et souffrant d'autant plus qu'ils sentaient l'indignité de leur faiblesse, ils coururent au tournoi affolés d'amour.

Tous ceux qui vinrent leur disputer la victoire roulèrent dans la poussière. Le sire de Commiers fut tué par le cadet des Chevaliers.

Et le lendemain donc, en l'oratoire où reposait le défunt, présent dans sa bière découverte, et solennel témoin du serment juré, un prêtre avait lié, pour la vie et l'éternité cette fois, aux trois Chevaliers vainqueurs trois femmes cachées sous d'épais voiles blancs; elles voulaient sans doute dérober la honte de leur front, et ne point montrer au jour un visage que le repentir et la douleur filiale avaient dû noyer de pleurs. Mais tout à coup des rires aigus et perlés ont retenti dans le bas-côté de la nef et rouvert au au cœur des Chevaliers la déchirure d'autrefois. Ils sont joués! ils arrachent les voiles de leurs épouses et trois horribles vassales, infâmes complices de leurs maîtresses, apparaissent à leurs yeux où montent des pleurs de rage.

Et les trois belles s'enfuient, le soir tombant, par les défilés

abrupts sur trois haquenées blanches qui les attendaient toutes sellées à la porte de l'oratoire. Elles fuient haletantes le long des torrents et le bruit des sabots retentit dans la montagne en un galop d'enfer. Les trois Chevaliers sur des montures hors d'haleine les suivent et les pressent; du roc écorché par les fers, des étincelles jaillissent en gerbes et la course se précipite, ardente, éperdue, terrifiante. Échevelées maintenant, les vêtements arrachés par les broussailles du chemin, la gorge presque nue, elles vont, superbement belles, en une chevauchée fantastique où leurs yeux allument des lueurs. Déjà, sur leur nuque, elles sentent le souffle des chevaux qui les atteignent. Un cri de victoire s'échappe de la poitrine des Chevaliers. Enfin! les voilà saisies...

Mais le ciel ne voulut point sans doute leur donner le plaisir et le triomphe d'être aimées et pardonnées. Un quatrième cavalier parut tout à coup dans un éblouissement de lumière qui fit scintiller comme des diamants les parois des rochers; il toucha les trois vierges de sa lance de feu.

Les trois filles du Sire de Commiers n'étaient plus maintenant que trois pierres froides effroyablement blanches sous le rayon de lune qui passait entre les sapins et les éclairait seules au milieu de l'obscurité.

Quant aux trois chevaliers ils vinrent depuis chaque soir s'agenouiller en silence devant les trois pierres. Que pensaient-ils? Que demandaient-ils? Maintenant encore, par les nuits sombres, ont voit leurs fantômes passer entre les pins et venir prier ou adorer en silence auprès des trois Roches.

Ah! qui sait les trésors de pitiés et de souffrances que peut enfermer le cœur de l'homme qui aime!

Aussi, tout en souhaitant ces chevaliers plus dédaigneux et plus forts, je ne pouvais me défendre en songeant à eux de cette pitié secrète que nous avons tous au fond de nous pour les maux que nous avons soufferts ou que nous pouvons souffrir un jour, et je descendais de Commiers, le cœur fermé, très pessimiste et très amer.

Rinclieu
Rinclieu, la miglia
Rinclieu, batacliou
Miclencliou, riclencliou.

chantait en trilles joyeuses un mûrier du chemin.

Rinclieu
Que baillerez-vou la bélla (1)
Vou la ferai venî
— Vous baillerai Toulousa
Et la metat de Pari

Rinclieu
Rinclieu, la miglia
Batacliou, miclencliou.

Ah! mon ami, comme je te sais gré de ta chanson!

Non ne vol' pas Toulousa (2)
Ni la métat de Pari
Je vodrais......

Et le couplet se termina graveleux et moqueur, d'une paysannerie grossière, très ignorante de toute souffrance d'amour et très dédaigneuse de toute poésie, pendant que la cueillette de la *feuille* allait là haut s'activant, et que c'était maintenant sous le soleil ardent un ruissellement de feuilles d'or où les rayons de lumière allumaient des paillettes de feu.

Paul BERRET DE VERNAS.

(1) Que donnerez-vous la belie? — Je vous la (la caille) ferai venir. — Je vous donnerai Toulouse — Et la moitié de Paris.

(2) Non, je ne veux pas Toulouse — Ni la moitié de Paris — Je voudrais...

LE BŒUF ET LE LION

FABLE

Heureux de sa litière fraîche,
En ruminant, un grand bœuf roux
Se reposait devant la crèche,
La chaîne au col, l'œil vague et doux.

Passe un lion fier et bravache
Qui lui dit, s'emportant d'abord :
« Quoi ! vous acceptez, triple lâche,
De vivre esclave, vous si fort !

« Accusez-en, si je m'irrite,
Vos airs d'opprimé satisfait.
A chacun le sort qu'il mérite :
On vous exploite, c'est bien fait.

Puis, maîtrisant son arrogance,
Il ajouta presque poli :
« Ah ! mon brave, l'indépendance...
Si vous saviez que c'est joli !

« C'est, d'ailleurs, l'heureux apanage
De ceux que Dieu fit grands et forts :
Au lieu du travail, le carnage,
Tous les plaisirs, aucun remords.

Le bœuf, d'un ton paterne et grave,
Répondit simplement : « Sachez
Que rien au monde ne déprave
Comme les mœurs que vous prêchez.

« La loi du travail n'humilie,
Le joug du devoir n'est pesant
Que dans la pensée avilie
Du parasite malfaisant.

« L'égoïsme borne à soi-même
Du cœur les élans généreux ;
Or, la charité veut qu'on aime
Bons et mauvais, nobles et gueux.

« Tenez, je ne suis qu'une bête,
Eh! bien, dût-on m'en mépriser,
Ma force au bien commun se prête
Heureuse de s'utiliser. »

HIPPOLYTE BAFFERT.

BIBLIOGRAPHIE

Le Peuple, poésies par Henri Bossanne. Un vol. in-8°, Victor Betaux, éditeur, Paris, 1893.

Par son titre comme par son inspiration le livre de M. Henri Bossanne sort de la donnée habituelle d'un simple recueil de poésies où on ne cherche d'ordinaire qu'une distraction et qu'un attrait pour l'esprit. Il s'occupe avant tout des petits, des humbles, des souffrants; il s'intéresse à cette masse plus ou moins nombreuse et confuse qu'on nomme le *Peuple*, et c'est ce qui lui imprime une tendance, ce qui lui donne une portée qu'on pourrait presque spécifier en l'appelant humanitaire. C'est cette signification qui constitue, pour l'ouvrage, un véritable intérêt; c'est le lien logique qui relie entre elles les diverses pièces dont il se compose.

Il y a donc lieu de s'attacher, en le lisant, moins encore à la forme qu'au fond. Toutefois la forme est noble, correcte et belle, et M. Bossane a su montrer qu'il y a chez lui l'étoffe d'un philosophe, d'un moraliste, d'un penseur, aussi bien que l'envergure d'un vrai poète : il préconise le bien et il réalise le beau. On peut donc dire que son livre est de nature à lui apporter la satisfaction d'une tâche comprise d'une façon élevée et dignement accomplie.

Son intérêt s'étend à toute la masse laborieuse qui porte, comme on dit, *le poids du jour et de la chaleur*; mais de préférence il évoque et fait apparaître tour à tour les travailleurs de la glèbe, les artisans de l'atelier; en un mot, il revendique pour ceux que les conventions sociales semblent reléguer à un rang inférieur, un plus grand respect de leurs droits, une plus large compréhension de leurs besoins.

La conclusion pratique, et on pourrait presque dire la *moralité* de l'œuvre, nous paraîtrait pouvoir se résumer dans les lignes

suivantes que nous empruntons à l'introduction placée en tête du volume :

« Consolons-nous d'être pauvres par le fait et pauvre par l'es-
« prit. Notre richesse est en nous, et notre trésor, c'est la charité
« c'est la pitié, c'est le dévouement, c'est les joies du sacrifice !... »

On ne saurait nier que ce ne soit là un bel et noble enseignement, mais M. Henri Bossanne lui a donné plus de prix en l'exprimant en beaux vers.

Gabriel **MONAVON**.

LE SYLPHE

REVUE

DES ÉCRIVAINS DAUPHINOIS

LES GIRONDINS

I

Chantons le dernier chant ! voici la dernière heure !
La Montagne a vaincu ; que nous importe ? il faut
Que la Gironde chante, et non pas qu'elle pleure
En s'en allant à l'échafaud !

Nos têtes vont rouler dans le panier tragique.
Mais fiers du grand devoir que nous aurons rempli,
Nous dirons en mourant : « Vive la République »
Car aucun de nous n'a failli.

Laissons Danton gronder et mentir Robespierre.
Mieux qu'eux nous t'avons faite, ô Révolution !
Et c'est de nos yeux seuls que jaillit la lumière
Que réclamait la Nation !

Ils veulent notre sang. Qu'il coule à flots pour elle!
Vergniaud, Brissot, Duprat, Lasource, Gensonné
Savent que cette mort est encor la plus belle...
S'ils chantent, ils ont pardonné!

Frères! chantons plus fort! notre tombe est l'histoire,
L'avenir nous attend pour nous jeter des fleurs.
Demain, notre supplice, ô réveil de la Gloire,
Dans bien des yeux mettra des pleurs!

Et si ces pleurs divins mouillent des yeux de femme!
Rien n'est plus enviable et doux que notre sort;
Rien n'est plus glorieux que l'échafaud infâme;
Rien n'est plus beau que cette mort!

II

O France renaissante au milieu des ruines,
Comme ton cœur battait dans ces nobles poitrines,
Et comme ils bénissaient leur Révolution
Ces hommes de granit à l'âme de lion!
Qui donc eût osé dire : « Ils manquent à leur tâche!
Hypocrite, Ducos? Boyer Fonfrède, lâche?
Quai, Sillery, Gardien, Duperret, Lehardy,
Des traîtres! Regardez leur front noble et hardi!
Ils chantent! ils sont fiers de s'en aller ensemble,
Orgueilleux de mourir, car aucun d'eux ne tremble!
Hurle, foule! rugis, peuple! tes noirs dédains
Ne peuvent plus troubler l'âme des Girondins!
Ils voient monter le flot révolutionnaire
Ils contemplent les lieux où tomba leur tonnerre,
Et quoique terrassés, ils demeurent si grands
Que leurs regards hautains font trembler leurs tyrans!
La hâche les attend; mais leur œuvre est finie.
Robespierre contre eux épuise son génie.
Les rages de Danton sont pleines de clameurs.
Il jette au grand parti cette menace : « Meurs! »
Et bientôt l'on verra sur la sombre charrette
L'immortelle victime affirmer qu'elle est prête!

O Mort sainte! où le corps de l'homme est seul atteint
Par ce bras inflexible appelé le Destin!
Mort, où le bourreau croit qu'il a fait disparaître
Quelque chose de nous, lorsque tout doit renaître,
Je te désire, ô Mort, comme ces grands proscrits,
Fier de pouvoir comme eux, mourir pour mon pays.

23 Mars 1893.

AUGUSTE GILLOUIN.

ULTIMA VOTA!

Au R. P. Hyacinthe Loyson.

O Père, tu l'as dit et bien des fois j'y songe,
Oui, si l'humain troupeau rongé d'iniquités,
Doit pulluler encore en ces tristes cités,
Qui pour murs ont la Haine et pour loi le Mensonge;

Si les vieux continents, sur leurs points habités,
Ne sont qu'un chancre affreux qui s'étale et s'allonge,
Et fait que, dans les cieux où notre orbite plonge,
Les soleils devant nous passent épouvantés;

Oui, plutôt que de voir sans fin grandir nos hontes,
Qu'il revienne le temps des graves mastodontes,
Des intègres mammouths et des ours fraternels!

Et que comme autrefois, verdoyante et sereine,
La Terre, secouant sa hideuse gangrène,
Retrouve enfin sa place aux concerts éternels!

Paris, Août 1894.

FABRE DES ESSARTS.

RETOUR

Au sentier où de mon jeune âge
Ont fleuri les heureux instants,
J'aime à faire un pèlerinage
Quand paraît l'aube du Printemps.

Là, j'entends me parler encore
Tout bas, le souriant passé :
Conteur fidèle il remémore
Maint souvenir vague, effacé.

Longuement il parle, et j'écoute
L'écho pénétrant de sa voix,
Et, dans un jour, je revis toute
Mon existence d'autrefois !...

C'est là que vous planiez mes rêves
Aux ailes d'émeraude et d'or :
Oiseaux migrateurs, quelles grèves
Ont tenté votre fol essor ?...

Là, je crois encor vous entendre,
Mêlant vos voix à l'unisson,
Me bercer sur un air très tendre
Par une très douce chanson !...

Là, mon cœur bat plus fort... il songe
A sa blessure faite, un soir,
Par l'aimée au cruel mensonge...
Mais son mal est-il sans espoir ?...

Espérer!... Pauvre cœur, tu l'oses?...
Non! le sentier des jours bénis,
Pour toi n'a plus de fleurs écloses,
Plus de senteurs et plus de roses,
Et, pour ton amour, plus de nids!...

ALEXANDRE MICHEL.

CONTRASTE INTIME

I

Le jour où je la vis pour la première fois,
L'hiver sombre étendait son crêpe sur les bois;
Et pourtant rayonnait, dans mon âme enivrée,
Du beau printemps d'amour la lumière dorée,
Le jour où je la vis pour la première fois!

Le jour où je la vis pour la première fois,
La rafale, aux forêts, jetait ses longs abois;
Et pourtant je sentais, plein d'un tendre délire,
S'éveiller dans mon sein une céleste lyre,
Le jour où je la vis pour la première fois!...

II

Le jour où je la vis pour la dernière fois,
Les champs étaient en fleurs et mille fraîches voix
Chantaient Mai couronné de grâces et de charmes;
Mais, noir désert, mon cœur était noyé de larmes,
Le jour où je la vis pour la dernière fois!

Le jour où je la vis pour la dernière fois!...
L'aube laissait pleuvoir des roses de ses doigts
Et transformait ses pleurs en perles de lumière;
Mais, sur mon âme errait la nuit d'un cimetière,
Le jour où je la vis pour la dernière fois!...

Gabriel Monavon.

PARADOXES

Assis tous les deux, sur la terrasse d'un grand café du boulevard, mon ami Peyronnet et moi, nous causions.

Nous causions de mille choses, de nos farces de collége, de nos fredaines de jeunesse, de l'Exposition qui venait de fermer ses portes, de la pluie et du beau temps, que sais-je? Tout nous était motif à discussion.

Peyronnet, avec son éternel binocle dans l'œil, suivait tous les passants, hommes et femme, de ce regard fixe propres aux myopes, qui s'attache aux détails l'un après l'autre et n'enveloppe pas l'ensemble, du premier coup, comme le regard large du presbyte. Peyronnet semblait lorgner tous ces gens qui nous étaient inconnus avec une expression d'intérêt qui m'étonna.

— Qu'est-ce que tu as donc à regarder ainsi les passants?

— Au fait, tu ne sais pas, c'est une de mes marottes.

— D'examiner le monde comme si tu étais de la police?

— Oui, j'ai la curiosité, une curiosité insatiable, de connaître la vie des autres, de saisir, sur leurs visages ou dans leurs intérieurs, leurs secrets les plus intimes, de pénétrer au fond de leurs âmes ou de leurs chambres à coucher, non pas pour satisfaire ce plaisir mesquin et vil du bourgeois qui ne s'intéresse aux affaires du voisin que pour s'en faire un thème à conversations banales ou pour pouvoir plus facilement le déchirer à belles dents.

Ma curiosité est plus haute, plus philosophique, si je puis m'exprimer ainsi. Je regarde dans la vie du prochain parce que la Vie est le spectacle le plus amusant que je connaisse. Comment! il est encore, dans cette fin de siècle, des individus assez naïfs pour s'intéresser à un personnage de roman ou de comédie qui ressemble à un homme en chair et en os, comme la lune ressemble au soleil, et on ne s'intéresserait pas à tous ces êtres, dont pas un seul n'est pareil à un autre, qui passent près de nous, qui nous coudoient dans la rue, qui vivent sous nos toits, mangent à nos tables, courtisent nos femmes, commettent les mêmes turpitudes que nous, partagent nos marottes et nos opinions, et brûlent de passions semblables aux nôtres, qui vivent enfin notre vie — la Vie réelle!... Je sais bien qu'il est assez difficile de saisir les ridicules du premier monsieur venu, les vices nombreux et les rares vertus du boutiquier d'en face qui vous offre un cigare et sa fille en mariage — tandis qu'au théâtre les traits principaux sont toujours marqués à l'encre rouge, que les personnages, comme des automates, y sont d'une seule pièce, taillé sur un patron uniforme, compréhensibles pour tous, même pour les petites filles qui sortent de la laïque, et que la pensée intime qui les fait mouvoir est aussi grosse qu'un câble transatlantique. Mais c'est justement cette difficulté de lire dans le visage des autres, de pénétrer dans leurs cerveaux, de s'expliquer le mobile de leurs actions presque toujours incohérentes, qui me séduit, moi, qui séduit tous ceux qui éprouvent ce désir ardent de connaître, autant qu'il est possible, la nature humaine. Voilà pourquoi je m'intéresse à tous les mortels qui, sans sans douter, viennent poser devant mon objectif.

Le spectacle de la vie est rudement amusant, je le répète, et je n'en connais aucun qui le vaille. Aussi je ne lis plus un roman, je ne mets plus les pieds au théâtre. A quoi bon? Y trouverais-je ce que je cherche?... C'est à peine si je fais une exception en faveur de Balzac, ce curieux insatiable, ce génial déchiffreur d'énigmes, dont je viens, pour moi seul de commander une édition spéciale, royalement luxueuse. Quant à ces messieurs, les réalistes, les naturalistes, les impressionnistes, les symbolistes, et autres fumistes, je les mets tous dans le même sac, car ce n'est que la monnaie de billon de ce louis resplendissant... Tiens, je m'emballe, c'est un tort. Ce n'est pas leur faute à eux, ils sont peut-être de bonne foi, et l'Art est impuissant à rendre exactement, réellement, la Réalité. Sans doute l'homme qui s'acharne à noter ses sentiments et ses sensations sur du papier blanc, les déforme, en les notant, leur fait perdre aussitôt leur intensité, justement parce qu'il cherche à les communiquer. Alors, à quoi bon? à quoi bon?...

N'est-ce pas la prétention la plus vaine, la plus insensée, la plus risible, la plus cocasse que celle de vouloir reproduire ce qui ne peut être reproduit?

Ne vaut-il pas mieux pêcher à la ligne, collectionner les timbres-poste et compter, par les nuits sereines, les étoiles éparpillées au Firmament? Ne vaut-il pas mieux chercher un endroit frais, sous les feuillages mollement agités par la brise, au bord d'une source qui gazouille sa chanson agreste, et là, dans la paix balsamique des campagnes solitaires, sur l'herbe molle, au milieu du parfum des fleurs et de la gaîté pépiante des rossignols, nonchalamment s'étendre, fumer des cigarettes d'Orient évocatrices des paradisiaques rêveries, et ne plus penser à rien, oublier, dans cet alanguissement de l'âme et du corps, son propriétaire et nos institutions, sa belle-mère et la littérature. Cette occupation si noble qu'un bourgeois ne pourra jamais comprendre, n'est-elle pas mille fois supérieure à la besogne insipide du gratte-papier qui, dans son coin, un schall sur les genoux et une calotte de velours sur sa tête chauve, rongé par la gastralgie, convaincu, le pauvre hère! de sa mission sociale, avec le sérieux d'un gamin qui confectionne une échelle pour aller décrocher la lune, tandis que sa femme, confidente de ses ambitions ridicules, le trompe avec son meilleur ami, s'efforce de noter, avec des mots qui ne font rien voir du tout, ses liliputiennes observations toujours admirablement fausses?

Oui, moi qui n'ai jamais écrit une seule ligne, ce dont je me glorifie à la face du Créateur, mais qui, jadis, aimais tant la littérature, je la hais maintenant d'une haine farouche, d'une haine furieuse d'amant trompé par sa maîtresse. La couverture jaune, bleue ou saumon des livres étalés dans les vitrines des libraires me donne des nausées; j'ai envie chaque fois de vomir; une affiche de théâtre me fait hurler. On a beau faire, on a beau essayer de la galvaniser par de nouvelles théories aussi jeunes que le monde, la littérature est finie; elle est condamnée à rabâcher les mêmes sornettes, éternellement, comme une vieille dont le nez coule et dont le menton branle et qui radote.

Sais-tu ce qui pourrait la rajeunir, la littérature? Ce serait de rassembler tout ce qui a été écrit, depuis le divin Homère jusqu'à M. Tartempion, et de le faire flamber, tandis qu'autour de ce vaste autodafé libérateur des esprits, nous danserions en nous tenant la main, comme les pâtres sur la montagne le soir de la Saint-Jean, une ronde enthousiaste. Alors on pourrait peut-être recommencer à noircir du papier. On écrirait la biographie générale des individualités. Chaque roman ne serait que l'histoire minutieuse d'un homme depuis son premier vagissement jusqu'à son dernier râle. On les prendrait tous, car tous nos semblables

sont intéressants à étudier à la loupe, prince ou fossoyeur, député ou vidangeur, financier ou capucin, acteur ou pâtissier, officier ou dentiste, fanatique ou incrédule, philanthrope ou assassin, peu importe, mais particulièrement les humbles, les déshérités, tous ces pauvres diables qui se bousculent au pied de l'échelle sociale sans pouvoir en gravir le premier degré.

En attendant l'Erostrate futur, je n'ouvre jamais les livres subtils ou maladifs de nos modernes petits écrivains dont l'impuissance n'a d'égale, dit-on, que l'outrecuidance, et dont la lecture vous crispe les nerfs comme un archet qui grince. Pourtant si, par hasard — il faut tout prévoir — je venais à éprouver de nouveau l'impérieux besoin de piquer une tête dans cet océan boueux de choses écrites, c'est dans la littérature des concierges que je me plongerai, dans ces romans imbéciles et nauséeux qui font les délices des bandagistes glabres et des charcutiers bedonnants, de tous les naïfs qui croient encore — les heureux mortels! — « que c'est arrivé ». Mais je ne crois pas me dégrader à ce point, descendre jamais jusqu'à ce degré honteux d'abrutissement, car j'ai là, à ma portée, à toute heure du jour, un vrai bouquin, et tapé celui-là... regarde!

Et d'un geste large, presque solennel, Peyronnet, la figure rayonnante, montra à mes yeux soudain éblouis les êtres et les choses qui grouillaient devant nous, splendides, comme enveloppés de gloire dans la poussière d'or de l'Astre à son coucher.

Il se tut un instant, puis il reprit avec encore plus d'animation :

Et moi qui déteste la vapeur, l'électricité, le téléphone, toutes ces inventions infernales qui suppriment les distances sous l'absurde prétexte de mettre les villes, les provinces, les peuples, les continents en rapport direct, moi qui ne prends le train qu'à mon corps défendant, qui regrette les coches antiques, les pataches Laffite et Gaillard dont m'entretint plus d'une fois mon aïeul paternel, tout ce qui avait jadis de la couleur et du pittoresque, les beffrois et les prises d'armes, les poternes et les monastères dont la cloche tinte mélancoliquement dans la nuit sombre, les enlèvements et les duels à mort, en plein midi, les revenants et les sorcières, les échelles de soie et les dagues de Tolède, les bûchers qui emplissent l'air d'une odeur âcre de chair humaine, les gibets qui se dressent menaçants, au coin des routes, et où se balancent mollement des squelettes, les pèlerins avec leurs longues robes brunes qui frappent à la porte des manoirs, les damoiselles, suivies de jeunes pages aux cheveux bouclés, sur leurs blancs palefrois, les cors qui claironnent glorieusement l'hallali au crépuscule, dans les bois pleins de mystérieux chuchotements, les trouvères dans les salles à ogive, les ermites dans leurs solitudes, les malandrins qui vous happent la bourse — sinon la vie —

au passage, moi qui regrette tout cela, tout ce qui fut jadis et qui n'est plus hélas! moi qui ai vécu sans nul doute dans la peau brunie de quelque troubadour moyenâgeux — je me suis pourtant, ne pouvant faire autrement, arrangé de la vie moderne si étriquée et si plate. Comme tout le monde maintenant porte des redingotes funèbres et des chapeaux hauts de forme lugubres, comme les bourgeois ne comprennent plus les manteaux que l'on rejette fièrement sur l'épaule, les feutres à plume, les bottes à revers, et les culottes courtes, et les boutons métalliques qui brillent, comme des soleils, dans le dos, je ne prends pas garde à l'accoutrement de mes contemporains; leur costume uniformément semblable ne m'intéresse pas. Je n'étudie que les visages qui ne mentent pas ainsi que des habits neufs enveloppant des misères; ces visages où les vices, où les passions ont gravé, comme la griffe d'une bête fauve, leur indélébile empreinte. Ce que j'écoute aussi avec ravissement, avec une voluptueuse délectation, ce sont les conversations générales où se révèlent dans toute sa splendeur la platitude d'aspirations, la banalité crasse d'idées de l'Humanité vieillie désormais incapable de s'élever d'un coup d'aile dans l'azur et d'atteindre aux sublimes Chimères qu'enfantèrent les imaginations croyantes des hommes d'autrefois....

Et cependant je les aime tous ces grotesques, tous ces fous, tous ces criminels, parce qu'ils sont mes acteurs ordinaires et que je m'imagine, sans trop d'effort, dans mon égoïsme raffiné de dilettante, que c'est pour moi, pour moi seul, qu'ils jouent leur éternelle comédie.

Je m'attendris sur eux en songeant à la Force mystérieuse qui les entraîne, les pousse, et leur fait verser, dans la solitude des nuits insomnieuses, tant de vraies larmes. Je voudrais avoir du bonheur plein les mains pour le leur jeter, comme on jette des gros sous à l'acrobate qui se tord sur sa couverture, au milieu de la place, pour les récompenser, les pauvres, du plaisir ou de l'émotion qu'ils ont suscité en mon âme.

Et, durant de longues heures, flâneuses, de ma croisée — cette loge du spectacle gratuit de la rue -- je les contemple, ces hommes et ces femmes, ces vieux et ces adolescents, ces repus et ces faméliques, tous ces inconnus qui se hâtent, qui courent affolés, à leurs affaires ou à leurs plaisirs, ou après la pièce de cent sous qui, le soir, fera bouillir le pot — vers la mort qui les guette, embusquée comme une gueuse ignoble, au coin du premier carrefour. Ce spectacle, effrayant comme un tableau dantesque, dans sa réalité sombre, ne vaut-il pas un drame de Dumas ou une comédie d'Augier? Alors, parfois, intéressé tout à fait, ému jusque dans le tréfonds de l'âme, saisi, captivé, troublé jusque dans les moelles, je descends et je me mêle à la foule anonyme pour

me sentir ballotté dans ses flots ondoyants, emporté dans son courant vertigineux. Et des silhouettes étranges, comiques ou épouvantablement tragiques, entrevues d'un coup d'œil, comme à la lueur sinistre d'un éclair, s'évoquent ainsi que des visions blafardes de rêve... et des mots frappent mon oreille, des mots évocateurs... Et je vieillis sans regret, trouvant la vie bonne malgré les tristesses et les déboires auxquels nul n'échappe ici-bas, car je n'ai aucune ambition, car je n'ouvre aucun journal, car je ne me dérange jamais pour aller jeter, dans une urne électorale, le nom de quelque saltimbanque...

Quelle heure est-il?... Si nous prenions l'absinthe... C'est encore ce que je trouve de mieux dans le progrès.

Eugène DREVETON.

PARRAIN D'UNE ROSE

M. Berger, rosiériste à la Tronche, a donné à une rose nouvelle le nom de notre compatriote et ami Henri Second.

« Petit Dauphinois » du 16 Septembre 1891.

D'une rose je suis parrain,
Rose rouge, couleur de lèvre
Dont le baiser, chaud ou serein,
Peut donner ou calmer la fièvre.
Certe, un roi n'est pas mon cousin
Car ce n'est pas banale chose :
Etre le parrain d'une rose!...
D'une rose je suis parrain.

Rose dont je suis le parrain.
Je ne suis enchanteur ni fée,
Je n'ai pas de pouvoir divin
Et je ne suis pas même Orphée.
Je t'adresse en langage humain,
Pour tout présent une prière;
Daigne l'écouter toute entière,
Rose dont je suis le parrain.

Rose dont je suis le parrain,
Quand tu verras, près de ta tige,
Sous le gai soleil du matin,
Quelque papillon qui voltige :
Ne le remets pas à demain,
Peut-être que la mort le guette;
Sois bonne et ne soit point coquette,
Rose dont je suis le parrain.

Rose dont je suis le parrain.
Fleuris au corsage des belles,
Mais n'égratigne pas leur sein
Avec tes épines rebelles.
Fais-toi bien douce sous leur main,
Verse-leur tes plus purs dictames :
Ce sont tes sœurs, ce sont des femmes,
Rose dont je suis le parrain.

Rose dont je suis le parrain,
Fleuris pour les chastes tendresses,
Parfume aux amants le chemin
Et soit témoin de leurs ivresses.
Mais, hélas! fane-toi soudain
Si tout ce bonheur n'est qu'un songe;
Fuis le parjure et le mensonge,
Rose dont je suis le parrain!

Rose dont je suis le parrain,
Fleuris pour toute fille honnête,
Et, bien qu'en tête il ait un « grain »,
Sois clémente pour le poète.

Qu'on ne te soigne pas en vain;
Mets un bouquet digne d'envie
Jusque dans la plus humble vie
Rose dont je suis le parrain.

Rose dont je suis le parrain,
A toute douleur sois sensible,
On ne vit pas rien que de pain :
Sois sans cesse au pauvre accessible.
Pour adoucir quelque chagrin
Et chasser le souci morose,
Reste, toujours, à tous éclose,
Rose dont je suis le parrain.

Rose dont je suis le parrain,
Si tous ceux qui t'ont désirée
De ton parfum eurent un brin,
Si les passants t'ont respirée;
Quand viendra l'heure du déclin
Et malgré la rosée en larmes,
Va, ne regrette pas tes charmes,
Rose dont je suis le parrain !

Paris, 18 Septembre 1894.

HENRI SECOND.

PIEDS D'ENFANT (1)

A René G.

Petits pieds, si frais, si roses,
Objets de crainte et d'espoir,
Qu'en tremblant, les lèvres closes,
On vient baiser chaque soir,

Vous n'avez pour tout espace,
Que l'horizon d'un berceau ;
Sur le duvet où l'on vous place,
Vous, plus frêles qu'un roseau !

Dans quelques mois, c'est à peine
Si, pouvant vous soutenir,
Délivrés de toute chaîne,
Plus loin vous pourrez courir...

Mais, quand secouant vos ailes,
A l'heure des durs combats,
Sans caresses maternelles,
Un jour s'en iront vos pas;

Petits pieds, petits pieds d'ange,
Puissiez-vous rester alors
Sans tache et loin de la fange,
Loin du trouble et du remords!...

(1) Cette pièce gracieuse et délicate est l'œuvre inédite d'une Muse Dauphinoise. Nous pensons que nos lecteurs nous saurons gré de leur en offrir la primeur.

Pour que l'épine du doute
Ne vous blesse aussi le cœur,
Enfant ! marchez dans la route
Du devoir et de l'honneur...

Ce fut celle de vos pères,
Vous ne pourrez l'oublier...
Ayez leurs vertus si fières,
Et l'âme d'un chevalier !

MAX O'RELL.

BOUQUET NATIONAL

A mon ami Maurice Champavier.

Je cueillis parmi des épis
Que le soleil féconde et dore,
Un bouquet blanc, pourpre et lapis;
Un charmant bouquet tricolore.

Après que j'eus bien assemblé
Mes fleurs aux couleurs de la France,
J'y joignis un épi de blé
Gonflé de sève et d'espérance.

Et je me dis, en attachant
Cette gerbe à ma boutonnière :
Puisque au milieu d'un humble champ
On peut lui faire une bannière.

La France ne peut pas périr!
Toujours son âme forte et douce
Verra son emblème fleurir
Dans les sillons où le blé pousse!...

La Bâte, le jour où mon ami vint me faire une visite.

ERNEST CHALAMEL.

LE SYLPHE

REVUE

DES ÉCRIVAINS DAUPHINOIS

AUX RUSSES

I

Le grand Empereur dans la tombe
Est descendu.
Mais c'est à Dieu qu'il a rendu
Son âme d'aigle et de colombe.

On peut poser sur son cercueil
Toutes les roses ;
Les plus belles, les mieux écloses
Ne diront jamais notre deuil.

Dans le cœur de la France entière
Gronde un sanglot,
Car le Czar fut un matelot
De ce navire, la lumière.

A Paris, comme à Pétersbourg,
        Toutes les âmes
En avaient entrevu les flammes
Sans aucun appel de tambour.

On dédaignait les luttes vaines.
        On aimait mieux
Regarder passer dans les yeux
Le sang pur qui gonflait les veines.

Il est donc vaincu, l'homme fort,
        Mais par un maître
Que nul n'ose vaincre, peut-être,
Puisque celui-là, c'est la Mort!

Salut au trépassé sublime,
        Qui comprenant
Qu'on ne devait plus maintenant
Lutter en face de l'abîme,

Vint, malgré tous leurs ennemis,
        Ferme et loyale,
Tendre sa main impériale
Aux Français qu'il nommait : Amis.

En berne! drapeaux de la France!
        Sous son ciel bleu
Pleurer, c'est demander à Dieu
De nous rendre une autre espérance.

Le Tzar mort! Le Tzar est vivant!
        Prions encore!
Puis tournons nos yeux vers l'aurore
Que dore le soleil levant!

II

Le grand Empereur dans la tombe
        Est descendu.
Mais c'est à Dieu qu'il a rendu
Son âme d'aigle et de colombe !

AUGUSTE GILLOUIN.

HENRI II

DRAME EN CINQ ACTES, EN VERS

(Autre fragment)

DIANE DE POITIERS, HENRI II

DIANE DE POITIERS

N'êtes-vous pas allé ce matin chez la reine ?
Dites ?

HENRI II

J'y suis resté quelques instants à peine.

DIANE

Quelques instants, c'est peu, cependant c'est beaucoup
Pour quelqu'un qui jadis ne s'y rendait du tout.

HENRI II

Mais si j'y vais, c'est vous qui m'y poussiez, Diane !

DIANE

Autrefois!

HENRI II

Maintenant vous me cherchez chicane
A ce propos?

DIANE

Voilà!

HENRI II

Vous savez pourtant bien
Qu'elle ne compte pas pour nous.

DIANE

Je n'en sais rien.
Je dois compter du moins avec son entourage,
Depuis que, pour me perdre et pour me faire outrage,
Elle semble appeler la ruse à son secours.
Allez! vous connaîtrez le piège un de ces jours.
Votre main dénouée une fois de la mienne,
Je ne reviendrai plus... Et cette Italienne,
Cette fille d'honneur qu'elle veut vous donner
Saura bien mieux que moi vous apprendre à régner!

HENRI II

Elle! c'est une enfant...

DIANE

C'est une enfant sans doute,
Mais c'est raison de plus pour que je la redoute!

HENRI II, *poursuivant comme sans entendre et s'animant par degrés.*

Et qui vient de quitter pour la première fois
Novare — et le palais qu'habitait autrefois
Son vieux père. Lui mort, à l'assaut de la ville,
Ruggieri lui restait dont elle est la pupille,
Et qui, la sachant seule, appela près de lui
Cette enfant de sa sœur. Voilà donc aujourd'hui

Pourquoi vous la voyez si souvent chez la reine.
De pudique candeur et de grâce elle est pleine!
Et, bien loin de se plaindre et de regretter rien,
Dans ce triste pays si peu semblable au sien,
A chaque objet nouveau on voit percer sa joie!
Il semblerait qu'ici son âme se déploie!
C'est une fleur qui s'ouvre en saluant le jour!
Un cœur qui dort et va s'éveiller à l'amour!
Un feu longtemps couvé qui s'anime et qui flambe!

DIANE, *d'un ton de raillerie.*

Oh! oh! vous en parlez d'un ton de dithyrambe!

(Tristement)

Henri, de mon amour êtes-vous déjà las?
Sommes-nous arrivés au dernier jour, hélas?..
Allez! je me connais et sais ce qu'on peut dire,
Et j'ai vu bien des fois vos courtisans sourire :
Vous êtes encor jeune et je n'ai plus vingt ans,
Et les rois, mieux que tous, ont droit d'être inconstants.
Pourtant, pour votre honneur et quoi que l'on en rie,
Gardez-moi cet amour, fleur de chevalerie,
Qui sous mes seuls regards pouvait s'épanouir
Et que tout autre amour ne pourrait que flétrir.
Certes, j'avais un front à porter la couronne!
Et, si ce n'est la main, votre cœur me la donne.
Justement, — car j'ai fait que notre amour, à nous,
Tournât à votre gloire et fut un bien pour tous.
Eh! qui donc eût dompté les protestants rebelles,
Qui donc eût étouffé les troubles des Gabelles,
Les rixes des commis et des étudiants,
Si vous aviez perdu vos jours insouciants
Dans les bras énervants d'une indigne maîtresse?..
Vous en repentez-vous?.. La Médicis vous tresse
Avec sa main d'épouse un amoureux lien
Qui vous sera moins lourd à porter que le mien.
Ce ne seront alors que chasses toujours prêtes,
Bals et tournois! Ainsi, vos jours donnés aux fêtes
Et vos nuits au plaisir par ses mains apprêté,
Laisseront s'établir partout sa volonté.

(Changeant de ton)

Vos sujets n'aiment pas le joug d'une étrangère,
Même fût-elle reine, — et que sa main s'ingère
Dans les choses de France et les droits des Français.
Je crains que ce ne soit qu'un fugitif succès...
Mais, le pouvoir cédé, pourrez-vous le reprendre?
Déçu, désabusé du rêve le plus tendre,
Je vous vois triste et seul, malheureux et toujours
Vous plongeant davantage en de basses amours...
Et vous ne m'aurez plus, moi, le cœur qui vous aime!

HENRI II, *piqué et avec fierté.*

Madame, je prétends gouverner par moi-même,
Et vous en veux donner la preuve dès ce jour...
Vous m'aimez, dites-vous? Merci de votre amour!
Si je ne puis jeter un regard à la ronde
Sans vous blesser, — s'il faut me séquestrer du monde,
Et si, lorsqu'une enfant s'en vient à notre cour,
Je la dois renvoyer, — merci de votre amour!
J'ai pu vous parler d'elle avec plus d'insistance
Qu'il n'eut fallu; pourtant de longs jours de constance
Me devaient protéger de tout jaloux soupçon,
Et je n'attendais pas de vous cette leçon.

DIANE, *inquiète.*

C'est ma tendresse, sire...

HENRI II, *brusquement et l'interrompant.*

Ah! si votre tendresse
Et votre seul amour se trouvaient en détresse,
Je vous excuserais et plaindrais, sur ma foi!
Mais non! c'est le désir de dominer un roi,
De l'enchaîner!.. Allons! mon rêve se dissipe...

(D'une voix hautaine)

Madame, j'ai passé vingt ans, je m'émancipe!
Par mes actes demain l'on pourra discerner
Si, sans votre secours, je ne saurais régner.
Vous redoutez pour moi l'ascendant de la reine :

De ses dames d'atour elle est la souveraine,
Mais leur jeune escadron ne désarmera pas
Celui qui commandait jadis de vieux soldats
Et qui sait son métier, quoique vous puissiez dire !

DIANE

Ai-je pu mériter votre colère, Sire ?

HENRI II, *rompant l'entretien.*

Madame, c'est assez ! je vous baise la main.

(Il sort vivement)

DIANE DE POITIERS, *seule, après quelques minutes de rêverie.*

Allons ! c'est une brouille... Il reviendra demain !

LÉON BARRACAND.

LES DANSEUSES DE LA TOUSSAINT

A Mademoiselle A. P.

Le 1er novembre de je ne sais plus quelle année, — car il y a fort longtemps de cela, — vers les trois heures de l'après-midi, les deux cloches du village de Pierrebrune, en Dauphiné, emplissaient l'espace de leurs vibrantes lamentations. Selon un antique et touchant usage, on devait aller processionnellement, ce jour-là, chanter dans la chapelle du cimetière les vêpres des trépassés.

Déjà l'église du village était pleine de fidèles, et l'on n'attendait plus, pour se mettre en route, que la présence des *Congréganistes* vêtues de blanc, auxquelles était réservé l'honneur de faire escorte à la bannière paroissiale. Mais, chose étrange! ces jeunes filles, ordinairement très exactes, n'arrivaient pas. Seule, la petite Mariette Duchastel, douce et belle enfant de seize ans, venait de franchir le seuil du saint lieu, avec une précipitation qui ne lui était pas habituelle, et d'ouvrir, toute pâle et les traits profondément altérés, son livres d'heures, qui tremblait dans ses mains mignonnes comme les feuilles quand le vent souffle. — Où donc étaient les autres? Quel grave évènement pouvait les retarder ainsi? Telles étaient les questions que se posait le curé, assis dans sa stalle de chêne sculpté, et dirigeant à chaque instant du côté de la porte ses regards anxieux. Mais le brave homme avait beau regarder, la porte demeurait close. — Louiset, murmura-t-il enfin, en appelant un enfant de chœur, fais le tour du village et viens me dire si l'on ne voit rien venir. Quelques minutes après, le marmot rentra : — Monsieur le Curé, dit-il, vos congréganistes n'ont pas l'air de s'inquiéter beaucoup, pour le moment, de la bannière; elles s'éloignent du village en faisant la farandole au son d'une musique endiablée. A ces mots, le bon prêtre sursauta. Faire la farandole un jour de Toussaint! alors que les pauvres morts, dans leurs bières glacées, joignaient leurs mains suppliantes pour réclamer des prières! Etait-il possible qu'un pareil scandale se produisit dans sa paroisse, et que ces jeunes âmes, sur lesquelles il veillait depuis de longues années, avec une sollicitude toute paternelle, s'en allassent maintenant en perdition, à la grande joie du mauvais esprit!

Hélas! ce n'était pas seulement possible, c'était certain. L'enfant de chœur ayant laissé la porte ouverte en rentrant, les accords décroissants d'une musique bizarre arrivaient par intervalles à l'oreille des fidèles, qui tournaient la tête, scandalisés. Le curé se leva tristement, fit signe à Mariette de prendre la bannière, et donna, d'une voix émue, le signal du départ. Et Mariette, toujours pâle et frissonnante, prit en effet le radieux étendard dont les franges d'or tombèrent comme un diadème sur sa chevelure noire, et, pieuse comme un ange, elle essaya de mêler sa voix argentine aux voix graves des hommes qui chantaient le *De profundis*. Mais ses efforts furent vains; les saints versets expirèrent sur ses lèvres, et elle dut continuer la route, silencieuse et le front baissé.

*
* *

Ce qui rendait ainsi Mariette toute pâle et toute tremblante,

c'était qu'elle en savait beaucoup plus long que l'enfant de chœur et le prêtre sur la folle danse à laquelle ses compagnes se livraient en ce moment.

Tout à l'heure, tandis qu'elle se dirigeait avec elles du côté du village, un homme vêtu de noir, la moustache en croc, et légèrement boiteux, s'était tout à coup dressé sur le chemin, une vielle sous le bras. — Hé! les fillettes, dit l'étranger en riant, ne danseriez-vous pas un peu? — Danser en robe blanche, et cela un jour de Toussaint! répondirent d'une seule voix les jeunes filles, mais c'est affreux! — Affreux? répéta l'inconnu en riant toujours; écoutez seulement ce morceau, et dites-moi si vous avez souvent l'occasion d'en entendre de semblables. Et s'asseyant au bord du fossé, il se mit à jouer un air si sautillant et si gai que les pieds des fillettes avaient toutes les peines du monde à se tenir immobiles. — Eh bien, fit l'inconnu en s'arrêtant, que dites-vous de ma musique? A l'exception de Mariette, qui, par bonheur, avait sur elle un chapelet venant de Rome et doué par le Saint-Père du pouvoir de protéger les âmes pures contre le mal, les jeunes filles ravies s'écrièrent : — Ah! monsieur le ménétrier, jouez encore un moment! — Volontiers, dit celui-ci, mais comme le bord de ce fossé me semble un siège assez incommode, allons un peu plus loin, s'il vous plaît. Là-dessus, il se leva et tira de sa vielle des accords plus entraînants et plus merveilleux encore que les premiers. Alors une espèce de vertige s'empara des congréganistes. Elles oublièrent, et l'heure de la procession, et la solennité du jour, et la promesse qu'elles avaient faite autrefois de garder vierge de toute profanation leurs robes immaculées. Eperdues, délirantes, complétement subjuguées par la puissance de cette mystérieuse harmonie, elles se saisirent brusquement par la main, et suivirent l'étranger à travers champs, en exécutant toutes les figures qu'exige une farandole bien ordonnée.

∴

Le cimetière était fort loin de l'église paroissiale. La procession s'avançait avec lenteur entre les haies jaunissantes, où de pauvres petits oiseaux, sentant les approches de la mauvaise saison, jetaient leurs notes plaintives. Au milieu des deux files de fidèles, le vieux prêtre marchait péniblement, l'esprit rempli de pensées amères. Une fois, il se retourna pour voir si, prise d'un remords soudain, les coupables n'accourraient pas du côté du cortége; mais il n'aperçut que l'immensité déserte et secoua la tête, découragé. On parvint enfin aux portes de l'enclos funèbre; on entra dans la chapelle humide et délabrée, où le ruissellement

des pluies avait laissé sur les murs comme des traces de larmes, et, pendant une heure, les voûtes sonores retentirent de chants sacrés. Puis, en procession comme on était venu, on reprit le chemin du village. — Ah ! pensait le bon curé, je ferai, ce soir, à celles que je rencontrerai des remontrances dont elles se souviendront ! La chapelle de la Vierge leur sera fermée pendant six mois. Et, de six mois aussi, leurs lèvres indignes ne s'ouvriront pas pour recevoir le pain de l'Eucharistie !

Mais, le soir, les jeunes filles ne revinrent pas. On battit la campagne dans tous les sens ; on ne rencontra personne. Le lendemain arriva : personne encore. Les jours succédèrent aux jours, les semaines aux semaines, les mois aux mois. Aucune d'elles ne reparut. — Elles ont dansé le jour de la Toussaint, pensait le vieux prêtre, et la terre s'est ouverte sous leurs pas sacrilèges ! Que ceci serve de leçon à l'avenir ! Et les parents désolés prirent le deuil et firent célébrer pour leurs enfants un service solennel.

Cependant Mariette, dont le joli visage et la piété exemplaire faisaient l'admiration de tous ceux qui la connaissaient, vit se presser autour d'elle tout un essaim de *prétendants*. Elle épousa un jeune homme du pays voisin qui l'aimait de toute son âme, et, comme dans les contes de fées, ils furent parfaitement heureux. Le mari mourut le premier, à l'âge respectable de quatre-vingts ans.

Mariette lui survécut de quelques années, estimée et aimée de tous. Quand elle se rendait, le dimanche, à la messe, vêtue de noir, grave et douce sous sa chevelure de neige qui faisait une auréole à son front, chacun la saluait avec respect et lui souhaitait de longs jours encore.

*
* *

En dépit de ces vœux, un soir d'automne, la veille de la Toussaint précisément, Mariette tomba malade, et, sentant sa fin venir, elle fit appeler un prêtre.

La maison qu'elle habitait se trouvait sur la lisière de la forêt. La nuit tombait ; un vent furieux soufflait dans les arbres du chemin, et le ciel était noir comme une chape mortuaire. Le prêtre, qui était tout nouvellement arrivé dans la paroisse, s'égara. Il marcha toute la nuit à l'aventure, s'enfonçant en plein bois et ne sachant s'il allait à l'est ou à l'ouest, au midi ou au septentrion. Quand l'aube parut enfin, il se trouva en face d'un massif de chênes énormes d'où, à sa grande surprise, il crut entendre sortir comme une vague mélodie. — Certes, se dit-il, ce n'est pas le

rossignol qui chante, puisque voilà novembre venu. Et, voulant éclaircir le mystère, il tenta de se frayer un passage à travers les troncs noueux et les ronces entrelacées. A mesure qu'il avançait, les sons devenaient plus distincts. C'étaient des accords effrayants et doux à la fois, auxquels rien de ce qu'il avait entendu jusqu'alors ne ressemblait, — quelque chose comme un ricanement atroce mêlé à une voluptueuse symphonie de bal. Et, au milieu de cette harmonie fantastique, il distinguait des bruits de pas cadencés et multipliés comme si le sol eût frémi sous le tournoiement d'une ronde. Au bout d'un moment, les arbres s'écartèrent, et il aperçut devant lui une vaste clairière au centre de laquelle une vingtaine de vieilles femmes, horribles, sans vêtements, les cheveux épars, dansaient avec frénésie au son d'une vielle dont jouait un ménétrier vêtu de noir, la moustache en croc et boîtant légèrement. — Seigneur Jésus! s'écria le prêtre, mais c'est le Diable en personne! Au nom du Sauveur, le ménétrier tressaillit, poussa un blasphème et disparut. En même temps, les pauvres vieilles, tremblantes, épuisées, tombèrent sur le sol avec un bruit de squelettes qui s'entrechoquent. Il y avait soixante ans qu'elles dansaient!

Les yeux éteints, sans voix, la poitrine haletante, les infortunées joignirent les mains. Le prêtre comprit qu'elles allaient expirer. Il s'agenouilla, leur recommanda de demander à Dieu le pardon de leurs fautes et leur donna l'absolution. Rompant ensuite en menus fragments le saint Viatique, il leur distribua la manne céleste et se mit à réciter les prières des agonisants. Lorsqu'il se releva, leurs corps étaient inertes et glacés. Les vingt danseuses étaient mortes.

*
* *

Pendant ce temps, le soleil s'était levé. Le prêtre revint sur ses pas et finit par retrouver son chemin. Il arriva dans l'après-midi à la porte de Mariette. Mariette vivait encore, mais elle était bien mal, bien mal. A peine eut-il déposé sur ses lèvres une parcelle d'hostie qui lui restait, qu'elle sourit doucement et s'endormit pour toujours.

MORICE-VIEL.

NOVEMBRE

I

Novembre est venu....
Du bois la dépouille
Sur le coteau nu
Etale sa rouille,

Tandis que les monts,
A l'horizon blême,
Couronnent leurs fronts
D'un blanc diadème.

Aux cieux attristés
Les brouillards moroses
Mettent des clartés
Froides sur les choses;

Et par les vallons
La rafale emporte
Mes illusions
Et la feuille morte....

II

Mais qu'importe, hélas!
Si dans ma demeure
Résonne le glas
De mon cœur qui pleure?...

D'un mal obstiné
Si je sens l'étreinte,
Pauvre abandonné,
Qu'importe ma plainte?...

Qu'importent les coups
Dont souffre mon âme?...
— Ces choses, pour vous,
Ne sont rien, Madame!...

Aussi, près de moi
Quand tout meurt ou tombe,
Mon œil sans effroi
Regarde la tombe!...

Gap - Le jour des Morts.

JOSEPH MICHEL.

BIBLIOGRAPHIE

Eclaircies d'or, poésies par Adèle SOUCHIER. — Bernoux et Cumin, éditeurs, rue de la République, Lyon.

Le Dauphiné a donné le jour à bien des poètes — et, surtout, à de bons et vrais poètes. Il en produira encore d'autres, comme tous les pays où l'enthousiasme et l'idéal sont la caractéristique des cœurs, où la loyauté, la fierté et l'indépendance sont les qualités prédominantes

Et en effet, quel caractère est plus loyal, plus fier et plus indépendant que celui des dauphinois? Et quel pays fut plus enthousiaste et plus épris d'idéal que le Dauphiné, berceau de l'immortelle Révolution?

Notre province, disons-nous, a vu naître de nombreux et bons poètes — et chez tous le but capital a été la grandeur et la vertu : ce but a été pleinement atteint dans les *Eclaircies d'or*, ces nou-

velles poésies que la *Fauvette du Dauphiné,* fidèle à son nid, a offerte à son pays.

C'est ainsi qu'on surnomme Mademoiselle Adèle Souchier, qui n'en est pas à ses premiers chants : les *Roses du Dauphiné*, les *Branches de lilas*, *L'oiseau blessé*, sont autant de délicieux recueils de vers qui, avec d'autres ouvrages de prose, attestent son talent et sa fécondité d'écrivain délicat.

Que sait d'ailleurs une fauvette
Sinon chanter,
Elle est tout simplement poète
Sans s'en douter.

Sa Muse, dit-elle encore, dans *Eclaircies d'or,* lui inspire l'amour de son *cher Dauphiné.*

Sa voix a dit les pures gloires
De son pays,
Elle a vénéré leurs mémoires,
Leurs noms bénis.

Elle a mis sur la tombe austère
De ses héros,
Le laurier, espoir de la terre,
Fruits des travaux !

Son aile a fui les marécages
Et les bas-fonds,
Pour les sommets,.........
....

Dans les inspirations variées, où s'égrènent les gammes de son âme idéale et enthousiaste, elle est toujours femme affinée et poète — mais elle reste surtout dauphinoise : dauphinoise, comme dans *Bayard à Brescia*, *Flotte de Royans,* le *Concours de Valence*, les *Rhododendrons*, etc...; femme et poète, comme dans *L'arbre de Lamartine, La Reine Mercédès*, *Consolation*, etc., et dans ces stances :

Le Jeune Hôte Futur de Puygiron

A M. et à Mme Morice Viel.

Certain bruit d'ailes me l'a dit,
Voici que, là-bas, on apprête
Une rose barcelonnette,
Certain bruit d'ailes me l'a dit!

Qui convoite ce doux nid d'ange?
D'où viendra le petit Amour,
Qu'on adorera tout le jour?
Qui convoite ce doux nid d'ange?

Eh! mais, c'est un beau chérubin,
Rayon promis à ce royaume,
Pour son cottage et pour le chaume!
Eh! mais, c'est un beau chérubin!

Bien vite, il quittera la sphère
Où sont les astres au front d'or,
Car c'est pour être heureux encor
Qu'il quittera sa blonde sphère.

Certes, il est bien avisé
De choisir ainsi sa demeure;
Et même on dit qu'il attend l'heure,
Tant l'angelet est avisé!

Il entrevoit sa jeune mère,
Dont il prendra les si beaux yeux,
L'air sympathique et gracieux,
Il entrevoit sa jeune mère.

Et, de son souris triomphant,
Il guette sa métamorphose,
Coquet comme un bouton de rose,
Avec son souris triomphant!

Puis il sera fils d'un artiste,
Noble poète dauphinois,
Un jour, de sa charmante voix
Il devra chanter en artiste.

Dieu pose un luth sur son berceau,
Avec les fleurs de l'espérance,
Et tous les attraits de l'enfance
Vont éclore en son frais berceau.

Car je suis un peu prophétesse,
Mais sans monter sur le trépied.
C'est dans un simple et doux *Lied*,
Que parle ainsi la prophétesse.

Ecoutez-la dans Puygiron,
Sa voix suit l'élan et l'espace,
Saluant d'avance la place
Du jeune ange de Puygiron !

*
* *

Les maladies de la première enfance, par le Docteur Edouard Jacquemet. (Librairie J.-B. Baillière et fils, 19, rue Hautefeuille, Paris. — Prix : 2 fr.)

Cet ouvrage, dont l'esprit et le but ne conviennent pas au cadre du *Sylphe*, mérite cependant d'être signalé à double raison : c'est que l'auteur est un bon dauphinois de Voiron et que son livre est un livre utile, indispensable, je dirai même de vulgarisation.

Le Docteur Jacquemet, sans vouloir, comme il le dit, *faire de la mère de famille un docteur en jupon*, lui indique les premiers soins à donner avant l'arrivée du médecin, dans les si nombreuses affections du premier âge. Il s'étend également sur l'importante et délicate question de l'hygiène de l'enfance — question qu'il traite de main de maître et avec la compétence que lui donne son expérience de médecin-inspecteur des enfants.

Ce livre devrait avoir pour titre : « Le livre des mères », car il l'est véritablement ; il devrait être entre les mains de toutes les mamans soucieuses de la santé de leurs bébés : elles s'épargneraient ainsi, la plupart du temps, des craintes et des angoisses bien justifiées, et souvent elles éviteraient des issues fatales.

Le volume est en vente chez tous les libraires ; on peut encore se le procurer chez l'éditeur qui l'a publié dans la *Petite bibliothèque médicale* : l'accueil qui lui a été fait a déja amplement dédommagé l'auteur et lui a prouvé combien son œuvre était utile.

Jehan ECREVISSE.

LE SYLPHE

REVUE

DES ÉCRIVAINS DAUPHINOIS

31 DÉCEMBRE

A mon ami E. Rigal.

Encore un an de plus qui s'efface et retombe
Dans ce gouffre sans fond, qu'on nomme le passé !
Encore un pas que fait le siècle vers sa tombe,
Sur la route où déjà six mille ans ont passé !

Qui donc pousse en avant ce cortège d'années ?
Qui les emporte ainsi ? Pauvres filles du Temps,
Elles s'en vont soudain comme des fleurs fanées,
Et mourant en hiver ne vivent qu'un printemps.

Mais si vous les couchez dans leur cercueil immense,
Vous en créez aussi de nouvelles, Seigneur ;
Lorsque l'une est passée, une autre recommence.
L'une part aujourd'hui demain viendra sa sœur.

Puisse-t-elle être heureuse! et d'abord pour la France,
Qui vers le saint Progrès guide l'humanité;
Et pour toute misère, et pour toute souffrance,
Pour tous tes nourrissons, auguste Charité;

Pour le cher enfant blond, voyageur qu'on envie;
Pour le vieillard pensif, voyageur que l'on plaint,
Car l'un va vers la mort et l'autre vers la vie,
Flambeau qui va briller et flambeau qui s'éteint;

Pour la vierge au front pur, figure de Madone,
Qu'on adore tout bas comme une Majesté,
Car on sent qu'elle est reine et porte une couronne
Faite avec ces deux fleurs : innocence et beauté;

Pour ceux qui dans leur cœur m'ont donné quelque place,
Qui de mon lourd fardeau soutenant la moitié,
Veulent bien me prêter, lorsque mon âme est lasse,
Bienfaiteurs, leur appui, frères, leur amitié;

Et pour Elle, mon Dieu! pour Elle, doux visage,
Doux être féminin au sourire vainqueur,
Dont j'aperçois toujours la radieuse image,
Quand le front dans mes mains, je regarde en mon cœur.

EMILE TROLLIET.

A FÉLICIEN DAVID (*)

A mon excellent confrère Maurice Faure.

Mil huit cent trente ! Aurore auguste ! Ere d'apôtres !
Chacun avait son Christ et sa foi. Ton destin,
Noble aède, te fit mieux choisir que les autres,
Car ton Messie à toi fut le Père Enfantin !

Souffrant des tristes maux qui nous rongent sans trêve,
Tu connus son symbole et tu t'y rallias ;
Tu pensais, ô David, qu'il suffisait d'un rêve,
Pour jeter au néant tous les noirs Goliaths.

On choisit pour asile un quartier solitaire,
Et là, l'outil en main, sous les yeux paternels,
On pétrissait la glèbe, on fécondait la terre,
Au bruit mélodieux de tes chants fraternels.

Mais quelqu'un prétendit, — les dieux bons le permirent, —
Que ces doux travailleurs faisaient un noir travail ;
Le Pasteur fut frappé, les brebis en gémirent,
Et l'herbe crut bientôt au pavé du bercail.

Et comme on avait peur de ces chanteurs d'idylles,
Ils s'en vinrent là-bas dans l'éternel été,
Aux rives du vieux Nil, parmi les crocodiles,
Chercher l'oubli de l'homme et la tranquillité.

(*) Ces vers étaient destinés aux fêtes félibréennes : ils devaient être dits à Cadenet, pays natal de Félicien David. Nous espérons que les lecteurs du « Sylphe » les accueilleront avec plus d'indulgence que le Comité que préside M. Mariéton.

NOTE DE L'AUTEUR.

Et le travail reprit son noble despotisme,
— Le travail, saint toujours, cette fois génial, —
Si bien que de Lesseps, pour couper le grand Isthme,
N'aura qu'à revenir à l'œuvre initial.

Mais toi, le sensitif, le rêveur, le poète,
A tes frères laissant l'humble empire du sol,
Tu t'en allais, semblable à l'ardent gypaëte,
Au sein du libre azur ouvrant ton large vol,

Et de la cime où tout devient chant et lumière,
Ta jeune âme éperdue, en silence écoutait
La vaste symphonie au désert coutumière,
Qui, triomphalement, dans le ciel d'or montait.

Et cette symphonie enivrante était faite
De tout ce qui rugit, éclate, vibre ou mord :
Pélerins invoquant à grands cris le Prophète,
Moribonds adressant leur supplique à la mort;

Grondements de la foudre et des lions puniques,
Scandant le râle sourd des lointains siroccos,
Flots de sable sifflant dans l'air, jeux ironiques
Des échos à l'envi répondant aux échos ;

Chevaux râlant la faim, — car l'herbe des savanes
Se refuse elle-même à ce climat brûlant
Et les longs manteaux blancs des blanches caravanes
Ne se distinguent pas du sol aride et blanc;

Hurrahs des voyageurs, — car le cruel mirage
Mêle son imposture à tant d'âpres fléaux,
Et le désespéré prend espoir et courage,
Quand son œil aperçoit ces perfides tableaux;

Amers regrets aussi, — car parmi ces Vandales
Tous vous pleuriez la France, et celui qui nous dit
Qu'on porte la patrie au cuir de ses sandales
Est un triste dément, s'il n'est pas un maudit.

David tu recueillis tous ces bruits sur ta lyre
Et ton génie en fit ce chef-d'œuvre immortel,
Qui, si l'Art exerçait dignement son empire,
O Divin Maëstro, te vaudrait un autel !

O Saint-Simoniens, doux bardes, dont la muse
Pensait changer la vie en un riant concert,
Et vous, leurs proscripteurs, qu'en vain l'histoire accuse,
Moi, je vous bénis tous : – on vous doit le *Désert !*

FABRE DES ESSARTS.

NE CUEILLEZ PAS LES ROSES !... (*)

CANTILÈNE

I

Ne cueillez pas, jeunes compagnes,
La rose, trésor de fraîcheur,
Grâce riante des campagnes,
Epargnez-la, c'est une sœur !...
Oui, cette fleur jolie,
C'est peut-être une amie
Ravie à notre amour,
Qui, ce matin éclose,
Renait fragile rose,
Pour nous revoir un jour...

(*) Cette pièce a obtenu une mention élogieuse au Concours du « Caveau Lyonnais », 1894.

II

C'est peut-être une tendre amante
Qui, moissonnée avant le temps,
Emprunte une forme charmante
Pour sourire encore au printemps!...
    Oui cette fleur jolie,
    Corolle épanouie
    Aux baisers d'un beau jour,
    Peut-être c'est une âme
    Qui regrette la flamme
    D'un virginal amour!...

Comme la vierge, ombre légère
Qui s'endormit à son matin,
Bientôt la rose passagère
Verra finir son court destin...
    Oui, cette fleur nouvelle,
    Comme la jeune belle,
    Va passer et mourir...
    Avant que la journée,
    Hélas! soit terminée,
    Elle doit se flétrir!...

Epargnez donc, chères compagnes,
La rose, trésor de fraîcheur,
La rose, reine des campagnes,
Epargnez-la, c'est une sœur!...
    Oui, cette fleur jolie,
    C'est peut-être une amie,
    Ravie à notre amour,
    Qui, ce matin éclose,
    S'est faite jeune rose
    Pour nous revoir un jour!

GABRIEL MONAVON.

INDIFFÉRENCE

D'après Henri Heine.

Ils ont fait s'envoler ma plus belle chimère,
Ils ont troublé mes nuits, désespéré mes jours,
Et changé mes plus doux instants en heure amère
Par leur haine féroce et leurs fades amours

Ils ont fait mes yeux secs et mon regard sévère,
Ont blanchi mes cheveux, rendu mes pas plus lourds;
Mis le doute en mon sein, le poison dans mon verre
Par leur haine éternelle et leurs amours si courts.

Pourtant, celle qui m'a le plus déchiré l'âme,
Celle qui de sa blanche et douce main de femme
Ayant ouvert mon cœur, l'a brusquement fermé,

Celle qui m'a ravi ma plus chère espérance,
Celle qui m'a causé la plus vive souffrance,
Ne m'a jamais haï, ne m'a jamais aimé!

HENRI SECOND.

LES ARBRES

De leurs jolis rameaux sans nombre,
Quand viennent les jours enchanteurs,
Dans la plaine et sur les hauteurs,
Les arbres nous versent de l'ombre.
D'aucuns, richesse de nos champs,
Chargent leur bois de fruits superbes,
Jusqu'à baiser le front des herbes.
Les arbres ne sont pas méchants.

Sur le vieux chemin du village
Ils savent jeter des arceaux.
Où donc nicheraient les oiseaux
Si ce n'était dans leur feuillage?
C'est d'eux que de suaves chants,
Lorsque le printemps se révèle,
Partent, pleins d'une ardeur nouvelle.
Les arbres ne sont méchants.

C'est vers les vieux monts que le hêtre
Et le sapin veulent pousser :
Pour ne pas se voir dépasser,
Chacun d'eux veut plus haut paraître;
Pour soutenir leurs corps penchants,
Leurs racines, comme des câbles,
L'enchevêtrent, inextricables.
Les arbres ne sont pas méchants.

L'autan, comme un fou, les rudoie,
Le tonnerre tombe sur eux,
Mais après ces moments affreux
En vient d'autres de douce joie :
Guidés par d'éternels penchants,
Des amants passent sous leurs branches
Tenant des marguerites blanches.
Les arbres ne sont pas méchants.

Lorsque la bise se lamente,
L'hiver, sur l'aride guéret,
Le bon vieux bois de la forêt
Rend moins sensible la tourmente;
Vers des souvenirs attachants,
Pendant que nous chauffe la flamme,
Peut aller librement notre âme.
Les arbres ne sont pas méchants.

Là-bas, le long de la scierie,
Il est bien des arbres couchés;
Leurs troncs sans bras, nus, desséchés,
Attendent qu'en eux l'acier crie;
En objets joyeux ou touchants,
Leur bois se change selon l'heure :
Berceau qui rit, cercueil qui pleure...
Les arbres ne sont pas méchants.

Adrien Gillouin.

ANGE ET RÊVE

C'était l'ange que mon rêve,
Conduisait vers moi sans trêve
Chaque nuit dans mon sommeil;
Sa voix était douce et tendre
Et j'aurais voulu l'entendre
Dès le soir jusqu'au réveil!

Son œil m'avait dit : je t'aime!
Et dans mon bonheur extrême,
Comme la petite fleur
Sourit au rayon superbe,
Qui va la baiser dans l'herbe,
J'allais lui donner mon cœur...

Car il disait mille choses
Du doux printemps et des roses...
Mais, comme l'insecte ailé,
Ouvrant son aile de flamme,
Malgré le cri de mon âme
Hélas! il s'est envolé!...

MARIE RÉSÉDA.

LA JEUNE GANTIÈRE GRENOBLOISE

Je suis blonde et charmante et je n'ai que vingt ans!
Mes grands yeux noirs si doux s'usent à la lumière;
Ne dois-je pas finir au plus vite ces gants?...
On en attend le prix dans mon humble chaumière.
Mes compagnes m'ont dit : — Sais-tu que ta beauté
Pourrait bien, dès ce jour, te faire grande dame?...
Non! non! je reste honnête, honnête au fond de l'âme,
La fleur des champs ne veut que sa simplicité.

Pourtant, je rêve ainsi : quelle main de marquise
Devra mettre ces gants satinés et jolis, —
Et qui m'iraient si bien! — ces gants de forme exquise,
Faits pour une soirée et blancs comme des lis?..
Puis, cette main sera bien tendrement pressée,
Pendant la valse, et par un brillant cavalier.
La rose des buissons doit-elle donc plier?
Mon Dieu! qu'il serait doux d'être ainsi caressée.

Les diamants moins purs que l'éclat de mes yeux,
Le bal étincelant, le velours, les dentelles,
J'aperçois tout cela dans un jour radieux,
Et moi seule admirée au milieu des plus belles...
Que de bouquets de fleurs jetés devant mes pas !
Combien je jouirais de me voir adulée !
A rayonner enfin je me sens appelée ;
Ne puis-je donc aussi prendre un peu mes ébats ?

Mon miroir me le dit : je serais une reine ;
Pour régner de la sorte on me promet de l'or,
Dois-je immoler toujours ma beauté souveraine,
Vers ce monde brillant prendrai-je mon essor ?
Oh ! je ferais pâlir tant de jalouses femmes ;
Ont-elles, dites-moi, la grâce de mes traits,
La fraîcheur de mon teint, mes délicats attraits ?
Non ! la jeune ouvrière efface bien des dames.

Si je ne consultais qu'un enivrant espoir,
Je me laisserais prendre au piège qu'on me dresse,
Plus d'un esprit malin me pousse au mal, ce soir,
La voix du tentateur me flatte et me caresse...
Mais mes sœurs rougiraient de ce honteux bonheur,
Ma pauvre mère, hélas ! s'en irait dans la tombe !
O mère ! ne crains pas que ta fille succombe,
Tu pourras l'embrasser, fière de son honneur !...

Pardonne-moi ! c'était comme un accès de fièvre
Qui me brûlait la tête et faisait tournoyer
L'esprit de ton enfant, en dévorant sa lèvre.
Vive le souvenir de notre cher foyer !
Je revois ta demeure et ta blonde quenouille,
Car, tu files toujours, ainsi qu'au bon vieux temps ;
Et le petit enclos, plein de fleurs au printemps,
Et... mon beau fiancé !... tiens ! mon regard se mouille.

C'est un gars bien loyal, un brave Dauphinois,
Que Simon, ton filleul, fermier de la montagne;
Il pâlissait souvent rien qu'au son de ma voix;
Je serai, quelque jour, son aimante compagne,
En attendant, je dois rudement travailler;
Est-ce si difficile! Oh! non, dans ma mansarde,
Brillera le courage, et le Ciel me regarde...
A l'œuvre maintenant au lieu de babiller!

ADÈLE SOUCHIER.

AUBE NACRÉE...

Aube nacrée, aube d'argent,
Ceins ta claire écharpe flottante,
Avant que l'étoile éclatante
Ait éteint son scintillement.
Aube nacrée, aube d'argent,
Sur nos lèvres d'amour grisées,
Répands la fraîcheur des rosées!

Aurore blonde, aurore d'or,
Enflamme, jusqu'aux lointaines vagues,
Les forêts, les grèves, les vagues,
Les champs qu'égaiera Messidor.
Aurore blonde, aurore d'or,
Sur les monts où l'astre se lève
Fais éclore la fleur du rêve!

Matin tout de gloire et d'azur,
Anime les joyeux orchestres
Perdus dans les mousses alpestres,
Les prés, les bois et le ciel pur,
Matin tout de gloire et d'azur,
Pour faire oublier que tout passe,
Enivre la terre et l'espace!

CHARLES LAUBIÈS.

JACQUEMART

A la mémoire de M. B. Izier,
mon regretté Maître.

Radieux, le Soleil traverse enfin l'Espace,
Sa divine lumière, empourprant les sillons,
Efface de la Nuit jusqu'à la moindre trace;
Et lance, Jacquemart, ses premiers carillons!...

Ainsi, tous les matins, lorsque le jour commence :
— « Allons! debout! dit-il, en son rude parler,
« Oui! c'est assez dormi!... Hors du lit qu'on s'élance!...
« Qu'à l'atelier, chacun, se dépêche d'aller!... »

Et les gais compagnons se rendent à l'ouvrage :
Ils savent obéir à l'antique sonneur
Qui prêche par l'exemple et qui, plein de courage,
Par tous les Temps demeure à son poste d'honneur!

∴

Jacquemart dit encor quand le soleil expire :
— « Le labeur doit cesser dès que le soir descend!...
« Laisse là tes outils, Artisan, puis respire...
« C'est assez travaillé; finis vite : on t'attend!...

« Et, sur le champ, rejoins ta petite famille
« Ta femme si fidèle, en ton humble maison,
« Auprès du Chérubin qui, gentiment, babille
« Et qui te distrait tant, ô brave compagnon!... »

L'atelier, à ses mots, rapidement se ferme :
De leur dure journée ils ont gagné le prix
Les heureux travailleurs qui s'en vont d'un pas ferme;
Et sonne, Jacquemart, la rentrée au logis!...

∴

Jacquemart, tout à coup, déchire le silence
Par les sombres appels de sa puissante voix.
On dirait qu'il halète, il tinte sans cadence,
Il gronde sourdement comme un fauve aux abois :

— « Au feu, dit-il, au feu ! Terribles sont les flammes
« Qui dévorent, là-bas, au fond de la Cité
« Une pauvre maison pleine de jeunes âmes,
« A l'aide, à l'aide! Au nom de la Fraternité!... »

Par ces cris déchirants sa voix semble alourdie!...
Mais, bientôt, dans la rue, apparaissent des gens
Qui, réveillés soudain, courent à l'Incendie.
Dont les lueurs, au Ciel, ont des reflets sanglants!...

∴

Jacquemart sonne encor; on n'entend qu'un murmure.
Son bruyant carillon est devenu joyeux;
Il tinte doucement; depuis longtemps il dure
Et s'envole, léger, sous la voûte des Cieux :

— « Chantez, répète-t-il, puisque c'est jour de fête!...
« Chantez ! Chantez en chœur ! Chantez, mes chers enfants!.
« Oubliez vos soucis!... N'ayez que joie en tête
« Car les vrais Romanais sont toujours triomphants!...

« Délaissez librement la vaine Politique
« Et faites l'union complète des partis!...
« Contentez-vous, enfin, d'aimer la République
« Ou d'adorer la France en notre beau Pays!... »

Romans 1894.

Albert Gerin fils.

TABLE DES MATIERES

SUPPLÉMENT

RÉSERVÉ

AUX ECRIVAINS NON DAUPHINOIS

JEHAN ECREVISSE
Directeur littéraire.

GABRIEL MONAVON
Président des Concours.

Secrétaires de la Rédaction :
ALEXANDRE MICHEL, A. D'ARVILLIERS.

BICYCLISME

A M. Petit.

Engouffrons-nous au fond des perspectives bleues !
Je vis ! J'ai déroulé le clair ruban des lieues,
Et voici que la villè est loin !
Loin, les soucis, et les labeurs, et la mémoire,
Et la stupide erreur de braire vers la gloire
Comme les ânes vers le foin !

J'ai bu du matin frais, j'ai bu du paysage,
Et, mâchant de l'azur, j'ai fait sur mon passage
Le bruit du vent dans les roseaux :
Tout est beau, tout est bon, tous les vers sont sublimes,
Et mon rêve entraîné passe en criant des rimes
Dont s'épouvantent les oiseaux !

Je suis le frère ému des vives hirondelles
Et les merles m'ont vu descendre à grands coups d'ailes
La pente rose des vallons :
Les bois sont verts, le ciel est bleu, la terre est blonde,
Je suis le dieu Mercure envolé sur le monde
Avec des ailes aux talons !

Je suis l'ardent Eurus qui glisse dans la joie,
Je nage dans un bain d'aurore, et je me noie
Dans les parfums vaporisés :
Ainsi qu'entre les bras d'invisibles maîtresses,
L'air m'emporte en chantant sur un vol de caresses
Et me berce dans des baisers !

Je plane! J'ai jeté la lourdeur coutumière,
Ma fulgurante Elswick, bousculant la lumière,
Heurtant des rayons de soleil.
File, éclairs d'aciers blancs au travers d'un orage,
Et le sol oublié n'est plus qu'un grand nuage
Que je repousse de l'orteil !

Et nous passons, deux en un seul, l'homme et la chose,
Et nous sommes, mêlant l'effet avec la cause,
Le Centaure au siècle de fer :
Souple comme un félin, douce comme une femme,
Mon Elswick au cœur prompt est un peu de mon âme,
Puisqu'elle est un peu de ma chair!

Et pourtant, ô Petit, mon maître, j'étais triste,
Dans les jours où, quittant ton manège et ta piste,
Tu m'ouvris l'horizon nouveau :
Bienfaiteur des poumons, des muscles et des rêves,
O Petit, c'est par toi que les douleurs sont brèves
Dans mon cœur et dans mon cerveau !

Tu m'as rendu l'amour de vivre par ma bête,
Et de tous les néants qui m'enfièvrent la tête
Tu fais cette réalité
Qu'ayant voulu renaître et vivre, je renaisse
Pour aller rajeunir mon reste de jeunesse
Dans la jeunesse de l'été !

Libérateur qui m'as rendu l'amour de vivre,
Toi qui me fais joyeux, puisque tu m'as fait ivre
Comme Noé, je te bénis,
Et du fond reconquis des bonnes solitudes
Les vers que je t'écris sont pleins de gratitudes,
Puisque les bois sont pleins de nids !

EDMOND HARAUCOURT.

TRISTESSE

Il est des heures dans la vie
Où l'âme sanglote tout bas ;
Elle est comme la fleur flétrie,
Pourtant elle ne souffre pas.

Elle languit faible et plaintive,
Elle craint l'aile du zéphir,
Elle est comme la sensitive
Qu'une caresse fait mourir,

Et rien, plus rien ne l'intéresse
Ni les roses, ni les amours,
Hélas! pas même sa tristesse
Ni le souvenir des beaux jours.

Elle a ployé ses blanches ailes,
Elle a fermé ses tendres yeux,
Dédaignant les brises nouvelles
Et la douce clarté des cieux.

La vie à cette âme affligée
Fut bonne et clémente pourtant;
Elle l'a toujours protégée
Comme une douce et chère enfant.

Mais qui sait pourquoi les étoiles
Dans les splendeurs des nuits d'été,
A l'ombre discrète des voiles,
Sont tristes pour l'éternité !

LÉON GRENET.

11e Concours — 2e Prix — 2e Section

SOLO DE COR, AU CRÉPUSCULE

C'EST l'heure exquise où, dans la nue,
Le jour par degrés diminue,
Faisant place aux ombres du soir ;
Du sol plus frais, des bois, des plantes,
Milles odeurs, douces ou troublantes
Montent, comme d'un encensoir.

Le crépuscule étend ses voiles,
Déjà s'allument les étoiles ;
Confuse, la lueur s'enfuit.
C'est l'instant de la rêverie,
Où l'âme se recueille et prie
Pendant que s'avance la nuit.

Lentement la lune se lève.
Dans une immensité de rêve,
Apparaît son disque argenté,
Comme un globe de porcelaine,
Inondant les monts et la plaine
Des flots de sa blanche clarté.

Tout bruit s'éteint. Dans la ramure
Seul, un vague et discret murmure
Ajoute au charme du décor :
Soudain, déchirant le silence,
Vibre, tonne, éclate, s'élance
Le son majestueux du cor...

Tout aussitôt, foudre qui gronde,
La basse perçante ou profonde
De tous les échos d'alentour,
Répercutant le son qui passe
A travers les champs de l'espace
Tonne, éclate, vibre à son tour.

Sauvage et rude symphonie !
On dirait qu'un puissant génie,
Géant de l'Olympe exilé,
Dans un crescendo formidable
A chaque fée insaisissable
Offre un concert échevelé.

C'est la farouche mélopée
Excitant la meute occupée
A lancer, au milieu des bois,
Le cerf dont elle suit la trace;
C'est l'hallali cruel qui glace
Le pauvre animal aux abois.

Cette fanfare ardente et large
C'est le clairon sonnant la charge,
Couvrant les râles des blessés ;
C'est le dur fracas de l'orage;
C'est le bruit des flots pleins de rage
A l'assaut des rocs convulsés.

Mais déjà la clameur s'apaise :
Par une ineffable antithèse,
La sonorité décroissant,

L'allégro, d'allure stridente,
Devient un gracieux andante;
Le cuivre se fait caressant.

Maintenant, c'est l'onde calmée
Berçant la rive parfumée
De son mystérieux frisson;
Puis ce n'est plus qu'un léger trille
Qui, dans le lointain s'éparpille;
Puis l'écho s'endort... plus un son!

Alors, dans la douceur charmante
De la nuit, dont la lune augmente
L'attrait mélancolique et pur,
L'âme, loin du monde frivole,
S'émeut, ouvre l'aile et s'envole,
Dans un beau rêve, en plein azur.

Louis Martel.

(11° Concours — 2° Prix — 3° Section)

LA LÉGENDE DE LA LIBELLULE

Dans la clairière verdoyante où les gentils rayons jouent à travers les branches des arbustes, au pied d'un vieux chêne qui assiste, morose, à l'éveil de la nature en fête, se traîne péniblement un pauvre ver de terre. Blessé, mourant, il veut revoir une dernière fois le ciel bleu, le beau ciel où reviennent le soir les petites étoiles qui le font rêver parfois. Et il continue sa suprême course à travers des brins d'herbe compatissants.

Au bord du sentier ombreux qui fleure bon la verveine et les fleurettes sauvages et qui se perd dans un lointain vert, une violette des bois dans tout l'éclat de sa jeune floraison embaume de son parfum pur l'air où volent, éperdues, des tendresses confuses.

Et le pauvre ver agonisant arrive auprès de la violette heureuse. Il se sent mourir et s'arréte, n'en pouvant plus.

— Malheureux! quel méchant t'a fait du mal, lui demande doucement la fleur modeste, qui t'a meurtri de cette horrible façon ? Serait-ce la chûte d'une feuille ou le choc de deux grains de sable entre lesquels tu seras resté pris!... Mais je suis trop curieuse, pardonne-moi, ami, et dis-moi ce que je puis faire pour soulager un peu ta misère.

— Madame, répondit faiblement l'infortuné, je vous remercie de votre charité, mais vous ne pouvez rien pour moi. Tout à l'heure, comme je sortais pour aller voir un camarade qui est grillon tout près d'ici, un homme insouciant m'a écrasé sous son talon et je vais mourir... Je ne vous demande qu'une grâce. Laissez-moi rendre mon dernier soupir à vos pieds et peut-être que mon âme ira sur l'aile de votre parfum jusqu'au séjour mystérieux où scintillent les petites étoiles amoureuses.

— Cependant, si je ne puis te rendre la vie, reprit la violette, je veux du moins essayer d'adoucir ta souffrance. Approche-toi près, bien près, et je vais poser sur ta blessure mes pétales soyeux. Tu t'endormiras doucement et je te promets de ne pas parler à mes sœurs pour ne pas troubler ton agonie.

Ainsi fit la violette et le ver de terre sentit un grand apaisement l'envahir et une douce torpeur l'emporter loin, bien loin... Peu

à peu, la clairière prit un aspect de deuil car les choses et les êtres ont entre eux des liens secrets et puissants :

Les rayons fous cessèrent de lutiner les branches.

La brise gémit dans les grands arbres.

Les oiseaux commencèrent un chant funèbre.

Le vieux chêne lui-même sortit de son indifférence et ses rameaux s'inclinèrent tristement vers le sol.

Le ver de terre se mourait....

Or, vint à passer une bonne fée qui allait présider au mariage de deux fauvettes. Surprise, elle s'arrêta en voyant la douleur de ce coin de la nature.

— Bonne fée, lui murmurèrent les rayons, sauve le pauvre ver de terre!

— Bonne fée, cria la brise, conserve l'existence à ce malheureux!

— Bonne fée, chantèrent les oiseaux, guéris notre camarade blessé!

— Bonne fée, gronda le chêne, j'ai trois cents ans, fais-moi périr, mais rends sa jeunesse à ce petit qui meurt!

Et de tous les côtés montèrent des voix innombrables, argentines, claires, aiguës, légères ou formidables qui criaient :

— Bonne fée!... Bonne fée?...

Emue, la fée s'approcha.....

— Je veux compléter ton œuvre, dit-elle à la violette, et puisque tes pétales ont soulagé ce misérable, ils y resteront et l'aideront à se créer une nouvelle vie. Pour toi, tu seras le symbole de la modestie virginale qui fleurit dans l'ombre et le silence.

Sur ces mots, elle disparut et le ver de terre se sentit soudain renaître. Les pétales qui l'enveloppaient se changèrent en ailes d'azur et il s'envola avec les oiseaux et les rayons joyeux, puis se posa sur une feuille du vieux chêne qui sourit.

Ainsi naquit la libellule qui, le soir, voltige près des sources tandis qu'au ciel s'épanouissent les petites étoiles.

Georges BRUNOT.

SOUVENIR DU CHATEAU D'IF

Hommage affectueux de la Muse
à Marie Givry.

I

Je n'ai pu l'oublier ce retour du Château,
Par une mer houleuse et couverte d'écume,
A l'heure où chaque phare aux feux changeants s'allume...
Nous nous tenions debout sur le pont du bateau;

La vague se creusait à la poupe, et la brise,
Cette brise de mer si fraîche vers le soir,
Nous soufflait au visage... Il fallut nous asseoir
Car le bateau dansait sur chaque lame grise...

Oh! le doux souvenir! Là-bas, vers l'orient,
Tout se plaquait d'or vif dans la nâcre pâlie :
Du doigt tu me montrais la Grèce et l'Italie,
Et ton œil contemplait l'azur en souriant!...

Nous restions seuls, émus plus que je ne puis dire,
Serrés l'un contre l'autre, et la main dans la main.
Sans doute, il t'en souvient! C'était au lendemain,
Chère! de notre hymen!.. Et c'était du délire

Que de rester ainsi déguisant notre émoi.
Sous le vent et l'embrun, dans l'ivresse de l'âme,
Riant à pleine voix, soudain, lorsque la lame,
Soulevant le bateau te poussait contre moi!

Oh! combien je t'aimais, de la foule isolée,
Dans ce cadre superbe et puissant de la mer!...
Et ravis et troublés, sans souvenir amer,
Nos âmes vers l'azur prenaient leur envolée!

O doux moments d'extase! ô jours délicieux!
Des luttes de la vie, inoubliable trêve!...
Tandis que nos pensers se mouraient dans le rêve,
L'encens pur de nos cœurs montait au fond des cieux!

II

Beau souvenir! La mer de plus en plus houleuse,
Le soir, plein de grandeur, déployant ses décors ;
Les ombres se mêlant à la clarté des ors ;
La nuit tombant au loin, sombre et majestueuse!...

Les phares éclairaient déjà l'obscurité;
Et, dans le clair-obscur de l'horizon, les voiles
Semblaient. sur le ciel gris déjà semé d'étoiles,
Des ailes d'alcyons en pleine immensité!

O mer! ô flot chantant! étranges symphonies
Exhalant dans les airs leur hosanna vainqueur,
Quand je taisais ému l'hosanna de mon cœur,
Mon âme, dans vos bruits, trouvait des harmonies.

C'est vous qui murmurez, flots au rythme berceur
Sur l'onde molle et calme aux rayonnements blêmes ;
Et c'est vous qui râlez, pareils à des blasphèmes,
Les cris sourds de la vague à la vague sa sœur.

Tu m'as fait ce soir-là passer dans tout mon être
Un tout autre frisson que le frisson des bois,
O toi que je voyais pour la première fois,
Mer, que je désirais depuis longtemps connaître!...

Ah! plus d'un passager dut rire de nous voir,
Pareils à des enfants, les cheveux à la brise,
Et le regard perdu dans l'immensité grise
Où filtraient égarés quelques rayons du soir!

Je me serais cru seul emporté par la lame,
Tout enivré d'extase et de ravissements,
Si tes doigts à mes doigts, par de doux serrements,
Chère! n'avaient trahi le trouble de ton âme.

III

Quand je quittai le ciel, je retrouvai tes yeux...
Là-bas, l'astre avait clos sa brumeuse paupière :
La nuit tombait plus noire... Au loin les quais de pierre
Des deux ports s'allumaient... on entra dans le Vieux...

En me penchant vers toi, je vis que ta prunelle
Conservait l'eclat pur des flammes du couchant...
Et la sirène en vain souffla son dernier chant,
Tes yeux, du souvenir, m'ont gardé l'étincelle!

1er Janvier 1893.

P. Givry.

SONNET

Dans mon pays, au bout des plateaux granitiques,
Au fond des vals muets où l'on marche en songeant.
Entre le ciel austère et le sol indigent,
L'amour et la bonté sont les seuls viatiques.

Quand on meurt, les sapins vous chantent des cantiques.
Pas de désespoir creux, pas de deuil outrageant!
Et, dans l'odeur des prés, les clochettes d'argent
Montent plus vite à Dieu que tous les glas mystiques.

C'est donc là que je veux mourir. Si près du ciel,
J'aurai, pour les élans du voyage éternel,
Moins d'espace à franchir et moins d'essor à prendre.

Mon cœur a débordé d'un amour infini;
C'est dans l'air bien-aimé que je veux le répandre
Comme une âme d'oiseau reste autour du vieux nid.

Charles Fuster.

INVOCATION

Belle vierge aux yeux noirs dont le cœur plein de flammes
Allume des foyers dans le cœur des humains,
Viens réchauffer le mien; toi qui troubles les âmes,
Je t'implore à genoux, tendant vers toi les mains.

Mon cœur troublé souvent par maint amour volage
Ne croyait plus jamais pouvoir souffrir l'amour;
Mais je t'ai vue, alors, comme fuit un nuage,
Mes sentiments d'horreur s'envolent tour à tour.

Tâche que cet amour dure autant que ma vie;
En donnant du bonheur à chacun de mes jours,
Ange céleste, fais que mon âme ravie
N'appartienne qu'à toi, soit ta chose toujours.

Pour moi, désabusé des amours éphémères,
Je veux, cher ange, à toi pour toujours m'attacher,
Tes yeux me font rêver des délices sincères;
Aussi, je le promets, je veux toujours t'aimer.

Louis Bouliérac.

LE MOIS

ARTISTIQUE, DRAMATIQUE ET LITTÉRAIRE

A Monsieur Georges d'Esparbès.

Lui

Jadis, à l'Académie de la rue St-Jacques, accoudé sur la table grossière où se lit encore, gravé dans le bois, le nom de Murger, j'aimais à rêver, entre deux absinthes, la pipe aux dents, le regard perdu.

Dans la petite salle — deux mètres sur deux, à peu près, — nous étions bien quinze; monde très mêlé : deux ou trois potaches imberbes, tout émus de se trouver dans le vieux sanctuaire où vibrèrent les vers des romantiques aux absalonniennes chevelures, où Rodolphe et Marcel burent des baisers sur les lèvres de Musette et de Mimi, où plus tard la jeunesse républicaine du Quartier s'emballait aux fougueuses périodes de Gambetta; Gardrat, mort récemment à Ste-Pélagie, anarchiste, fort comme un bœuf, et qui n'eût pas tué une mouche; un sculpteur au nom en ki, célèbre aujourd'hui ou mort de faim, je ne sais...; puis des peintres, des jeunes, qui pour avoir de quoi s'acheter des tubes et des toiles, un jour, passèrent la blouse blanche des badigeonneurs et furent s'embaucher au Champ de Mars, aux chantiers de l'Exposition; que sais-je?... cette vieille ivrognesse, bancroche, brèche-dents qui vidait nos fonds de verre abandonnés; puis les maîtresses de l'un ou de l'autre : Cyprien ! une cerise à l'eau-de-vie! — de deux sous — pour quatre! — Tout cela criait, chantait, buvait; — à travers la fumée dense, les caricatures pochées sur les murs prenaient des allures fantastiques d'apparitions.

Au milieu des fusains, brossés à l'huile, telle une fresque sur un mur maculé, l'arme au pied, le nez en bec d'aigle plongeant dans les moustaches tombantes, hautes guêtres montant à mi-cuisse, un grognard se campait, signé Orange; le nom d'un habitué, inconnu alors, quasi célèbre aujourd'hui; vous vous rappelez cette toile épique : la Colonne?

Ce grenadier, dans la brume des songeries, c'était pour moi

l'Iliade française, cette épopée qui commença à Jemmapes pour finir à Waterloo, ce drame lyrique ayant pour *leit motir* la Marseillaise, et pour finale le mot de Cambronne.

Et, dans la fumée, il disparaissait « l'ancien »; le mur sale se fondait en un horizon immense où grouillaient des masses armées; puis, nette, sur une éminence, se dessinait une mince silhouette grise, lorgnette au poing, sur un cheval blanc; IL surgissait, Celui qui fut le dieu de mon enfance..., car nous autres, les petits qui souffrirent de la faim dans Paris ceinturé de flamme et de fer, nous les fils des vaincus, nous avons eu pour idéal unique ceci : la victoire... et qui donc l'incarnait? LUI, toujours lui!... dans nos jeux de bambins, quand nos turbulentes cohortes, sous l'œil paternel des vieux invalides, prenaient d'assaut les bancs du square, sabre de fer blanc au clair, entraînant mes soldats de huit ans, moi, le général, je criais fièrement : « Je suis Napoléon, moi! »

*
* *

Napoléon! — depuis je l'ai revu. L'autre soir, à Cluny, dans une revue... de fin d'année. Et voici ce que j'ai vu : un fantoche, un paillasse, tapant sur le ventre du compère et lutinant la commère : Napoléon intime. Il paraît que c'est le titre d'un ouvrage récent; — au Nouveau-Cirque, au Vaudeville, à la Porte-Saint-Martin, des cabots ont endossé la légendaire redingote grise et coiffé le petit chapeau. C'est une épidémie; là où un Homère devrait tendre les cordes de la lyre, Scaramouche gratte la guimbarde!

Eh! bon Dieu! tout comme un autre, j'ai lu l'histoire, je sais qu'Il ne fût qu'un homme et qu'il commit des fautes et peut-être des crimes. Mais je sais aussi que pour toucher à un homme comme celui-là il faut être de sa taille et s'appeler Victor Hugo. Je ne suis point bonapartiste, — qu'on me pardonne de parler politique — je suis un républicain et un bon, j'ai fait mes preuves, mais j'enrage de voir des sots aboyer autour d'un Génie, de voir des bateleurs appuyer leurs tréteaux sur le mausolée où le Soldat repose au milieu de ses braves; j'enrage de voir des barnums, pour remplir leur escarcelle, gratter les abeilles d'or du manteau d'hermine et de pourpre.

Il s'est fondé une ligue contre la licence des rues, et en son nom on veut empêcher de danser en rond les étudiants et leurs amies à la... jambe légère; quand donc se fondera la ligue du respect des grandes figures nationales? la ligue des Français, sans distinction de secte ou de parti, de ceux qui admirent Notre-Dame sans s'inquiéter de ce que l'on peut faire dans cette mer-

veille d'art, et si l'on y prie Javeh ou la Déesse Raison, de ceux qui rougissent de voir Jeanne d'Arc, côte à côte avec Charlemagne, l'empereur *à la barbe florie*, chevaucher au milieu de cabotines montrant... la source de leurs revenus (toujours au théâtre Cluny...) — Quand donc?... dites-nous cela, vous Monsieur d'Esparbès, vous dont le nom claironne comme une charge guerrière, vous qui écrivîtes « *la Légende de l'Aigle* », vous qui comme moi, toutes proportions respectueusement gardées, ne voyez en Napoléon qu'une figure de rêve, que le héros immense de l'une de ces fabuleuses épopées chères au rêveurs...

Oh! nos illusions, nos légendes, nos envolées dans nos souvenirs du passé, nos admirations d'enfant ou de poète, on nous les brise, on nous les souille, on nous les macule de fange et de ridicule!... Roméo a des roufflaquettes et Juliette fait le trottoir, Pétrarque parle argot et Laure lève la jambe, Jehanne la Pucelle joue à Cluny et Napoléon est un pître... mais par pitié, que nous restera-t-il donc, à nous qui aimons à nous évader dans les nuages du songe, à nous qui malgré tout et malgré tous, voulons voir grand et voulons voir beau?... à nous qui croyons encore que la boue de la vie peut engendrer des fleurs... — Le réel?... C'est trop laid!

Louis GRANDVILLIERS.

P. S. — Pardonnez-moi un vilain accès de mauvaise humeur, vous qui m'aurez lu; et permettez-moi de me reprendre; le réel n'est point si laid, puisque, en l'honneur de la nouvelle année, je puis serrer franchement vos mains, Messieurs, et baiser vos doigts blancs, Mesdames, en vous offrant mes vœux, respectueusement.

L. G.

MORTE !

Les éclairs, la foudre et l'orage
Au loin se déchaînaient soudain,
L'oiseau blotti dans le feuillage
Ne chantait plus son gai refrain.

Sous l'épaisse et verte ramure
Nous n'entendions plus aucun bruit :
Battements d'ailes, doux murmure,
Dans le silence de la nuit...

Lorsque tout à coup, le tonnerre
Annonçant l'heure du trépas,
Grondant et secouant la terre
Vint presque éclater sous nos pas.

Troublee et toute frémissante,
Je vis son regard s'obscurcir ;
Et de sa poitrine haletante
J'entendis tomber un soupir !

Hélas ! en cet instant suprême
Anéanti, fou de douleur,
Au ciel, je lançai l'anathème
Rempli d'épouvante et d'horreur.

Mes cris, mes appels de détresse,
N'ont point calmé mon désespoir,
Et je garde au cœur la tristesse
De ne jamais plus la revoir...

La mort ! la mort ! me l'a ravie
Et je reste seul ici-bas.
Faut-il s'attacher à la vie
Quand l'âme saigne à chaque pas !

Chantez ! chantez ! pauvres oiselles,
Chantez ! c'est par un soir de mai
Quand reviennent les hirondelles,
Quand l'air est tiède et parfumé.

Qu'une douce voix s'est éteinte
Jetant son dernier chant d'amour ;
Mon cœur d'où s'exhale une plainte
Hélas ! s'est brisé sans retour.

En proie aux plus vives souffrances,
Sans espoir et sans lendemain,
Sans amour et sans espérances,
Triste ! je poursuis mon chemin.

Les bois, les fleurs, me parlent d'elle,
Et je ne suis vraiment heureux
Que lorsqu'un ami précieux
Me tend une main fraternelle !...

24 Février 1893.

HENRI PEYRE.

SOLITUDE (1)

I

LOIN de Vous, sous les cieux désolés de l'automne,
Combien l'heure qui naît est lente et monotone !
Le Temps semble suspendre en l'espace son cours,
Et les jours qui jadis fuyaient joyeux et courts,

(1) Pièce retranchée du volume : « Pour l'aimée, » qui vient de paraître.

Comme fuit, en l'azur, le vol d'une colombe,
S'enlizent, aujourd'hui, dans la neige qui tombe...
L'arbre pleure ses nids dévastés, et mon cœur,
Meurtri par la tristesse et par l'ennui vainqueur,
Se lamente en le deuil de ses chansons éteintes.

Je veux, ce soir, je veux cesser toutes mes plaintes!
Je veux, ô ma très Belle, égrener dans mes vers
La fleur du souvenir et l'or de vos yeux clairs.

II

Avez-vous souvenance encore
D'un soir où, votre bras au mien,
Nous allions, le cœur plein d'aurore,
Timides et ne disant rien?

Vénus, l'étoile enchanteresse,
Nous contemplait du haut des cieux
Et faisait luire une caresse
Dans la clarté de vos grands yeux.

Vous en souvenez-vous, ma Reine?
Près de nos parents vigilants,
L'âme radieuse et sereine,
Nous marchions tous deux à pas lents.

Je vous ai dit de tendres choses,
Des choses d'amour, n'est-ce pas?
Car vos deux lèvres, demi-closes,
Me répondirent « oui » tout bas!

Avez-vous souvenance encore
De mon bonheur, de votre émoi,
Quand votre tête, ô mon Aurore,
Sourit et s'inclina sur moi?...

III

L'heure me semble ainsi plus légère, moins sombre.
J'oublie et le ciel gris qui m'accable et le nombre
Des matins sans soleil et des soirs sans azur,
Soufferts loin de vos yeux irradiés d'or pur !

ALEXANDRE GOICHON.

IL NEIGE

A Mademoiselle Anna Thibaud,
artiste lyrique, sur ses rimes
dans « Il neige ».

PENDANT que la terre est couverte
De blanche neige, et que le froid
Rend la forêt triste et déserte,
Peut-on vous parler sans effroi ?
En attendant que les grands arbres,
Aux longs cheveux de courtisans,
Versent sur nos vénérés marbres
Leurs pleurs ; et, loin des médisants,
Sans employer aucun manège,
Peut-on vous prendre les deux mains,
Tandis que sur tous les chemins
Il neige ?

Votre plume mutine et preste
Gaîment soulève le jupon,
Nous montre une jambe... et le reste
Sous un regard doux mais fripon.
Voyons, peut-on rester morose

Devant un gai talent nouveau,
Surtout quand deux lèvres de rose
Chantent à griser le cerveau?
Continuez votre manège,
Dites-nous des mots polissons;
Tant pis, ma foi! si nous glissons :
Il neige!

Le soir, assise auprès de l'âtre.
Lisez-vous quelquefois tout bas?
Alors, d'un esprit qui folâtre,
Veuillez accepter ces ébats.
Qu'ils parfument vos mousselines,
Et rendent vos rêves joyeux,
Jusqu'à cette heure où des collines
Descend l'aurore à vos beaux yeux.
Si l'amour avec son manège
Un peu tard au lit vous surprend,
Gardez-le donc en murmurant :
Il neige!

L'heure a beau sonner d'être sage,
Je chante du matin au soir
Les seins gonflés sous le corsage,
Les belles formes pour s'asseoir!
Amis, que le printemps renaisse!
Qu'importe qu'on soit jeune ou vieux :
Cueillons la fleur de la jeunesse
Pour ne pas être soucieux;
Et du Temps l'éternel manège
Ainsi nous laissera vainqueurs,
En attendant que dans les cœurs
Il neige!

AUGUSTE MAZE.

HEURES CRÉPUSCULAIRES

Le Ruisseau (Stances,

« Contemplant ton œuvre, ô nature!
« Je sens fuir les maux de mon cœur! »

A. G

Dès que le voile obscur du soir,
De ses plis assombrit la plaine,
Aspirant la nocturne haleine,
Près d'un ruisseau je viens m'asseoir...

Là, j'écoute le frais murmure
De l'onde au tour capricieux,
Faisant tressaillir la ramure,
De ses sanglots délicieux...

Je bois la brise molle et douce
Frôlant tes flots diamantés,
Ruisseau! dont les pleurs argentés
Roulent en perles sur la mousse!

.·.

Laisse couler ton pur cristal,
Miroir transparent de l'étoile,
De qui la beauté se dévoile
Comme dans un prisme idéal!

Que ta fraîcheur calme et sereine
Baignant l'azur mystérieux,
S'élève jusqu'au front de reine
De Phœbé souriant aux cieux....

Mêle aussi ta plainte amoureuse
Aux frissonnements du roseau,
Afin que le petit oiseau
S'endorme à ta chanson berceuse.

∴

Gracieux amant des vallons;
Ceinture humide des prairies,
Où, promenant leurs rêveries,
Se mirent les bleus papillons...

Où la marguerite embaumée
Penche ses fleurs de velours blanc,
Pour écouter de l'onde aimée
La chanson au rythme troublant!

O toi, dont le charme m'enivre,
Doux confident de mes douleurs,
A tes soupirs j'unis des pleurs,
Ruisseau! près de qui je veux vivre!

Antonin Granier.

ESQUISSE BIBLIOGRAPHIQUE

Le Bréviaire du Cœur, poésies par Aristide Estienne. Un vol. in-8°, Bibliothèque de la Plume, rue Bonaparte, 31. — Paris, 1893.

Notre fidèle collaborateur, M. Aristide Estienne, l'auteur de l'élégant volume de poésies dont nous venons de transcrire le titre suggestif, nous paraît, sans conteste, appartenir à la pléiade harmonieuse des chantres inspirés par les juvéniles enchantements de la vingtième année. Il en a la grâce à la fois vive et délicate, le charme sympathique et pénétrant. A cette période heureuse de la vie, où le cœur plein d'ardeur et de sève se sent irrésistiblement entraîné vers *l'éternel féminin* comme à la source des inépuisables tendresses, on ne cesse pas de feuilleter avec de douces fièvres, le livre charmant de la jeunesse, le livre d'or du sentiment; et on en extrait des pages émues et mélodieuses, et on en forme un aimable recueil qu'on nomme le *Bréviaire du Cœur*. C'est comme un *memento* d'amour, comme le répertoire des fraîches et gracieuses chansons inspirées par le désir, et que le sourire de la bien-aimée fait éclore en essaims sur les lèvres friandes de baisers.

M. Aristide Estienne semble, en effet, s'être donné tout entier à ce vif et poétique sentiment qui exerce un si tendre empire sur les jeunes imaginations et il est de ceux pour qui paraît avoir été rimé le quatrain suivant :

> En ce monde, l'amour est la seule fenêtre
> Entr'ouvrant l'horizon de toute part fermé...
> Vraiment, ce ne serait pas la peine de naître,
> Si l'on meurt sans avoir aimé

Mais, hélas! la vie nous apprend que les plus douces chansons ne sont point exemptes de soupirs. Aussi la note mélancolique se mêle-t-elle parfois aux *antiennes* amoureuses qui émaillent les pages du gracieux *Bréviaire*. Elle y ajoute un charme plus intime et plus profond, qui éveille plus aisément dans les cœurs des échos sympathiques et mystérieux.

Nous voudrions, par quelques citations, donner une idée de la poésie émue de M. Aristide Estienne; mais l'espace nous est mesuré. Nous devons dès lors nous contenter, pour intèresser nos lecteurs, de reproduire quelques phrases significatives empruntées à l'aimable préface dont M. Léon Deschamps a enrichi ce joli *Bréviaire*, à l'usage des amoureux. — « Si votre âme est « aimante et confiante, abandonnez-la tout entière à la mélopée « attendrie de cette jeune inspiration; laissez-la reposer et se « bercer au rythme alangui de ces vers; en un mot, supposez « être pendant une heure en face d'un frère qui vous parle et vous « révèle votre propre pensée; — et, de sa peine et de la vôtre, « de l'expression de ses sentiments ainsi partagés, il fera naître la « joie, la joie esthétique et souveraine, but de toute poésie?... »

Gabriel MONAVON.

SUPPLÉMENT

RÉSERVÉ

AUX ECRIVAINS NON DAUPHINOIS

AUBÉPINE

Tout le long du chemin, aux cimes des buissons
L'aubépine a neigé ses fleurs de neige rose,
Où le vol caressant des papillons se pose,
Où se piquent les doigts amoureux des garçons.

Tout le long du chemin s'égrènent les chansons
Dont le printemps joyeux chasse l'hiver morose.
Sur la rose en bouton, sur la lèvre mi-close,
L'haleine des baisers met les mêmes frissons.

C'est le temps où si bien s'endort toute souffrance
Que le souvenir même est fait d'une espérance,
Approchez-vous, madame, et donnez-moi la main,

Et pensons tous les deux à cette même chose,
Qu'au jour où nous avons pris le même chemin,
L'aubépine neigeait ses fleurs de neige rose!

ARMAND SILVESTRE.

NOCTURNE

Ouvrant ses beaux yeux noirs piqués d'or, la Nuit douce
Ferme languissamment les beaux yeux bleus du Jour;
Ses pieds fins et légers se posent sur la mousse,
Et dans ses voiles frais flotte un parfum d'amour.

Emeraudes de feu qui tombent de ses bagues,
Les pâles vers luisants constellent son chemin,
Et, sous le vaste ciel peuplé de formes vagues
Son souffle délicat semble un soupir humain.

Voluptueuse et lente, et promenant son rêve
Au bord des bois muets et près des sombres eaux,
Elle voit l'Océan s'assoupir sur la grève,
Et le sommeil des lacs parmi les grands roseaux.

Elle dénoue alors sa longue tresse brune,
Et, dans l'immense paix des horizons dormants,
Elle prend le miroir d'argent du clair de Lune,
Et peigne ses cheveux semés de diamants.

Paul Bourget.

LA PATRIE

Aimer ton sol, tes bois, tes fleuves, tes rivières,
Tes monts aux pics neigeux, tes coteaux enchanteurs,
Ton soleil et ton ciel, ton langage et tes mœurs,
Ne voir rien d'aussi pur par delà tes frontières.

Chanter vers le matin tes prouesses guerrières;
Se souvenir le soir de tes nobles douleurs;
Eclore de tes ris; s'endormir dans tes fleurs,
Et reposer enfin sous tes tombales pierres,

Ce sont-là les désirs chers à tous tes enfants.
Et, sur tes blonds chemins nous marchons triomphants,
Heureux de respirer ton magique dictame.

O mot sublime et fier tu seras éternel!
Que deviendraient nos cœurs si nous n'avions ton âme,
Pour t'aimer, ô Patrie et vivre sous ton ciel!

JOSEPH LOINTIER.

L'IDYLLE PASSÉE

A Mlle E. B.

Oh! comme un vieux rêve apaise
Les chagrins des jours mauvais!
J'avais sept ans, elle seize.
Je lui dis que je l'aimais.

Je l'adorais... Etait-elle
Blonde ou brune? Je ne sais.
Je cueillais des fleurs pour elle
Dans les prés où je passais.

Près d'un hallier solitaire
Ombragé d'arbres discrets,
Avec beaucoup de mystère
Je lui contais mes secrets.

Mes rêves frileux et frêles
Sont partis... Mais le passé
En moi-même bat des ailes
Ainsi qu'un oiseau blessé.

Et, sous son linceul de cendres,
Mon cœur triste et dépeuplé
A parfois des retours tendres
Vers cet amour envolé.

JEAN APPLETON.

SIMPLE PROSE

A mes chers Amis, M. et Mme Léon Carlier.

Tout est calme. Déjà les premières lueurs de l'aurore montent à l'horizon, lueurs pâles, confuses encore en l'ombre qu'elles envahissent et qu'elles pénètrent.

Et voici que, bientôt, ces lueurs s'animent, montent encore, puis irradient en clarté. L'orient est ceint d'une large bande de pourpre. Maintenant il s'allume et l'incendie emplit le ciel.

La nature est sortie de son profond et mystérieux recueillement.

Une brise est née ; elle frôle les fleurs encore closes ; son souffle s'embaume aux corolles où des perles scintillent sur le bord, et, sous sa caresse légère, les feuilles s'agitent et bruissent, tandis que les nids s'éveillent...

Dans le bosquet solitaire, indifférent à cette revenue triomphale du monde à la vie, un jeune homme erre, le front penché. La nuit, pour lui, s'est écoulée en pensers amers. Et, à cette heure encore, de son pas lent, il foule la sente déserte. Il songe :

« Qu'est-ce que l'existence, sinon cette route d'écueils, de souffrances et de misères que je commence à parcourir à peine ? Je suis jeune et, pourtant, mes yeux connaissent les larmes ; mon âme, les amertumes ; mon cœur, les désillusions. J'ai goûté à tous les calices ; mais ma lèvre ne s'est point approchée des coupes dont la liqueur, dit-on, donne parfois le bonheur. Je crois qu'elles n'existent pas et que c'est un pieux mensonge de nos aînés. Que m'importe la vie ? Tout me fait horreur, et je fuis le bruit de la foule pour venir m'ensevelir dans le silence et la solitude ».

Et, comme accablé par ses pensées, le jeune poète s'affaisse sur un tronc, la tête entre les mains...

*
* *

Le jour est venu. Le soleil réchauffe la terre. La nature resplendit.

Le jeune homme lève les yeux. Des rayons filtrent à travers le feuillage et l'enveloppent d'une atmosphère lumineuse. Il demeure ainsi, rêveur.

A ses pieds, un petit ruisseau babille sous la mousse et forme, çà et là, de minuscules étangs. Sur l'eau tranquille nagent les larges feuilles des nénuphars, dont les magnifiques fleurs étalent leur splendeur aux premiers rayons.

Plus loin, s'échappant d'un tertre gazonné, une petite fontaine bouillonne dans une vasque profonde, entourée de pâquerettes, de marguerites et de myosotis, se mirant dans son eau vive et limpide.

La brise est plus tiède. Les herbes tressaillent, les roseaux se balancent et la fleur, encore toute craintive, rouvre sa corolle et s'extasie...

Au-dessus de sa tête, parmi le feuillage qui frémit, — ainsi qu'une harpe mystérieuse, — les oiseaux, chantres divins, emplissent l'air de leurs trilles et de leurs refrains.

Et, comme un Dieu, présidant à ce splendide déploiement des merveilles de la nature, dans les profondeurs de l'azur, le soleil étincelle, éparpillant autour de lui, dans les espaces qui flamboient, la pluie d'or de ses rayons fécondateurs.

*
* *

Troublé, le jeune homme se lève. Une étrange et douce émotion le saisit. Cette imposante résurrection à laquelle il vient d'assister lui suscite des pensées nouvelles. Maintenant, il ne veut

plus mourir. Comme tout à l'heure, la fleur, sous le rayon divin, son âme se rouvre à l'espérance, son être, à la vie. Du murmure du vent, de la romance des feuilles, de la chanson des nids, montent des voix graves et mystérieuses qui lui disent : « Jeune homme, tu n'as point le droit de désespérer ! A peine, dans la vie, as-tu fait tes premiers pas. Tu ne sais pas encore, ô pauvre enfant, ce que c'est que la douleur. De la montagne, tu n'as gravi que les côtes les plus riantes et les plus faciles. Sur la route suivie, tu n'as cueilli que les plus belles fleurs. C'est à peine si l'inexorable Temps a emporté tes premières années. Tu maudis la destinée, quelles épreuves as-tu traversées ? Quelles amertumes as-tu ressenties ? Quelles déceptions as-tu éprouvées ? Pourquoi donc ces larmes amères ? Non, tes plaies ne sont pas vives. La main de Dieu, d'ailleurs, sait mettre un baume sur chaque blessure. Chasse tous noirs souvenirs. Reprends courage, ami. N'as-tu pas, devant toi, avec l'avenir, l'immensité de l'espérance ? Sois fort, Poète, et, quoiqu'il arrive, espère encore et va, le regard haut, sur la route, — tout droit...

Emile WAILLIEZ.

L'AURORE

L'Avenir...
C'est le mal effacé!

(Humanité, Le Phare).

A Fabre des Essarts, auteur d' « Humanité. »

I

Poète vous lisez dans le livre immuable
Qui s'effeuille sans fin sous le souffle du temps;
Des siècles qui s'en vont vous avez dès longtemps
Buriné sur l'airain l'image épouvantable,
Et des âges futurs vous chantez le printemps!

Suivant l'essor hautain de votre altier génie,
Nous écoutons vibrer l'ineffable harmonie
De votre lyre d'or;
Les échos qu'émouvait votre chant de prophète,
Ont tressailli d'amour, et leur voix le répète
Plus triomphal encor.

Votre œil a pénétré sous la voûte éternelle,
Et Dieu, pour vous guider, rallume son flambeau;
Des cimes de l'Horeb, ô Moïse nouveau,
Vous annoncez à tous une aurore nouvelle
Qui brille, plus limpide, au fond d'un ciel plus beau.

Vous avez vu le jour de joie universelle,
Où n'existeront plus ni haine criminelle,
Ni mépris, ni besoin;
Pour vous le ciel est clair, — en cela quoi d'étrange? —
Planant plus haut que nous, Aigle aux ailes d'archange,
Vous y voyez plus loin!

II

Avant que le Memnon sonore
Anime son bronze divin,
L'Aigle prédit la blanche aurore,
Qui luit à l'horizon lointain.

Dans l'azur qui palpite et vibre,
L'oiseau royal prend son essor,
Et va, glorieux, fier et libre,
Planer sur un nuage d'or.

Sa voix réveille la Nature,
Du sommeil de la nuit d'été;
Le monde écoute cet augure
Parler seul dans l'immensité.

O silence! Tout dort dans l'ombre,
Le Zéphyre parmi les fleurs,
Philomèle sous le bois sombre,
La Naïade aux sources en pleurs.

Soudain un chant de la montagne
S'élève dans l'azur profond;
Il se répand dans la campagne;
Les blondes étoiles s'en vont.

L'Aurore grandit; l'oiseau chante;
Le Zéphyre s'est éveillé;
La Nymphe, d'une main tremblante,
S'appuie à son marbre mouillé.

Déjà dans les plaines désertes
Les troupeaux suivent le pasteur,
Et les Faunes de branches vertes
Parent le front du Dieu chanteur.

III

Ainsi vous annoncez l'aurore, nouvelle Eve,
Au long voile doré;
La triste Humanité se console et relève
Son front désespéré.

La nuit, qui d'un manteau de ténèbres affreuses,
Enveloppait nos yeux,
Se déchire, et l'azur aux clartés lumineuses,
Réapparait aux cieux.

Poète, si parfois le blasphème, la haine
Poursuivent votre nom,
Si vous avez le cœur ulcéré, l'âme pleine
De fiel et de poison,

Si l'on n'écoute pas vos paroles sublimes,
Poète, un jour viendra,
Où tous ces vils bourreaux deviendront des victimes;
Ce jour vous vengera!

Quant à vous, qui comptez sur la nuit éternelle,
Attendez l'Avenir;
Dans les cieux rayonnants, plus ardente et plus belle,
L'Aurore va venir!

29 Août 1893.

André Thévenet.

A L'AUTEUR DES « FLEURS DE L'OMBRE »

A Alexandre Michel.

Je voudrais connaître, ô Poète,
De vos vingt fleurs le frais bouquet!
Son titre modeste et coquet
Fait songer à la violette;
Il doit t'avoir ravi, pauvrette,
Ton parfum suave et discret.

JACQUES BERRICHON.

11e Concours — 3e Prix — 2e Section

SOUVENIR

Dans Nuremberg, la vieille ville,
Je passais un jour de printemps.
Ce n'était que refrains chantants
Dans Nuremberg la vieille ville.
O le parfum de fraîche idylle!
J'étais jeune, j'avais vingt ans!
Je passais un jour de printemps
Dans Nuremberg la vieille ville.

Chez l'aubergiste des Trois Rois
L'on trinque et l'on chante à la ronde.
La bière est fine, blanche et blonde,
Chez l'aubergiste des Trois Rois.

Mais plus blonde et blanche cent fois
Sa filleule, la Rosemonde.
L'on trinque et l'on chante à la ronde
Chez l'aubergiste des Trois Rois.

Bien qu'elle fût modeste et sage,
Je lui tins maints propos d'amour.
Nous nous chérîmes tout un jour,
Bien qu'elle fût modeste et sage.
J'eus ses baisers, mais en retour
Elle prit mon cœur en otage.
Je lui tins maints propos d'amour,
Bien qu'elle fût modeste et sage.

Nous nous quittâmes un matin,
Sans pleurer, mais l'âme un peu triste.
Amour de bohême et d'artiste!
Nous nous quittâmes un matin.
Hélas, du passé mal éteint
Que longtemps la cendre subsiste!
Sans pleurer, mais l'âme un peu triste,
Nous nous quittâmes un matin.

Depuis, par delà monts ou plaines,
J'ai vu bien des pays divers,
J'ai souri, chanté, fait des vers,
Depuis, par delà monts ou plaines.
J'ai voulu boire, à coupes pleines,
L'oubli des souvenirs amers.
J'ai vu bien des pays divers,
Depuis, par delà monts ou plaines.

Longtemps en mon âme a fleuri
Un doux regret involontaire.
Le vergiss-mein-nicht solitaire
Longtemps en mon âme a fleuri.
Va, meurs sur ce rocher tari
O fleur que rien ne désaltère!
Un doux regret involontaire
Longtemps en mon âme a fleuri.

Dans Nuremberg la vieille ville
Retournerai-je désormais?...
Je la vois, celle que j'aimais,
Dans Nuremberg la vieille ville,
Belle peut-être encore, mais
Mère, épouse, esclave docile...
Je ne reviendrai plus jamais
Dans Nuremberg la vieille ville!

Georges Houbron.

LA FORGE

Trouant la nuit opaque, ainsi qu'un noir manteau,
Chaque soir, en hiver, la forge se rallume,
Et son poumon de cuir au monstrueux volume
Fait jaillir de la houille un rouge serpenteau.

La lime grince et crie. Aux chocs du lourd marteau
Qu'un vigoureux biceps lève comme une plume,
On entend retentir la bigorne et l'enclume
Et craquer les aciers sous la dent de l'étau.

La flamme en vacillant fait, le long des murailles,
Danser la sarabande aux ombres des ferrailles
Comme à des diablotins évadés de l'enfer.

Et dans l'antre, obscurci de vapeurs aveuglantes,
On voit le forgeron, en martelant le fer,
Rayer la brume avec mille étoiles filantes.

P. Genquin.

(11e Concours — 2e Prix — 2e Section)

LA DOULEUR

La journée avait été belle, le crépuscule odorant; et les hôtes du château de Vieux-Aigles tardaient à rentrer. Il est si doux, par un soir de septembre, de ralentir le pas aux clartés pâles de la lune sur les chemins.

La vieille Baronne douairière y songeait, certes; et si, par intervalles, elle relevait impatiemment la tête et déplaçait sa jambe goutteuse, ses sourdes exclamations n'allaient pas jusqu'à maudire les retardataires.

Elle était d'ailleurs si bonne, « Grand'Maman Edmée, » que nul, jusqu'aux serviteurs, vieux ou jeunes, n'aurait pu se passer même de ses gronderies.

Des rires cristallins éclatèrent tout à coup, suivis de pas précipités : Grand'Mère souleva l'abat-jour qui voilait la lampe armoriée. Et tandis qu'un large éventail de lumière blanche s'épandait sur la terrasse, Claire et Robert opérèrent leur bruyante entrée. A leur œil brillant et plein d'une malice fureteuse, on ne devait s'étonner qu'à demi du sobriquet familier qui accueillit les deux adolescents : « Eh bien, mes sapajous! toujours en avant-garde : qu'avez-vous fait du gros de l'armée? » Une avalanche de baisers fut la réponse.

Tout pourtant a son terme : pendant que « Maman Edmée » rajustait ses boucles grisonnantes, Claire déjà, lunettes sur le nez, s'essayait à déchiffrer une phrase de la brochure restée ouverte sur la table de salon. Robert, comiquement grave, la considérait; ses doigts, qui tout à l'heure flattaient un angora câlin, s'étaient oubliés sur la tête de l'animal; et celui-ci, bombant le dos, faisant *ronron,* oscillant sans trêve, protestait à sa manière contre l'inexplicable distraction de l'enfant.

— Maman, Maman, regarde Claire! Cette pressante exclamation était poussée par une mignonne blondinette de cinq ans. Ses petites jambes ne lui avaient pas permis de suivre ses aînés; mais dès qu'elle avait pu quitter la main de sa mère, elle était accourue.

A son tour parut le groupe des promeneurs attardés : une

explosion de rires répondit à l'exclamation de la fillette. Claire s'en aperçut à peine. Il fallut que « Grand'Maman » intervînt :

— Ah ! la follette qui a peur de voir trop bien. Rendez-moi mes lunettes, Mademoiselle ! Alors Claire, s'exécutant, partit à son tour d'un vibrant éclat de rire.

— Mais que lisait-elle là ? demanda le père ; et, jetant les yeux sur la brochure, tout haut il prononça : « La Poésie procède en nous, d'une façon primordiale, de trois sentiments : le sentiment vif du Beau, celui du Sublime, et aussi celui du Ridicule, d'où naît l'Ironie. La théorie de ces trois sentiments résume les notions qui ont été rassemblées sous le nom d'Esthétique ou Science du Beau (1). »

— Je comprends, Mère, dit en souriant M. de Vieux-Aigles, que votre petite-fille eût besoin de vos lunettes : ses jeunes yeux ne voient pas encore si loin.

— Vous parlez d'or, Monsieur mon Fils, répliqua doucement la Baronne ; et j'aime mieux vous dire que vous donner à deviner les réflexions que tantôt m'inspirait le passage que vous venez de lire.

Un cri unanime retentit : « Nous écoutons, Mère ! »

— Simone, versez le thé, dit « Maman Edmée. » Et d'une voix lente, mais sûre d'elle-même — car elle répondait à une intime pensée — la vieille Baronne parla ainsi :

— Vous savez si je suis liseuse, et combien tous les jours je remercie Celui qui, en me prenant les jambes, m'a laissé les yeux. Toujours le Beau m'a séduit, et le Ridicule, bien qu'il m'inspire souvent la pitié, plus souvent encore me fait sourire : mais où je reviens sans cesse, où je me délecte, où j'oublie le présent, le passé, les absents et les années, c'est à la lecture d'une de ces pages sublimes qui vous prennent tout entier, cœur et cerveau, vous poursuivent jusque dans le sommeil, et au réveil vous font trouver l'humanité plus noble, et plus grand le sens profond de la vie. Je ne suis qu'une profane, et n'ai d'excuse que ma sincérité : or, j'atteste que toujours pour moi le Sublime, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus haut, de réellement divin dans la Poésie, c'est l'expression de la Douleur.

« Le Beau provoque l'admiration : il ne va point au-delà s'il n'est touchant ; il ne s'impose à vous et ne se grave en tout votre être que s'il est sublime.

« J'ai vu nombre de belles choses au temps où je pouvais courir : celles-là me sont allées au cœur et y sont restées qui exprimaient ou me suggéraient le mieux l'émotion pathétique, la Douleur vraie.

(1) Gabriel Monavon (Le « Sylphe ». - Juillet 1883).

« Aujourd'hui, lisant et relisant Lamartine — celui que M. Dumas ne compare point, mais qu'il sépare, — je refais paresseusement mes voyages d'autre fois à travers les villes et les musées célèbres. Ce poète, le seul vrai peut-être, mais à coup sûr, le plus pénétrant, ôtez-lui la Douleur, il ressemblera à tous les autres : vous l'aurez donc supprimé, et avec lui la Poésie il y a lieu de le craindre. Ceux qui ont lu sa sublime allégorie du Statuaire vous diront si lui-même ne pensait pas ainsi.

« C'est qu'elle est universelle et féconde, la Douleur, et qu'il n'y a rien de plus humain qu'elle : Eve et la mort d'Abel, le vieux Jacob n'ayant plus que Benjamin pour se consoler de Rachel et de Joseph, qu'il lui rappelle; Job — Job malheureux, entendez-vous? Jephté et sa fille; Suzanne enfin..., et j'en passe : Savez-vous rien de plus pénétrant dans la Bible?

« Niobé, le Laocoon, la mort d'Hercule, cela ne suffirait-il pas à poétiser à jamais l'antiquité grecque?

« Les romains furent de rudes soldats : sans les sublimes sacrifices de Lucrèce et de Virginius, auraient-ils une auréole?

« Et dès le seuil de l'époque chrétienne, quels sentiment n'ont fait éclore la Vierge, la Madeleleine et la mort du Christ? »

Ici « Maman Edmée » s'interrompit quelques secondes.

— Vous allez me dire, reprit-elle bientôt, que je fais le tour du monde : j'en profite, ajouta-t-elle en souriant, non sans mélancolie, pour ne pas oublier les grandeurs douloureuses de « la douce France. »

« A-t-elle vieilli, celle du Héros gaulois dont, hier encore, un poète (1) voyait, sur le coteau d'Alise, pleurer l'image aux premiers rayons du soleil? Et « la belle Aude » veut-elle se consoler de l'héroïque mort de Roland? Christine de Pisan « dolente et mésaisée », Jeanne de Montfort montrant aux soldats son fils au berceau, ne parleront-elles pas toujours à l'âme des vaillantes veuves? Jeanne Darc et Marie-Antoinette repoussant des accusations ineptes ou odieuses, ont-elles cessé de trouver le chemin des cœurs?

« Non, vous dis-je, je ne finirais pas, tant sont nombreux, tant se pressent pour solliciter ma mémoire, les exemples de Douleur sublime. Les arts, non moins que les lettres, se les sont disputés, depuis la troublante Nuit et le frémissant Captif aux yeux clos de Michel-Ange, jusqu'à ce saisissant tableau du Siège que Meissonier mourant a laissé inachevé.

« C'est que les Arts, ces enfants de la Poésie, sont une école

(1) M. François Coppée.

de noblesse, d'héroïsme, d'Idéal pour tout dire, et qu'à cet Idéal la Douleur est seule digne de mettre le sceau.

« On médit fort, n'est-ce pas, de cette fin de siècle : laissez faire; elle aura sa part de grandeur, car elle a senti le deuil cruel d'il y a vingt ans : l'âme nationale a vibré, et maint accord par elle rendu sera inoubliable.

« J'entends quelques superficiels prétendre que le Réalisme renouvellera la Poésie : il faudrait pour cela qu'ils fussent moins dissemblables; que celle-ci donnât des signes d'affaiblissement, que celui-ci portât avec soi un cordial acceptable. Laideur et Douleur ne seront pas de longtemps synonymes. Ça et là, grâce à une passagère concession — mieux vaudrait dire une somnolence de l'Art, — le Réalisme réussit à donner une impression plutôt étrange que poétique. Ne lui demandez pas plus. Né pour ramper, instinctivement il en veut à tout ce qui a des ailes. Mais nul ne saurait le punir mieux que lui-même : il périra fangeux dans les boues qu'il remue, à l'heure exacte — et bien prochaine — où les derniers d'entre ses mystifiés reviendront à l'Idéal, qui plane et console.

La Baronne ajouta, pour finir :

« J'ai été bien longue : les vieillards s'oublient aisément. Mon Fils, lisez-nous pourtant, je vous prie, ces quatorze vers; ils ne sont pas de Lamartine, mais ils ont été écrits par un sincère : vous pourrez conclure après. »

Et pendant qu'avec des précautions maternelles, Mme de Vieux-Aigles réveillait Claire et Robert — Simone ayant déjà couché leur sœur plus jeune, le père lut à demi-voix le sonnet suivant :

LA LYRE (1).

« Quand l'artiste divin voulut créer la lyre,
Il troubla pour un temps le saint repos des cieux.
Empressés à sa voix, ses messagers pieux
Apportaient sous ses doigts les notes qu'il désire.

« Des hymnes de la vierge et de l'enfant joyeux,
Il fit la corde d'or qui dans l'azur soupire;
Des chansons de l'amour où frémit le délire,
Il fit celle d'argent au son mystérieux;

(1) Frédéric BATAILLE, Choix de Poésies. - « Les Justes ».

« De la voix des héros, des cris de l'homme libre,
Il fit celle d'airain qui dans l'avenir vibre ;
Puis, essayant l'accord, il entendit des pleurs :

« C'étaient ceux des martyrs couverts d'ignominie,
Qui, répondant au Christ à son bois d'agonie,
Venaient y joindre encor la corde des douleurs. »

— Mère, dit M. de Vieux-Aigles, je croyais vous entendre encore. Ce n'est pas d'un cœur distrait que je vous rendrai grâces de m'avoir choisi pour lecteur : le jour où nos enfants pourront apprendre cette page, je me chargerai du commentaire, — celui que par avance leur Grand'Maman en avait donné. »

Armand BELLOC.

AD GLORIAM

Pour les « Jeunes ».

Nous sommes les nouveaux venus en la bataille,
Ceux qui, pour conquérir une place au soleil,
Sous l'éclair du Métal baigné d'un sang vermeil,
Sans pitié frapperont et d'estoc et de taille.

Nous ferons, par nos coups, s'ébranler la muraille
Voilant à nos regards ton éclat sans pareil,
O Gloire ! et quand, là-bas, sonnera le réveil,
Nous lancerons, joyeux, la terrible semaille.

Puis, lorsque nous aurons vaillamment combattu,
Et que, des ennemis, le dernier abattu
Râlera sous le pied de nos blanches cavales,

Nous remettrons enfin les glaives au fourreau,
Pour aller comme toi, — sublime jouvenceau !
Hercule, nous mirer aux yeux de nos Omphales.

Antonin Lugnier.

SONNET AU CZAR

Le poignard du Teuton avait frappé la France
Et son sang bouillonnant jaillissait de son cœur,
Mais sublime d'espoir en sa désespérance
Elle semblait encor défier son vainqueur !

Et toi, slave puissant, tu voyais sa souffrance,
Le sort qui la frappait atrocement moqueur ;
Et tu ne pouvais rien, rien pour sa délivrance
Que ressentir en toi cet excès de rigueur !

Mais les temps sont changés !... Ton amante fidèle
A redressé le front : Elle est noble, elle est belle,
Et l'astre du Progrès rayonne dans sa main !

Un peuple ne meurt point tant qu'il en reste un homme :
Et nul ne prouvera que l'on détruisit Rome
Tant que dans ses vieux murs fut debout un Romain !

Octobre 1893.

Charles Rouch.

A MONSIEUR JACQUES BELET

POÈTE VALENTINOIS

Heureux celui qui peut, loin des affreux scandales
Et des suspicions qui troublent la cité,
Laisser passer ce flot d'ignoble iniquité
Où la vertu périt sous le coup des cabales.

Sous votre toit paisible à l'abri des rafales
Qui remplissent les airs de leur miasme empesté,
Riche de vrai bonheur, riche de loyauté,
Des roses et jasmins effeuillez les pétales.

Et conduisant votre âme aux champs de l'infini,
Où les horizons bleus sont brodés d'or bruni.
Où résonnent les cieux à la voix du poète,

Mariez vos chants purs aux chants qui sont sculptés
Sur le marbre et l'airain et, comme un rude athlète,
Ruez-vous aux combats des divins exaltés !

AUGUSTE BERTOUT.

LE VIEUX PORTRAIT

Sans cadre, au croc d'un vieux clou,
— Loin du toit paternel où,
Grand'tante ou grand'mère,
Parmi les anciens portraits,
Vous goûtiez, prise en ses rets,
La gloire éphémère, —

L'aveugle sort a meurtri
Vos charmes et, pour abri,
Sa force brutale
Vous a donné tout l'hiver
Le pont d'un chemin de fer
De la capitale.

Chez le brocanteur transi,
Vous vous lamentiez ainsi,
Pendue aux murailles,
Quand une main, par hasard,
Vous trouva dans ce bazar,
Au sein des ferrailles...

Et très doucement, ses doigts
Ont, s'inspirant d'autrefois,
Réparé les fentes
Du fichu de tulle fin
Qui nous laisse voir enfin
Vos manches bouffantes;

Encor lustrés de parfums,
Vos bandeaux, vos rouleaux bruns
Passent là dentelle

Qui, sans joyau ni fleuron,
Auréole votre front
Comme une immortelle;

Tandis qu'un rayon joyeux
Met son reflet dans vos yeux
Couleur de noisette,
Et qu'un rire mi-sournois,
Sur votre coquet minois,
Creuse une fossette...

Ah! oui, riez! car, vraiment,
Votre avenir est charmant.
Riez, chère aïeule!
Si rien ne vient l'enrayer,
Devant le nouveau foyer,
Vous resterez, seule,

Et quand ses hôtes auront
Rejoint messire Caron
Dans sa barque errante,
Vous serez, en vos atours,
Aussi fraîche qu'aux beaux jours
De dix huit cent trente!

Miss E. Ehrtone.

AUREA MEDIOCRITAS

Par le vallon qu'ombrage une verte tenture,
S'en vont en devisant les deux époux heureux;
Leur toilette est modeste et, dans le chemin creux,
Pour gravir la montée ils n'ont pas de voiture.

Devant eux trois enfants, douce progéniture,
Courent bien loin cueillir les boutons d'or nombreux
Puis reviennent en hâte, avec des cris peureux,
Quand quelque cavalier passe avec sa monture.

Au milieu des sentiers, parmi de clairs rayons,
Picorent des pinsons dont la bande effrayée
Soudain, au son des pas s'enfuit vers la feuillée!

Ah! chers petits, restez sous vos frais pavillons.
Egrenez librement vos chansons dans l'espace,
N'ayez pas peur du bruit : c'est le bonheur qui passe!

Jules Sionville.

BIBLIOGRAPHIE

Au gré des Vents, poésies par Léon Grenet. Un vol. petit in-8°. Louis Sauvaitre, libraire-éditeur, Paris.

Généralement les poètes se comparent assez volontiers aux oiseaux, qui égrènent insoucieusement leurs notes légères et per-

lées au souffle de la brise et qui chantent, comme on dit, *pour chanter*. « *Je chantais, mes amis, comme l'oiseau soupire,* » a dit Lamartine.

M. Léon Grenet, notre collaborateur, nous paraît appelé à prendre place dans ce groupe de chanteurs heureux et spontanés, chez lesquels la poésie jaillit naturellement du cœur et des lèvres. Il suit les douces leçons du rossignol d'été :

Tandis que la rosée égrène sur la terre
Son écrin virginal,
Il déroule aux baisers du zéphir solitaire
Ses notes de cristal...

Notre poète aime ainsi à jeter *au gré des vents* ses gracieuses inspirations, ses chansons printanières, et, de ses rimes sonores et fleuries, réunies en un joli bouquet, il forme un élégant recueil qu'il offre au public, en lui laissant le titre suggestif que nous venons d'écrire, *Au gré des Vents*.

Ce sont, comme on le voit, des vers frais et chantants où respire un grand charme de jeunesse et d'amoureuses rêveries.

La Muse, sous l'inspiration de laquelle naissent ces jeunes chansons, semble effectivement tendre et rêveuse. A en juger par la forme et le sentiment qui caractérisent plusieurs de ses pièces, M. Léon Grenet est Breton, *Celte* de race, d'origine et de tournure d'esprit.

A l'exemple de son mélodieux compatriote, Auguste Brizeux, il chante, en effet, la terre d'Armor, la noble Armorique, *la terre de granit recouverte de chênes*. Il a, comme le chantre de *Marie* et de *Primel et Nola*, des accents idylliques, empreints d'une grâce virgilienne. Il célèbre les légendes de son pays de Bretagne, entre autres les traditions à la fois profanes et sacrées de la fabuleuse ville d'Is. Il dédie d'une voix inspirée à sa terre natale un salut filial :

Salut ! ô mon pays ! Salut ! lande sauvage,
Vergers fleuris et champs onduleux de blé noir,
Sentiers où l'amoureuse, une fleur au corsage,
Au bras de l'amoureux passe en chantant le soir !

Je te revois enfin, ô ma terre bretonne !...
La chanson des flots verts me bercera demain ;
Au printemps je pourrai, lorsque l'aube rayonne,
Comme un petit enfant courir sur le chemin !

Salut ! terre d'Armor où rugissent les chênes
Au socle de granit, souffletés par les vents !
Salut ! vagues des mers au rire de sirènes,
Aux murmures plus doux que l'aveu des amants !

Salut à la Bretagne ! ô nourrice vaillante,
Nous ne connaissons pas les morbides langueurs,
Car de son sein gonflé la sève frémissante
Jaillit à flots pressés et rajeunit nos cœurs !...
. . . .
. . . .

Ces stances d'un élan enthousiaste, que nous détachons d'une belle pièce patriotique donne bien une idée de la forme à la fois ferme et brillante de notre poète. Nous voudrions pouvoir multiplier les citations, mais l'espace nous est mesuré, et ce que nous avons indiqué de son œuvre suffit pour faire apprécier sa poésie, élégante, noble et pure, et pour inspirer le désir de ne pas laisser *le vent* seul tourner *à son gré* les feuillets de ce recueil harmonieux.

Gabriel **MONAVON**.

SUPPLÉMENT

RÉSERVÉ

AUX ECRIVAINS NON DAUPHINOIS

PAQUES-FLEURIES

Pâques-fleuries! Un joli nom, tout plein de jolis souvenirs d'enfance... D'abord, ce dimanche des Rameaux ouvrait la série des vacances de Pâques; c'était le premier jour de liberté après l'emprisonnement des longs mois d'hiver. Puis ce jour-là, l'église était toute parée de branches vertes et sentait déjà le printemps : branches de buis à l'odeur amère, branches de saules couvertes de châtons jaunissants. Toutes ces *pâquettes*, comme on les appelle dans mon pays meusien, se balançaient aux mains des hommes, des femmes et des enfants, et mettaient un frisson vert dans la nef endimanchée. Les blancs et les ors des vêtements sacerdotaux, le rouge des soutanes d'enfants de chœur tranchaient plus vivement parmi cette verdure; et, en dépit des longs récitatifs de la Passion, chantés alternativement par trois prêtres debout devant de hauts pupitres, une gaîté printanière régnait dans l'église. Par un vitrail ouvert dans la verrière de l'abside, on voyait des nuages blancs courir sur le ciel bleu, on entendait des pépiements d'oiseaux, on respirait à pleins poumons l'air humide imprégné de cette pénétrante senteur du buis, et on se disait avec un soubresaut de joie au cœur : « Le printemps est revenu! »

Dès le lendemain matin, avide de jouir de ma liberté reconquise, je m'en allais tout seul par les chemins qui montent vers les vignes et les bois, les buissons d'épine noire n'avaient pas encore de feuilles, mais ils étaient tout neigeux de fleurs blanches, ce qui leur donnait des airs d'arbustes japonais. En dessous, l'herbe poussait verte et drue et, à chaque pas, des oiseaux

en train de bâtir leur nid s'envolaient de la haie et filaient presque à ras de terre. Les friches étaient grises, mais çà et là on y voyait s'épanouir les corolles verdâtres de l'ellébore noire et les magnifiques fleurs violettes de l'anémone pulsatille, tandis qu'à la lisière des bois les merles sifflaient à plein gosier dans les branches rougissantes.

Les vignes à la terre d'un jaune rougeâtre étaient pleines de gens courbés vers les ceps. On n'y voyait pas encore le moindre soupçon de verdure; rien que l'argile couleur d'ocre et les ceps noueux d'un ton noir. Seulement, de loin en loin, un pêcher de plein vent dressait sa ramure épanouie et comme poudrée d'un rose vif; puis, y regardant de plus près, on distinguait à deux pouces du sol, une petite plante de la famille des liliacées, à la hampe minuscule terminée par de minuscules fleurettes d'un bleu violet. C'était l'hyacinthe ou muscari à grappe, qu'on nomme aussi l'*ail des chiens*. Cette plante abonde dans nos vignes, et je ne puis respirer sa suave odeur de prune sans revoir en esprit nos côteaux rougeâtres aux ceps tordus et ces premières journées de printemps qui s'associent pour moi à mes premières émotions d'adolescent. Le parfum de cette humble fleur évoque devant mes yeux notre paysage vignoble qui, avec les forêts, est un des traits les plus saillants du terroir barrois.

Le vin de nos vignes n'a pas la haute réputation de ses voisins de la Champagne et de la Bourgogne. Il ressemble à ces grands hommes de province qui redeviennent obscurs dès qu'ils franchissent les limites de leur département. Il n'est bu et apprécié que dans le pays; d'ailleurs il ne supporte pas le transport. C'est un petit vin léger, couleur de groseille, qui se dépouille en vieillissant et prend des teintes de pelure d'oignon. Il a un agréable goût de terroir qu'estiment fort les buveurs du cru, et, tout humble qu'il est, il a connu des jours de gloire. Au temps où Marie Stuart vint visiter ses parents, les ducs de Bar, il fut servi à la table ducale, et la jeune reine y trempa ses belles lèvres, tandis que des chœurs chantaient des vers composés par Ronsard pour la circonstance.

Depuis, il a un peu déchu, ou peut-être nos palais sont-ils devenus plus diffieiles. Quoi qu'il en soit, à présent encore, les vignes tapissent toutes nos collines de la vallée de l'Ornain, et c'est un spectacle doux à l'œil, quand, triomphant des gelées de mai, les pampres ont poussé et couvrent de leur verdure phosphorescente les rondes épaules des côteaux.

André THEURIET.

AU BORD DE LA RIVIÈRE

PARMI les douces choses
Qu'on doit au mois aimé
Qui fait pleuvoir les roses
Sur le sol embaumé,
Pour moi la plus charmante
Est d'aller en rèvant
Voir, au soleil levant,
Le flot qui fuit et chante.

Quand le soleil va se lever
A l'heure où tout fait sa prière,
Ah! comme il est doux de rêver.
Au bord de la rivière.

Il fait jour et c'est l'heure
Où du clocher massif
La vieille cloche pleure
Son cantique plaintif;
Les bœufs, bêtes superbes,
Dilatant leurs naseaux.
Boivent dans les roseaux
Ou vont tondant les herbes.

Quand le soleil va se lever,...

Qu'il pleuve, vente ou tonne,
Là-bas le vieux moulin
Dit son chant monotone
Dans l'air pur du matin.

Faisant tourner ses meules,
La roue a l'air parfois
D'un grand monstre de bois
Ouvrant de larges gueules.

Quand le soleil va se lever,...

Son filet sur l'épaule,
Ici, l'adroit pêcheur
Se glisse sous le saule,
Marchant comme un voleur.
Puis ramenant les mailles
De son filet pesant,
Il sourit en voyant
Tant de blanches écailles!

Quand le soleil va se lever.

En faisant sa toilette,
Le moineau, gros pandour,
A la bergeronnette
Près de l'eau fait sa cour.
Et plus loin l'hirondelle,
Avant d'aller vers Dieu,
Dans le bénitier bleu
Mouille un bout de son aile.

Quand le soleil va se lever,...

Nombreuse est la famille;
Aussi, Jeanne au lavoir
Est déjà, pauvre fille,
Levant son lourd battoir.
Frappe, ô ma lavandière,
Il faut linge à foison,
Depuis qu'à la maison,
Est né le petit frère.

Quand le soleil va se lever,
A l'heure où tout fait sa prière,
Ah! comme il est doux de rêver,
Au bord de la rivière.

ERNEST CHEBROUX.

LÉGENDE DE LA GRANDE JUIVE

TRÈS RÉPANDUE DANS LES ALPES MARITIMES

QUAND l'apôtre maudit du prix de son forfait
Eut reçu le paiement, il s'élança d'un trait
Chez l'orfèvre Mathis qui lui vendit des boucles,
Un bracelet d'argent, un collier d'escarboucles.
Il fallait tout cela pour contenter Gemma
La femme aux yeux brûlants et que son cœur aima,
Car un jour de miracle en suivant le doux maître
Il avait vu Gemma penchée à la fenêtre.
L'orfèvre épouvanté du trouble de Judas
De sa morne pâleur, de son grand embarras
Lui dit d'attendre un peu pour acquitter sa dette...
Judas garde sa bourse et fuit, baissant la tête
Il serre dans ses doigts les sinistres bijoux
Le prix du sang divin... Il court au rendez-vous,
Il vante sa tendresse, il vante son mérite
En livrant le présent sa main tremble et s'agite.
Mais elle tend la sienne en poussant un grand cri.
Sa main est desséchée et son œil est flétri
Son pied ne sent plus rien, il foule en vain la terre,
Et tout son côté droit par un affreux mystère
Semble sans mouvement, comment le ranimer?...
Eperdue, elle fuit dans son horreur d'aimer
Cet homme qui s'est fait si criminel pour elle
Et les brillants objets dont l'éclat étincelle.

Dans cette main ouverte et que glace la mort...
Elle voudrait s'asseoir et pleurer sur son sort,
S asseoir près d'une source au murmure paisible,
Une suprême force, une force invincible
La pousse devant elle, elle marche, elle va
En portant les bijoux maudits par Jehovah.

Et depuis deux mille ans la malheureuse Juive,
Parcourant le vallon, le sommet ou la rive
Sans s'arrêter jamais, promène ses bijoux
Pour tenter au hasard les sages ou les fous
Qu'elle aperçoit dans l'ombre et guette à leur passage.
Par les nuits de printemps ou par les nuits d'orage,
Le rayon de la lune et le feu de l'éclair
Donnent à ses joyaux un éclat vif et clair
Qui séduit sa victime alors qu'elle s'approche,
Mais la peur la saisit et son cœur lui reproche
Son hésitation. Elle fuit, elle court...
Mais si son pied chancelle ou s'il se fait plus lourd
Bientôt le pas léger qui glisse sur la terre
S'avance doucement, puis il laisse en arrière
Cet homme, cet amant qui se livre au retard.
Et Gemma se retourne et met sous son regard
Les bijoux bien plus beaux, beaucoup plus beaux encore
Sous la blanche lueur qui précède l'aurore.
Et la séduction, le vif désir d'avoir
Ce merveilleux trésor qu'elle lui fait revoir
Enflamment le désir et l'envie hésitante.
D'un mouvement vainqueur la grande juive errante
Dans sa main gangrenée agite le collier
Qui jette dans la nuit les feux de son brasier.

Le voyageur capté, maintenant, sa victime,
La poursuit fasciné jusqu'au bord de l'abîme.
. . . .
Il les possède enfin tous les bijoux maudits,
D'un suprême bonheur ses sens sont interdits.
Mais d'un geste Gemma le contraint à la suivre,
Il lutte hésite et tremble on dirait qu'il est ivre.
Son regard inquiet surveille l'horizon,

Mais la nuit est partout... où donc est sa maison ?
Il s'élance en avant sur les pas de la Juive
Il marche, il va toujours courant à la dérive,
Appelant du secours, appelant le matin
Que sans doute à ses yeux cache un affreux destin.
Le voile de la nuit s'étend sur son délire
Et l'ombre et le silence entoure le martyre
De cet homme qui marche et par monts et par vaux
Gravissant les rochers, traversant les ruisseaux,
Et puis mourant enfin sur les pas de la femme
Qui reprend ses bijoux en maudissant leur flamme.

∴

Si vous voulez savoir le signe redoutable
Qui révèle Gemma, regardez sur le sable,
Regardez sur la neige où se pose son pas :
Le pied droit, pied maudit appartient au trépas,
Le pied gauche est vivant, seul il laisse une trace,
A l'angelus du soir on la voit qui s'efface.

LOUISE HERMEL.

CHRONIQUE BUREAUCRATIQUE

LES « ASSIS »

Quand s'entr'ouvrent les yeux des marguerites blanches,
Quand le bourgeon tremblant palpite au bout des branches.
Quand les lapins frileux commencent, le matin,
A sortir du terrier pour courir dans le thym,

Quand les premiers oiseaux, chantant leurs chansonnettes,
Font, dans le ciel plus pur, vibrer leurs voix plus nettes,
A l'époque où le monde heureux se rajeunit...

Oh ! c'est alors qu'il faut plaindre, et douloureusement, les malheureux qu'un travail sédentaire courbe sur un bureau et colle sur une chaise, dans un coin de salle ténébreuse, dans une atmosphère lourde, confinée, épaisse, où mijote la vieille odeur rancie des paperasses, des ronds de cuir, des fonds de culotte.

C'est alors qu'il convient de se lamenter sur le sort des « assis ».

Les petits boutiquiers ont, au moins, leur devanture qui donne sur la rue, qui reçoit un oblique rayon de soleil. Par la porte ouverte, des bouffées de brise peuvent entrer, apportant le lointain parfum des folies printanières, quand ce ne serait que la senteur des herbes coupées dans le prochain square. Des mouches arrivent en bourdonnant, ivres de lumière et dansent éperdument dans un rayon d'or. On a même entendu parler d'un hanneton égaré, qui est venu cogner aux vitres de la boutique voisine, et qui a sonné là une tambourinade en l'honneur du renouveau.

Et les petits boutiquiers jouissent ainsi du printemps, à leur manière, pauvrement, vaguement; mais, enfin, ils en jouissent. Ils hument par-ci par-là une gorgée d'air frais, malgré les puanteurs du ruisseau et le remugle de l'arrière boutique. Ils regardent là-haut, entre les toits des maisons, une bande étroite du ciel, où flottent des nuages violets, où passent des pigeons, où bleuit par instant un grand trou de saphir.

Et les petits boutiquiers, contents de peu, heureux de plus, s'apitoient sur l'infortune des misérables qui n'ont pas même ces maigres plaisirs, et ils se frottent les mains en songeant aux tristes enfermés, aux pâles paperasseurs, aux « assis ».

L'ouvrier, lui, ouvre toute large sa blouse aux effluves d'avril. Sa blouse et son cœur ! Ce matin, au réveil, il s'est débarbouillé les yeux dans l'aube rose et verte, et il est parti au travail d'un pied léger, d'une âme légère, regaillardi, chantant.

L'usine a ouvert ses fenêtres. L'atelier lui-même, fût-il au fond d'une cour, est inondé de jour clair. Les outils accrochent et font miroiter des paillettes de soleil.

Près de la porte, une touffe de giroflées éclate en feu d'artifice, ou bien c'est un pot de basilic qui fleure le musc. De la loge du concierge, à travers tous les bruits de la besogne et les cris de la rue, montent les trilles et les roulades d'une cage de serins.

Plus joyeux encore, l'ouvrier qui « turbine » en plein air, sus-

pendu sur un échaffaudage, plus près du bleu, éventé par les souffles de l'horizon! Là-bas, tout là-bas, par-dessus les bâtisses en train, il aperçoit l'océan de verdure qui vient battre les fortifications. Il a du soleil sur la peau. Sa cotte flambe comme une fleur. Il voit des papillons jaunes voleter autour de sa figure. Il boit du printemps.

Et les ouvriers, en vidant à midi une bonne chopine, la lèvre allumée, les regards souriants, se moquent des « déjetés » des « blaichards », des noircisseurs de papier, des « assis ».

Mais celui qui les plaint le plus, ces pauvres, « assis », celui qui le plus fort se désole de leur piteux destin, c'est l' « assis » « l'assis » malgré lui.

Esclave de baccalauréat, qui en a fait un employé, jeune encore, encore plein de rêves, il gémit d'être déjà vissé immuablement à sa chaise de torture, le nez sur d'ignobles registres qu'il doit remplir sans cesse, et dont jamais il ne verra la fin, condamné au registre des Danaïdes. Oh! celui-là, comme il se plaint lugubrement! Et, ce qui est plus triste. sans rien dire.

Il essaye d'apercevoir un bout de ciel, un tout petit bout, par le coin de sa croisée; il dilate follement ses narines chaque fois que la porte s'entre-bâille. Mais en vain! La croisée est loin. Son pupitre est cogné dans l'endroit le plus noir de la pièce. La fenêtre s'ouvre jamais, à cause des rhumes que craignent ses voisins. Et s'il vient quelque odeur par la porte entre-bâillée, c'est l'odeur humide et moisie des long corridors déserts, où poussent des champignons.

Et le triste enfermé, le navré paperasseur, écrit en cachette des sonnets au printemps, de pauvres et lamentables sonnets qui voudraient bien ouvrir leurs ailes et aller vagabonder par les sentiers verts, mais qui sont voués aux ténébreux cartables, et qui dessècheront là, entre deux feuilles, comme de vieilles fleurs fanées, et qui font rire cruellement les autres « assis », les antiques « assis », les « assis » par vocation.

Car, pour les « assis » de naissance, il n'y a ni printemps, ni brise, ni papillons. La seule verdure qu'ils connaissent, c'est le vert du dos des registres. Et eux ne s'en plaignent pas! Aussi est-ce à nous qu'il appartient de les plaindre, ces calamiteux, marmiteux et miteux, qui n'auront jamais désiré pour leurs poumons racornis un autre air que leur air lourd, confiné, épais, où mijote l'écœurante odeur rancie des paperasses, des ronds de cuir et des fonds de culotte.

Jean RICHEPIN.

4e Prix — 2e Section — 11e Concours

LE MAITRE D'ÉCOLE

Hommage à M. Ladouce, Instituteur.

Bambins, cessez de fredonner,
Et faites le plus grand silence,
Huit heures viennent de sonner
Et déjà la classe commence ;
Qu'on n'entende plus maintenant
Que le léger bourdonnement
Que fait une mouche qui vole,
Ce soir vous pourrez babiller,
Il est l'heure de travailler :
Ecoutez le Maitre d'Ecole.

Sans nul doute, le jeu bruyant
Vous plairait bien mieux, mais en somme
N'est-ce pas en étudiant
Que l'on devient un jour un homme ;
Car ici-bas l'être ignorant
Est toujours un indifférent
Que sans regret chacun immole ;
Soyez donc des hommes instruits,
Tout labeur donne de beaux fruits :
Ecoutez le Maître d'Ecole.

Déjà son grand livre à la main,
Lentement il s'apprête à lire,
La belle leçon que demain,
Chacun de vous devra redire.
Jamais las, jamais rebuté,
Il sait toujours avec bonté

Joindre l'exemple à la parole ;
S'il se fait humble bien souvent,
Il est quand même un grand savant,
Ecoutez le Maître d'Ecole.

Nul autre que lui ne sait mieux
Avec cette aisance divine,
Lire les vers harmonieux
Des Musset et des Lamartine.
A son accent doux et léger
On croit voir l'oiseau voltiger,
Ou scintiller la luciole ;
Toute œuvre garde sa saveur,
Il est poète, il est rêveur,
Ecoutez le Maître d'Ecole.

De vos grands yeux doux et moqueurs,
Glisseront de bien douces larmes,
Quand pour former vos jeunes cœurs,
Il vous dépeindra les alarmes,
Des parias sans feu, ni pain,
Qui tristement tendent la main
Mendiant une faible obole,
Il protège les malheureux,
Car il est bon et généreux :
Ecoutez le Maître d'Ecole.

Bien qu'aujourd'hui le monde vain
Doute du Dieu suprême et nie
Son pouvoir sublime et divin,
La puissance de son génie,
Quand la cloche tinte gaîment,
De son cœur vers le firmament,
La douce prière s'envole,
Narguant le blasphème effrayant,
Car il reste le pur croyant,
Ecoutez le Maître d'Ecole.

On croit retrouver dans sa voix,
Du canon la voix animée,
Quand il raconte les exploits
Des Héros de la Grande Armée,
Il aime en termes saisissants,

A peindre les combats puissants,
D'Isly, d'Austerlitz et d'Arcole.
Il applaudit à nos succès,
Car avant tout il est Français :
Ecoutez le Maître d'Ecole.

Suivez ses conseils désormais,
Et noble deviendra votre âme
Car il ne vous dira jamais.
Un mot que la morale blâme,
Et vous ne le rencontrerez
Dans ces lieux déconsidérés
Où la jeunesse ardente et folle
Se voue au plaisir suborneur,
Sa devise est : Travail! Honneur!
Ecoutez le Maître d'Ecole.

Il vous dira qu'un Dieu savant
Plaça chaque homme sur la terre,
Pour voir en tout être vivant
Non un ennemi, mais un frère.
Au-dessus de la Liberté
Doit plâner la Fraternité ;
Riche et pauvre, sage et frivole,
Sont faits pour se donner la main.
Il est le vrai Républicain,
Ecoutez le Maître d'Ecole.

Travaillez, le travail est doux,
Et vous le saurez reconnaître.
Quand le temps aura fait de vous
Des hommes bien dignes de l'être.
Et si bien des fois il ne rend

Tout le bonheur qu'on en attend,
L'on s'en passe et l'on se console
En faisant gaîment son devoir,
Etant quand même heureux d'avoir
Ecouté le Maître d'Ecole.

A. C. Coche.

(11e Concours — 3e Prix — 3e Section)

MIRACLE MODERNE

Quand on avait parlé de s'en aller passer une partie de l'été à la campagne, Mlle Suzette de Valgleuse avait tout d'abord fait cette petite moue délicieuse dont les jolies femmes ont le monopole. Pauvres êtres chers et susceptibles qui se demandent pourquoi on les fait parfois tant souffrir! Leur moue est si ravissante, si naïvement adorable, que, pour revoir encore ce bouleversement charmant des traits féminins, l'homme cruel, l'homme méchant, provoque sans doute à plaisir les motifs futiles des taquineries passagères...

D'abord, Mlle Suzette de Valgleuse avait été trop habituée à l'air parisien pour ne pas être navrée en allant respirer l'air pur et vivifiant des campagnes! Ses souvenirs les plus lointains la ramenaient au temps, — encore bien proche cependant! — où, dans les allées ombreuses d'un square, elle faisait surgir du sol, comme tant d'autres enfants de son âge, un monticule de sable moulé dans un petit seau de fer colorié. Un léger coup de pelle de bois, le choc d'un mignon soulier d'enfant, un simple rien suffisait pour détruire ces minuscules châteaux en Espagne... O premières bâtisses semblables à nos premiers rêves ébauchés ! — La petite Suzette avait grandi dans un milieu sévère et aristocratique, où sa mutinerie avait trouvé néanmoins le moyen de se produire. Et elle aimait Paris et son agitation surexcitée! ses

lumières, ses voitures, ses richesses, — et ses pâles et petites marchandes de violettes offrant craintivement leurs fleurs maladives comme elles! — Suzette se faisait une piêtre idée du calme somnolent et peu varié des plaines onduleuses, qui semblent écrasées sous le poids gigantesque de la Nature... Quand on est en chemin de fer, ça peut sembler encore assez joli, — parce que l'on passe très vite au milieu des décors qui paraissent fuir en dansant la ronde...

Cependant, pour ne pas causer de déplaisir à M. et à Mme de Valgleuse, Suzette, en sa qualité de jeune fille bien obéissante, n'opposa aucune objection à leur projet. Mais, quand on serait là-bas, dans la petite villa campagnarde, elle recommencerait sûrement sa moue d'enfant gâtée, — et ses parents seraient bien obligés de se soumettre à son désir.

Cependant, Suzette ne fut pas trop désenchantée quand elle prit possession de son nouveau domicile. La maison n'avait qu'un étage; mais les arbres qui l'entouraient étaient autrement hauts que les végétations des boulevards parisiens! C'était une compensation d'un genre spécial; mais c'en était une quand même.... Et puis, le jardin était merveilleux. Avant d'arriver à la porte d'entrée de la maison, il y avait une allée bordée par des fleurs les plus variées. Réellement, cela valait bien les squares, où l'on est obligé de regarder les plantes sans pouvoir y toucher, — tandis que les oiseaux gouailleurs peuvent s'ébattre dans les plates-bandes multicolores et narguer les passants indignes de fouler les terres promises... A la campagne, Suzette jouissait de la même liberté que les moineaux-francs.

Elle avait eu le cœur gros en laissant à Paris les oiseaux favoris de sa volière; mais elle finit par se convaincre que les petits poulets et surtout les canetons boîteux et nasillards sont aussi intéressants que les canaris monotones. Elle avait des moments de tendresse en contemplant ses nouveaux protégés, — et elle se surprenait à rire franchement d'elle-même.

Bref, grâce aux fleurs, aux oiseaux, au soleil, aux charmes encore ignorés de cette nature non falsifiée comme à Paris, elle oublia de déposer son projet de départ sur le bureau de son père.

Mais, certain matin, en penchant par la croisée ouverte sa tête blonde, encore ébouriffée par le sommeil, elle fut bien surprise de voir toute une procession de vieillards qui suivaient péniblement l'allée bordée de fleurs. C'était un vendredi; et, dans certaines contrées, c'est le jour désigné officiellement à la charité publique. De bon matin, les mendiants s'en vont par les chemins demander aux portes leur part de la miche qui leur est réservée.

Suzette fut prise de pitié en contemplant ce cortège de vieilles femmes à la marche lente et d'hommes courbés par l'âge. Ils étaient si dissemblants avec les fleurs multicolores et fraîches! Ils s'en retournaient un par un, tremblotants, en marmottant quelque vague et antique formule de bénédiction, ou une prière apprise en un âge autrement meilleur...

Les mendiants choisissent la même heure pour apparaître aux portes des personnes charitables. Dans leur ignorance paysanne, ils se savent peut-être importuns et ils ne veulent pas abuser des moments de leurs bienfaiteurs.

Suzette allait se retirer, quand elle vit venir au bout de l'allée un vieillard plus courbé et plus blanc que les autres. Le pauvre homme était en retard, et, dans la crainte de trouver porte close, il essayait un peu vainement de hâter le pas. Malgré ses rides nombreuses, on lisait l'inquiétude sur son visage de martyr habitué à toutes les servitudes et à toutes les privations.

La porte était fermée quand il arriva au seuil de la maison. A travers le rideau de la fenêtre ouverte, Suzette l'observait. Le malheureux avait retiré son chapeau, qu'il tournait et retournait avec embarras. Allait-il se décider à frapper à la porte? Il avait conscience de son peu d'importance sur cette terre, — et il n'osait pas prendre la liberté d'attirer l'attention sur lui. Il croyait peut-être intérieurement qu'il en valait peu la peine, — comme si la souffrance n'était pas le plus grand de tous les mérites!

Enfin, sa main sénile, qui pouvait à grand'peine accomplir l'effort qu'il lui demandait, sa main parcheminée effleura légèrement la porte. Le vieillard avait l'air de se refuser à cette besogne, — la seule peut-être qu'il pût encore accomplir.

Décidément, on n'avait pas prêté attention à l'appel du vieillard. Il n'osa pas recommencer à frapper; mais il murmura une sorte de prière destinée à implorer ceux qui pouvaient l'entendre. Cet appel discret n'eut pas davantage de résultat. La servante qui avait procédé à la distribution était repartie à son ouvrage, et elle ignorait qu'un misérable se lamentait à quelque pas d'elle.

Suzette, en proie à une vive compassion, s'empressa de courir chercher dans sa bourse quelques pièces de monnaie. Elle tomba sur un louis. Tant mieux, la providence voulait qu'on secourût largement ce vieillard désolé.

Elle revint à la fenêtre, le pauvre vieux était toujours là. Désespérant de se faire entendre, il s'aprêtait à rebrousser chemin et remettait péniblement son chapeau sur sa tête blanche. Suzette allait l'appeler, quand le mendiant, ayant cru entendre un bruit de pas dans le couloir, se retourna et replaça son chapeau dans une position d'attente et de respect.

Sans être vue du vieillard, Suzette se pencha légèrement à la

fenêtre. L'idée d'une espièglerie éclairait son visage aux boucles folâtres. Le chapeau du malheureux, comme une sébile, était juste à quelques mètres au-dessous d'elle... Ravie de son idée, elle ouvrit la main et laissa tomber la pièce d'or dans cette aumônière peu habituée aux dons royaux. — Puis elle se cacha derrière le rideau.

Au même moment, la porte s'ouvrit, et la bonne remit un gros morceau de pain au vieillard. Suffoqué de bonheur, il sut à peine remercier. Il crut comprendre que l'humble charité terrestre s'unissait à la splendide charité céleste. Il leva les yeux là-haut, comme pour adresser aussi un merci à l'ange ignoré qui avait bien voulu laisser tomber pour lui ce fragment de manne Il ne vit rien dans l'azur, sinon un nuage blanc qui pouvait être pris à la rigueur pour la robe floconneuse d'un séraphin. Il ne songea même pas qu'un ange terrestre pouvait sourire derrrière le rideau blanc de la fenêtre doucement refermée...

Quand on est vieux, on a parfois des points de ressemblance avec l'enfance; ainsi l'on doit croire plus facilement aux miracles. Le mendiant supposa sans doute que sa prière avait trouvé un destinataire parmi cet Infini mystique où elle s'était envolée... Il n'essaya pas de chercher l'explication de ce mystère.

Suzette, elle, avait compris que sa charité était douce et véritable. Ici-bas, la charité est trop souvent inspirée par le calcul ou par l'orgueil. Pour la bien faire, il faut se laisser guider par le cœur, en faisant abstraction de l'esprit.

Et Suzette sourit encore à elle-même avec ingénuité; car cela ne dérangeait nullement cette jeune fille mutine d'avoir été remplacée dans le cœur de ce vieillard par un ange pur et auréolé, — par une créature divine comme il avait dû probablement en contempler autrefois parmi les enluminures d'un livre pieux et bénit...

André JURÉNIL.

QUELQUES VERS A MA MÈRE

I

C'est un matin de mars, quand l'aurore vermeille
Sourit à notre cœur où le printemps sommeille,
Que laissant là ton fils sous le regard de Dieu :
Tu partis, pauvre femme en me disant : adieu !...
Je n'oublierai jamais qu'en cet instant suprême
Je tombai dans tes bras en répétant : je t'aime !...
A partir de ce jour, j'ai versé bien des pleurs;
J'ai connu les chagrins et les mornes douleurs.
Mon âme inconsolée en proie à la souffrance
Semble garder encore un rayon d'espérance.
Si tu devais toujours me manquer et souffrir :
Je voudrais te revoir t'embrasser et mourir !...

II

L'absence d'une mère est cruelle au poète
Dont le moindre penser l'attriste et l'inquiète.
Il se prend à songer, puis consulte son cœur
Et, bientôt accablé par le destin moqueur,
Ne pouvant se soustraire aux désespoirs sans trève
Il meurt comme le flot expirant sur la grève.
Car vivre, aimer, souffrir et tendre à tous la main,
— Tel un noble vieillard poursuivant son chemin —
C'est le sort du poète, ici-bas, sur la terre :
Terrible destinée, effroyable mystère,
Que fais-tu maintenant en ce lointain pays ?
Pauvre mère, j'entends tes appels et tes cris !

III

Et cet exil affreux me met à la torture;
Je vois régner partout la haine et l'imposture !
— O siècle d'égoïsme et de perversité,
Le sort que je subis, l'ai-je bien mérité ?
Qu'est-ce donc que l'orgueil, la gloire et la richesse

Pour mon cœur abattu qu'un souvenir oppresse !
Rien, rien... Hélas ! J'ai vu s'écouler mon printemps ;
Illusion sacrée, espoir de mes mes vingt ans,
Vous n'étiez à mes yeux qu'un sombre et vain mirage
Et vous ne viendrez plus ranimer mon courage...
Si je ne dois revoir celle que j'aime encor,
Devant Dieu qui m'entend : je préfère mort !

IV

Ah ! que j'étais heureux, ô ma mère chérie,
Quand triomphalement à ton âme attendrie,
D'un élan généreux, je venais plein d'espoir
T'offrir avec mes vœux ce doux baiser du soir.
Adieu ! jours fortunés et remplis d'espérance,
Mes rêves d'avenir sont changés en souffrance.
C'est fini maintenant... Presque seul ici-bas,
Mon cœur brisé, meurtri, qui saigne à chaque pas
Est un gouffre béant, un insondable abime
Où tout mon être entier s'engloutit et s'abime !...
O cortège sans fin des humaines douleurs,
Doit-on aimer toujours et vivre dans les pleurs ?...

V

Que vas-tu me répondre, ô ma muse que j'aime,
Dois-je lutter encor, malgré tout et quand-même
Et m'incliner devant la volonté du ciel ?...
Réponds ! car ton secours et providentiel !
Ta prière et tes chants, loin des terrestres fanges
Sont un concert divin qu'applaudissent les anges
Et nous t'aimons aussi dans notre ardente foi,
Nous qui croyons au ciel et prions avec toi !
— Chère muse, reviens me parler de ma mère :
Déjà j'entends ta voix et je pleure et j'espère.
La vie est dans ces mots : croyance, amour, espoir,
Souffrir n'est pas un crime, aimer est un devoir !

1895.

HENRI PEYRE.

MUSIQUE MILITAIRE

Dans le Luxembourg, par cette soirée de septembre où commencent à poindre les tons sombres du ciel d'hiver, les arbres amaigris pleuvent des feuilles rousses.

Autour du kiosque de la musique, la foule se presse, potineuse, flâneuse, indifférente. Rares sont les mélophiles; on vient là, tout comme dans une ville de province, parce que le concert militaire est un but de promenade; et dans les petits groupes d'habitués, on cause, on blague, on regarde « passer le monde ».

Le bourdonnement sourd des voix fondues accompagne les strideurs des cuivres.

Dernier morceau; le Clairon — Déroulède.

— « On a donc orchestré cela ? »

— Sais pas...

Les musiciens sont debout. Le bâton du chef se lève.

Et au lieu de la sonnerie attendue, ce sont des voix qui s'entendent, sur un rythme de marche, allègre, entraînant.

> L'air est pur, la route est large
> Le clairon sonne la charge...
> . . . .

On chantait cela à l'école. — Un sourire sceptique court sur quelques lèvres; par ci, par là, des chantonnements.

La sonnerie du refrain éclate, ce sont cette fois les cuivres qui donnent.

Ta ra ta ta ta ta ta ta ta ra tata tata tata

La charge!... Les sourires s'effaçent, çà et là une moustache se frise; les têtes se redressent, les jarrets se cambrent, les poitrines plastronnent.

> Le clairon est un vieux brave
> Et lorsque la lutte est grave
> C'est un rude combattant!

Pressé, martelé, le rythme sonne, scandé, bref. Le vieux garde

à moustaches grises, tout voûté d'ordinaire est presque droit; tic, tac, sa croix et ses médailles frémissent...
Plus lentes s'élèvent les voix :

A la première décharge
Le clairon sonnant la charge
Tombe frappé sans retour

Le silence s'est fait, religieux, solennel, le bourdonnement s'éteint, et les paroles murmurées à peine par les chanteurs s'entendent nettes, brèves, en un pianissimo poignant...

Le clairon sonne toujours...

Et les cuivres vibrent encore une fois, étrangement; un hurlement de flûte déchire l'air, tel un cri de balle; on à la gorge serrée...

Alors le clairon s'arrête
Sa dernière tâche est faite
Il achève de mourir.

Pianissimo, le chant s'éteint, et lointaine, affaiblie la sonnerie s'efface, ponctuée de deux coups de caisse, deux coups de canon qui sourdement sonnent sur la foule — silencieuse comme devant une tombe.
Un temps de recueillement, et les bravos éclatent, pressés, ardents; pas de bis, pas un cri; on quitte la place, emportant en soi un je ne sais quoi qui vibre, comme si, sur cette foule hétéroclite de bourgeois, de filles, de sceptiques et d'oisifs, la vieille Mère-Grand avait passé, dans sa cotte aux trois couleurs.

14 Septembre 1893.

Louis GRANDVILLIERS.

A JEUNE FEMME...

(Triolets)

Du barbon dont je parle ici
L'épouse est jeune, belle et fraîche,
Mais on devine le souci
Du barbon dont je parle ici.
Cet être nul est, Dieu merci !
D'une humeur jalouse et revêche.
Du barbon dont je parle ici
L'épouse est jeune, belle et fraîche.

La nuit de ses noces, dit-on,
Il fut triste, sombre, morose,
Il fut un homme de carton
La nuit de ses noces, dit-on.
Pourtant la tendre Jeanneton
Avait l'œil vif, la bouche rose.
La nuit de ses noces, dit-on,
Il fut triste, sombre, morose.

— Ne me prenez pas mon sommeil,
Dit-il d'une voix emportée ;
Je me lève après le soleil :
Ne me prenez pas mon sommeil ;
Vous m'embrasserez au réveil...
Laissez-moi dormir la nuitée,
Ne me prenez pas mon sommeil,
Dit-il d'une voix emportée.

Sur les cinq heures du matin,
Jeanneton s'habilla rêveuse ;
Elle avait l'esprit d'un lutin
Sur les cinq heures du matin.
Son cœur battait sous le satin,
Excité d'une ardeur fiévreuse.
Sur les cinq heures du matin,
Jeanneton s'habilla rêveuse.

— Dormez en paix, mon digne époux,
Dormez, dit-elle, je vous laisse.
Je vais vivre un instant sans vous ;
Dormez en paix, mon digne époux.
Cet après-midi les coucous
Se riront de votre mollesse.
Dormez en paix, mon digne époux,
Dormez, dit-elle, je vous laisse.

ALFRED MIGRENNE.

BIBLIOGRAPHIE

Bluettes, poésies et nouvelles par JEANNE DE MARGON. — Un vol. in-8°. Librairie Fischbacher, Paris. — 1894.

Quand on parcourt le gracieux volume que Mlle Jeanne de Margon, notre collaboratrice, a récemment présenté au public, on ne peut se défendre de concevoir d'elle une opinion extrêmement favorable. On reconnait de prime abord qu'elle est vraiment *douée*, c'est-à-dire qu'elle possède à un degré supérieur le don de poésie, d'émotion et de sensibilité, ou en d'autres termes, une âme vibrante et musicale. Mais en outre ce mérite est rehaussé chez elle par une rare modestie, -- une vraie modestie de violette ou de pervenche, -- et elle fournit spécialement la preuve de cette aimable qualité dans le titre même qu'elle a choisi pour son livre. Elle l'a intitulé *Bluettes*, comme si ce n'était qu'un simple recueil de fantaisies fugitives et d'improvisations légères. Or, son recueil n'est nullement cela. Ainsi qu'en a fait la remarque, M. Henri de Bornier, dans la lettre-préface du volume, — plusieurs des pièces dont il se compose sont de véritables poèmes, — entre autre, *la Vieille Fille*, composition touchante et pathétique, citée par M. de Bornier, à laquelle nous pouvons ajouter diverses inspirations, non moins remarquables, *La Jonchée de fleurs*, *Cercueil d'enfant*, *Vengeance*, *Feuilles d'Automne*, *Une Aumône*, *Joueur*, *les*

Déshérités, etc., ainsi que la plupart des *Nouvelles* en prose qui varient la matière de l'ouvrage et dont les sujets sont traités avec une grâce aimable et une sensibilité pénétrante, dans un style élégant et facile.

On ne peut pas dire assurément que ce soient là des *Bluettes*. Ce serait même à tort qu'on donnerait ce nom à des fantaisies charmantes répandues dans plusieurs pages, parmi lesquelles nous aimons à citer *l'Astronomie de Bébé*, *Un Mot d'Enfant*, *le Monde*, *Rêve d'amour*, *le Souhait de Baby*, *Fillette* et *Grand-père*, *les Nids*, *les Quatre âges de la vie*, *Pureté*, et toute une série de rapides improvisations où la meilleure part est faite à une gaîté souriante et de bon aloi.

Au reste, Mlle Jeanne de Margon semble avoir reconnu elle même et proclamé, en quelque sorte involontairemeut, l'insuffisance de son titre, en rimant le joli quatrain suivant dont elle a fait le frontispice de son œuvre :

Gai refrain, nâvrante élégie,
S'entremêlent ici, lecteurs !
Car ce livre est, comme la vie,
Fait de sourires et de pleurs !...

Eh! bien, n'est-il pas facile de voir qu'un livre, image de la vie, c'est-à-dire formé de *sourires et de pleurs*, a un côté, grave, sérieux, attendri, et ne saurait passer pour un recueil de *bluettes*. L'aimable auteur a beau n'être qu'une jeune fille, sa pensée s'est déjà mûrie au soleil de la poésie, et son cœur s'est dilaté au souffle des inspirations émues et touchantes.

Nous voudrions pouvoir donner une idée de la forme fraîche et charmante des vers de Mlle Jeanne de Margon. Obligé par le défaut d'espace de renoncer à des citations développées, nous nous nous contentons de reproduire les strophes ci-après dont la grâce et la mélodie sont faites pour plaire au lecteur et pour se graver dans son « souvenir ». La pièce, en effet, a pour titre *Myosotis* :

Myosotis, ô doux emblème,
Quand j'admire ta fleur d'azur,
Je crois revoir celle que j'aime,
Son front charmant, son regard pur :
Qu'elle était fraîche et belle et sage.
Pour moi quel riant avenir.
Quand je te pris à son corsage,
Petite fleur du souvenir !

Mais toute joie est éphémère.
La vie est un fardeau cruel...
Dans mon cœur, la douleur amère
A mis son stigmate éternel.
Berthe à vingt ans, à son aurore,
Partit pour ne plus revenir,
Elle est morte... et je l'aime encore...
O chère fleur du souvenir !...

Aujourd'hui ma tête est chenue,
Mes pas se traînent chancelants,
Un lourd voile obscurcit ma vue,
Mais mon cœur a toujours vingt ans...
Qu'importe ! si la mort m'appelle,
La délivrance va venir...
Allons au ciel vivre auprès d'Elle,
Divine fleur du souvenir !...

Non seulement ces vers sont doux et émus, mais ils ont mieux qu'une forme élégante et pure, ils respirent un sentiment touchant et profond, et revêtent à vrai dire, comme une teinte philosophique. C'est ce même caractère sentimental et attendri qui se fait jour dans l'ensemble du joli recueil que nous analysons, et qui en rehausse toutes les juvéniles inspirations. Le livre ainsi est non seulement de ceux qui plaisent, mais de ceux qu'on aiment. A coup sûr, nous blesserions la modestie de Mlle Jeanne de Margon, si nous lui disions que toutes les pièces de son volume ont été dictées par *l'Ange de poésie*; mais nous serons tout à fait dans le juste et le vrai, si nous lui disons que toutes portent le sceau d'une inspiration pénétrante et sincère et le reflet de son âme charmante.

Gabriel MONAVON.

SUPPLÉMENT

RÉSERVÉ

AUX ECRIVAINS NON DAUPHINOIS.

L'HOROSCOPE

Les deux sœurs étaient là, les bras entrelacés,
Debout devant la vieille aux regards fatidiques,
Qui tournait lentement, de ses longs doigts lassés,
Sur un coin de haillon les cartes prophétiques.

Brune et blonde, et de plus fraîches comme un matin;
L'une sombre pavot, l'autre blanche anémone,
Celle-ci fleur de mai, celle-là fleur d'automne,
Ensemble elles voulaient connaître le destin.

« La vie, hélas! sera pour toi bien douloureuse, »
Dit la vieille à la brune au sombre et fier profil,
Celle-ci demanda : « Du moins m'aimera-t-il ?
— Oui. — Vous me trompiez donc. Je serai trop heureuse.

« Tu n'auras même pas l'amour d'un autre cœur, »
Dit la vieille à l'enfant blanche comme la neige.
Celle-ci demanda : Moi, du moins, l'aimerai-je?
— Oui. Que me disiez-vous? J'aurai trop de bonheur. »

François Coppée.

AVRIL

Tu reviens, beau mois d'avril
  De l'exil;
La nature est radieuse,
Le soleil rit dans l'azur
  Clair et pur
Et l'hirondelle est joyeuse.

On entend dans les buissons
  Les chansons
Des oiseaux sous les feuillages :
Vivent tes ris éclatants,
  O Printemps,
Et vivent les doux ramages!

Maintenant c'est un éden
  Qu'un jardin;
Tout promet de belles choses
Et les rosiers verdiront
  Et seront
Bientôt tout chargés de roses.

Puis les riantes couleurs
  De nos fleurs
Emaillent les prés, les plaines;

Tout annonce le retour
De l'amour
Et de ses douces haleines.

Les oiseaux, petits chanteurs
Enchanteurs.
Volent dans le libre espace
Et leur hymne matinal
Virginal,
Gaîment dans l'éther s'efface,

Et la nuit, le firmament
Est charmant;
Dans le nocturne silence
On entend les doux accords
Que les cors
Jettent avec nonchalance.

En attendant la gaîté
De l'été,
Cette belle renaissance
Nous charme et l'on dit en chœur
De bon cœur :
C'est avril, c'est l'espérance!

STANISLAS RENOUF.

AU CALVAIRE

(Sonnet)

A mon ami Alexandre Reygnier,
de Cavaillon.

Pieds nus, les bras liés, ployant sous son fardeau,
Jésus péniblement gravissait le Calvaire,
Ne cessant de montrer la douceur d'un agneau
A ces rudes soldats au ton dur et sévère...

Sa lèvre n'exhalait pas une plainte amère
Envers ceux dont les mains le poussaient au tombeau,
Même, avant d'expirer, il implora son Père
En faveur de ce peuple aveugle, son bourreau...

Et cloué sur la croix, subissant le martyre,
Son cœur plein de pardons s'éteignit sans maudire
La foule qui venait l'insulter tour à tour...

Plaignant les meurtriers qui le traitaient d'infâme,
Dans son dernier soupir, jaillit comme une flamme,
Pour la race d'Adam, un fraternel amour!...

Antonin Granier.

LA MONTAGNE DU ROULE

I

Connaissez-vous quelques-unes de ces vieilles légendes racontées les soirs d'hiver, à la veillée, par les pêcheurs qui habitent la partie de la ville de Cherbourg abritée par la montagne du Roule ? Je me souviens, entre autres, de la suivante, que nous présenterons au lecteur, traduite du patois local. Mon narrateur était un ancien marin qui avait passé sur la mer vingt ans de son existence, et jamais il n'évoquait sans un grand attendrissement le souvenir de ses lointains voyages. Il était occupé, ce soir là, à raccommoder quelques filets pour la pêche, tout en écoutant les histoires comiques, les contes à dormir debout dont les camarades s'entretenaient à tour de rôle. Il voulut prendre la parole à la fin, et se mit à raconter ce qui suit.

II

Les faits dont je vais parler se sont passés, il y a cent cinquante ans. Ma bonne femme de mère nous racontait autrefois, quand nous avions été sages, mes sœurs et moi, l'histoire ou plutôt, disait-elle, la légende du « saint vieillard. » A ces mots de « saint vieillard, » je me le rappelle, mes chers amis, nous écarquillions les yeux, nous joignions alors pieusement les mains, et quelquefois même, il arrivait qu'Adolphine, la plus jeune de mes sœurs, se mettait à genoux, pauvre innocente. C'est que, voyez-vous, lorsque notre mère prenait un air grave, dame! il ne fallait pas broncher! Elle savait nous en imposer avec sa coiffe de paysanne, le gros bâton sur lequel elle commençait déjà à s'appuyer, et surtout, oh! surtout, avec ses lunettes, les terribles lunettes qui eussent effrayé le plus brave d'entre nous.

Mais, arrivez enfin à l'histoire, père Mousset! fit tout à coup un auditeur impatienté en interrompant le vieux marin qui se mit à rire aussitôt.

Quel succès! pensa-t-il.

Et il continua.

III

Un jour donc, les habitants de Cherbourg étonnés virent arriver un vieillard a longue barbe blanche, à l'air digne et vénérable, revêtu d'un costume religieux de cette époque. Il égrenait lentement son chapelet, et paraissait contrarié d'attirer les regards de la foule qui se pressait sur son passage. Arrivé à la porte d'une misérable auberge, il aperçut en même temps une enseigne sur laquelle on lisait : « Au bon pèlerin, » et croyant peut-être voir dans cette rencontre un avertissement du Ciel, il entra. Pendant quelques jours, le vieillard y vécut « au pain sec et à l'eau, » comme on dit encore maintenant, ne sortant guère qu'afin de tâcher de recueillir les aumônes nécessaires pour sa nourriture et son logement. Car il était pauvre, le « saint vieillard! » Au bout de plusieurs semaines, il construisit lui-même une petite cabane, dont on apercevait encore, il n'y a pas bien longtemps, paraît-il, les derniers vestiges, et il résolut de la faire transporter sur notre montagne qui, désormais, eut son ermite.

Je me rappelai, en écoutant ce récit, un des plus beaux morceaux renfermés dans le choix de lectures de mon enfance, et dans lequel Lamartine nous dépeint l'habitation d'un pieux solitaire que sa plume a immortalisé depuis qu'on connaît l'histoire de *l'Ermite du Cap St-Ange.*

IV

Alors, il se fit bientôt un grand bruit autour de son nom, poursuivit le vieux matelot qui s'était interrompu pendant quelques instants. De tous côtés, on venait voir le « saint vieillard » dans sa cabane, l'évèque lui-même, de passage par ici, voulut le visiter à son tour, et chacun de l'interroger, mais toujours vainement sur les motifs qui avaient pu le pousser à embrasser ce genre de vie.

Quelque pauvre fou! murmuraient les libres-penseurs du temps.

Ne serait-ce point, au contraire, répétaient les autres, un infâme coquin réfugié ici pour se soustraire à toutes les recherches?

Peu à peu, cependant, il avait fini par gagner la confiance : les uns s'apitoyaient sur son sort et le regardaient comme un saint; les autres — plus nombreux le vénéraient peut-être encore davantage, à cause de la crainte superstitieuse qu'il leur inspirait. On raconte qu'il possédait le pouvoir de guérir certaines maladies: et, plus d'une fois, ceux-là même qui l'avaient redouté dans les

premiers temps eurent recours à ses soins. Un jour, — je crois encore entendre ma mère quand elle citait ce fait — une jeune femme s'en alla frapper chez lui. Elle tenait dans ses bras son enfant malade, et presque expirant. Au nom de Dieu tout puissant, lui dit-elle, vous en qui tout le monde met tant de confiance, sauvez mon enfant. Et, en disant cela, la pauvre mère s'était jetée aux genoux du « saint vieillard. » L'ermite, paraît-il, se recueillit tout d'abord; puis, après avoir fait quelques signes sur le corps de l'enfant : allez, dit-il, il ne mourra point. Et de fait, l'enfant fut guéri deux jours plus tard.

De nouveau, le « père Mousset, » comme l'appelaient les camarades, s'était arrêté, comme s'il eût voulu marquer les points de son discours.

Enfin, reprit-il, voilà qui est plus fort que tout le reste, et devait achever de lui accorder la confiance générale. Une épidémie terrible vint à éclater dans la contrée. On dit que nos petits villages d'alentour furent tous à peu près décimés. Ce fut une terreur épouvantable. Vainement, les dévots firent-ils des neuvaines; vainement aussi, beaucoup d'entre eux accomplirent-ils des pèlerinages pour conjurer le ciel de faire cesser le fléau. Rien n'y remédiait, la mort à la faux tranchante poursuivait chaque jour impitoyablement son œuvre. Alors, quelques-uns eurent la pensée de s'adresser au « saint vieillard »; et, après avoir gravi, certain soir, la montagne, ils allèrent frapper à la porte de l'ermitage. Le pieux solitaire ne s'étonna point de leur visite, et s'empressa de les rassurer. Il leur recommanda le jeûne et la prière comme les moyens les plus efficaces pour détourner la colère divine, leur fit voir dans cette grande calamité publique un effet du courroux céleste à l'égard des crimes de l'humanité, et termina en leur disant qu'il veillait sur le sort de la ville, laquelle devait être épargnée. Elle ne fut point atteinte, en effet, et personne ne douta qu'elle dût assurément aux prières de l'ermite d'avoir été préservée de la contagion. Aussi, lorsqu'à quelque temps de là, mourut le « saint vieillard », vous pensez si ce fut un deuil général. La montagne avait perdu son ermite : qui protégerait maintenant notre ville, et la garantirait si une épidémie nouvelle venait à reparaître jamais? Les restes du solitaire furent ensevelis non loin de la pauvre cabane qui lui avait servi de demeure, et, pendant longtemps, on accourut en foule sur le lieu où ils reposaient pour l'implorer comme autrefois.

V

Quand le « père Mousset » eut achevé de parler, chacun se

regarda surpris et intrigué. On avait entendu raconter, pourtant, de nombreuses histoires à propos de la montagne, mais personne ne se souvenait assurément de celle-là.

Hé quoi! fit malicieusement un jeune mousse qui avait semblé prêter une attention particulière au récit, comment se fait-il donc qu'on ne parle plus aujourd'hui de la place où furent ensevelis les restes de l'ermite!

Pour toute réponse, le narrateur ainsi interrogé esquissa de nouveau un sourire. Il pensait avec raison, le vieux malin! que le héros de la légende n'avait probablement jamais existé.

Edouard MICHEL.

FUYONS PARIS

O ma si fragile compagne,
Puisque nous souffrons à Paris,
Envolons-nous dans la campagne
Au milieu des gazons fleuris.

Loin, bien loin des foules humaines,
Où grouillent tant de cœurs bourbeux,
Allons passer quelques semaines
Chez les peupliers et les bœufs.

Nos boulevards seront des plaines
Où le seigle ondoie au zéphyr,
Et des carrières toutes pleines
De fleurs de pourpre et de saphir.

En buvant le lait d'une ânesse
Que tu pourras traire en chemin,
Tu rafraîchiras ta jeunesse
Et tu lui rendras son carmin.

Dans les halliers, sous la ramure,
Douce rodeuse au pied mignon.
Tu t'en iras chercher la mûre,
La châtaigne et le champignon.

Les fruits qu'avidemment tu guignes,
Va ! laisse-les aux citadins !
Nous, nous irons manger des guignes
Au fond des rustiques Edens.

Au village, on a des ampoules,
Mais, aussi, l'on a du sommeil.
Allons voir picorer les poules
Sur les fumiers pleins de soleil.

Sous la lune, au bord des marnières,
Entre des buissons noirs et hauts,
La carriole dans les ornières
A parfois de si doux cahots !

J'aime l'arbre et maudis les haches !
Et je ne veux mirer mes yeux
Que dans la prunelle des vaches,
Au fond des prés silencieux !

Paris, c'est l'enfer ! — Sous les crânes.
Tous les cerveaux sont desséchés !
Oh ! les meunières sur leurs ânes
Cheminant au flanc des rochers !

Oh ! le vol des bergeronnettes,
Des linottes et des piverts !
Oh ! le cri rauque des rainettes
Vertes au creux des buissons verts !

Mon âme devient bucolique
Dans les chardons et les genêts,
Et la brande mélancolique
Est un asile où je renais.

Près d'un petit lac aux fleurs jaunes
Hanté par le martin-pêcheur,
Nous rêvasserons sous les aunes,
Dans un mystère de fraîcheur.

Sommes-nous blasés sans ressource?
Non, viens! nous serons attendris
Par le murmure de la source
Et la chanson de la perdrix.

Le pauvre agneau que l'homme égorge
Est un poème de douceur;
Je suis l'ami du rouge-gorge
Et la tourterelle est ta sœur!

Quand on est las, de l'imposture
De la perverse humanité,
C'est aux sources de la Nature
Qu'il faut boire la vérité.

L'éternelle beauté, la seule,
Qui s'épanouit sur la mort
C'est Elle! la Vierge et l'Aïeule
Toujours sans haine et sans remord!

Aux champs, nous calmerons nos fièvres,
Et mes vers émus, que tu bois,
Jailliront à flots de mes lèvres,
Dans la pénombre des grands bois.

Viens donc, ô chère créature !
Paris, ne vaut pas un adieu!
Partons vite et, dans la nature,
Grisons-nous d'herbe et de ciel bleu!

MAURICE ROLLINAT.

STANCES D'AMOUR

A G. Milo, en souvenir de la chrétienne Musique faite sur mon mystère La Fin des Dieux.

SAIS-TU la chanson que la Terre
Chante à l'approche du Soleil?
Ce que dit la voix du Mystère
Quand revient le printemps vermeil?

La Terre dit : « Que chacun sème,
O bon Soleil, à ta clarté,
La fleur d'amour, la fleur que j'aime,
Espoir de ma fécondité. »

Le Mystère dit à la femme :
« Voici venir l'amour vainqueur !
« Ouvre à l'azur, ouvre à la flamme ;
« Aux rêves bleus ouvre ton cœur. »

Oh! ne me dis pas de me taire!
Je veux chanter à ton réveil,
Comme au printemps chante la Terre
Sous les chauds baisers du Soleil.

LÉON L. BERTHAUT.

BIBLIOGRAPHIE

Premières chansons, poésies par Stéphane Borel. Un vol. in-8°, Tresse et Stock, libraires-éditeurs, Paris, 1893.

M. Stéphane Borel est un poète-chansonnier qui consacre son talent à la mise en pratique de l'aimable et jovial adage choisi naguère pour devise par le Caveau :

> Les vers sont enfants de la lyre,
> Il faut les chanter non les lire...

Cette remarque revient à dire que la poésie de M. Stéphane Borel, naturellement cadencée et essentiellement harmonieuse semble appeler d'elle-même la mélodie comme un accompagnement rythmique, et évoque en quelque sorte l'image d'un oiseau chanteur, toujours prêt à prendre l'essor sur les ailes de la musique, comme sur l'onde aérienne de la brise.

Presque toutes les compositions de notre poète ont, en effet, fourni des motifs non moins élégants que variés à une élite de musiciens, qui y ont adapté des mélodies expressives et heureusement venues. De sorte qu'on peut caractériser cet aimable recueil en l'intitulant un répertoire de concert. Aussi Gustave Nadaud en a-t-il dit :

> C'est un orchestre poétique
> Aux esprits délicats offert...

On peut juger par cette appréciation que, musique et *piano* à part, les chansons de M. Stéphane Borel ont une incontestable valeur littéraire.

C'est effectivement un régal pour les délicats que ces jolis vers, on les trouve aussi bons à lire qu'à chanter. Ils ont par eux-même cette saveur intime, cette grâce pénétrante, cette harmonie naturelle qui, au fond, constitue la vraie poésie. Emanés d'une

veine heureuse et facile ils valent par cette sorte de vertu mystérieuse qui est comme le signe distinctif de l'inspiration, et l'on reconnait que leur auteur possède ce don par excellence, grâce auquel les poètes, en accouplant et en assortissant des mots dont chacun n'a rien de rare, ont le secret de réveiller, dans les âmes de ceux qui les lisent ou qui les écoutent, une foule d'émotions délicieuses et de musicales réminiscences.

Les vers de M. Stéphane Borel, vifs, animés, pleins et sonores jaillissent d'une source abondante sous des rythmes constamment variés et sans cesse harmonieux. Il y en a pour tous les caractères, pour tous les tempéraments, pour tous les états d'âme. La raison en est simple. Le jeune auteur, en effet, se plaît à mettre en relief ceux de ses devanciers qu'il a choisis pour modèles. Il se réclame spécialement de Béranger, de Pierre Dupont et de Gustave Nadaud.

A Béranger donc, il a emprunté la note patriotique, mais en évitant soigneusement d'autre part la raillerie sceptique et Voltairienne. Il a pris à Pierre Dupont la note agreste et naïvement *naturaliste* où se mêlent parfois des accents de rêverie et de mélancolie. Enfin l'influence de Nadaud a fait passer dans ses chants la note alerte, gaie et narquoise, assaisonnée de finesse et de bonhomie spirituelle. Mais on doit ajouter que tout cela est fondu dans une note intime et très particulière qui laisse apparaître et s'accentuer l'individualité du poète, et qui imprime à son œuvre un cachet tout personnel.

Ajoutons que l'inspiration religieuse se montre hautement dans plusieurs pièces et rehausse ainsi la valeur générale du recueil.

L'espace nous est mesuré et nous avons le regret d'être obligé de nous restreindre pour dire des *Chansons* de M. Stéphane Borel tout le bien que nous en pensons. C'est maintenant à nos lecteurs d'ouvrir et de goûter à loisir ce gracieux volume auquel Nadaud, le maître regretté, avait bien voulu, dans des strophes charmantes, formuler un engageant sauf-conduit pour aborder le monde de la publicité. Nous ne citons que la conclusion de cette aimable préface :

> Comme des oiseaux pleins de grâce,
> D'un élan libre et naturel,
> Envolez-vous donc dans l'espace,
> *Premières chansons de Borel !*

Un mot encore en terminant ce trop rapide examen. M. Sté-

phane Borel a été lauréat d'un des derniers concours du *Sylphe*. C'est dire que son talent non seulement avait déjà appelé l'attention, mais avait été apprécié et distingué comme il le mérite.

Gabriel MONAVON.

PRÈS DU RUISSEAU

Quand le matin sourit, que toute la nature,
S'anime et que l'oiseau chante sa note pure,
En sautillant dans les branches du grand ormeau,
Je rêve longuement près du petit ruisseau.

Lorsque le moissonneur arrêtant sa faucille,
Fatigué, se délasse auprès de sa famille;
Quand tinte l'angelus au clocher du hameau,
Je viens souvent dormir près du petit ruisseau.

Lorsque le doux zéphir courant sous le feuillage
Berce du rossignol l'harmonieux ramage,
Lorsque l'astre du soir éclaire le coteau
Je contemple le ciel dans le petit ruisseau.

Cécile Depallière.

RONDE DES FILLETTES

Allons fillettes, les buissons
Pleins de fauvettes
Et de pinsons
Vont refleurir; allons fillettes!
Franchissez les étroits sillons,
Balancez-vous dans la ramure.
En passant, cueillez une mure,
Troublez les bois de vos chansons.

L'hiver triste et morose
S'enfuit avec ses pleurs,
Et le parfum des fleurs
Renait avec la rose...

Les bois ont des frissons
Et du sommet des branches
Couronné de fleurs blanches
S'échappent des chansons.

Déjà parmi la mousse
Qui borde le chemin, —
Eclatante demain —
La pâquerette pousse.

Tout semble ranimé
Et dans les hautes herbes
Les insectes superbes
Fêtent le mois de mai.

Comme sortant d'un rêve
Pénible et languissant
Tout, mû par un accent,
Se réveille et se lève :

Sublime accent d'un jour
Plein de reconnaissance ;
Suave renaissance
De Bonheur et d'Amour.

L'hiver triste et morose
S'enfuit avec ses pleurs
Et le parfum des fleurs
Renait avec la rose.

Allons fillettes, aux chansons
Des alouettes
Et des pinsons
Mêlez vos chants, allons, fillettes,
Franchissez les étroits sillons
Et le ruisselet qui murmure;
En passant, cueillez une mure
Faites la chasse aux papillons.

Hâtez-vous, l'heure presse
Demain il ne sera plus temps :
Chantez la sublime allégresse
En l'honneur du printemps !

F.-A. Macabiau.

LES LITANIES DE L'OCÉAN

Océan, ô songeur assoupi dans tes rêves,
Qu'éveille la tempête et que berce le vent,
Océan, amoureux des rochers et des grèves,
Océan, d'ambre et d'or sous le soleil levant,
Océan bleu, poète au cœur tendre et mystique,
Que l'aurore de mai captive d'un baiser,
Tes vagues d'émeraude unissent leur cantique
O Lyre grandiose, où l'on sent Dieu passer !

Harpes du soir, pleurant si douces psalmodies,
Qu'on les croirait ouïr de pieux ménestrels,
Au rythme merveilleux des saintes mélodies
Planent les alcyons légers et les pétrels.
L'hôte des goëmons et la Sirène blonde,
Portant des fleurs de mer et des perles au front,
Les Tritons, les Dauphins quittent le fond de l'onde,
Et dans le flot mouvant s'enchevêtrent en rond.

A l'accent de leurs voix les plages endormies,
Où scintille l'émail du coquillage blanc,
Sortent de leur torpeur et leurs faces amies
Se rident, souriant frisson, furtif et lent...
Dans le golfe très calme, une barque amarrée,
Prisonnier enchaîné, se balance et s'endort...
Et là-haut, s'arrêtant dans sa course azurée,
L'ancêtre, — le soleil, — montre son masque d'or.

Océan, inconstant ainsi qu'un cœur de femme,
Charmeur capricieux qu'octobre ensevelit,
Malgré la vague folle et la bruyante lame,
D'un linceul de brouillards, qui planent sur ton lit,

Tu gémis, et la nuit porte tes pleurs sonores
Là-bas, vers d'autres mers, aux climats bienfaisants,
Aux îles de corail, aux brillants madrépores :
Et tes plaintes iront se perdre en leurs brisants !

Océan, confident des tristes fiancées,
Jaloux de leurs hymens, tu brises les serments,
Dans l'algue et le varech, les barques. enlacées,
Sommeillent dans ton sein pour d'éternels moments.
Les maris, les enfants, qu'attiraient des Chimères,
Vers le pays natal ne retourneront point;
Et l'amante éplorée, et la veuve, et les mères,
O maître tout puissant. t'insulteront du poing.

Océan, que l'hiver glace de ses rafales,
Qu'enivrent le sanglot et le cri du mourant,
Les ouragans cruels, en odes triomphales,
Te proclament leur roi brutal, et le plus grand.
Comme un aïeul hautain dédaignant les pygmées,
Riant des éléments du monde essentiel,
Pour assouvir enfin tes haines comprimées,
Tu viens battre la terre et tu touches le ciel!...

J.-M. Simon.

SOIR DE COMBAT

A mon ami Alexandre Michel.

Les Héros sont tombés !... La nuit vient de son voile
Recouvrir lentement tous ces débris humains.
Ceux qui ralent encor, dans leur vieux sac de toile
Cherchent leur gourde. hélas! elle est vide en leurs mains!...

Ils meurent au sourire humide de l'étoile
Qui semble leur montrer les célestes chemins,
Mais la postérité devant eux se dévoile :
Ils sont fils de Carthage ou frère des Romains!

Ils sont morts!... Un frisson glace leur chair meurtrie,
Quand sur eux vient plâner l'âme de la patrie
Plus belle par leur sang, plus grande par leur mort!...

Et la lune, là-haut, vers le zénith s'élève
Faisant étinceler l'acier de chaque glaive,
Et le vent léger semble un sanglot de remord!

CHARLES ROUCH.

VIDEZ CUVETTES PAR LA FENÊTRE

NOUVELLE

Dédiée aux jeunes personnes qui font la chasse aux maris...

En plein mi-août et plein mi-jour - 40° à l'ombre — Dans petite rue morne, d'une morne petite ville de province :

Maison silencieuse et close à l'exception d'une fenêtre qui baille au premier étage: le sanctuaire de Mlle Michelle.

I

D'un riche couple bourgeois, Michelle est l'enfant unique et adorée !

Singulière et séduisante fille, d'ailleurs : Pas jolie d'après l'esthétique, mais d'un charme original plus enpoignant que la beauté.

Dix-huit ans ! Si bien modelée qu'elle donne l'illusion d'une grande taille — quoique ne dépassant guère la moyenne.

Très brune, chevelure rebelle et vaporeuse, affinant un visage aux contours accusés, aux traits légèrement masculins. Des yeux immenses encore agrandis par la ligne des sourcils : noire, vigoureuse, hardie. Des yeux à faire tourner la tête à tout un régiment ! Des yeux naturellement curieux et provocateurs, regardant toujours en face, si chauds, si lumineux à leur insu qu'ils semblent dire à tout venant : Je suis l'amour !

Demandez plutôt au cousin Karl : un éphèbe blond, blanc, long et flasque, qui n'a jamais l'air d'être logé dans ses propres habits, tant il peine à remplir quelque peu ou l'ampleur de sa veste, ou le fond de son pantalon.

. . . .

Très vaste cette chambre de Michelle, mais coupée en deux par une tenture : D'un côté, le petit lit virginal, blanc et rose, la table de toilette et ses accessoires ; de l'autre, le piano, la harpe, la bibliothèque, le bureau — surchargé de paperasses et de livres classiques — devant lequel la jeune fille remplit, sans relâche, de longues feuilles de papier d'écolier.

S'interrompant enfin — son petit menton énergique soutenu par sa main fine — elle monologua ainsi :

« Il faut que j'aie de la vertu tout de même. Il y a des gens qui seraient bien étonnés de savoir à quel point elle est tenace, ma vertu ! Préparer un examen par cette température caniculaire ! Alors qu'il me serait si facile d'aller plutôt me balancer sur mon hamac, là-bas, au fond du parc, dans certain petit coin toujours ombreux et frais ! Après tout que ferai-je de ce parchemin ! La fortune des mes parents est trop solidement assise : Je n'ai pas même en perspective la plus petite débacle possible. Qu'importe ! Puisque c'est moi qui l'ai voulu ! Me dérober à la dernière heure, ce serait lâche... Fi donc ! J'aurais l'air de me rendre... de subir la pression de Karl, de mes connaissances, de mes amies — sans oublier Papa et Maman — lesquels pris

en bloc, n'ont pas assez d'épigrammes à décocher contre ce malheureux brevet supérieur. »

Elle se remet à écrire.

Toc ! toc! fait quelqu'un derrière la porte — « Entrez ! » Et l'on entre.

C'est l'éphèbe blond, blanc, long et flasque: le cousin Karl.

Une ligne maussade se creuse entre les noirs sourcils de Michelle.

« Toujours écrivassant? Décidément vous êtes de cette espèce égoïste et insociable qu'on appelle les gens parfaits. Puisque vous vous dérobez à tous, j'ai une grâce à vous demander; faites-moi une petite place à vos cotés, et laissez-moi préparer moi aussi, mon brevet supérieur. »

Elle éclata d'un rire narquois qui découvrit ses dents éblouissantes.

Lui, se penchant vers la jeune fille: « Je suis d'ailleurs à même de vous donner, sinon des leçons, au moins des conseils. Quelle question traitez-vous en ce moment? Oh! c'est une dissertation savante sur la Machine pneumatique... Voyons celà:

« Sous le récipient, une pomme ridée reprend un aspect de fraîcheur, parce que les gaz intérieurs, n'étant plus équilibrés par la pression atmosphérique, font gonfler la peau. De ce dernier fait, je conclus que si l'on glissait dans la machine une vieille femme ridée, parcheminée, et ne se consolant pas de l'être, on verrait tout à coup ses parties charnues se distendre et redevenir bouffies ou pulpeuses comme aux beaux jours de leur vingtième printemps... »

A son tour, Karl égaya la chambrette d'un rire sonore et frais.

Aurez-vous l'audace de servir pareilles déductions fantaisistes aux examinateurs?

« Pourquoi pas? répliqua-t-elle d'un petit air de coq lui seyant à ravir — Mon cher, quoi de plus fécond que l'hypothèse? Sait-on ce qui germera jamais d'une idée saugrenue jetée à travers le monde par un cerveau détraqué? »

Mais, lui:

« En vérité, vous êtes légèrement paradoxale, belle cousine. Vous souvient-il aussi de cette autre conclusion tirée par vous, certain jour, en dépit de vos savantes études: « Ici-bas, les fous, ce sont les hommes de la science. Il n'y a de gens vraiment sensés que les poètes, les artistes et les amoureux. »

Hélas! je ne suis rien moins qu'un favori des Muses, mais je suis amoureux... de toi!... »

Et grisé par les deux grands yeux aux magnétiques allures, il se jette aux genoux de la jeune fille, en s'écriant : « Tu n'es pas une figure toi! Tu es des yeux! Tu es un *type*! Et je t'adore ainsi parce que tu ne ressembles à aucune autre. »

Michelle revenue de son saisissement, le regarde durement, d'un ton brusque, tranchant : « Ah ? ça qu'est-ce que vous faites dans cette posture de cordonnier ? Relevez-vous et vivement ? »

Il se relève plus piteux qu'un pauvre chien rossé :

« T'es bête, reprend elle. Va-t-en et ne recommence plus! »

Et comme il hésite encore :

« Va-t-en te dis-je. »

Restée seule, elle hausse les épaules et fredonne :

Qu'est-ce que l'amour ?
Que puis-je y comprendre ?
On ne m'a pas appris à savoir celà...

« Ce n'est pas encore inscrit au programme du brevet supérieur, mais ça pourra venir. Ouf, quelle chaleur! C'est atroce! Je n'en puis plus! Mes mains sont moites, et noires comme celles d'un bébé qui barbouille sa première page d'écriture. Il est fâcheux que le cousin Karl ne m'ait pas baisé les phalanges dans son transport amoureux : au moins auraient-elles dessiné un soupçon de moustaches sur ses joues blanches et roses, car il est blanc et rose comme un enfant qui tette, le malheureux garçon! »

Sur ce Michelle se lève et remplit sa cuvette — jusqu'à pleins bords — d'une eau fraîche et parfumée ; elle y plonge avec délices ses jolis doigts flexibles.

« Tiens! Il paraît que mon seau de toilette est en voyage? Bah! c'est le pavé qui bénirait cette ondée rafraîchissante ! »

Exubérante de sève comme elle l'était, ses mouvements avait une vivacité incroyable. Elle saisit la cuvette débordante, pousse brusquement les volets, et... flouck ! une masse d'eau se brise sur l'asphalte d'où part un cri de détresse...

Michelle se rencogne brusquement, rouge et haletante : elle n'a rien vu... mais elle a compris! Et elle reste coite, gardant entre ses mains inconscientes le corps du délit, lequel de stupeur et de honte, vient s'abîmer à ses pieds...

Il y avait de quoi :

Devant notre héroïne se dressait, en saule pleureur, un grand individu ruisselant. Son pantalon, sa redingote, ses poches et ses manches, ses cheveux et ses moustaches représentaient un système de gouttières de calibres différents. Des yeux malins rayonnaient derrière ce voile humide: c'était un contraste plaisant avec les mèches éplorées et les crocs de la moustache retombant d'un air piteux. Une bouche gouailleuse laissa passer :

« Mademoiselle, je traverse votre ville pour la première fois votre douche de tout à l'heure m'a probablement sauvé d'une insolation. Veuillez seulement joindre l'offre d'une serviette-éponge, et je reste votre très rafraichi et très reconnaisant serviteur. »

Agissant comme sous le coup du sommeil hypnotique, Michelle retire d'un bahut l'objet demandé. Avec toute l'aisance d'un homme du monde, notre individu remercie, et procède vigoureusement à une évaporation rapide, — tandis que son vis à vis se croit le jouet d'un cauchemar, et se pince jusqu'au sang...

Planté maintenant devant le psyché, le douché relève vivement sa moustache et fourrage dans ses cheveux.

Puis se tournant vers la jeune fille et lui présentant ainsi l'homme le plus séduisant que l'on pût rêver :

« N'ayez aucune crainte au sujet de mon escapade : la rue est déserte, et tous les volets clos. Autrefois, premier prix de gymnastique au collège, j'ai escaladé, sans peine, votre balcon, grâce aux lianes vigoureuses qui l'enlacent. Frais et dispos pour continuer mon voyage, je prends le même chemin. »

Sons donner le temps d'une réponse, il s'inclina respectueusement et disparut en écureuil comme il était venu.

. . . .

Alors seulement, la belle décontenancée comprit qu'elle n'avait point rêvé ; et, se laissant tomber sur une chaise éclata en sanglots.

Tout à coup, elle se précipita hors de sa chambre, et entra chez sa mère comme un tourbillon : « Maman, oh ! maman » s'écria-t-elle, en se jetant dans les bras maternels, et d'une voix entrecoupée, elle raconta tout.

Mme Haton devint très pâle : « Malheureuse enfant ! N'avoir ni appelé ni sonné. »

« Petite mère, le saisissement m'a pétrifiée, mais non la peur... Peur de quoi ? — ajouta-t-elle avec dépit. — M'a-t-il seulement regardée ? Sûrement, il ne sait point si je suis laide ou jolie, et ne

reviendra plus jamais, sans doute?... » fit-elle, d'un air accablé.

Mme Haton, de plus en plus troublée, voulut parler : sa fille lui ferma la bouche avec une caresse :

« Ecoute plutôt ce qui me reste à dire : Si je ne puis être la femme de cet homme, je ne serai celle d'aucun autre. »

La pauvre dame bondit comme si elle avait vu le diable en personne.

« Mais tu deviens folle. »

« Au contraire, répliqua froidement l'enfant terrible, j'ai retrouvé l'usage de mes facultés et jouis actuellement de tout mon bon sens. »

Et câline :

« Maman chérie, à tort ou à raison, papa ou toi vous avez toujours fait ma volonté : il est trop tard pour changer de système. Si la Destinée veut que mon inconnu devienne mon mari, elle saura le placer, une seconde fois, sur ma route; et, dans ce cas, je te préviens que c'est moi qui fais la demande. »

(A suivre).

Mlle MARIGOLD.

SUPPLÉMENT

RÉSERVÉ

AUX ECRIVAINS NON DAUPHINOIS

VIDEZ CUVETTES PAR LA FENÊTRE

NOUVELLE

Dédiée aux jeunes personnes qui font la chasse aux maris...

(SUITE ET FIN)

II

UN MOIS PLUS TARD...

Michelle a brillamment passé l'écrit, et subi, avec succès, les diverses épreuves de l'examen oral; il ne lui reste plus qu'à être interrogée sur la psychologie.

« Mademoiselle Michelle Haton ! » articula une voix forte et claire.

Et la voilà en tête à tête avec le jeune et remarquable professeur de philosophie, récemment nommé à Bordeaux : une tête de poète, d'artiste ou de rêveur, plantée sur un corps très mâle.

Il tressaille.... elle pâlit, et... c'est tout?

« Mademoiselle, je vais vous interroger sur la nature, la for-

mation, et les effets de la passion, en général. Qu'est-ce qu'une passion ? »

« Si vous le tolérez, Monsieur, j'appuierai ma démonstration sur un exemple : c'est plus commode !

« La passion c'est... une flamme qui s'est allumée tout à coup dans le cœur et l'imagination de... de Rosita, et dont l'éclat se projette sur l'objet aimé, lui prêtant ainsi : un beau front rayonnant d'intelligence, des yeux diaprés et changeants comme l'onde, tour à tour ironiques et caressants ; de soyeuses moustaches se terminant en crocs impertinents....

« ?

« C'est tout ! Monsieur. Ah ! j'oubliais.... une épaisse chevelure ondoyante, laquelle — de prime abord — ferait passer l'objet en question pour un Lamartine ou un Raphaël, alors que c'est peut-être l'homme le plus prosaïque que la terre ait jamais porté... J'ai dit ! »

« On chercherait vainement votre définition dans tous les traités psychologiques parus jusqu'à ce jour. Au moins, n'êtes-vous ni plagiaire, ni... banale, Mademoiselle. Et que m'apprendrez-vous au sujet de de la formation de... cette passion ? »

« Mon Dieu ! elle a surgi au moment où l'on y pensait le moins. Pascal a dit, avec raison : « On n'est pas plus sûr, si sage « si calme qu'on soit, d'échapper à la passion, qu'on est sûr « d'échapper à la maladie ».

« Eh oui ! Voyez Rosita : Elle trouve idiot et pourchasse le cousin qui fait une déclaration bien sentie ; elle est fière de cacher, en sa poitrine, un petit cœur vierge et sans souci...

« Hélas ! point n'était besoin de proclamer si haut son indépendance...

« Un beau jour, on fait passer — par inadvertance — le contenu de sa cuvette par la fenêtre, d'où surgit un bipède quelconque transformé en gouttières : laid, ridicule, grotesque en cet état....

« Mais il s'éponge et se retourne : C'est Lui ! Enfin, comment dirai-je ?... Lui : Celui qu'*on* attendait... sans le savoir, sans même sans douter ! »

Un silence.

. . . .

Avec effort l'examinateur bégaya :

« Pourriez-vous, maintenant, expliquer les effets, les conséquences ?... »

« L'être passionné ne s'appartient plus, il est esclave il est « agi » suivant la forte expression de Malebranche. Tout ce qui lui était jouissance lui devient insipide ; l'idée fixe le ronge, le consume, et ce désir, et cette souffrance, lui sont une volupté...

« C'est fou, mais je l'aime! Et le monde entier se dressa-t-il contre moi, ne pourrait m'empêcher de l'aimer.... »

Et pâlie, mais transfigurée, elle poursuivit d'une voix altérée :

« Monsieur... X, je ne vous demande ni votre nom, ni votre origine. Le public en pensera ce qu'il voudra, et... vous aussi : Au grand désespoir de mes parents (mais ils veulent avant tout le bonheur de leur enfant gâtée), j'ai le courage, ou l'imprudence de vous le dire :

« Je vous aime ! Etes-vous libre, et saurez-vous aimer comme moi ? Je serai votre femme ou je ne me marierai jamais. »

Le professeur levant vers elle un visage bouleversé :

« Mademoiselle, ce qu'il y avait de... clandestin ou de burlesque dans notre entrevue m'interdisait de vous exprimer, à ce moment-là l'impression profonde que vous m'avez faite. Mon nom est Gabriel Maurel, je suis professeur de philosophie, et peintre à mes heures. »

Entr'ouvant sa redingote, il en sortit une miniature exquise ; c'étaient les cheveux crêpés, les yeux de flamme, la physionomie originale et unique de Michelle. Au dessous, une main tremblante avait écrit : « Mon inconnue. » Et, encore plus bas : « Oh ! mon idéal ne te reverrai-je que dans mes rêves ! »

Gabriel observait l'étrange fille.

Une flambée rose montait à ses joues : ses longues paupières abaissées laissèrent tomber deux perles cristallines de celles dont Byron a dit : « Une larme est si belle dans l'œil de la Beauté que l'amour regrette presque de la sécher même par un chaste baiser. »

Le président des examens s'approchait, et vint chuchoter dans l'oreille de Maurel :

« Pardon, mon cher! Mais vous devez être fixé à l'heure qu'il est. Cette aspirante est donc si peu préparée que vous ne la renvoyiez plus! Dans ce cas, c'est tant pis pour elle ! »

« Au contraire, M. le Président, balbutia le jeune homme interloqué, Mademoiselle est si... intéressante que j'en oublie de consulter ma montre. »

III

J'ai vu passer un singulier sourire sur les lèvres de certains lecteurs à barbe,

Et l'un deux :

« Ma foi, déclare-t-il, je ne me serais point fait fouetter pour me laisser aimer par cette brune aux effluves troublantes. Mais l'épouser ! C'est une autre affaire ! On serait en droit de croire,

que c'était, en effet, le quart d'heure... psychologique dont l'aurait guérie le premier chien coiffé qui se serait présenté. »

Vous oubliez le cousin Karl...

Vous qui ne voyez « dans le fruit que la tache, dans la fleur que le poison, dans le ciel que le nuage, dans le cœur humain que le vice, dans l'homme que la bête », écoutez ce dénouement :

Michelle et Gabriel réalisent, aujourd'hui, l'idéal du mariage : se sentir un et rester deux; et moi, sceptique comme vous, depuis que je les ai rencontrés, je crois à l'amour!

Mlle MARIGOLD.

REQUIES

Comme un morne exilé, loin de ceux que j'aimais,
Je m'éloigne à pas lents des beaux jours de ma vie,
Du pays enchanté qu'on ne revoit jamais.
Sur la haute colline où la route dévie
Je m'arrête et vois fuir à l'horizon dormant
Ma dernière espérance et pleure amèrement.

O malheureux! crois en ta muette détresse :
Rien ne refleurira, ton cœur ni ta jeunesse,
Au souvenir cruel de tes félicités.
Tourne plutôt les yeux vers l'angoisse nouvelle,
Et laisse retomber dans leur nuit éternelle
L'amour et le bonheur que tu n'as point goûtés.

Le temps n'a pas tenu ses promesses divines,
Tes yeux ne verront point reverdir tes ruines;
Livre leur cendre morte au souffle de l'oubli.
Endors-toi sans tarder en ton repos suprême
Et souviens-toi, vivant dans l'ombre enseveli,
Qu'il n'est plus en ce monde un seul être qui t'aime.

La vie est ainsi faite, il nous faut la subir :
Le faible souffre et pleure, et l'insensé s'irrite;
Mais le plus sage en rit, sachant qu'il doit mourir.
Rentre au tombeau muet où l'homme enfin s'abrite,
Et là, sans nul souci de la terre et du ciel,
Repose, ô malheureux, pour le temps éternel!

LECONTE DE LISLE.

LA MARGUERITE

La première fleur que tu m'as donnée,
La fleur des aveux, douce à mon exil,
Dans un livre ami dort, déjà fanée;
Mais le livre exhale un parfum d'avril.

Un oracle gît dans la marguerite.
Par qui notre sort est prophétisé.
Mais quand j'ai voulu, suivant l'ancien rite,
L'effeuiller, mes doigts ne l'ont point osé.

Quand auront passé les heures fatales,
Si le jour béni vient sur nous briller,
Dans ta douce main prenant les pétales,
Tu les compteras sans les effeuiller;

Et quand tu l'auras prononcé toi-même.
L'oracle espéré, craint ou pressenti,
Nous le bénirons s'il eût dit : Je t'aime...
Et nous en rirons, s'il nous eût menti!

JEAN APPLETON.

CELUI-LA!

I

Il est un être à part qui, dans le monde, passe
Sans songer qu'il est d'ici-bas;
Il rêve, il marche, il va, le regard dans l'espace,
Sans voir où le portent ses pas.
Son cœur saigne, pourtant, souffrant plus que tout autre
De nos misérables douleurs,
Parce qu'il les sent mieux dans son âme d'apôtre,
Mollie au contact de nos pleurs.
Mais ce pâle rêveur est un homme stoïque,
Sublime et portant haut le front;
Rien ne peut ébranler son courage héroïque :
Nos maux jamais ne le vaincront.
Il va droit son chemin, même au sein des désastres
Où s'effondrent les nations;
Sa pensée est plus loin, où se meuvent les astres,
Aux confins des Créations....
. . . .
Et la foule, qui rampe autour de la planète
Ne voit qu'elle et rien au-delà,
Le contemple un instant, puis détourne la tête
Disant : « Quel homme est *Celui-là?* »

II

Celui-là? — répondront ceux qui partent en guerre
Avec l'instinct des noirs vautours —
C'est un halluciné que ne réjouit guère
La voix vibrante des tambours.
Celui-là? — clameront ceux que conduit l'envie
Avec un bandeau sur les yeux —
C'est quelque détraqué dont la raison dévie
Et croit planer au haut des cieux!
Celui-là? — penseront ceux que la politique
Nourrit des lambeaux du pouvoir —
C'est un fier idiot, un esprit rachitique
Qui croit tout voir et tout savoir!
Celui-là? diront ceux qui se font de la femme
Le dieu d'un bestial plaisir —
C'est un être à rebours qui contemple son âme :
Un fruit qui s'est laissé moisir!

. . . .

Le grand nombre dira l'infamante épithète
Avec des hurlements divers :
Celui-là? c'est un fou! c'est moins : c'est un Poète!
Qui ne sait pas vendre ses vers!

III

Et l'homme au front d'airain va toujours sans entendre
A ses pieds tomber ces propos;
Il poursuit ses pensers, son rêve doux et tendre
Du soir au matin, sans repos.
Il ne sait pas qu'en bas la foule le bafoue :
Il ne descend pas dans ses rangs;
Il ne patauge pas, comme elle, dans la boue
Où croupissent les ignorants.
Il burine ses vers, il enfante les strophes
Qui germent au fond de son cœur;
Viennent les ouragans, les sombres catastrophes,
Quand même... il dit son chant vainqueur.
Il chante quand au loin tintent les glas funèbres,
Il chante aux lueurs des flambeaux;

Il chante encore au sein des profondes ténèbres,
Il chante sur les noirs tombeaux...

. . . .

Et la foule l'entend lorsque sa voix s'est tue,
Morte en montant dans l'Au-delà !
Elle chante ses chants... au pied de sa statue.
Disant : — « Il est grand, *Celui-là !* »

J. Delange-Eloy.

VIEUX PAYSANS

ÉTUDE FANTAISISTE

La nuit vient rapide.

Déja la lune apparaît, curieuse, au bord de l'horizon. Tout se tait, car la Nature, sous le manteau d'argent dont la couvre l'astre du soir, regrette la magnificence du seigneur Soleil qui la revêt de broderies d'or.

Alors, sur le seuil des portes, viennent s'asseoir les vieux. Ils forment de petits groupes et, vivant contraste des métamorphoses et de l'Immuable, ils parlent de la terre sur laquelle ils sont nés où ils ont passé leur existence laborieuse et qui les recevra pour le dernier sommeil.

Car ils aiment la terre ces vieux des campagnes. Ils l'aiment de l'amour reconnaissant qu'un fils a pour sa mère, de l'amour exclusif de l'avare pour l'or, de l'amour enthousiaste du poète pour l'Idéal ! L'on dirait que leur cœur en est pétri ! Elle est pour eux une seconde famille.

Cependant, peu à peu le crépuscule s'estompe de ténèbres et, dans l'apothéose du couchant les vieux, sur le seuil des portes semblent de vivants fantômes du passé.

Que leur importe l'âge ?

Ils ont si souvent creusé le sol que la fosse mortuaire, le dernier sillon ! ne les effraye pas. Et puis leurs fils sont là qui ensemenceront à leur tour les champs fécondés par les restes des aïeux.

Et, tranquilles, les vieillards causent d'une voix monotone et triste, tandis que les premières étoiles piquent de leurs flèches d'or le voile de l'azur obscurci.

Là-bas, les feux des maisons paraissent dans l'éloignement de petits astres tombés des nues.

Tout se tait. Seule la voix puissante de la Nature monte vers les cieux. L'on dirait que la terre soupire de soulagement après cette journée où les travailleurs l'ont harcellée.

Cependant, sous le calme du soir, la mémoire engourdie des vieux se réveille et descend dans les profondeurs de la vie passée.

D'un seul coup, ils remontent l'échelle du Temps et leur existence se déroule : l'école, le régiment, le retour au pays puis les mois toujours pareils avec leur labeur de chaque jour.

Et ce sont des éclats de rire sans fin, des « t'en souviens-tu ? » qui ont à la fois une douceur et une tristesse étrange dans ces bouches de vieillards.

Mais la nuit devient fraîche. Les vieux rentrent au logis après un dernier adieu.

On entend quelques claquements de portes et... plus rien.

La campagne dort.

Les paysans vont rêver des doux sentiments qui se sont partagés leurs vingt ans :

Le Travail et l'Amour ; et pendant quelques heures ils vont goûter le repos bien gagné. Des rêves charmants vont venir égayer leur sommeil, car on n'évoque pas en vain le passé.

Les vieux souvenirs sont la jeunesse du cœur.

Telles, les plantes de serre réjouissent le morne hiver.

Savoir respirer leur parfum, c'est là le secret de la joie.

Car c'est encore être heureux que de se souvenir du bonheur !

Georges BRUNOT.

LES CLOCHES DU PAYS

A Sully-Prudhomme.

Combien je vous aime, ô voix argentines,
Cloches du pays, sœurs de mes vingt ans!
Ave Maria, laudes et matines,
Combien mon cœur bat quand je vous entends!

Aux jours bienheureux de ma prime enfance,
Quand j'étais encor timide et pieux,
Mon sommeil était sous votre défense,
Et vous me faisiez des rêves joyeux.

Rien n'était si beau que vos envolées
Dans le grand soleil de l'après-midi;
Je suivais des yeux vos notes ailées
Qui tourbillonnaient dans l'air attiédi;

Puis rasant l'église et ses vieilles tombes,
Planant sur le bourg à peine un moment,
Comme un fol essaim de blanches colombes,
S'en allaient se perdre au bleu firmament;

Et sous votre toit de mousse et de lierre,
Lorsque les voisins étaient endormis,
Notre causerie était familière,
Ainsi qu'il convient à de vieux amis.

O musique chère, heure sans pareille!
Que tous nos propos étaient ingénus!
Nous nous comprenions alors à merveille;
Vos moindres secrets je les ai connus.

Parfois nous disions ensemble un cantique;
Mon cœur s'inondait bientôt de clarté.
Le ciel s'entr'ouvrait; dans l'azur mystique,
Dieu m'apparaissait plein de majesté.

La Vierge brillait plus qu'on ne peut dire
En robe couleur de fleur de pêcher;
Jésus, souriant d'un divin sourire,
Me faisait du doigt signe d'approcher.

Et comme en avril fleuronne et verdoie
Le verger où passe un reflet des cieux,
Tout le paradis était dans la joie,
Rien qu'à voir jouer l'enfant gracieux.

Oh! qui me rendra l'étoile des mages?
Où donc croît encor le rameau bénit?
Quand reviendrez-vous, rustiques images,
Visions d'amour, rêves d'infini?

Hélas! j'ai vu tant d'hommes et de choses
Apparaître et puis s'en aller soudain!
Un souffle de mort a flétri les roses
Qui faisaient l'orgueil du petit jardin.

L'horizon d'antan se trouble et recule
Et l'ombre envahit le cœur délaissé.
Cloches de l'aurore et du crépuscule,
Rendez-moi, de grâce, un peu du passé.

Cloches qui riez quand l'aube s'allume,
Cloches qui pleurez quand le jour s'enfuit,
Angelus du soir perdus dans la brume,
Glas des trépassés qu'emporte la nuit.

Carillons lancés à travers l'espace,
Qui faites un bruit d'oiseaux envolés,
Belles qui chantez pour le vent qui passe
Comme l'alouette au milieu des blés.

Cloches qui courez au ras des prairies,
Cloches qui frôlez la cîme des bois,
Sur l'aile d'argent de vos rêveries,
Emportez mon âme au ciel d'autrefois !

Je vous reconnais. Vous êtes les mêmes
Qui m'aimiez jadis : — jadis et depuis
En avez-vous fait de joyeux baptêmes!
Que d'enterrements vous avez conduits !

Quand pour Saint-Joseph ou pour Notre-Dame
Vous carillonnez aux jours de gala,
Votre vieux clocher semble rendre l'âme ;
Triste logement que vous avez là !

Mais les martinets vous restent fidèles ;
Des moineaux transis vous avez pitié ;
Avec les ramiers et les hirondelles
Vous êtes toujours en grande amitié.

Qui donc mieux que vous, ô bonnes chrétiennes,
Parlerait d'espoir aux hommes changeants ?
Vos tintements clairs, vos grêles antiennes,
S'en vont droit au Dieu des petites gens.

Infiniment douce, infiniment tendre
Est votre chanson de chaque matin ;
Et moi, l'oublieux, rien qu'à vous entendre,
Je retrouve encore un peu de latin,

Un peu de latin à l'hymne à Marie
Que disait ma mère en vous écoutant,
A l'heure de paix et de rêverie
Où la lune rose était sur l'étang.

GABRIEL VICAIRE.

SEXTINE

RÊVE DES MOINEAUX

A M. Gustave Rivet, député de l'Isère, collaborateur au « Sylphe ».

C'est le soir enchanteur. Les gracieux moineaux
S'en vont par deux, par trois, près des pousses nouvelles
Des ormeaux enlacés et formant des berceaux,
Mêler leur gazouillis aux chansons des ruisseaux
Et voir les amoureux qui, penchés sur leurs belles,
Semblent les caresser les couvrant de leurs ailes.

Eux-mêmes sont aussi rapprochés par leurs ailes.
— Ils aiment comme nous, les volages moineaux! —
Dans les sentiers cachés, ils becquètent leurs belles,
Leur chantant chaque jour des romances nouvelles,
Sans s'occuper du bruit que font les clairs ruisseaux
Ou la brise qui vient balancer leurs berceaux.

Mais la nuit est venue et près des doux berceaux
Ils ont mis, presque tous, leur tête sous leurs ailes,
Sans crainte que leurs nids au-dessus des ruisseaux,
Endroits frais et charmants recherchés des moineaux,
Suspendus et liés à des branches nouvelles
Ne viennent à tomber dans leurs ondes si belles.

Ils rêvent. Laissons-les rêver près de leurs belles
Qui, tendrement, sont là contemplant les berceaux
Où dorment les petits de leurs amours nouvelles,
Que la maternité protège de ses ailes.
Elles ne dorment pas vos compagnes, moineaux :
Peut-être, ont-elles peur du bruit de nos ruisseaux?

Lorsque la lune vient argenter les ruisseaux,
Jeter des clairs-obscurs aux lumières si belles.
Que rêvez-vous, voyons, dites-le moi, moineaux,
Endormis tout auprès de vos légers berceaux?
— Nos rêves vont vers Dieu qui nous donna des ailes
Pour le remercier de ses bontés nouvelles :

Oh! vois par ce printemps, les milles fleurs nouvelles;
Ecoute, comme nous, les chansons des ruisseaux;
Aime les papillons aux éclatantes ailes;
Enfin, admire tout : nos voix douces et belles,
Même notre génie à former des berceaux!
Tu comprendras, ami, le rêve des moineaux.

Allez, moineaux, rêvez sous les feuilles nouvelles,
Où sont vos berceaux doux tressés près des ruisseaux.
Vos belles vont bientôt s'endormir sous vos ailes.

Février 1892.

JOSEPH J. LOINTIER.

Mme RAN-PLAN-PLAN

« Ran plan plan, ran plan plan, et ran plan plan ra ta plan, en avant! marche .. »

Ces mots criés à tue-tête par une voix aiguë et perçante, mirent en émoi une bande de gamins jouant au bouchon sur la place du village : « La folle, la folle qui va à l'exercice, » s'exclamèrent-ils, en sautillant comme une volée de moineaux.

Une créature vraiment étrange venait d'apparaître auprès d'eux; jeune encore, presque élégammunt vêtue d'un costume noir et propre, elle eut été jolie sans son regard égaré et son extrême pâleur. Ses cheveux, aussi courts que ceux d'un petit enfant, bouclaient autour de sa tête que recouvrait un képi d'officier, usé et flétri. Elle fit un signe amical aux enfants et d'un pas alerte reprit son chemin.

Pauvre femme! depuis sa naissance, le malheur semblait la poursuivre : orpheline en bas âge, sans parents rapprochés, elle avait passé son enfance et sa jeunesse dans un couvent, visitée peu fréquemment par un tuteur insouciant et froid. Lorsqu'elle eut atteint l'âge de dix-huit ans, celui-ci, désireux de se débarrasser de sa pupille, la maria à un jeune lieutenant, fils de l'un de ses amis.

Ce mariage, conclu rapidement et sous d'assez tristes auspices, semblait, néanmoins, réunir toutes les conditions de bonheur désirables. Officier d'avenir, Louis était, de plus, honnête homme et bon chrétien. Pendant cinq ans leur félicité fut parfaite; à cette époque, Louis fut chargé d'une mission en Allemagne et ne pouvant se résoudre à se séparer, ils résolurent de faire ce voyage ensemble. Aucun petit enfant — ardemment désiré, pourtant — ne retenait la jeune femme chez elle, rien ne vint donc entraver leur projet.

Quelques jours après leur arrivée à Berlin, attablés dans un café, ils savouraient une glace en devisant joyeusement lorsqu'un cuirassier blanc, ivre et brutal, insulta gravement Louis. Celui-ci bondit sous l'injure et, de son gant défait, cingla vigoureusement la figure de l'impudent; alors le prussien, écumant de colère et d'ivresse, dégaîna et, dans un brusque mouvement que nul ne put prévoir, son épée s'enfonça toute entière dans la poitrine du

Français qui tomba raide mort, couvrant de son sang la robe de sa jeune femme.

Celle-ci éperdue, affolée, fut saisie d'une crise nerveuse qui mit, durant plusieurs mois, sa vie en danger; elle survécut néanmoins, mais sa raison avait sombré dans ce terrible malheur.

Depuis dix ans, elle vivait retirée dans un petit village de son pays natal, soignée par une servante dévouée, et semblait avoir oublié ses peines et ses souffrances. Sa folie douce et calme consistait à aller, tous les jours, assister aux exercices des soldats en garnison dans la ville voisine. De sa voix devenue aiguë elle imitait les roulements des tambours, les commandements des officiers et paraissait heureuse. Parfois cependant, une rêverie profonde assombrissait son visage, et on l'entendait alors murmurer : « Je vengerai Louis!... je vengerai Louis!... » Les troupiers s'étaient pris d'affection pour elle et, dans leur langage imagé et pittoresque, l'avaient surnommée Mme Ran-plan-plan.

∴

La guerre venait d'être déclarée... nos soldats faisant des prodiges de valeur et d'audace, mais écrasés par le nombre sans cesse croissant des ennemis, jonchaient de leurs corps les champs de bataille; la France, habituée à vaincre, succombait sous les défaites et les revers multipliés; dans tout le pays l'anxiété était profonde, seule, Mme Ran-plan-plan semblait devenir de plus en plus gaie et joyeuse.

Ce jour-là, une grande bataille commençait aux portes de la ville; pour la première fois, les Prussiens entraient en vainqueurs dans la contrée et riches et pauvres se coalisaient pour la défense.

Le combat s'engagea terrible!... mais, hélas! la valeur pliait sous le nombre et nos bataillons décimés commençaient à faiblir; la défaite devenait presque certaine.

Soudain, au détour d'un chemin, attirée par le cliquetis des armes, Mme Ran-plan-plan apparut. Un moment muette et sombre, elle considéra d'un œil hagard l'affreux spectacle, puis un cri, presque un rugissement, jaillit de sa poitrine: dans les deux armées, se mêlant et se confondant en une lutte meurtrière, elle venait de reconnaître l'uniforme des cuirassiers blancs.

Sans hésiter, elle s'élance, arrache à un soldat son sabre fumant et se jette dans la mêlée. Son arme s'abaisse et se relève brisant tout sur son passage, les balles pleuvent autour d'elle, mais elle semble invulnérable, son bras débile a, soudain, pris une vigueur presque surnaturelle. De temps à autre seulement, un appel rau-

que s'échappe de sa gorge contractée : « Louis... Louis... » Les soldats, électrisés par l'action follement héroïque de la pauvre insensée, reprennent courage et, bientôt, le cri de « Victoire » retentit dans les rangs français.

Le soir les brancardiers vinrent remplir leur funèbre office : auprès d'un tas de cadavres déchiquetés par les balles, Mme Ranplan-plan gisait inerte et glacée ; de sa poitrine ouverte s'échappait un flot de sang coagulé, sa main étreignait une hampe brisée et son corps raidi s'enveloppait dans les plis de l'étendard ennemi.

La mort de Louis était noblement vengée.

Jeanne de MARGON.

DOUCEUR D'AIMER

A M. Dominique Caillé.

Les jours d'hiver s'en vont enfin. Mars est le mois
Où les couples d'oiseaux s'épousent dans les bois.
Ce n'est partout qu'un bruit de fête, et la nature
Sacre les mariés nouveaux sous la ramure.
Oh! que j'aime ce temps de musique et d'amour!
Lorsque, chaque matin, j'ouvre ma chambre au jour
Et que j'entends vers moi, penché sur ma croisée,
Monter de tant de cœurs cette note embrasée,
Je ne puis empêcher le mien de s'émouvoir.
En blanche mousseline il me semble te voir,
Et je pense que c'est aussi la matinée
Du serment nuptial et de notre hyménée.

Illusion ! — Pourtant ce jour viendra pour nous.
Nous l'aurons dans un mois plus riant et plus doux;
Nous saurons, n'est-ce pas, le choisir sans nuage,
Et toute la nature à notre mariage
Sera pleine de joie et de sérénité.
Il ne manquera rien à la solennité :
L'aube prendra pour nous son azur le plus tendre,
Les oiseaux qui sont là se feront tous entendre,
Pour mêler leurs souhaits à ceux de nos amis,
Et lorsque nous serons au sanctuaire admis
Où la splendeur avec la grâce rivalise,
Nous aurons la prière et les chants de l'Eglise;
Puis, au retour, sur un tapis de frais gazon,
Nous ouvrirons tous deux les quadrilles, au son
Des vieux airs du pays d'un orchestre rustique,
Et, lorsque tout sera fini, quand la musique
Aura cessé, le soir nous pourrons nous pâmer
Délicieusement dans la douceur d'aimer.

AYMERILLOT.

MODESTE SOUHAIT

« Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime! »

LAMARTINE.

Je voudrais seulement, au flanc de la montagne
Une blanche maison dans un nid de sapins,
D'où l'on pût voir la nuit envahir la campagne
Et le jour s'effacer sur les sommets lointains,

Un de ces doux abris qu'aiment tant les poètes.
Asile d'un espoir que la vie a brisé,
Où le cœur peut revivre à l'écart des tempêtes,
Loin des plaisirs trompeurs dont il s'était grisé.

Là, triste et fatigué des vains bruits de ce monde,
J'irais chercher l'oubli de mes longues douleurs,
Nul ne viendrait troubler ma retraite profonde,
J'aurais pour compagnons des oiseaux et des fleurs.

Mais tu partagerais ma douce solitude,
Ange au regard profond, au sourire enfantin,
Et nous irions tous deux, selon notre habitude,
Rêver dans les forêts que dore le matin.

Nous irions détacher des branches d'aubépine,
Entre les noirs rochers, au bord des chemins creux,
Cueillir la fleur des champs, au pied de la colline,
Ecouter la fauvette et les pinsons joyeux.

Oh! les gazouillements qu'on entend dans les branches!
La mousse des chemins étoufferait nos pas;
On se dirait : — Je t'aime — en cherchant des pervenches,
Les oiseaux l'entendraient, mais n'en parleraient pas...

Et le soir, appuyés au bord de ma fenêtre,
Lorsqu'une ombre légère efface les sillons,
Nous verrions le soleil lentement disparaître,
Colorant l'Occident de ses derniers rayons.

Le murmure des bois viendrait nous bercer l'âme,
Les vents apporteraient d'enivrantes senteurs,
Quelque chant de berger, ou quelque voix de femme
Redisant aux échos des refrains enchanteurs.

Et, doucement charmés par ces bruits de la terre,
Nos cœurs se confondraient devant l'immensité,
Tandis que nos regards, perdus dans la lumière,
Contempleraient, là-bas, l'horizon argenté.

Et, pendant que ses feux pâliraient comme un rêve,
Versant sur la vallée un jour mystérieux,
J'aurais, pour me charmer, ô chaste fille d'Eve,
Et la splendeur du ciel... et celle de tes yeux...

JULES VIGUIER.

RONDE LUGUBRE

A Jehan Ecrevisse

Au milieu de la nuit profonde,
Ecoutez les mornes sanglots
Qui s'échappent du fond de l'onde...

Ils font soupirer à la ronde,
Les mélancoliques échos,
Au milieu de la nuit profonde,

Et leur cadence vagabonde
Rythme, le bercement des flots,
Qui s'échappent du fond de l'onde...

Sont-ce des cris d'un autre monde
Agonisant dans le chaos,
Au milieu de la nuit profonde,

Ou la voix de Satan qui gronde
Dans les antres des noirs îlots
Qui s'échappent du fond de l'onde?...

C'est la lugubre et folle ronde
Des râles des vieux matelots
Ensevelis au fond de l'onde,
Qui vient troubler la nuit profonde...

PAUL DURAND.

UNE NOCE

Sous ses longs voiles blancs, tout blancs,
Comme la mariée est belle!
Ses compagnes tout autour d'elle
Font des petits groupes troublants.

Les cavaliers étincelants
Sont, comme l'époux, pleins de zèle :
On n'entend que propos galants
De Monsieur à Mademoiselle!

Et dans ces échanges subits,
La tache noire des habits
Se mêle à la blanche envolée.

Ainsi l'on voit sur les coteaux,
Couverts de neige immaculée,
S'abattre le vol des corbeaux!

A. Estienne.

LE RÊVE

A M. Emile Blémont.

Le soleil, par un coin des volets clos, pénètre
Dans la chambre discrète et sombre. Un tourbillon
De poussières en feu jaillit de la fenêtre
Et trace jusqu'au mur un lumineux sillon,
Où fleurissent des fleurs de pourpre et de topaze;
Des sylphes, tout poudrés de scintillements d'or,
Dansent dans la clarté de l'air, frôlant la gaze
Où l'enfant doucement repose, où l'enfant dort. .

Et l'enfant, ignorant des effets et des causes,
Contemple, en s'éveillant, dans l'ombre du berceau,
Ces splendeurs. Sa main pure, aux doigts frêles et roses,
S'ouvre, se ferme, étreint le mobile faisceau,
Puis s'ouvre encore, vide, hélas ! sans un atome
D'or clair, sans un reflet d'azur, sans un rayon...

O vous tous qui croyez, dans un mystique psaume
Ou dans un chant d'amour, murer la vision
Qui vous charme, — enfermer le Rêve en une strophe,
Vous ressemblez, ô doux Poètes, à l'enfant !
Le Rêve est un rayon, aux chatoiments d'étoffe,
Que veut étreindre, — en vain, — le rythme triomphant.

ALEXANDRE GOICHON.

SOUFFRANCE !

L'ASTRE d'or, épanchant ses rayons glorieux,
Fait éclore un printemps brillant et radieux...
Au cœur des bois profonds une sève nouvelle
Jaillit à flots pressés dans les arbres puissants
Qui soulèvent au ciel leurs rameaux frémissants,
Comme pour mieux atteindre à la voûte éternelle !

Tout renait, tout revit en ces jours désirés,
Dans ces matins rêveurs, dans ces matins dorés,
Quand l'aurore versant, de son urne limpide,
Les perles de rosée au calice des fleurs.
Dont l'haleine est un baume aux humaines douleurs,
Ouvre à l'âme meurtrie un mirage splendide

Et pourtant, Je suis triste... Et je pleure toujours....
J'ai beau suivre les ans dans la paix de leur cours
Rien, rien ne vient calmer, d'un souffle tutélaire
Mon âme gémissante, en proie à ce tourment
Dont un amour brisé m'abreuve lentement,
Comme sort d'une coupe une liqueur amère!

Chantez le renouveau, petits oiseaux heureux !
Jetez aux bois émus vos accents amoureux,
Vous bercerez ma peine avec ma rêverie...
Peut-être mon espoir, dans son vol incertain,
Ouvrant son aile au gré de votre mélodie,
Pourra-t-il mieux ainsi songer au lendemain!

Louis Goulut.

SUPPLÉMENT

RÉSERVÉ

AUX ECRIVAINS NON DAUPHINOIS

LES SOUVENIRS

Lorsque nous vieillissons, tout lointain souvenir
Nous est fidèle encore, en dépit des années;
Les fleurs de notre avril en vain se sont fanées,
Leurs images en nous ne se peuvent ternir.

Mais au contraire, hélas! voulons-nous retenir
De nos impressions les plus récemment nées,
Elles s'effacent vite et meurent condamnées,
Moins anciennes dans l'âme, à plus tôt y finir.

Comme un prompt échanson qui, sans reprendre haleine,
Passe devant la coupe et la tient toujours pleine,
Le temps passe et remplit la mémoire à plein bord.

Le souvenir nouveau, c'est la dernière goutte
Qui sous le moindre heurt s'en échappe d'abord,
Tandis que la première au fond demeure toute.

Sully-Prudhomme.

CONFIDENCE

On me croit bon, ce n'est pas vrai :
Tout provoque en moi la colère;
Je ne suis qu'un atrabilaire
Et jamais je ne changerai.

Misère de vie, ô misère!
Cette vie est un simple essai;
Le monde n'est pas toujours gai,
C'est très ennuyeux, mais qu'y faire?

On hait comme on aime, à demi.
Devant l'intérêt, rien ne dure.
Tout reste acquis à l'imposture!

Après avoir mangé, dormi,
Saint Pierre a renié son maître :
Que le cœur est long à connaître!

François Armagnin.

JADIS

A Félix Charpentier.

Dans le jardin désert où rit Eros tout nu
L'âme des anciens jours circule et me pénètre
Ce vieux château m'avait pour seigneur et pour maître
Ma mie était duchesse, au sourire ingénu.

Au Petit Trianon, le roi tant méconnu
Louis Seize m'accueillit en ce logis champêtre
Il voulait le bonheur du peuple, son bien être...
Hélas! de ses bontés nul ne s'est souvenu!

Je fus le plus galant marquis de la contrée,
Dans les pimpants boudoirs où règnait Cythérée
J'ai commis des larcins assez aventureux...

Les gazettes vantaient mon adresse à l'épée.
On me doit cent rondeaux, un drame, une épopée;
Mais je ne compte plus mes hauts faits amoureux.

HENRI CORBEL.

UN PEU DE PHILOSOPHIE

Le monde est un volcan en ébullition,
D'où mille évènements s'échappent du cratère
Et l'on est à fouiller dons chaque nation,
D'où vient ce curieux mystère.

On se dit chaque jour, que verrons-nous demain?
Sera-ce un beau soleil, une sanglante aurore,
Une bombe fumante au milieu du chemin
Ou la foudre au sein de Gomorrhe? (1)

Il faut s'attendre à tout, les esprits surchauffés
Bouillonnent de fureur ainsi qu'une chaudière;
Les feux couvent encor sous la cendre étouffés,
Les feux ardents de la colère.

(1) Paris.

Ils ne sont pas contents, partout la haine dort
Et le fleuve irrité cherche à rompre ses digues ;
Les sinistres rêveurs ont invoqué la mort
Messagère de leurs intrigues.

Est-ce le pain qui manque à tous ces affamés ?
N'ont-ils pas au soleil leur droit à la lumière ?
Qui donc ose se plaindre ! où sont les opprimés
Qui portent une muselière ?

Oh ! jadis Spartacus, avait cent fois raison
De soulever, d'armer ses frères contre Rome ;
Devant les citoyens très fiers de leur blason,
L'esclave n'était pas un homme.

Mais ici désormais règne l'égalité,
Les droits et les devoirs sont un noble apanage
Et chacun peut lever le front avec fierté,
S'il est honnête et s'il est sage.

Chacun peut se chauffer aux rayons du soleil ;
En travaillant chacun peut boire dans son verre
Et manger son pain blanc et dormir son sommeil
Et se rire de la misère.

A Paris comme à Rome, à Madrid, à Berlin,
La poudre en éclatant fait souvent parler d'elle ;
Le peuple n'est-il pas maître de son destin,
A quoi sert la bombe cruelle ?

Voulez-vous fiers rêveurs, utopistes jaloux,
Qu'au loin la Liberté vole et se réfugie,
Ou qu'elle aille en tremblant s'immoler devant vous,
Céder la place à l'Anarchie ?

Vous le savez, l'erreur ne triomphe qu'un jour,
Rien n'arrête un torrent, il vient, il court, il passe ;
Ainsi la vérité resplendit à son tour,
Rien ne l'étreint, rien ne l'efface.

Marchons ensemble au but, c'est-à-dire au Progrès ;
Mais pour Dieu, n'allez pas lui mettre des entraves,
Ce n'est pas mes amis, en plantant des cyprès,
Qu'on émancipe les esclaves !

Suivons donc les conseils que donne la raison,
Avec la bombe, à qui voulez-vous qu'on se fie ?
L'homme sage qui veut la paix dans sa maison.
N'a pas d'autre philosophie.

A quelle secte enfin que vous apparteniez,
A la France avant tout, soyez toujours fidèles
Et vous serez un jour sauvés, vivifiés,
En vous abritant sous ses ailes,

Car notre mère à tous, pauvre ou déshérité,
Se baissant jusqu'à lui, tend sa main bienfaisante ;
Elle donne à chacun sa part de liberté,
Sans qu'on la prie ou la tourmente.

Restons donc ses enfants fiers de son étendard,
Restons comme un faisceau, tous serrés autour d'elle,
Afin que nous puissions lui servir de rempart,
Quand viendra l'heure solennelle !

Pierre Duzéa.

LE PAUVRE

*A Monsieur Loustaunau, **Inspecteur des Douanes. Respectueux hommage.***

I

Lugubre, sous ses haillons, la figure hâve, les cheveux incultes, il marchait. Autour de lui tourbillonnait la neige et, devant ses pas, sur les toits, sur les branches, toute blanche, s'étendait la couche immaculée. Lentement, le ciel se voilait de nuit. Au loin, la clarté des reverbères semblait mourante. Il marchait, secouant, par intervalle, d'un mouvement très las, la neige qui le couvrait tout entier. Au delà de la route, se dessinaient de vagues silhouettes de choses confuses, montant très haut dans le ciel bas. En vain, il tendait son chapeau en silence. Il ne passait que des gens semblant avoir grande hâte de trouver un abri...

Soudain, dans une envolée de bourrasque, les accords d'une symphonie traversent l'ouragan. Il se redresse, et, comme à quelque voix mystérieuse qui l'appelle, à pas rapides, il s'avance. Il se trouve bientôt devant une somptueuse habitation, d'où jaillissent des flots de lumière. Il voit, sur le rideau, des ombres qui se meuvent, tournent, se croisent, s'évanouissent, puis reparaissent et cela jusqu'au dernières notes de l'orchestre. Il comprend que c'est là une brillante soirée, où l'on danse, qu'une foule joyeuse se presse dans ce milieu d'où la joie déborde. Il s'approche plus près. Déjà, il ne sent plus la bise qui le fouette, ni la neige qui tombe toujours ; et, devant ce spectacle de vie heureuse et intense, il se sent réchauffé comme à quelque foyer bienfaisant. Il s'accroupit contre la porte.

Mais alors, un bruit de pas, venu des profondeurs d'un corridor, se rapproche du seuil de l'habitation. La porte s'ouvre sur un homme suivi de laquais qui, apercevant le mendiant, d'une voix dure, le chasse : « Allez-vous en d'ici ! »

Le pauvre releva la tête avec un long regard triste. Sans mot dire, il se remit sur pied et reprit sa marche dans la nuit. Nul passant, maintenant. Pas une voix, plus un bruit. Froide et silen-

cieuse, la neige tombait toujours. Alors, le pauvre, l'âme pleine d'un immense découragement, jeta vers le ciel invisible un regard de désespoir, et s'affaissa sur le bord de la route.

Il resta longtemps ainsi, inconscient, dans une sorte de torpeur, sous la neige qui tombait toujours.....

II

Soudain, une immense lueur emplit toute la rue, se reverbérant sur la neige de la chaussée, et empourprant un large espace du ciel. Sous cette lumière, les paupières du mendiant se rouvrirent et, brusquement, il se redressa.

Des voix confuses s'entendaient dans le lointain, se rapprochaient, devenaient plus distinctes, et, bientôt, un cri traversa l'espace :

— Au feu!

Simplement, le mendiant donna une nouvelle secousse à ses haillons couverts de neige et revint, en courant sur ses pas, dans la direction de l'incendie.

Maintenant, du fond de la rue, montait une fumée noire, épaisse, à travers laquelle il s'engagea. Bientôt il fut sur les lieux du sinistre. C'était la riche demeure où, tout à l'heure, rayonnait la joie, qui brûlait.

De sa place, il distinguait nettement les trois étages de l'habitation, dont les deux premiers brûlaient. La partie basse du bâtiment, comme un squelette gigantesque, apparaissait noire, sur les flammes rouges. La partie haute, perdue dans la fumée, semblait s'élever avec elle et grandir démesurément dans le ciel empourpré.

De sourds craquements se mêlaient aux pétillements du brasier. Les vitres, les glaces se fêlaient et tombaient avec bruit. Les deux premiers étages cédaient, le troisième allait s'enflammer à son tour.

La rue était pleine de cris, de clameurs, de visages effarés qui regardaient. Alors, un cri partit de cette foule, un cri d'horrible douleur, d'inexprimable augoisse :

— Mon enfant! Sauvez mon enfant!

Le pauvre se retourna.

A deux pas de lui, dans la cohue frémissante, un homme se tordait les bras, en faisant entendre on ne sait quoi d'inarticulé, plutôt des sanglots que des paroles.

Le pauvre écarte la foule et s'approche. Dans le désespéré, il reconnait le riche altier qui, tout à l'heure l'avait chassé de sa

porte. Il comprend, aux mots de celui-ci, que son fils, un enfant, est resté au troisième étage de l'habitation, qu'on n'a pu encore le sauver, et qu'il est voué à une mort certaine.

Le pauvre, alors, sembla se grandir. Une majesté sereine illumina son front, ainsi qu'une auréole. Il s'effaça brusquement et disparut dans la foule tandis que, affolée, dominant les cris, les clameurs, poignante, terrible, la voix du malheureux père s'écriait encore :

— Ma fortune à celui qui sauvera mon fils!

Mais on ne pouvait rien et, aux supplications du père répondaient les craquements de l'incendie d'où s'échappaient de longues flammèches et des tourbillons d'étincelles qui s'envolaient, au loin, sur le ciel sombre.

Cependant l'angoisse allait croissant. Tous les yeux étaient fixés sur l'étage où se trouvait l'enfant. Qui donc oserait tenter cette lutte? Vouloir le sauver était folie. C'était fini. On ne retrouverait le malheureux qu'en cendres.....

Tout à coup, dans l'encadrement de la croisée toute rouge, sur le fond pourpre du flamboiement, une haute figure apparut.

La foule eut un frémissement.

Quoique cela parut impossible, un homme était dans la fournaise. La figure, aux traits rudes, se découpait en noir sur le cadre de feu. Les cheveux en broussailles, calme, effrayant, il semblait un démon ou quelque mauvais génie sortant de l'enfer.

C'était le mendiant.

Il s'enfonça dans le feu, puis reparut, tenant dans les bras l'enfant.

Un cri immense jailli de toutes les poitrines, acclama l'homme au courage non pareil qui avait arraché le petit être aux flammes; et, quelques instants après, au milieu des applaudissements frénétiques, le pauvre, les cheveux et les haillons en partie brûlés, remettait au père, maintenant fou de joie, l'enfant qu'il venait de sauver si héroïquement.

Le riche serrait son fils dans ses bras, haletant, ivre de cet inattendu secours. Mais ces émotions successives avaient épuisé ses forces. Il sentit tout à coup ses jambes se dérober sous lui. Il poussa un cri et s'affaissa avec son fils dans les bras. Il était évanoui.

Lorsqu'il reprit connaissance, il demanda le sauveur de son enfant. Mais toutes les recherches furent vaines. Il avait disparu.

⁂

Tandis que le feu, lentement, achevait son œuvre; que ses

dernières lueurs teignaient encore le ciel sombre; sur la route déjà parcourue, seul, son bàton à la main, le pauvre avait repris sa marche. La neige, durcie par le froid, craquait, maintenant, sous son pas pesant. Il allait, calme et grave, la démarche noble, le front serein, transfiguré. Quelque chose d'une joie céleste illuminait ses traits. Il semblait grandi sous ses haillons. Et, dans le crépuscule du matin, sur l'horizon blanchi d'aube d'oú l'aurore timide, doucement, s'avançait, ont eut dit un être formidable, surhumain, quelque géant inconnu, messager de la Providence, venant d'accomplir un mystérieux décret et qui marchait vers le soleil levant!

Emile WAILLIEZ.

ORIENTALE

A celle qui sera ma femme.

LORSQUE pour la première fois
La compagne du premier homme
— Qui nous perdit pour une pomme —
De l'amour entendit la voix,
Elle ne sut pas reconnaître
De qui cette voix pouvait être,
Ni ce qui venait l'enflammer
D'un feu qui la forçait d'aimer.
Les ruisseaux jasaient. — L'hirondelle
Venait gazouiller auprès d'elle,
Et les colombes dans leurs nids
Goûtaient des plaisirs infinis,
Adam reposait, — son visage
Brillait d'un éclat surhumain,

Et la fleur du rosier sauvage
S'épanouissait sur sa main;
Il était nu sur la mousse. Eve
Craignit d'interrompre son rêve,
Mais, détachant des verts ormeaux
Quelques branches pleines de sève,
Effeuilla sur lui les rameaux,
Puis se rapprocha de la couche
Où dormait Adam et sa bouche
Murmura doucement ces mots :
« Puissant souverain de mon être,
Mon ami, mon père et mon maître,
Toi que l'Eternel a fait naître
Pour me faire naître à mon tour,
Ne sens-tu pas dans ta poitrine
Sourdre une émotion divine?
Enfant du céleste séjour,
N'entends-tu pas la voix d'amour? »
A ces paroles murmurées
Par des lèvres enamourées,
Adam sortit de son sommeil.
Il s'approcha de son amie
Et sa lèvre encore endormie
Se posa sur son front vermeil.
Puis docile à l'instinct qui mène
Les élans de la race humaine,
Il l'enlaça de ses deux bras!...
Eve, languissante et ravie,
Se sentit renaître à la vie,
Sourit et ne résista pas.
Une teinte rose et pourprée
Couvrit sa poitrine adorée;
Son sein haletant frissonna!
Le couple heureux et solitaire,
Ivre du plaisir salutaire,
But dans l'ineffable cratère
Que pour l'homme Dieu façonna,
Connut les charmes de la terre
Et sa peine se termina!...

. . . .

Voilà pourquoi le sycomore

Semble soupirer à l'Aurore,
Parce qu'il se rappelle encore
Tout l'amour qui l'environna.

ALIX MOUSSÉ.

LE RHUMEL

(SOUVENIRS D'ALGÉRIE)

A Georges Heim.

ENTRE ses vieux rochers, colossale muraille
Gouffre énorme, inouï, coule l'Oued-el-Kébir (1)
S'échappant, en courroux, de sa prison qu'il raille,
Chassant tout devant lui, toujours prêt à bondir.

Pareil au combattant venant livrer bataille
Heureux de rencontrer un obstacle à franchir,
Dans sa course il répand comme un bruit de ferraille,
Jusqu'à ce but fatal ouvert pour l'engloutir!

Puis: dans une suprême et fougueuse bravade,
Le Rhumel, s'élançant en immense cascade,
Est retombé, brisé dans un rugissement...

Et, calme désormais, sans ardeur emportée,
Par ce suprême effort, la rivière domptée
S'en va, jusqu'à la mer, mélancoliquement.

ALBERT RIBÉMONT.

(1) La grande rivière.

L'ESPOIR

L'espoir c'est, au matin sur un ciel sans nuage,
Le Soleil qui se lève et remplit l'horizon,
C'est l'ombre qui s'enfuit, la fonte d'un glaçon,
Au sable du désert, une source, un bocage ;

C'est, pour le cavalier portant quelque message,
Au côté de la selle un pistolet d'arçon,
Pour le navigateur le vent de la mousson,
Une épée à la main pour venger un outrage ;

C'est, après la défaite et nombre de revers,
Une vaillante armée avec des chefs experts,
Au vouloir impassible et prête à la revanche ;

C'est le champ paternel hier ensemencé,
La fleur de l'amandier ouverte sur la branche,
C'est le premier baiser que prend le fiancé.

Auguste Bertout.

LE MÉDECIN

Au docteur C.......

Apôtre du devoir son art le prédestine
A combattre les maux dont notre humanité
Souffre, pleure, gémit depuis son origine.....
Sa devise est science ! et sa loi, charité !

Son but est noble et beau, sa mission divine;
Il tient le sceptre d'or de la fraternité ;
Au moment solennel, à l'heure où tout s'incline,
Il montre un dévouement plein de sublimité !

Exerçant largement son sacré ministère,
De la famille il est le confident sincère,
Riche ou pauvre, il nous faut son concours précieux.

Quand il ne peut guérir il endort la souffrance,
Et l'âme à Dieu remonte en gardant l'espérance,
Le seul de tous les biens que l'on emporte aux cieux.

ERNESTINE PELLETIER.

QUE DIRIEZ-VOUS ?

NINA, Nina, vous que l'on donne
Comme une excellente personne
Au caractère égal, charmant,
Si j'affirmais que l'on vons ment,
Que diriez-vous, ô ma mignonne ?
— Mais rien; non, je ne dirais rien ;
Après tout, cela se peut bien!...

Que diriez-vous, ma blondinette,
Si je vous traitais de coquette,
Assurant que matin et soir
On vous trouve à votre miroir,
Ne pensant qu'à votre toilette ?
— Mais rien; non, je ne dirais rien ;
Après tout, cela se peut bien!...

Si je contais vos artifices
Pour faire tomber les novices
A vos roses et blancs genoux,
Nina, Nina, que diriez-vous ?
Vous, la blonde aux mille caprices !
— Mais rien ; non, je ne dirais rien ;
Après tout, cela se peut bien !...

Si je publiais qu'en déesse,
Dans une énervante paresse,
Vous effeuillez les plus beaux jours
Que le ciel fit pour les amours.
Que diriez-vous, ma charmeresse ?
— Mais rien ; non, je ne dirais rien ;
Après tout, cela se peut bien !...

Voyons, que diriez-vous, ma belle,
Si je vous montrais infidèle,
Grave ou folâtre tour à tour,
Changeant d'avis vingt fois par jour ;
Un être, en un mot, sans cervelle ?
— Mais rien ; non, je ne dirais rien ;
Après tout, cela se peut bien !...

Si je disais qu'on exagère
Votre teint rosé de bergère,
Vos dents d'émail, vos cheveux d'or,
Vos pieds mignons... que sais-je encor ?
Que répondriez-vous, ma chère ?
— Mais je répondrais aussitôt
Que vous n'êtes qu'un triple sot !...

Ernest Chebroux.

SOUVENIRS DE JEUNESSE

Mes Débuts Littéraires

Quand, au mois d'octobre, j'entrai en philosophie, mes lectures avaient déjà porté fruit ; — un fruit moins savoureux et moins bien venu que ceux des pruniers de ma grand'tante, — mais qui m'était cher tout de même, malgré sa noueuse âpreté ; j'avais un petit poème en train, un conte en vers libres écrit sous la double influence de La Fontaine et de Musset. Je le rimais avec délices, le matin, avant d'assister au cours de psychologie que nous faisait notre classique et rigide professeur, M. D.... C'était un récit moitié sentimental et moitié familier, où j'avais mis toutes mes préoccupations amoureuses du moment ; — car naturellement j'étais amoureux, platoniquement amoureux, d'une jeune voisine brune, dont la mère était liée avec la mienne et chez laquelle j'allais passer la plupart de mes soirées.

J'ai retrouvé le cahier d'écolier où je transcrivais mes rimes. C'était un gros volume relié et réglé à la mécanique, rempli aux trois quarts de rédactions géométriques, et que j'avais choisi précisément pour dérouter les curieux. Derrières ces remparts de théorèmes, mes vers fleurissaient à l'aise et en sûreté, comme la violette à l'abri d'une haie hérissée d'épines. Je viens de les relire ; ils m'ont paru enfantins et plats, mais à cette époque, ils me semblaient très réussis, et je les pourléchais avec la même admirative sollicitude qu'une chatte qui mignote ses petits.

Quand le conte fut complètement achevé et suffisamment relèché, je le trouvai si beau que je ne pus résister à la tentation de le publier dans l'un des journaux du crû. Je me voyais déjà imprimé et je ne songeais pas sans une secrète délection à l'importance que je prendrais aux yeux de la dame de mes pensées, lorsqu'en ouvrant le journal elle lirait des vers tout pleins d'elle, et dont elle devinerait l'auteur. Je recopiai donc mon conte avec amour et je le signai d'un pseudonyme : « Claude Blumeurvald ». — Mais là commençaient les grosses difficultés, j'avais décidé que j'enverrais mes vers au journal libéral qui s'appelait alors le *Journal de la Meuse* ; mais je ne savais comment aborder le ré-

dacteur en chef, et à la seule idée de me présenter chez lui, mon manuscrit à la main, il me prenait des sueurs froides. Je résolus donc de jeter ma copie dans la boîte du journal, en y joignant une lettre faisant connaître mon désir et mon nom.

Cela simplifiait les choses, mais ce fut encore tout une affaire. La boîte du journal était située dans une allée qui conduisait au porche de l'Eglise St-Antoine. J'y allai ròder deux ou trois fois, sans avoir le courage d'y glisser mon manuscrit. Il me semblait que tous les passants me dévisageaient et lisaient mon intention sur ma figure. Enfin un soir, à la brume, me sentant bien seul dans l'obscure ruelle, j'introduisis furtivement mon paquet dans la boîte peinte en blanc, et je me sauvai comme un voleur.

Le lendemain, je reçus un billet du rédacteur en chef qui me donnait rendez-vous chez lui et j'y courus, le cœur palpitant. Ce journaliste était un homme aimable, il m'accueillit avec bienveillance et m'annonça qu'il allait envoyer mes vers à l'imprimerie. Quand je sortis de chez lui, je me crus grandi de dix coudées, et je baissai la tête de peur de heurter du front le reverbère suspendu au dessus de l'allée. — Je n'étais pas cependant au bout de mes peines.

La presse à cette époque était soumise au régime de la loi Tinguy, qui exigeait que chaque article de journal fut signé. Quand mes vers furent composés et que le gérant vit mon pseudonyme, il eut des scrupules et déclara que le *Journal de la Meuse* étant très mal noté à la Préfecture, il ne voulait pas s'exposer à un procès, et que je devais signer de mon vrai nom. Je n'avais pas prévu cette difficulté et cette trop éclatante publicité ne laissait pas de m'effrayer. — Comment ma famille prendrait-elle la chose et surtout que dirait mon austère professeur de philosophie ? — Mais un auteur qui va être publié pour la première fois est comme une femme qui s'est décidée à jeter son bonnet par dessus les moulins ; rien ne l'arrête plus. J'en passai par tout ce qu'on voulut, et le soir même, mon conte parut à la troisième page du journal avec mon nom imprimé tout vif. Pendant deux ou trois heures, je fus parfaitement heureux et j'employai une partie de la nuit à me mirer dans mon poème.

Le lendemain, j'entrai dans la classe de philosophie avec une certaine inquiétude. Le professeur, grave et froid, comme toujours, examina nos cahiers et commença sa leçon sur la *formation des idées*. J'étais en train de me rassurer, quand, vers neuf heures, il tira de sa serviette un numéro de journal, dont le seul aspect me serra horriblement le cœur.

— Messieurs, dit-il, je ne lis pas souvent les gazettes, mais hier soir, mes yeux sont tombés par hasard sur ce journal et j'y ai vu des vers signés par l'un de vous.

— L'un de vous ? — Tous les regards se tournèrent vers moi ; on connaissait déjà ma manie et on s'apprêtait à passer un bon quart d'heure. — Quant à moi, je baissais le nez sur mon cahier, je ne bougeais pas, je me faisais petit; j'aurais voulu entrer dans une fente du mur.

— Ces vers sont détestables, au fond et dans la forme, continua le professeur ; je vais vous les lire néanmoins, afin de montrer clairement à cet élève la voie déplorable dans laquelle il s'engage et afin de l'en détourner si c'est possible.... Cela s'appelle *Les Myosotis*, poursuivit-il froidement, ironique.

Et dépeçant vers par vers, mon malheureux poème, ergotant sur chaque image, épiloguant sur chaque rime, s'indignant aux moindres hardiesses, il piétina impitoyablement sur mes pauvres fleurs poétiques, et n'en laissa pas une debout, au grand ébaubissement de mes condisciples qui jouissaient cruellement de ma mine piteuse et faisaient écho aux sauvages plaisanteries de mon tourmenteur. Pâle, étouffant de douleur et de dépit, j'assistais sans pouvoir articuler un mot à ce massacre de mes plus beaux vers à la profanation de mes effusions amoureuses, livrées aux ricanements de cette bande de collégiens sans pitié.

La cloche de dix heures mit heureusement fin à mes tortures. Je m'enfuis du collège les larmes aux yeux, la rage dans le cœur, et je me réfugiai au fond du jardin de la grand'tante où j'essayai de relire mon poème imprimé. Mais le charme était rompu, la coupante ironie de mon professeur avait desséché sur pied toutes ces belles choses que j'admirais si paternellement la veille. Mes vers m'apparaissaient brisés, disloqués, dévorés, défraîchis, comme des papillons mutilés, qui ont perdu le lustre et la poussière colorée de leurs ailes meurtries.

Et ce fut ainsi que je connus les premiers déboires de la vie littéraire.

André THEURIET.

LE JOUR

Sur le front pâlissant de la peureuse nuit,
Aurore souriante éparpille les voiles,
Dans le monde des cieux, le gardien des étoiles
Eteint ses flambeaux d'or, à la file, sans bruit.
La brise de Juillet à la troublante haleine,
Descend de la colline, et pour mieux les griser,
Donne aux bois frissonnants son matinal baiser,
Dont bientôt la caresse embrassera la plaine.

Quittant son char de pourpre aux reflets orangés,
Le Jour à l'horizon, superbe va paraître,
Et très vite vaincus par le Soleil, leur maître,
Les nuages vont fuir en bataillons rangés.
La Nature endormie à la chanson perlée,
Dont la berce le soir le rossignol des bois,
Se réveille et sourit à la joyeuse voix,
De l'alouette, au ciel, dirigeant sa volée !

Puis les beaux rayons d'or prodigues de chaleur,
S'épandent lentement à travers la campagne ;
Au fond de la vallée, en haut de la montagne,
On voit s'épanouir la plus modeste fleur.
Dans les nids duvetés d'ailes brunes et blanches,
De jolis yeux brillants s'ouvrent d'un air mutin,
Et les hôtes ailés, pour l'Hymne du matin,
Rassemblent leurs petits sous les feuilles des branches.

1894

JEANNE LONGFIER.

LE SPHINX

ÉTRANGEMENT superbe en sa sérénité,
Du granit colossal se dresse la stature,
Sans que, des siècles morts, la perfide souillure
Pût troubler ce regard sondant l'immensité.

Il semble qu'une force occulte ait abrité
Ce géant du désert d'une invisible armure,
Et que, las de combattre, il donne à la nature
Un repos qu'en la lutte il a seul mérité.

Ah ! sur l'airain sacré du temple de Mémoire,
Quel magique stylet burinant ton histoire,
La frappera jamais au coin de vérité ?

Et quel Œdipe, un jour, nous dira le mystère
Qui fait survivre, ô Sphinx ! ton cadavre de pierre ?...
— Pourquoi, lorsque tout passe, es-tu l'éternité !

ANTONIN LUGNIER.

VINGT ANS!

Vingt ans! c'est l'âge ardent où toute âme candide
Sent pénétrer en elle un doux rayon d'amour,
Ainsi qu'on voit briller au fond d'un ciel splendide
L'étoile qui sourit aux derniers feux du jour.

C'est l'âge où l'on écoute au sein des premiers rêves
L'immense bégaiement de la terre et des mers,
L'âge où l'homme innocent ne connait point les grèves,
Ni les sombres écueils battus des flots amers.

C'est l'âge où dans le cœur les tendres odyssées
Comme des urnes d'or où brûlent des parfums
Laissent monter l'encens des sereines pensées
Dont les chers souvenirs ne sont jamais défunts.

C'est l'âge du bonheur où les visions blanches
Dans les ombres des nuits passent en frémissant,
Où les sylphes légers, couronnés de pervenches,
Escortent les Amours qu'ils baisent en passant.

Mais vingt ans, c'est pour moi l'âge où le Temps austère
Jette au fond de mon sein l'écume de ses flots;
Vingt ans, c'est le volcan dont l'infâme cratère
Vomit sur mon passé la lave des sanglots.

Vingt ans! c'est l'âpre angoisse étreignant mes entrailles,
Et m'imprimant au front la ride et la pâleur,
C'est mon cœur enfermé dans les sombres murailles
De ce temple maudit qu'on nomme la Douleur.

Vingt ans ! femme d'argent, c'est mon âme souillée
Au contact de l'amour qui devait la briser,
C'est mon beau rêve mort, c'est ma vie effeuillée
Au souffle empoisonné de ton premier baiser !

EMILE MOSSOT.

LE PRINTEMPS

A mon ami Bouvard.

SALUT ! printemps, aux fleurs vermeilles.
Les cœurs qui s'enivrent d'azur
Vont chanter tes mille merveilles,
Ton éclat si doux et si pur.

Bercé par la brise odorante
De tes aubes aux reflets d'or,
Le vert buisson se diamante
Et le lilas fleurit encor.

La reine des fleurs se colore
Exhalant son parfum subtil
Et l'astre de feu qui la dore
Semble sortir d'un dur exil.

Tout renaît, tout brille et tout cause,
L'amour sourit, divin soleil,
Et le poète au front morose
Chante du printemps le réveil.

L'amant dans les bras de sa belle
Va gambader le cœur joyeux ;
L'oiseau chante sa ritournelle
Dont l'écho se prolonge aux cieux !...

Viens ! viens ! ô ma gente brunette,
Loin de la ville on peut rêver :
Tu cueilleras la violette
Et moi, sur ta lèvre... un baiser !

Sous cette immortelle bannière
Du printemps radieux et doux,
Viens ! car la brise printanière
Semble nous donner rendez-vous !

HENRI PEYRE.

BIBLIOGRAPHIE

Etudes diverses, Contes et Légendes, par Edouard Michel; un vol. petit in-8°, imprimerie Delesques, à Caen, 1894.

Le mince volume que vient de publier M. Edouard Michel, un des collaborateurs les plus appréciés du *Sylphe*, se compose d'Etudes littéraires, de Contes et Légendes et d'Etudes morales. L'ensemble est court et ne contient pas plus de 80 pages, mais ce sont des pages excellentes et des mieux remplies. On peut les ranger par conséquent parmi les plus intéressantes. Elles sont consciencieusement composées; elles offrent à la fois de la variété et de l'érudition, et sont rehaussées par l'art et le talent de l'écrivain.

Les Etudes littéraires de M. Edouard Michel sont consacrées a nos sommités contemporaines de la poésie et du roman. Ainsi apparaissent successivement Victor Hugo, Lamartine, Alfred de Musset, la grande trinité poétique de notre époque; puis Casimir Delavigne, un poète digne d'estime; à la suite, Georges Sand et Honoré de Balzac, les deux maîtres du roman moderne. Le passé a aussi sa place dans la série avec Châteaubriand et Bernardin de Saint-Pierre. On voit que M. Edouard Michel a su admirablement choisir ses modèles.

Les études, ou plutôt les notices littéraires et critiques qu'il leur a consacrées, ne se perdent pas dans de longs développements. Elles se réduisent à l'essentiel et font dès lors mieux ressortir les qualités maîtresses des écrivains mis en scène. Elles les placent ainsi sous leur vrai jour, en les éclairant d'une lumière fine et discrète.

Nous n'avons pas à entrer ici dans les détails, car ces écrivains tous plus ou moins illustres, sont amplement connus et ont tour à tour prêté leur nom a l'époque contemporaine. Ainsi, on dit, le siècle de Lamartine et de Victor Hugo, comme on a dit de l'époque précédente, le siècle de Châteaubriand. Les noms de Georges Sand et de Balzac ont de même brillé et laissé un sillon lumineux dans le ciel littéraire, comme précédemment le nom de l'auteur de *Paul et Virginie*.

Ces diverses Etudes forment donc une remarquable galerie,

non pas de portraits en pieds ou même en bustes. à proprement parler; mais plutôt une artistique série de médaillons finement ciselés où ces beaux types sont mis en relief par des traits tracés d'une main sûre et choisis avec goût.

La partie consacrée aux Contes et Légendes ne cesse pas d'être instructive; mais elle constitue, dans cet agréable volume, la part réservée à l'imagination. Les lecteurs y trouveront de la sorte une double source d'intérêt.

Enfin quelques courtes et substantielles Etudes morales font ressortir le sens judicieux et philosophique de M. Edouard Michel.

On voit par ce qui précède que, dans un cercle, volontairement restreint, notre auteur s'est plu à montrer des qualités faites pour captiver tous les esprits sérieux et cultivés; son ouvrage mérite donc à tous égards d'être signalé à l'attention des lecteurs.

C'est le livre on ne peut plus recommandable d'un vrai littérateur doublé d'un fin critique, d'un érudit et d'un philosophe.

Gabriel MONAVON.

SUPPLÉMENT

RÉSERVÉ

AUX ECRIVAINS NON DAUPHINOIS

COMPTE-RENDU

Du douzième Concours du « Sylphe »

Le sentiment qui se dégage de l'examen et d'une vue générale de notre XIIe Concours, est, en réalité, une impression de satisfaction. L'ensemble se montre au-dessus de la moyenne et, s'il y a quelques parties faibles ou même défectueuses, d'autres en revanche présentent des résultats dont il serait injuste de ne pas se féliciter avec une légitime assurance. Il y a lieu aussi de constater que le nombre des concurrents a suivi une progression ascendante, ce qui est un signe manifeste de l'importance croissante de nos tournois littéraires, et de la faveur avec laquelle ils sont de plus en plus accueillis parmi les poètes et les lettrés.

Aussi notre premier soin, comme notre premier devoir, doit être d'adresser nos vifs et chaleureux remercîments à cette bienveillante clientèle de concurrentes qui ont la bonne grâce de ne pas nous faire défaut et d'ajouter à nos joûtes poétiques le prestige de leur talent plein de charme.

Nous avons également à formuler une constatation préalable qui est de nature à faire apprécier la valeur réelle du Concours.

C'est que l'Administration du *Sylphe* a jugé qu'il y avait lieu de décerner un *Prix d'honneur* à l'écrivain bien inspiré et bien méritant, ayant recueilli dans les diverses sections les meilleurs et les plus louables succès.

Le lauréat ainsi favorisé cette fois est M. Edmond Porcher, qui, après l'obtention d'un rang très honorable dans une première section, a su très brillamment, dans les deux autres, atteindre le premier rang. A vrai dire, cette distinction ainsi conquise par M. Edmond Porcher, était aussi, en quelque sorte, de la part de l'Administration du *Sylphe* l'acquittement d'une dette; car déjà, une première fois, l'heureux concurrent avait été bien près d'atteindre le prix d'honneur. A tous les points de vue, l'Administration du *Sylphe* ne peut donc que se féliciter d'être au cas d'offrir à M. Edmond Porcher une distinction qui est à la fois une marque de haute estime et un sincère hommage rendu à son talent. Ajoutons que ce témoignage pourra avoir, aux yeux du lauréat, d'autant plus de valeur, que deux de ses rivaux, MM. André Jurénil et Edmond Porée, également pleins de mérite, le lui ont vivement disputé.

Nous abordons maintenant, dans ses détails successifs, l'appréciation suivie du Concours. Il avait été, comme de coutume, divisé en trois sections : une première section de *poésie avec sujet et forme imposés*; une section de *poésie libre*, et une section de *prose*.

Le sujet et la forme imposés consistaient en un *Sonnet* sur *la Femme*. Sans compter la gêne qui résulte le plus souvent des *sujets imposés*, l'Administration du *Sylphe* avait créé là, on le voit, une double difficulté. D'abord, c'est un *sonnet* qu'elle demandait. Or, on sait sans remonter à Boileau, que le sonnet est un petit poème de forme rare et précieuse, exigeant, de la part de son auteur, de nombreuses qualités de facture, aussi bien que les efforts les plus attentifs, pour en observer les *lois rigoureuses*.

Quant à la matière à traiter et à enfermer, pour ainsi dire, dans cette forme choisie, c'est de *la Femme* qu'il s'agissait. La femme!... sujet charmant et admirable sans doute, mais difficile s'il en fut! car il est à la fois le plus connu, le plus vaste, le plus étendu, mais aussi le plus rebattu qui se puisse concevoir! L'*éternel féminin* est un thème aux variations infinies, aussi vieux que le paradis terrestre, toujours nouveau comme le printemps du cœur! La femme a été célébrée de toutes les manières et sous toutes les formes, et l'on formerait aisément une bibliothèque avec les livres qui ont été écrits sur elle, et qui résument, les uns, *tout le bien*, les autres, *tout le mal* qu'on en a pu dire. Car, il reste convenu, notamment parmi les humoristes, que, pareille à cet objet énigmatique qu'avec des alternatives de louanges ou de dénigrements,

Esope le Phrygien, présentait à son maître Xanthus, la femme est tour à tour ce qu'il y a de meilleur et de pire au monde. Quant à nous, nous optons carrément pour la formule optimiste.

En un pareil sujet, ce qui devait embarrasser les concurrents, ce n'est pas la disette et la pénurie des éléments à mettre en œuvre, c'était plutôt leur surabondance. Un triage et un choix étaient indispensables; et il fallait revêtir ces éléments, ainsi laborieusement discernés, d'une forme neuve et originale. Aussi, parmi les concurrents qui ont été nombreux, plusieurs n'ont réussi qu'imparfaitement dans leurs tentatives à ce sujet : le lieu commun est devenu un peu un écueil général. Toutefois, il serait injuste de méconnaître les efforts ingénieux, parfois même brillants qu'ont révélés les compositions produites.

Aux premiers rangs des Sonnets, on peut donc en signaler une élite, dont la plupart méritent à divers point de vue d'être loués et distingués. En tête du groupe se détache d'une façon éclatante et avec un avantage marqué, le Sonnet qui a obtenu le premier prix de cette section.

L'auteur est M. Louis Oppepin, un très élégant et très habile poète, dont la réputation est faite depuis longtemps; car, dès longtemps, en effet, il est habitué aux succès et aux triomphes des Concours poétiques. Son nom a figuré avec honneur dans l'*Almanach du Sonnet*, publication toute spéciale, qui a paru à Aix en Provence pendant plusieurs années, et nous pourrions citer aussi un concours poétique, ouvert *en 1865* par *la Tribune de Macon*, dont il avait été déjà le lauréat heureux et applaudi. M. Oppepin a donc fait longuement ses preuves de talent et d'habileté, et le Sonnet qu'il nous a donné sur *la Femme* est bien tel qu'on pouvait l'attendre d'un poète aussi distingué. Il est d'une facture excellente, plein de sentiment, d'inspiration et d'harmonie; il réunit à la richesse de la rime, la beauté des images et la mélodie de la phrase poétique. Il fait plus qu'ennoblir son sujet, il l'idéalise.

Au deuxième rang vient un sonnet de M. Joseph Destibarde, sonnet bien fait, bien rimé, avec des détails charmants.

Au troisième et au quatrième rang, les sonnet de M. P. Genquin et de Mme Jeanne Lonfier, l'un et l'autre très réussis et bien versifiés. Dans celui de Mme Jeanne Longfier, le trait final est exquis ingénieux et touchant.

Six autres prix sont ensuite successivement décernés à M. J. Delange-Eloy, à Mme Eugène Roulleaux du Houx, à M. André Jurénil, à M. Charles Corbun de Kérobert, à Mme Louise Hermel, et à M. Ernest Vidal, pour des sonnets de mérites divers, réunissant les meilleures qualités de fond et de forme.

Suit un groupe de cinq accessits en tête duquel nous devons

signaler le nom de M. Edmond Porcher dont nous avons précédemment parlé avec éloge, et dont le sonnet très estimable, brillant même, eût pu aspirer à un entier succès, si l'auteur avait pris la peine d'en faire disparaître quelques défectuosités légères.

Trois mentions *très honorables*, trois mentions *honorables* (toutes avec diplôme), complètent la série des sonnets récompensés et distingués dans cette section, dont le détail, au surplus, figure au Palmarès.

On voit par ce qui précède que cette portion du Concours sans avoir réalisé peut-être tout ce qu'on pouvait en attendre, n'en a pas moins donné des résultats très satisfaisants.

Quant à la deuxième section de poésie (forme et sujet libres) elle constitue la portion la plus considerable et la plus brillante du concours.

Le premier prix (prix d'honneur) est décerné à M. Edmond Porcher dont nous venons de saluer le nom au passage, et qui cette fois, se place au premier rang avec une éclatante composition lyrique à laquelle il a donné le titre d'*Impuissance*; mais qui semble faite au contraire pour attester la puissance et l'abondance de verve du jeune auteur. C'est une œuvre élevée, noble et belle.

Au second rang se place M. André Jurénil avec une Fantaisie étincelante, mais dont le seul tort est de n'être qu'un fragment, ce qui fait disparaître une partie de l'intérêt.

Les troisième et quatrième prix sont décernés à MM. Edmond Porée et Gustave Roux. L'œuvre de M. Edmond Porée est une fantaisie Orientale pleine d'élégance et brillante de couleur locale. La composition de M. Gustave Roux est d'une belle envolée lyrique, noble et harmonieuse. Elle émane d'un vrai poète.

Six prix sont encore décernés par ordre de mérite à MM. J. Delange-Eloy, Georges Brunot, Joseph Lointier, à Mme Jeanne Longfier et à MM. A. Coche et Jules Viguier.

Puis un groupe de cinq *accessits* et des séries de mentions *très honorables*, *honorables* et *spéciales* (avec ou sans diplôme) dont le détail est consigné plus amplement au Palmarès.

L'ensemble de cette deuxième section est, ainsi que nous l'avons indiqué précédemment, remarquable et même brillant. Ce qui a frappé les juges du Concours, c'est que bon nombre de pièces dont quelques-unes très belles, dépassent grandement la moyenne. Les imperfections à signaler sont plutôt des négligences que des fautes réelles. Le trop de facilité chez certains concurrents les fait tomber dans l'incorrection, et on est en droit de se demander s'ils prennent sérieusement la peine de se relire pour corriger leurs productions. Ils ne devraient pas oublier cependant que les préceptes de Boileau conservent toute leur valeur, même en notre fin de siècle, et qu'aussi l'on peut être original tout en étant correct

et châtié. Il y a une harmonie nécessaire entre les belles formes et les belles pensées.

La troisième section (section de prose) est demeurée, il faut le reconnaître, écourtée et assez terne. Quelques concurrents se sont volontairement ou involontairement écartés des conditions du Concours qui demandait une histoire ou un conte pour rire. Plusieurs ont donné des histoires pour pleurer. Quoiqu'il en soit, il y a eu lieu de remarquer dans le genre comique et humoristique trois ou quatre compositions marquées du sceau d'une verve spirituelle et d'une fantaisie de bon aloi.

En tête se place le récit pittoresque et amusant qui a valu à M. Edmond Porcher le premier prix (prix d'honneur) de cette section. C'est en réalité une page désopilante et très comique, traitée en un style bien approprié au sujet.

Un second prix a été alloué à M. Edmond Porée pour un récit original, plein de pittoresque et de couleur locale, et un troisième prix à M. André Jurénil qui a donné une nouvelle preuve de talent dans le récit d'une aventure pleine de fantaisie et d'incidents joyeux et burlesques.

Suivent des mentions *très honorables* et *honorables* (avec diplôme).

En outre, des récompenses spéciales sont décernées aux compositions appartenant au genre sérieux; d'abord sous forme de médaille de bronze grand module, à M. Amaury Vincent, pour une histoire intitulée *Déserteur*; et, sous forme de mentions *très honorables* (avec diplôme), à Mme Louise Hermel pour un émouvant récit patriotique, et à M. Camille Guiraud pour une scène poignante et très dramatique qui se déroule *au bord de l'Océan*.

Nous avons ainsi caractérisé sous ses divers aspects l'ensemble de notre XIIe concours. Les détails qui précèdent n'ont pas d'autre prétention que de former pour le Palmarès une sorte de commentaire explicatif. Toutefois, ils sont de nature, non seulement à faire apprécier la valeur du Concours actuel, mais à faire augurer très favorablement des résultats que pourront produire nos concours à venir.

Gabriel MONAVON,

Président du Comité des Concours.

PALMARÈS

1re SECTION. — Sonnet imposé : *La Femme.*

1er PRIX : MÉDAILLE DE VERMEIL. — M. Louis Oppepin.
2e — — D'ARGENT. — M. Joseph Destibarde.
3e — — DE BRONZE grand module. — M. P. Genquin.
4e — — DE BRONZE petit module. — Mme Jeanne Longfier.
5e — 1 VOL. : l'*Année des Poètes*. — M. J. Delange-Eloy.
6e — 3 VOL. — Mme Eugène Roulleaux du Houx.
7e — 2 VOL. — M. André Jurénil.
8e — — M. Charles Corbun de Kérobert.
9e — — Mme Louise Hermel.
10e — — M. Ernest Vidal.

ACCESSITS. — (1 VOLUME).

M. Edmond Porcher. — M. J. Blondel. — M. le capitaine G. Jullien. — M. Léon Marlet. — M. Henri Guerlin.

MENTIONS très honorables. — (DIPLOMES).

M. Paul Ouagne. — M. Lucien Cacouault. — M. Albert Gerin fils.

MENTIONS honorables. — (DIPLOMES).

M. Yves le Goff. — M. Edmond Porée. — M. A. Coche.

*
* *

2me SECTION. — Poésie libre.

1er PRIX D'HONNEUR. — M. Edmond Porcher, *Impuissance.*
2e — MÉDAILLE D'ARGENT. — M. André Jurénil, *Pierrot philosophe.*
3e — — DE BRONZE-ARGENT. — M. Edmond Porée, *Fatinitza.*
4e — — DE BRONZE. — M. Gustave Roux, *Sur la plage.*

5° PRIX 3 VOLUMES. — M. J. Delange-Eloy, *Loin, plus loin.*
6° — 3 — M. Georges Brunot, *La Foi.*
7° — 3 — M. Joseph Lointier, *Au Christ de Jean Guillermin.*
8° — 2 — Mme Jeanne Longfier., *La Muse.*
9° — 2 — M. A.-C. Coche, *A un Bambin.*
10° — 2 — M. Jules Viguier, *Remembrance.*

ACCESSITS. — (1 VOLUME).

M. Charles Missol, *La Viole enchantée.*
M. A. Soreau, *Vœ Soli.*
M. Alfred Migrenne, *Le Conquérant.*
M. L. Amienne, *L'Océan.*
M. Albert Gerin fils, *Sombres pensées.*

MENTIONS très honorables. — (DIPLOMES).

M. Louis Abet, *Les dieux n'ont plus le pouvoir d'autrefois.*
Mme la Comtesse du Faouëdic, *La légende du vert luisant.*
M. Charles Corbun de Kérobert, *Le Drapeau.*
Mme Eugène Roulleaux du Houx, *La fête de Marie Joseph.*
M. Henri Guerlin, *Le Nénuphar.*

MENTIONS honorables. — (DIPLOMES).

M. Antoine Cluzel, *Adieu.*
M. le capitaine G. Jullien, *Rebecca.*
M. Adrien Gillouin, *Les Arbres.*
M. Henri Ramet, *Le Sylphe et l'Enfant.*
M. A. Dorlhac de Borne, *Il faut savoir vieillir.*

MENTIONS spéciales (HONORIFIQUES).

M. Lucien Camard, *Le Vieux Moulin.*
M. F, Charlot, *Aubade printanière.*
Mlle Emilie Mathieu, *L'hiver.*
M. l'abbé Médéric Brodut, *Bataille.*
M. Charles Bellez, *La Mort du Marin.*
Mme Louise Hermel, *A Marguerite.*

⁂

3me SECTION. — Prose.

1er PRIX D'HONNEUR. — M. Edmond Porcher, *Le Mariage de Péremptoire*

2e PRIX : 1 VOL. : *Marins de France.* — M. Edmond Porée, *Un bon coup de dents.*

3e PRIX : MÉDAILLE DE BRONZE-ARGENT. — M. André Jurénil, *Vélocipédiste et Martyr.*

MENTION très honorable. — (DIPLOME).

M. A.-C. Coche, *Une représentation.*

MENTION honorable. — (DIPLOME).

M. Léon Poulet, *Maître Grincebaire.*

RÉCOMPENSES spéciales, (pour sujet hors du genre demandé).

MÉDAILLE DE BRONZE grand module. — M. Amaury Vincent, *Déserteur.*

MENTIONS très honorables. — (DIPLOMES).

Mme Louise Hermel, *Pendant l'occupation de Nancy.*
M. Camille Guiraud, *Au bord de l'Océan.*

LA FEMME

La Femme, c'est la fleur qui, née avec l'aurore,
S'ouvre et s'épanouit aux rayons d'un beau jour;
Le luth mélodieux dont la fibre sonore
Pleure avec la souffrance ou chante avec l'amour!

C'est aux regards ravis l'horizon qui se dore
Aux feux resplendissants du céleste séjour;
C'est le rêve idéal qu'en secret on adore;
C'est l'âme à qui le cœur se donne sans retour!

C'est plus : c'est du foyer la fée enchanteresse
Dont la grâce séduit, dont le charme caresse,
Et qui sème autour d'elle une douce clarté!

C'est l'Ange du berceau; l'appui de la vieillesse,
Qui porte dans ses yeux cette flamme : « Tendresse! »
Au front cette auréole : « Harmonie et Beauté!... »

Louis Oppepin.

LA FEMME

Dieu prit, pour la créer, la frêle sensitive...
Puis il lui dit, pensif, en modelant son cœur :
— « Tu t'épanouiras dans ta grâce native,
Comme la plante unique et tendre du Bonheur ! » —

Quand l'homme l'admira : frémissante, craintive,
Devinant aussitôt qu'il serait son vainqueur,
Pour mieux le dominer en restant sa captive,
Elle sut l'enivrer d'une ardente liqueur...

Et tous veulent goûter cet élixir de vie
Qui rend l'illusion à notre âme ravie ;
Tous veulent s'abreuver, ne serait-ce qu'un jour,

A la coupe divine, aux lèvres de la Femme...
En cueillant, longuement, dans un baiser de flamme,
La fleur de sa Jeunesse et son parfum d'amour !...

JOSEPH DESTIBARDE.

LA FEMME

Laisse-toi donc aimer : oh! l'amour, c'est la vie!

V. Hugo.

Mes yeux : fragments d'azur, de nuit; mon teint : des fleurs;
Ma bouche est un souris, mes bras sont des caresses;
Un rayon de soleil dore ou brunit mes tresses;
J'ai l'éclat d'une aurore, et, d'un lis, les pâleurs.

Pour l'homme, dont souvent mon baiser boit les pleurs,
Je suis presque le Ciel : mon cœur plein de tendresses
Sait lui faire oublier, au milieu des ivresses,
Que je verse en son sein, un peu de ses douleurs.

Et lorsque sur mon front les neiges de frimaire
Tombent, l'enfant me reste et console la mère
Des tièdeurs de l'époux, des oublis de l'amant...

Toute ma vie est là : Que j'aime et que l'on m'aime!
Deux buts toujours atteints, car j'ai non seulement
Ce qui charme et séduit, mais je suis l'amour même.

P. Genquin.

LA FEMME

Qui donc peut se vanter de connaître la Femme ?
Est-ce vous, les savants, sceptiques orgueilleux ?
Dieu vous a-t-il donné le pouvoir merveilleux
De disséquer son cœur et de sonder son âme ?

O Vous qui vous riez de la divine flamme
Qu'allume en son regard, l'Amour ce don des cieux ;
Vous qui la dédaignez... grands enfants oublieux,
A vos premiers chagrins, votre voix la réclame !

Sa parole charmeuse apaise vos douleurs ;
Son baiser adoucit l'âcreté de vos pleurs ;
Si vous avez péché, sa tendresse vous juge.

Et dans ses frêles bras, toujours prêts à s'ouvrir,
Hommes, vous reviendrez chercher un doux refuge...
Comme l'oiseau retourne à son nid pour mourir !

JEANNE LONGFIER.

LA FEMME

Quand le grand Architecte eut achevé le monde,
Satisfait de son Œuvre il contempla les cieux.
Mais son front se plissa tout à coup ; — soucieux,
Dieu regardait errer la terre vagabonde...

Il dit : — « J'ai fait, là-bas, une sphère inféconde :
« On n'y voit point de vierge au rire gracieux,
« A l'œil d'azur brillant ; — d'archange radieux
« Promenant aux vallons sa beauté douce et blonde...

« ... Il y manque un soleil qui donne le vrai jour,
« La belle clarté d'or que l'on nomme l'Amour :
« Ce sublime Rayon de ma divine Flamme !... »

Il réfléchit alors... — D'un geste souverain
Il prit tout rayonnant, dans son superbe écrin,
Le joyau le plus riche : Eve !... C'était la femme !

J. Delange-Eloy.

IMPUISSANCE

COMME un calculateur rêve de logarithmes,
Je rêve, moi, de sons, de cadences, de rythmes;
Mes nerfs vibrent ainsi que des fibres d'airain :
J'entends autour de moi chanter d'ardentes lyres,
Et tout mon corps frémit d'indicibles délires
Quand mon esprit se tend jusqu'à l'Art souverain.

Au fond d'un ciel strié d'aurores idéales,
Dans la pourpre et dans l'or, des strophes triomphales
Font passer devant moi leurs vers étincelants;
Mon cerveau se remplit de visions sublimes,
Et l'éblouissement des flamboyantes rimes
        Fulgure dans mes yeux brûlants.

... Mais quand je veux fixer ces formes si précises,
Leurs lignes, tout à coup, deviennent indécises;
Ma Vision n'est plus qu'un nuage diffus
Où je ne sais quel vide insondable tressaille :
Son éclat affaibli s'est voilé de grisaille
Et sa couleur est morte en un brouillard confus.

Le noir chaos s'étend sur les strophes vermeilles
Qui, tout à l'heure encor chantaient à mes oreilles :
Je n'en peux ressaisir que d'informes lambeaux,
Et l'inerte papier dont s'encombre ma table
Me renvoie, assombris d'une nuit lamentable,
        Les vers que j'ai rêvés si beaux!

Pauvre fou! J'étais plein d'une ivresse infinie,
Je croyais qu'en mon sein bouillonnait le génie,
Je voyais devant moi, tout large, mon chemin;
Et la Gloire, qui rit aux inspirés du Verbe
Me tentait, comme un fruit savoureux et superbe
Que je pensais cueillir en étendant la main!

Mais non! Je ne saurai que l'angoisse livide,
Impuissant à créer, creux comme un grelot vide,
Mon cerveau s'enténèbre, et mes vers sonnent faux.
Je ne suis point, hélas! de ceux dont la Pensée
Fait palpiter, aux cœurs d'une foule oppressée,
Les enivrements triomphaux!

Et comme le condor qui planait, solitaire,
Quand le plomb du gaucho l'a jeté sur la terre
Eperdu, pantelant, et maculé de sang,
Je retombe, du haut des fastes de mon rêve :
Le désespoir m'oppresse, et, quand je me relève
Le sol manque, soudain, sous mon pied frémissant.

Car, parmi les stupeurs dont l'humaine nature
Peut gémir ici-bas, rien ne vaut la torture
De sentir, jour et nuit, autour de nous, flotter
Des fantômes trompeurs qu'on ne peut pas étreindre,
Des torrents de couleurs folles qu'on ne peut peindre,
Des rythmes qu'on ne peut chanter!

***

Mais qu'importe? — Dans la Déroute,
Les Vaincus qui, mornes troupeaux,
S'attardent au long de la route,
Chérissent-ils moins leurs drapeaux?
Et quand pour la lutte nouvelle
Le clairon vibrant les appelle,
N'écoutent-ils plus son accent :
Malgré l'espérance envolée
Ne sont-ils pas dans la mêlée
Toujours prodigues de leur sang?

Ainsi, parmi l'âpre bataille,
J'irai, comme un obscur soldat
Qui redresse son humble taille
A la voix du tambour qui bat;
Mes décevants songes de gloire

Pourront, sous leur tristesse noire,
Assombrir mon cœur ulcéré :
Insensible à ce qui me blesse
J'irai, quand même, sans faiblesse,
Et malgré tout je chanterai!

Je chanterai, puisque le Rêve
Règne en maître dans nos esprits;
Je chanterai, sans fin, sans trêve,
Et sans espoir d'être compris.
Je dirai les cruels mirages
Qui font avec d'affreuses rages
Vaciller mes pas chancelants;
Et mes pauvres strophes fidèles
S'essoreront à tire d'ailes
Comme des oiseaux turbulents!

J'effleurerai l'Ode sacrée
Que les Bardes épanouis
Jadis, sur leur lyre inspirée,
Chantaient aux peuples éblouis.
Et, dans mes visions splendides,
Parmi des aurores candides
Et des parfums de floréal,
Sans voir le sol que mon pied foule
J'irai, dédaigneux de la foule
Vers mon surhumain Idéal!

EDMOND PORCHER.

PIERROT PHILOSOPHE

Fragment de Comédie

PERSONNAGES :

PIERROT, habit blanc. — FORTUNÉ, habit noir.

(La scène représente la chambre de Pierrot, qui personnifie l' « effet de l'art » *de Boileau).*

Pierrot, *débouchant un flacon de Champagne.*

Ce bouchon-là. vois-tu? c'est une âme qui vole,
C'est un captif qui fuit, inconstant et frivole,
Le caveau sombre et lourd où dormaient ses désirs.
Vois! il ouvre la porte aux rêves, aux plaisirs,
Aux sonores éclats des chansons peu sévères,
C'est le bruit le plus doux, le baiser de deux verres!

Il essaie de trinquer avec Fortuné. Celui-ci reste immobile et ne l'écoute pas.

Va! le tintement clair de l'or, ce faux métal,
Ne vaut pas le tintin des coupes de cristal.
Le vin jette des fleurs dans les cerveaux arides,
Et ce nectar riant veut que tu te dérides.
Tu te dérideras, mon cher, déri déra
Tra la la! Tiens, je chante ainsi qu'à l'Opéra!
Car le vin se souvient des échos des vendanges,
Des filles des coteaux et de leurs rires d'anges.

Il a tout écouté, ce flacon de vieux vin,
Pour le dire plus tard, — phonographe divin! —
Et Dieu, qui se connaît en beaux tours de physique,
Fait de toute bouteille une boîte à musique...

Il essaie encore inutilement de trinquer avec Fortuné.

Ainsi, tu vas rester muet en m'écoutant?
C'est un rôle facile à tenir! — Et pourtant,
L'air tragique, un teint blême, ô triste camarade,
Valent parfois autant qu'une longue tirade
Où l'on peut aisément commettre quelque erreur.
Un beau rictus peint bien l'épouvante et l'horreur.
Mais ce pesant mutisme, il vaut mieux qu'on l'évite;
Car le public s'en lasse et réclame bien vite.
A ce silence d'or, tout homme intelligent,
Préfère mille fois la parole d'argent!
C'est par des mots vibrants que l'on peut le distraire,
Nul acteur ne pourrait lui prouver le contraire,
Connut-il l'art mimique autant que Deburcau.
— Ce droit d'audition, il l'achète au bureau. —
Je renouvelle un peu Boileau. Réminiscence
Des jours où s'alanguit la pâle adolescence
Dans le collège froid, qui recèle en tout temps
Les immortels esprits des auteurs chevrotants!
Nous restons donc acteurs. Le public s'indispose
Il ne peut pas souffrir une aussi longue pause.
Ecoute les conseils de ce vin provocant,
Et choquons nos hanaps par trois fois en trinquant,
Pour remplacer ainsi, — c'est là douce malice! —
Les coups sacramentels frappés dans la coulisse.

Nouveau refus de trinquer.

Entends-tu ces accords musicaux : mi, sol, do?
L'orchestre joue. On vient de lever le rideau.
Je discours, j'agis seul, — et ta sombre équipée
Relève sûrement de l'Abbé de l'Epée.

Si tu parlais au moins par signes, mon ami?
Mais peut-être, autrefois, as-tu longtemps gémi
En jetant au hasard ton fougueux romantisme?
— A vouloir trop chanter, l'on gagne le mutisme! —
Tu te trouves puni bien fort, c'est positif.
Je te nargue. Et pourtant tu sembles attentif.
Ton maintien distingué me plaît. Ça me caresse.
Ça me chatouille au cœur. Mon débit t'intéresse.
Je suis intéressant... Gloire et postérité!
C'est bien rare! Merci de l'amabilité.

Il s'esclaffe.

Tiens! puisque tu parais écouter mon histoire,
Je vais la transformer en interrogatoire.
— Votre nom?

FORTUNÉ *(Il hésite un moment et répond négligemment)*

Fortuné...

PIERROT

Filleul infortuné!
Par un parrain moqueur ce nom te fut donné!
— Ton titre?

FORTUNÉ, *presque souriant et évoquant Musset par la pensée.*

— Enfant du siècle!

PIERROT

— Ah! les deux font la paire!
Enfant du siècle, hélas! Pauvre fils! pauvre père!

Il gémit longuement.

Ah! je dois t'intriguer, jeune homme en habit noir?
Je te connais. Ton âme est un triste manoir

Où volettent toujours des oiseaux aux cris rauques.
Mais prends garde! Parfois tous ces hôtes baroques
Se trouvent simplement être des hannetons
Dont les élytres font un bruit de mirlitons!
C'est gênant pour l'esprit...

FORTUNÉ, *brusquement.*

Ah! dites donc, beau sire,
Pas un seul mot de plus...

PIERROT

« Ou je vais vous occire! »
Je connais la réplique, ami, tu peux le voir!
Et je trouve, d'ailleurs, que tu fais ton devoir
En répondant enfin par un cri de colère.
J'aime le jeune sang qui bout et s'accélère
Lorsque son possesseur peut se croire outragé.
Comment peut-on rester impassible et figé
Tout comme un vieux Bouddha? Donc, il était possible
De trouver dans ton être une corde sensible.
J'en suis charmé. De plus ton cas n'est pas banal;
Car ta corde est un peu celle de Juvénal...

. . . .

ANDRÉ JURÉNIL.

FATINITZA

Dis-moi, Fatinitza, dis-moi pourquoi tu pleures,
Pourquoi ces déchirants sanglots...
Le bonheur n'est donc pas dans ces riches demeures
Que viennent caresser les flots?

Exempte de soucis, à l'abri des orages,
Tu n'as qu'à ramasser des fleurs!
Et dans les frais bosquets, sous les riants ombrages,
L'amour devrait sécher tes pleurs!
A tes pieds n'as-tu pas des légions d'esclaves
Qui, pour toi, braveraient la mort...
Pourquoi toujours parler de chaînes et d'entraves,
Et pourquoi gémir sur ton sort?

Maîtresse sans appel, ton plus simple caprice
Peut tout changer dans le harem.
Un ennuque déplait... holà! que l'on sévisse :
Qu'il parte pour Jérusalem.
Si tu donnais la clef qui luit sur ta ceinture,
Avec un ordre aux noirs gardiens,
Paquita serait mise aux fers, à la torture,
Et Rosita livrée aux chiens.

Dis-moi, Fatinitza, dis-moi pourquoi tu pleures,
Pourquoi ces déchirants sanglots...
Le bonheur n'est donc pas dans ces riches demeures
Que viennent caresser les flots?

Pour un de ces regards qui rendent fous des princes
Et qui captiveraient Satan,
Ton maître donnerait ses villes ses provinces,
Même son titre de Sultan.
Ces perles d'Orient, ce diamant qui brille
D'une étincelante clarté,
Ce superbe anneau d'or que retient ta cheville,
Sont les preuves de sa bonté.

Dans tout l empire on vante et ta grâce et tes charmes
Et ta souveraine beauté ;
Et plus d'un cœur épris a répandu des larmes
Sur ta douce captivité.
Ah ! pourquoi, toute belle, être toujours pensive
Quand le plaisir est sur tes pas :
Le plaisir que chacun désire pour convive
Et qui trop souvent ne vient pas.

Sois heureuse aujourd'hui. Lève les yeux, admire
Phébus qui s'endort dans le feu,
Et qui, majestueux, se contemple et se mire
Dans un immense bassin bleu.
Vois ces vaincus géants, ruisselant d'émeraudes,
Frappés de mille rayons d'or,
Glisser, silencieux, dans les eaux calmes, chaudes,
Devant des palais de portor.

Prends garde, fleur d'amour ! la coupe d'amertume
Ne fera jamais rajeunir ;
Ces lèvres de corail que ton souffle parfume,
Pourraient à la fin s'y ternir.
La souffrance de l'âme est mortelle, elle trace
De profonds et cruels sillons ;
La beauté la plus pure et pâlit et s'efface
Sous ses terribles aiguillons.

Dis-moi, Fatinitza, dis-moi pourquoi tu pleures,
Pourquoi ces déchirants sanglots...
Le bonheur n'est donc pas dans ces riches demeures
Que viennent caresser les flots ?

« Mais toi, qui donc es-tu pour tenir ce langage ?
   — Sultane, je suis la Raison.
— Eh bien, dis-moi, Raison, tant doux soit l'esclavage,
   N'est-ce point toujours la prison ?
Que m'importent les fleurs, les palais de porphyre
   Et les présents que je reçois,
Si je ne puis tirer des cordes de ma lyre
   Les sons si joyeux d'autrefois.

Puis-je espérer baiser un jour, dans ma patrie,
   Le sol qui vit mes premiers pas ?
Non. Tout n'est plus qu'un rêve, et je pleure et je prie
   En souhaitant un prompt trépas.
Mes vieux parents bien loin dans le pays de neige
   Tendent leurs mains pour me bénir...
Mon cœur se brise... Adieu! je t'aime, ô ma Norvège,
   Mais tu n'es plus qu'un souvenir.

Déesse, maintenant tu sais pourquoi je pleure,
   Pourquoi l'on entend mes sanglots...
Non, le bonheur n'est pas dans la riche demeure
   Dont le pied baigne dans les flots! »

EDMOND PORÉE.

LECONTE DE LISLE

Un éminent collaborateur du *Sylphe*, un poète d'un talent supérieur, Leconte de Lisle vient de mourir à Louveciennes près Paris, à l'âge de soixante-seize ans.

En 1886, il avait été appelé par l'Académie Française à succéder à Victor Hugo. Cette élection a été l'honneur insigne de sa carrière, et l'illustre Compagnie ne pouvait pas lui décerner une plus haute marque d'estime.

Non seulement Leconte de Lisle a été comme poète, une personnalité hors de pair, mais il a été plus encore un admirable artiste. Il a sculpté la matière poétique comme un marbre sans tache, et il en a tiré une merveilleuse série de figures idéales et de formes immortelles.

Aujourd'hui qu'il n'est plus, nous nous faisons un devoir d'adresser un hommage suprême à ce fier et harmonieux penseur, à ce noble modeleur de l'idée, auquel nous devons cet inestimable, ce divin présent : Une nouvelle révélation de la Beauté !

Le SYLPHE.

SUPPLÉMENT

RÉSERVÉ

AUX ECRIVAINS NON DAUPHINOIS

REQUÊTE AUX ÉTOILES

Étoiles, millions d'étoiles, qui vers nous
Clignez si doucement les yeux, je vous implore!
Je vous implore et vous supplie à deux genoux.

Vous êtes la lumière au chœur multicolore,
Vous êtes les pistils d'or et de diamant
Des pâquerettes qui, sans se lasser d'éclore,

Eclosent tous les soirs aux prés du firmament;
Et je viens vous cueillir, mystiques pâquerettes,
Naïf comme une vierge et fou comme un amant,

Je viens vous confier mes angoisses secrètes;
J'attends de vous le mot que veut mon cœur troublé,
Et j'effeuille en pleurant vos pâles collerettes.

Vous êtes les épis de ces gerbes de blé
Que fait tous les matins un moissonneur étrange,
Moissonneur éternel et jamais accablé.

Chaque jour, à l'aurore, il vous coupe et vous range
Dans sa grange d'azur mystérieusement;
Et quand revient le soir il vous rouvre sa grange.

Et sur les noirs sillons vos grains qu'il va semant
Repoussent aussitôt en des gerbes nouvelles,
O résurrection du céleste froment,

Quel est ce moissonneur semeur que tu révèles?
Etoiles, laissez-moi dans vos gerbes sans fin,
Comme un pauvre glaneur ravir quelques javelles.

Non, ne me chasse pas, glaive du Séraphin!
Il m'en faudrait si peu pour que ma main fût pleine!
Et devant ces monceaux de blé je meurs de faim.

Sur quel autel secret s'épanouit l'idole
Pour qui vous déroulez les anneaux radieux
De votre interminable et folle farandole?

Vous êtes les autels et vous êtes les Dieux,
Pardon, ô feux vivants que vénéraient les mages!
O face de la Nuit resplendissante d'yeux,

Pardonne, si j'ai cru te rendre des hommages
En faisant jusqu'à toi de mon cœur agité
Jaillir ces vaines fleurs de verbes et d'images!

Etoiles, faites grâce à ma témérité!
Je vous implore avec ferveur, sans insolence,
Même si mon orgueil, hélas! l'a mérité,

Ne me punissez pas en gardant le silence.
O vous que j'aime tant, ô vous que je bénis,
Ma prière vers vous comme un oiseau s'élance :

Ah ! ne la laissez pas dans les cieux infinis
A travers les hasards errer à l'aventure !
Dans vos seins maternels qu'elle trouve des nids !

A la pauvrette en pleurs que le doute torture,
Montrez le clair chemin qui conduit au savoir ;
Offrez lui vos secrets merveilleux en pâture ;

Donnez-lui la clarté que vous semblez avoir ;
Changez en hymne ardent sa cantilène triste ;
Et dans le sanctuaire obscur faites lui voir

L'éternelle splendeur de l'Etre... s'il existe !

JEAN RICHEPIN.

LA FEMME

Non, la femme n'est pas cette fille perdue,
Qui livre sa vertu pour l'or des séducteurs.
Elle n'est pas l'épouse au cent adorateurs,
Qui se plaît à l'encens de leur cour assidue.

Elle n'est pas non plus, la mère descendue
Aux loisirs usurpés des livres corrupteurs ;
Aux principes pervers, faux, sceptiques, menteurs,
Ouvrant à ses enfants la route défendue.

La femme, c'est la Vierge au visage serein ;
Sur son cœur le devoir seul, règne en souverain ;
Elle suit de la Foi, les célestes maximes.

C'est l'épouse qui n'a rêvé qu'un seul amour.
C'est la mère veillant sur ses fils, nuit et jour,
Pour monter avec eux, vers les plus hautes cimes.

Mme Eugène Roulleaux du Houx.

TRÈS VIEUX VERS

Les petites fleurs du fossé,
Renoncules et marguerites,
Ont des sourires du passé
Et de vieux airs de choses dites.

Tous les chemins où j'ai goûté
Mes heures tranquilles et douces,
Où j'ai souffert, où j'ai douté,
Avaient de ces fleurs dans leurs mousses.

Chacune est liée à mon cœur,
La plus fraîche et la plus vulgaire,
Comme le rire d'une sœur,
Comme le regard d'une mère.

Je les cueille par les chemins
Quand viennent les jours de septembre,
Et je les porte à pleines mains
Dans les coins obscurs de ma chambre.

Leur gerbe aux reflets attristés,
Par de muettes harmonies,
Me fait songer aux vieux étés,
A toutes les choses finies.

Marguerites et boutons d'or,
Je me dis qu'après tant d'années
L'homme n'a pas appris encor
A rajeunir les fleurs fanées.

Nous guérissons du souvenir
Sans jamais guérir de la vie,
Et les fleurs qui doivent finir
Toujours tiennent l'âme asservie.

PAUL BOURGET.

LA FEMME

PLUTÔT que dans la lutte horrible de naguère,
Il faut mieux t'admirer quand tu vas à pas lents ;
Je plains le pauvre Jeanne aux merveilleux elans
Qui font l'homme d'autant plus bas et plus vulgaire.

Quant à revoir ces faits, je ne le voudrais guère,
— O Femme! ta bonté vaut bien tous les talents;
Ta frêle main connaît les baumes consolants;
Je t'aime par cela que tu maudis la guerre.

Belle dans ton éclat, belle dans ta pâleur,
Portant au front le sceau d'amour et de douleur,
Tu résous le secret qui devant nous se dresse.

Tu comprends mieux que nous le problème divin, —
Quand, devant l'Infini, notre âme cherche en vain,
Tu souris! —
Car ton cœur le renferme en tendresse!

ANDRÉ JURÉNIL.

LE MARIAGE DE PÉREMPTOIRE

PROFILS DE BASOCHIENS

I

On ne se faisait pas de bile, dans l'étude de Me Letondal, en l'an de grâce 1886.

Ce matin-là, surtout, sur le coup de neuf heures, quand le principal clerc fit son entrée solennelle, il trouva tout son personnel groupé, en d'indicibles postures d'hilarité, autour du second clerc, Agénor Bibard, qui, debout, tenant déployé devant ses yeux myopes un large journal, lisait à haute voix une annonce dont chaque mot était salué d'interminables et tonitruantes gaîtés :

> JNE **homme** extérieur agréable, caractère affectueux, (demander photographie), bonne instruction, manières distinguées, désirerait épouser femme dans une situation aisée, autant que possible de 20 à 40 ans, veuve, demoiselle ou divorcée. **Très sérieux.**
> Rien des agences. E. T., au bureau du Journal. Discrétion
> 1422

Gravement, le principal s'arrêta; il prit une pose digne, et, d'un ton qu'eût envié plus d'un père-noble de mélodrame, il lança, dédaigneusement, ces mots :

— *Quid?*... Quelle nouvelle sottise avez-vous encore inventée?

Une protestation indignée s'éleva. Des exclamations montèrent confusément, coupées par des accès de rires rétrospectifs qui fusaient comme des flammes subites dans un incendie mal éteint. Enfin, Agénor Bibard recouvra le premier son sang-froid :

— M. le Principal, nous voulons marier notre ami Péremp-

toire. C'est un excellent garçon; il vient d'atteindre sa vingt-et-unième année, ce qui, aux termes de l'article 448 du Code civil, le constitue majeur. Le célibat est bien lourd à porter pour une nature ardente comme la sienne; et puisque les articles 144 et suivants dudit Code règlementent l'union de l'homme et de la femme, Péremptoire désire, au plus vite, bénéficier de ces bienveillantes dispositions du législateur. Nous nous sommes cotisés : cérébralement pour rédiger cette annonce, et pécuniairement pour en payer l'insertion dans le *Petit Gaulois*. De cette façon, le bonheur de Péremptoire est assuré.

« M. le Principal », à l'énoncé des articles du Code, avait esquissé un approbatif hochement de tête. Il jouait, négligemment, avec son lorgnon d'écaille; paternellement, il répondit :

— Agénor, cette idée vous fait honneur. Je trouve toutefois que, dans le contexte de votre annonce, vous avez notablement flatté le digne Péremptoire. Extérieur agréable, dites-vous, bonne instruction, manières distinguées, tout cela est quelque peu exagéré. Mais cette exagération même part d'un bon sentiment, et je vous en félicite : *congratulor*. Toutefois, que ce service rendu n'interrompe pas plus longtemps vos travaux. Retournez à vos pupitres, Messieurs. Rappelez-vous le mot de Septime Sévère : *laboremus!* Faites venir Péremptoire!

Un des scribes ouvrit, au fond de l'étude, une porte qui donnait sur l'allée centrale d'un grand jardin, et héla, à plusieurs reprises : « Péremptoire! Péremptoire! »

Le sable de l'allée cria sous un pas lourd; une longue et maigre silhouette apparut dans l'encadrement de la porte.

— Avancez à l'ordre, jeune homme.

Péremptoire s'approcha. Il était revêtu d'un pantalon de velours marron et d'une chemise de flanelle à carreaux, que protégeait un large tablier de cotonnade bleue, replié à l'un de ses angles inférieurs. Les manches de sa chemise, retroussées au dessus du coude, laissaient voir ses bras fluets striés de grosses veines et constellés de tatouages noirâtres. Il tenait en main un râteau. Son cou frêle portait en avant sa tête anguleuse, où deux profils collés l'un contre l'autre avaient grand peine à composer une face; un nez long et invraisemblablement aquilin précédait le tout, comme le beaupré précède le navire. Ses petits yeux, perdus dans les méplats des pommettes, clignotaient, sous l'influence d'une inquiétude continuelle; et ses vastes oreilles, de chaque côté, écartaient leurs conques immenses.

— M. le Principal?

— Péremptoire, mon garçon, j'ai besoin de vous. Que faites-vous en ce moment?

— Je finis de râtisser le jardin.

— *Optime*. Vous allez vous mettre en tenue de ville, et m'accompagner à l'Enregistrement.

— Oui, Monsieur.

— Ce soir, je vous donnerai quelques copies à faire. Ces Messieurs m'ont confié votre intention de vous marier, *uxorem ducere*. J'approuve entièrement ce projet. Et, pour vous prouver l'intérêt que je vous porte, je vous lirai quelques passages inédits de mes *Distiques dorés*, relatifs au mariage, et qui pourront faire naître en vous de salutaires méditations. Rappelez-vous, d'ores et déjà, ces deux vers, assez heureusement tournés, je crois :

Deux époux vertueux, pleins de moralité,
Sont les plus beaux fleurons de la Société.

II

Ezéchiel Théodot, — aliàs Péremptoire — remplissait chez Mᵉ Letondal, avoué, des fonctions multiples et assez mal définies, auprès desquelles eussent pâli celles de Maître Jacques d'Harpagon.

Dans le principe, pour rendre service à ses parents, malheureux chiffonniers affligés d'une nombreuse progéniture, on l'avait pris en qualité de petit commissionnaire. Peu à peu, ses attributions s'étaient élargies. Il « faisait » le jardin, cirait les parquets, sciait le bois, mettait le vin en bouteilles, menait promener le caniche de Madame Letondal, puis rangeait les dossiers de l'étude, allumait le poële, l'hiver, tendait les stores, l'été. Un jour enfin, avec l'assentiment de Mᵉ Letondal, il fut admis à l'honneur de mouler sa bonne grosse écriture sur le papier timbré : à ses moments de loisir, Ezéchiel devint clerc, et, dès ce jour, une complète transformation s'opéra dans sa personne et dans sa tenue. Il s'exerça à marcher en martelant le sol d'un pas majestueux; sa figure se couvrit d'un masque de gravité; son long nez, délecté des effluves qu'exhalaient les dossiers poussiéreux, prit un aspect triomphal; ses gestes furent méthodiques et lents. Il se fit faire des cartes de visite pompeusement libellées :

Ezéchiel-Myrtil THÉODOT,

CLERC D'AVOUÉ

Dans la rue, il salua les membres du tribunal, du parquet, du barreau; et quand il passait devant le Palais de Justice, il s'arrêtait pour caresser, d'un regard plein de sollicitude, les larges degrés imposants, et les profonds corridors où s'engouffrait, à l'heure de l'audience, la cohue bruyante des plaideurs. Sa poitrine se gonflait d'orgueil à la pensée que, humble rouage de la machine judiciaire, il apportait sa part à l'œuvre commune, et que les pièces écrites de sa main iraient un jour s'entasser, classées avec soin, comme de précieux documents historiques, aux archives, là-haut, dans ces salles immenses dont on apercevait les innombrables casiers. Et, peut-être, dans plusieurs siècles, quelque érudit viendrait les compulser, religieusement!... Quelle gloire!

Une chose, toutefois, faisait tache dans son ciel bleu. Pendant les courts moments qu'il passait à l'étude, après ses balayages, ses jardinages et ses frottages, les clercs — ses collègues, comme il disait — l'avaient baptisé du surnom de Péremptoire, en souvenir de la façon subversive dont il avait orthographié cet adjectif, dans une copie de requête grossoyée. Ce sobriquet fâcheux lui était extrêmement désagréable; mais, ainsi qu'il est d'usage en pareil cas, les efforts qu'il fit pour s'en débarrasser furent vains, et, peu à peu, son vrai nom d'Ezéchiel Théodot fut complètement oublié. Pour toute l'étude, il devint, et, bon gré mal gré, il resta Péremptoire, tout court.

En 1886, il fut réformé par le Conseil de révision; et, dès lors, une idée fixe entra, comme un inexorable coin, dans son cerveau: se marier! Les clercs de l'étude Letondal, flairant quelque bonne aventure, s'empressèrent de l'encourager dans cette voie, et lui rédigèrent l'annonce flamboyante insérée dans le *Petit Gaulois*. Un seul point les inquiétait : ils craignaient que maître Tourneboule senior, leur principal-clerc, ne prît mal la chose, et ne les fît vertement semoncer par le « patron ».

Un curieux type, ce Tourneboule senior, principal-clerc. « Frère aîné d'un riche armateur du Hâvre; ancien normalien de la grande génération, condisciple et rival parfois heureux de Sarcey et d'About », il avait pratiqué bien des métiers avant de venir s'échouer en l'étude de M° Letondal. Tour à tour professeur, huissier, répétiteur, correcteur d'imprimerie, voyageur en librairie, clerc d'avoué, il avait promené ses longues jambes, son solennel chapeau haut de forme et sa figure glabre dans de nombreuses cités, sans jamais, nulle part, rencontrer le Pactole, ou même la simple « *aurea mediocritas* » dont il rêvait, et qui lui eût permis de faire éditer ses fameux *Distiques dorés*, œuvre transcendante qui devait, immanquablement, le désigner pour le premier fauteuil vacant à l'Académie Française.

Avec son imperturbable gravité, Tourneboule senior prit au

sérieux le projet des clercs, et daigna l'honorer de son approbation.

Péremptoire exultait.

III

Les résultats ne se firent pas attendre. Le soir du second jour, deux lettres arrivèrent. Puis, tantôt seules, tantôt par joyeux paquets, vingt-six missives furent reçues.

Pendant quinze jours, tous les clercs ne furent occupés qu'à dépouiller ces correspondances, et à libeller les réponses. On ne prenait plus le temps de manger; les clients étaient expédiés avec une célérité qui les émerveillait; et quand, par hasard, le pas de Mᵉ Letondal se faisait entendre, c'étaient, à tous les pupitres, des froissements de papier, de brusques cachotteries, des chuchotements mystérieux, des rires étouffés...

La plupart des lettres étaient de véritables romans psychologiques, pleins de tendres confidences, d'amères récriminations contre la Société marâtre, si injuste envers certains de ses enfants. Les unes contenaient des photographies; les autres des mèches de cheveux, des vers, des fleurs : tout le bric-à-brac ridicule et touchant des sentimentalités inassouvies. Une des dernières arrivées renfermait même un manuscrit noué de faveurs roses, et intitulé « Carnet d'une âme de trente-cinq ans ». Agénor Bibard, le second clerc, qui avait de la littérature, prétendit que ce mélancolique Carnet était purement et simplement copié dans un des récents ouvrages de M. Georges Ohnet.

Après plusieurs semaines de correspondances épiques, de comparaisons, de délibérations, et sur l'avis même de M. Tourneboule senior, on se décida à suivre, avant toute autre, une piste qui paraissait particulièrement sérieuse.

En effet, au milieu du fatras des vagues idéalismes, une proposition, nette et brève, tranchait et attirait l'attention, — une simple carte de correspondance, timbrée d'un tortil baronnial, et portant ces mots :

« J'ai quarante ans passés, c'est vrai, mais je suis veuve, « baronne, et j'ai vingt mille francs de rente. J'épouserai volon- « tiers le jeune homme 1422, mais je veux le *voir* d'abord.

« Si le jeune homme 1422 accepte mon offre, qu'il prenne le « train de midi douze (ligne de Bordeaux), dimanche prochain, « ou le dimanche suivant. Il s'arrêtera à la station de Saint-

« Cyprien. Il devra avoir, comme signe de reconnaissance, une
« fleur rouge à sa boutonnière. Un coupé l'attendra dans la cour
« de la gare. Une personne sera à la tête du cheval; elle aura,
« également, sur la poitrine, une fleur rouge. Le jeune homme
« 1422 s'approchera, et dira : Rien des agences! On lui répon-
« dra : Discrétion! Il devra alors monter, dans le coupé, sans
« s'inquiéter du reste.

« Baronne de R. »

Cette lettre avait plongé Péremptoire dans une stupéfaction délirante. La baronne, le coupé, le tortil, la fleur rouge dansaient d'échevelées sarabandes dans son cerveau. Il avait hâte de partir pour Saint-Cyprien. Ses collègues, moitié sceptiques, moitié étonnés, ne l'appelaient plus que « baron de la Péremptorière. »

Un vent d'indescriptible folie soufflait sur l'étude.

Le dimanche tant attendu arriva enfin. Péremptoire s'était acheté, à crédit, un costume noir complet et un chapeau gibus. Une énorme pivoine rouge flambait à sa boutonnière. Ses souliers criaient victorieusement à chaque pas. D'immaculés gants paille emprisonnaient ses mains. Sur le conseil d'Agénor Bibard, il s'était fait friser les cheveux, et il avait orné son nez d'un binocle à verres noirs. En outre, intimidé par le titre nobiliaire de la baronne, et craignant de commettre quelque impardonnable impair, il avait supplié M Tourneboule senior de l'accompagner, et de vouloir bien faire la demande. Tourneboule, après quelques hésitations, avait accepté, visiblement flatté de la mission qu'il avait à remplir, et désireux de montrer à son subordonné combien il était familiarisé avec les usages du « grand monde ».

A midi douze, ils s'embarquèrent tous deux, dans un compartiment de seconde classe, Tourneboule ayant déclaré superbement que les « gens du monde » ne voyagent pas en troisième.

Le train partit.

Péremptoire s'était mis à la portière. Tout à coup, il se retira en poussant un grand cri : sa pivoine venait de tomber, emportée par le vent. Tourneboule parvint toutefois à le rassurer en lui disant que chaque gare était munie d'un petit jardin, et qu'on pourrait par conséquent se procurer au débarcadère, sans trop de difficulté, une seconde fleur rouge.

Une heure s'écoula.

— Saint-Cyprien! Saint-Cyprien!

Péremptoire et Tourneboule descendirent précipitamment de leur wagon. Dans le pêle-mêle de l'arrivée, ils s'élancèrent vers le jardinet de la gare, et Péremptoire, d'un doigt avide, cueillit la première rose rouge qui s'offrit à ses regards.

Un employé l'avait vu. Le chef de gare, prévenu, s'avança, suivi d'un gendarme. Les deux voyageurs durent entrer dans un bureau et fournir des explications sur leur identité. Il fallut toute la majesté de Tourneboule senior pour qu'on les relâchât sans accroc. Ils gagnèrent alors la cour de la gare. Elle était déserte.

— Et pourtant, s'exclama Péremptoire, je suis certain d'avoir vu tout à l'heure, au moment où ces imbéciles nous ont arrêtés, une voiture! J'ai même eu le temps d'apercevoir une fleur rouge au corsage d'une femme, probablement la femme de chambre, qui se tenait auprès du cheval...

— Ne nous voyant pas, ils seront repartis!

— Allons jusqu'à la route. Nous saurons à quoi nous en tenir.

En effet, à quelques centaines de mètres, un coupé s'éloignait, cahin-caha. Les deux compagnons prirent aussitôt leur course. Péremptoire, incommodé par son binocle à verres noirs, le mit dans sa poche.

Le long de la route poudreuse, ils s'avançaient, ahanant. Ils gagnaient visiblement du terrain sur la voiture; en de brèves paroles que hachait leur allure précipitée, ils échangeaient leurs impressions.

— Dites-donc, Péremptoire, c'est une femme qui est sur le siège et qui conduit le cheval!

— Une femme? Celle alors que j'ai vue auprès de la voiture...

— Oui, sans doute, c'est elle.

— Ah!... Mais...

— Quoi? Qu'avez-vous?

— La femme qui est là... C'est une négresse! Ce n'est pas celle que j'ai entrevue tout à l'heure dans la cour de la gare!

— Vous êtes sûr que celle que vous avez vue dans la cour n'était pas une négresse?

— Parbleu! Je l'aurais bien remarqué!...

— Courons toujours!

— Courons!

Ils étaient arrivés à côté du coupé. Une plantureuse négresse, au corsage de laquelle s'étalait une rose pourpre, tenait les rênes. La voiture ne portait aucune autre personne. Et Péremptoire, sans chercher à approfondir, pour l'instant, cette extraordinaire substitution, montra la rose qu'il portait, et, toujours courant, clama le mot de ralliement : « Rien des agences! »

Tourneboule senior, très essoufflé, le suivait en criant aussi, de toutes ses forces : « Rien des agences! Rien des agences! »

La négresse, d'un coup de main expert, arrêta son cheval; et, comme Péremptoire répétait : « Rien des agences! » elle dit, à son tour, avec un large sourire qui découvrit la double rangée de ses dents blanches : « Disquétion! Messié, pouvé monté... »

Quelques instants après, la voiture roulait lourdement sur la route.

Tourneboule eut un geste triomphant : « Savez-vous pourquoi vous n'avez pas remarqué, dans la cour de la gare, que la femme était une négresse ?

— Non, M. le Principal...

— Hé ! c'est tout simplement une illusion d'optique. Vous aviez votre binocle noir, auquel vous n'êtes pas habitué. Et alors, tout vous semblant noir, vous n'avez pas discerné la couleur véritable de cette fille, — d'ailleurs superbe, je dois le reconnaître : *nigra, sed formosa*, a dit l'Ecriture.

IV

Dans un grand salon hétéroclitement meublé, les deux clercs étaient assis. En face d'eux, une grosse dame ventripotente, chargée de verroteries et de bijoux, emplissait de sa vaste rotondité un large fauteuil ottoman. Sur son front étincelait une aigrette de grenats ; un lourd collier de cornalines s'étageait sous son double menton ; d'énormes bracelets cliquetaient à ses poignets ; et ses doigts, ronds et courts, disparaissaient sous des amoncellements de bagues à gemmes multicolores.

Péremptoire, ébloui, gardait le silence.

Tourneboule, l'œil étincelant, égrenait l'interminable chapelet de ses phrases ponctuées de citations latines.

— Oui, Madame la baronne, c'est un grand honneur pour moi d'être admis à vous présenter mon jeune ami. Personnellement, « ancien normalien de la belle génération, condisciple et rival parfois heureux de Sarcey et d'About, » j'eusse pu prétendre à de hautes situations. Mais, à notre époque de décadence, où la foule ignorante semble avoir pour devise l'odieux *Virtus post nummos* que stigmatisait jadis Horatius Flaccus, l'homme n'est, souvent, pas récompensé selon son mérite et sa valeur. Quelques-uns seulement arrivent : *pauci, quos aequus amavit Jupiter*, a dit Virgilius Maro. Les autres croupissent dans les bas-fonds de la malchance. Et pourtant, Madame la baronne, je suis de ceux qui peuvent répéter avec Chénier : J'ai quelque chose là !...

« Madame la baronne » semblait fascinée par l'éloquence de Tourneboule senior. Elle l'interrompit seulement pour appeler sa négresse Pépita et la prier d'emmener un cacatoès bleu qui troublait de ses cris discordants les périodes redondantes du principal clerc.

La glace fut vite rompue. On fit une longue promenade dans le parc; puis, Tourneboule pérorant toujours, la baronne voulut retenir à dîner les deux visiteurs. Elle ne les laissa partir qu'au dernier train : elle ordonna à la rieuse Pépita d'atteler et de les reconduire à la gare, et, comme la nuit était tombée, elle leur fit de pressantes recommandations : « Prenez bien garde, Messieurs, le pays n'est pas sûr. Un général russe, que j'ai autrefois connu à Constantinople, et qui est épris de moi, erre dans les environs avec une troupe d'hommes armés. S'il vous rencontrait, sachant que vous venez de chez moi, il pourrait, dans son aveugle jalousie, vous faire un mauvais parti. Ne négligez donc aucune précaution. » Quand Tourneboule et Péremptoire montèrent en wagon, un gros marchand de bœufs, rubicond et sans gêne, les suivit, s'assit en face d'eux, alluma sa pipe, et leur tapa sur les genoux en goguenardant :

— Je vous connais. Vous êtes les clercs de Me Letondal. Vous venez de chez la vieille de là-bas? Ah! vous avez dû rire! Une fameuse! Elle vivait ici avec un baron de Rosario, un vieux fou! Elle le tenait à l'œil, pour se faire épouser par lui; elle ne permettait à aucune femme d'approcher du château... et pour être plus tranquille, elle avait pris comme domestique une négresse... Son plan a réussi. Le vieux a fini par l'épouser, et il est mort l'an dernier en lui laissant sa fortune. Il paraît que cela l'a achevée : elle croit tous les hommes amoureux d'elle... Ah! farceurs! vous avez dû joliment rire!... La vieille toquée!...

Tourneboule, glacial, chuchota aux oreilles de Péremptoire : « Ces gens du peuple sont vraiment bien grossiers, et ne comprennent rien aux usages du grand monde!... »

Péremptoire ne répondit pas. Ses souliers vernis le gênaient horriblement, et il était vexé de n'avoir pu placer un seul mot, pendant toute la journée. Il se disait, avec amertume, que l'auteur des *Distiques dorés* mettait bien peu en pratique les généreux préceptes formulés dans ses vers, et particulièrement celui-ci, si souvent ressassé, jadis, chez Me Letondal :

> Quels que soient votre rang, votre condition,
> Ne tyrannisez pas la conversation.

V.

Le mardi matin, une lettre, répandant une forte odeur de musc, arriva à l'étude Letondal :

« *Villa des Pervenches.*

« Cher Monsieur Tourneboule,

« Après avoir réfléchi, je comprends que votre jeune ami ne « me convient pas. C'est vers vous seul que mon cœur vole, et, « quoique je sente toute l'infériorité où je me trouve vis à vis d'un « homme tel que vous, j'ai l'honneur de vous offrir ma main. Le « mariage pourra être célébré dans les premiers jours du mois « prochain, et vous aurez le temps ensuite, débarrassé de toute « préoccupation vulgaire, de préparer le grandiose travail qui « vous ouvrira les portes de l'Académie Française.

« Pépita, ma femme de chambre, est une brave fille. Elle a « vingt-sept ans, et je lui donne en mariage dix mille francs. « Votre ami lui a beaucoup plu. S'il veut l'épouser, il pourra « continuer à vivre auprès de vous. Il s'occupera de surveiller « nos propriétés.

« Agréez, mon illustre poète, avec toute l'affirmation de mon « chaste amour, l'hommage de ma respectueuse admiration.

« BARONNE DE ROSARIO. »

Un mois après cette lettre, l'étude Letondal avait perdu deux de ses clercs.

Tourneboule senior, installé en maître à la Villa des Pervenches, était radieux, et déclamait, du matin au soir, ses *Distiques dorés* sous les allées de tilleuls et de marronniers.

Péremptoire, lui, avait hésité quelque peu avant d'accepter l'union proposée par la baronne; la perspective d'une vie oisive et tranquille l'avait enfin tente. Puis, après sa mésaventure, la vue de ses collègues lui était devenue insupportable. Au moins, aux Pervenches, il n'entendrait plus prononcer son odieux surnom! Cette dernière considération acheva de le décider.

L'avenir prouva qu'il avait agi sagement.

Toutefois, il n'eut jamais le bonheur de s'entendre appeler par son véritable nom.

En effet, la rieuse Pépita, épouse en justes noces d'Ezéchiel-Myrtil Théodot — ex-Péremptoire, ex-baron de la Péremptorière, ex-jeune homme 1422, — n'a jamais pu nommer son mari autrement que « Zéiel ».

Il est vrai que ces syllabes amènent sur ses lèvres de bronze un si gracieux sourire!...

Edmond PORCHER.

LARMES D'ADIEU

Au jour funèbre des adieux,
Sous l'aile de tes cils humides,
Des larmes lourdes et timides
Attristaient le ciel de tes yeux.

Quand s'éteignent les lucioles
Ainsi l'aube, en frôlant les fleurs,
Jette un frêle collier de pleurs
Autour des frileuses corolles.

Posant sur tes beaux yeux tremblants
Mes deux lèvres énamourées,
J'ai séché ces larmes sacrées
D'un couple de baisers brûlants.

Les heures ont fui, régulières...
Mais mes lèvres gardent encor
L'amertume des larmes d'or
Qui perlaient entre tes paupières.

JEAN APPLETON.

LA FEMME

Ce cadre est trop petit pour un si grand portrait,
Que peindre!... sa beauté, sa ruse ou sa tendresse?
Sera-ce une morsure, ou mieux une caresse,
Je ne sais qu'ébaucher d'un si vaste sujet.

Diamant ou charbon, suivant le feu secret
Qui dore à son matin, ses rêves de jeunesse;
Etoile avec Suzanne et Fange avec Lucrèce,
La femme est un roman, avant d'être un sonnet.

Reste donc diamant. Qu'aux feux de ta lumière
Le prince, en son palais; le pauvre, en sa chaumière,
Retrouvent tout un Ciel, dans tes reflets d'azur.

Oui, reste diamant, si tu veux qu'on t'adore;
Et que, sur ton automne on te redise encore
Que, de tous les trésors, tu fus bien le plus pur!

CHARLES CORBUN DE KÉROBERT.

SUR LA PLAGE

Par le souffle des nuits la vague flagellée
Vient, sur les blancs galets, s'affaisser et mourir.
Vers l'infini, le chant de la mer désolée
S'envole, comme monte une plainte voilée
Du cœur, que nul ne sait guérir.

Dans le ciel, où les feux de l'étoile nacrée
Meurent, comme le rêve ou les illusions.
L'aube sourit enfin. Sur la vague azurée,
Et de mille lueurs qui se meuvent moirée,
S'étendent de joyeux rayons.

A la clarté du jour qui l'effleure et le baise,
L'océan prend les tons du bronze et de l'airain,
Roule les ors brunis ou la luisante braise.
On dirait qu'un fondeur mêle, dans la fournaise
Des mers, tous les feux du matin.

Vers les bleus horizons, au flanc de la colline,
Qui baigne son profil dans l'or clair d'un jour pur,
La brume lentement traîne sa mousseline,
Qui se fond aux baisers de la brise marine,
Et s'évanouit dans l'azur.

Le ciel est radieux. Une vapeur humide
Et diaphane étend comme un tissu vermeil
Sur la plaine des eaux, qu'à peine un souffle ride.
Une voile, là-bas, se découpe, splendide,
Sur l'onde qui luit au soleil.

Tout est jeunesse et joie. Au loin, la cloche chante,
Egrenant ses pieux carillons dans les airs;
Et, dans le vert sillon des vagues qu'il argente
Brille un rayon, tandis que la basse puissante
Des eaux se mêle aux saints concerts.

Oubliant un instant ses douleurs éternelles
La vieille mer aussi frémit. Ses flots joyeux
Se balancent en chœur, aux clartés fraternelles
De l'Aurore, en jetant des milliers d'étincelles
Eblouissantes vers les cieux.

C'est le jour! C'est l'espoir! Devant la mer qu'irise
L'aube, et dont le flot clair sur la grève s'endort,
Respire à pleins poumons, l'air des embruns qui grise,
Et mêle ta clameur aux hymnes de la brise
Qui glisse sur le sable d'or.

Vois-tu passer dans l'air léger qui te caresse,
Sous leurs voiles de gaze, au vent leurs cheveux d'or,
Les fantômes divins qui te versaient l'ivresse,
Et jetaient leur sourire et leur chant d'allégresse
Au ciel rose de messidor...

Apres souffles des flots, dont la vigueur inspire
Les chansons de l'Aurore aux plus désespérés,
En notre cœur lassé qu'a déserté le rire,
Faites renaître encor, resplendir et sourire
La fleur des rêves adorés!

GUSTAVE ROUX.

LA FEMME

En entrant dans la vie, elle est douce, elle est tendre,
Et s'ils sont deux ensemble, à son frère jumeau,
Son sourire répond dans leur étroit berceau
Pour arrêter les pleurs qu'il commence à répandre.

Son être tout entier, pour donner voudrait prendre
Au soleil du Midi son rayon le plus beau;
Elle prend pour donner — même après le tombeau —
La divine chaleur que l'amour pur engendre.

Sœur, mère, bien aimée, elle donne toujours
Pendant les nuits de fièvre et les paisibles jours
Les trésors infinis de sa tendresse extrême.

Et le son pénétrant de sa chère voix d'or
Avec ces deux seuls mots, chantés tout bas : je t'aime!
Au moment du malheur sait consoler encor.

Louise Hermel.

LOIN, PLUS LOIN!

VILLES!... dans vos splendeurs d'égoûts et de fumées,
— Palais et lupanars — vous abritez des rois
Et des passions allumées;
Je n'ai pas su rester au pied de vos beffrois :
Les générations qui s'y sont consumées
Ont rempli vos ombres d'effrois!...

Glèbes!... dans vos sillons où vont germer les graines,
S'abattent, croassant, de sinistres corbeaux
Venus de la cime des frênes;
Je n'ai pas su rester dans vos flancs en lambeaux :
Des peuples enfouis aux couches souterraines
Vous remplissent de noirs tombeaux!...

Plaines!... de vos moissons ondulant sous la brise
S'exhalent des senteurs d'aromes enivrants,
Un parfum subtil qui me grise;
Je n'ai pas su goûter vos charmes délirants :
J'ai reconnu le sang dont chaque fleur s'irise,
La Guerre en versa par torrents!...

Forêts!... sous le feuillage épais des longues branches
Niche l'oisel joyeux, et l'agile écureuil
Dort près des tourterelles blanches;
Je n'ai pas écouté la chanson du bouvreuil;
Sachant que des bandits ont foulé vos pervenches,
Bientôt j'ai franchi votre seuil!

Astres!... dans le ciel bleu que mon âme révère
Votre lumière brille et tombe jusqu'à nous;
Votre œil nous regarde, sévère;
Je n'ai pu contempler vos feux changeant et doux :
Vous aviez vu le Christ mourir sur le Calvaire,
Sa Mère embrasser ses genoux.

Mes pensers sont allés plus loin, plus loin encore!
Où les globes fuyants ne sont pas parvenus;
        Plus loin, dans l'éternelle aurore
Où vont seuls les esprits des mondes inconnus,
Les anges radieux, les beautés qu'on ignore
        En leurs charmes chastes et nus.

Ils se sont envolés vers les immenses grèves
Où l'atmosphère est pure et les songes riants,
        Où les heures s'écoulent brèves;
Plus loin! vers les sommets des bleus luxuriants
Où régne le Silence et voltigent les Rêves
        Dans l'or rouge des Orients.

Qu'ils n'en descendent pas! qu'ils flottent dans l'espace
Où l'égoïsme humain ne saurait s'élever
        Ni monter le vautour rapace;
Qu'ils aillent leur chemin et puissent arriver
Jusqu'au faîte suprême où l'on peut, face à face,
        Contempler l'Idéal : — Rêver!

J. Delange-Eloy.

BIBLIOGRAPHIE

Chants des Coucous, poésies par Charles Rouch. Un petit volume in-8°; Nadaud, éditeur, Paris, 1894.

L'auteur des *Chants des Coucous* est un poète-chansonnier. Mais, certes, celui-là n'est point un troubadour, et la plaintive romance n'est pas son fait, ni la cantilène sentimentale. Aussi a-t-il donné à son recueil un titre significatif et suggestif, comme pour montrer que son répertoire relève du *Chat Noir*, bien plus encore que du *Caveau*. Il faudrait remonter à Collé ou à Vadé pour lui assigner une origine ou pour en déduire sa filiation.

Le genre adopté par Charles Rouch est donc moins le genre comique, que le genre familier et grivois. Il constitue ce qu'on appelle des *gauloiseries*, ce qui indique que les convenances ne sont pas toujours respectées, et que cette *poésie*, si poésie il y a, ne brille point par les grâces décentes. Elle ne redoute aucunement le mot leste et salé et ne recule pas devant l'épithète libre et tant soit peu crue.

On voit ainsi aisément que les Chansons de Charles Rouch ne sauraient être assimilées à un recueil de *Cantiques* à l'usage des Pensionnats de demoiselles. Mais enfin on y relève de la verve et de l'entrain et les éléments d'un gros rire.

C'est pensé à la diable, c'est rimé *grosso modo;* mais, en définitive, la gaîté y trouve son compte et sans doute l'auteur n'a pas aspiré à un plus ample succès.

Gabriel MONAVON.

SUPPLÉMENT

RÉSERVÉ

AUX ECRIVAINS NON DAUPHINOIS

OPHÉLIE

I

Ecartant de son front les pleurs vivants des saules,
La vierge au cœur brisé descend vers le flot clair.
Pour la dernière fois les caresses de l'air,
D'un long baiser d'adieux, effleurent ses épaules.
Si vous voulez savoir comme il est près des cieux
Le désespoir sacré qu'ils ont nommé folie,
Sous le flot refermé, dans l'air silencieux,
Ecoutez la chanson lointaine d'Ophélie :

II

Est-ce avoir perdu la raison
Que cueillir, près des sources creuses,
Les fleurs dont le subtil poison
Endort les peines amoureuses ;
Que respirer en leurs parfums,

L'âme de ses bonheurs défunts,
Mêlée au souffle de la brise;
Et comme le soir les oiseaux,
Chercher un nid dans les roseaux
Pour cacher le cœur qui se brise?

Est-ce avoir perdu la raison
Que fuir le monde pour le rêve;
Que suivre jusqu'à l'horizon
Le soleil couchant sur la grève;
Qu'oublier le laid et le mal
Pour s'envoler vers l'idéal
Sur les ailes de la pensée;
Que chercher le calme des flots
Pour y rafraîchir ses sanglots
Comme la colombe blessée?

Est-ce avoir perdu la raison
Que chercher par-delà la vie
Une immortelle floraison
Dont l'âme, enfin, soit assouvie;
Que demander même au trépas
Les lys qui ne se fanent pas,
De l'amour éternel emblême?
N'est-ce pas quitter sa prison,
N'est-ce pas avoir de raison
De vouloir mourir quand on aime!

III

Vous qui voulez savoir comme il est près des cieux
Le désespoir sacré qu'ils ont nommé folie,
Sous le flot refermé, dans l'air silencieux,
Ecoutez la chanson lointaine d'Ophélie.

Armand Sylvestre.

LA FOI

La Foi fleurit au cœur comme un suprême espoir
Quand le bonheur à fui notre âme solitaire,
Quand le Sort invaincu force l'homme à se taire
Elle adoucit la peine et montre le devoir.

Puis, c'est une douceur étrange de pouvoir
Sentir en notre esprit les langueurs du mystère...
Et la Foi grande et sainte a pénétré la terre
Comme un parfum subtil et puissant d'encensoir!

Mais aujourd'hui, l'honneur, l'Amour, tcut se relâche
Et dans cette débâcle épouvantable et lâche
La Croyance n'est plus qu'un simple acte mental.

Oh! combien j'aimais mieux les vieilles épopées
Où, — l'or des croix froissant l'acier clair des épées, —
La Foi jetait aux poings des gerbes de métal!

Georges Brunot.

LES CERISES DE NOS VINGT ANS

A mon ami Joseph Senaus.

Les cerises de nos vingt ans,
Qu'elles étaient délicieuses!
J'allais les cueillir au printemps,
Pour vous, belles capricieuses.

J'étais gai, c'était le bon temps!...
Et vous, sans être soucieuses,
Vous me faisiez bien par instants
Quelques niches malicieuses.

Les cerises de nos vingt ans,
Gardons-en souvenir, mignonnes,
Elles nous rendaient si contents!

En mangerons-nous d'aussi bonnes?
Oh! jamais, car les froids autans
Ont emporté nos chers vingt ans!

Ch. Rouch.

BIBLIOGRAPHIE

Choses lues, choses vues, poésies satiriques et morales (1), par J.-M. Lentillon.

Le livre récemment offert au public par M. Lentillon est, ainsi que son titre l'indique, un résumé de ses impressions de lectures, *Choses lues*, et de ses impressions d'observateur et de penseur, *Choses vues*. Et, à ces impressions, il a su donner une forme poétique forte et élevée, ce qui implique, chez cet esprit d'élite, de très nobles aspirations et d'éminentes facultés. On

(1) Un vol. petit in-8. — A. Côte, éditeur. Lyon, 1894. Et libraires associés. Paris.

trouve effectivement en lui un ensemble de qualités constituant un philosophe, un moraliste et un poète.

Parlons d'abord du poète, puisqu'aussi bien c'est la poésie qui donne à la pensée sa force, sa puissance, son relief, son éclat.

La forme de M. Lentillon est plutôt didactique que lyrique, c'est-à-dire qu'elle semble naître plus encore de la contention de l'esprit et de la réflexion que de l'enthousiasme spontané ; en sorte que le sens critique prime chez lui l'imagination. Nous pouvons citer ici comme preuve, deux beaux *sonnets*, consacrés l'un à Nicolas Boileau Despréaux, l'autre à Pierre Corneille. Ces deux morceaux sont des portraits magistralement tracés, où le modèle est peint avec une précision et une sobriété des traits, plus capable de frapper la raison que d'idéaliser le type choisi. Toutefois, la poésie de M. Lentillon, pour n'avoir point l'ardente envolée et la fougue impétueuse, n'en est pas moins très remarquable et très intéressante. Elle est pure et harmonieuse, revêtue de toutes les belles formes de l'art, et elle procure ainsi une haute satisfaction à toutes les nobles aspirations de l'intelligence. Aussi le poète, au seuil de son volume, a-t-il pu évoquer l'image, à la fois grave et attrayante de *sa Muse,* et la saluer dans des vers dignes d'être admirés et de se graver dans le souvenir.

Une importante portion des pages du volume est consacrée à une satire contre Zola et s'intitule en effet le *Zolaïsme.*

M. Lentillon s'arme du fouet de Juvénal pour fustiger à tour de bras le chef de l'Ecole naturaliste. Cette pièce est remplie d'une ardeur excessive de bonne intention, à laquelle ne répondent pas toujours la verve et la vigueur de l'expression poétique ; et l'on peut trouver que parfois, inhabile dans sa rudesse et son parti pris, le censeur, inégal à son entreprise, ne réalise qu'imparfaitement peut-être le *facit indignatio versum*, dont on s'est servi pour caractériser l'inspiration brûlante et la *mordante hyperbole* de Juvénal. Mais enfin, il faut reconnaître que dans la forme générale et le développement de cette satire, tout comme dans le long commentaire en prose qui l'accompagne, sous le titre de *Lettre ouverte à M. Zola*, M. Lentillon a fait preuve de qualité d'écrivain qu'il serait injuste de ne pas reconnaître et de ne pas estimer.

Nous avons dit également que M. Lentillon est un esprit philosophique. C'est un moraliste, mais un moraliste satirique, c'est-à-dire austère et sévère, qui ne désarme point et ne se transige jamais. Peut-être, dans son inflexibilité, ne se rappelle-t-il pas assez que le plus vrai et le meilleur sentiment qui puisse convenir à l'égard des hommes, c'est une infatigable indulgence, une inépuisable pitié ; de sorte que, loin de les prendre en aversion et de les détester le mieux est de les excuser et de les plaindre. C'est

par cela surtout que M. Lentillon s'affirmera être un vrai poète; car, en réalité, sans cette pitié attendrie, il n'y a pas de poésie capable d'atteindre et de toucher le cœur. Et, à vrai dire, peut-il y avoir une vraie et sincère pitié, si, dans les actions et déterminations de l'homme, une part n'est pas faite à la faiblesse native à la fatalité naturelle qui pèse sur lui, et souvent ouvre à sa destinée une voie funeste et tragique.

Nous croyons devoir nous dispenser d'analyser en détail les différentes pièces composant l'ouvrage distingué de M. Lentillon. Elles sont toutes dignes d'attention et témoignent éminemment du beau et du sérieux talent de l'auteur.

Toutefois, s'il veut bien nous le permettre, nous assaisonnerons nos éloges d'un grain de critique, et nous nous hâtons d'ajouter que cette critique même sera pour lui la preuve de la réelle et haute valeur que nous reconnaissons aux qualités de sa poésie.

Le volume se termine par une très belle et très éloquente pièce intitulée *Science et Foi*, écrite sous l'influence d'une noble inspiration ; on y relève néanmoins la strophe suivante :

> O Déesse au cœur froid, à l'œil sec, au teint blême,
> Science au front hautain, ton pouvoir merveilleux
> Transforme l'univers, mais non l'homme en lui-même,
> Qui n'est pas moins aveugle et bien plus orgueilleux !...

Remarquons d'abord que s'il était vrai que la science moderne *transformât l'univers* par son *pouvoir merveilleux*, elle aurait, certes, quelques droits de se montrer fière, si non *hautaine*, et de s'enorgueillir elle-même en rendant l'homme *orgueilleux*. Mais, en réalité, tout cela n'est qu'un artifice de rhétorique, un vrai cliquetis de mots n'ayant d'antre but que de lancer contre la science une accusation d'*orgueil*, orgueil qu'il est de mode de flétrir et de rabaisser.

Faut-il en faire l'aveu ? Ce n'est pas sans une surprise mêlée de regret, que nous avons vu un esprit distingué comme celui de M. Lentillon, rééditer ce lieu commun usé, ce vieux *cliché* de *l'orgueil de la science*.

La science orgueilleuse ! mais une telle assertion est le comble de l'erreur ! Quel est, en effet, le but de la science, sinon la recherche obscure et désintéressée de la vérité ?

Or, pour atteindre ce but, la science ne fait que s'armer de patience et de prudence, c'est-à-dire des éléments essentiels de l'humilité. Elle est patiente car elle sait bien que ses progrès ne peuvent être qu'extrêmement lents, difficiles et laborieux. Elle est

prudente, car elle ne peut marcher dans sa voie qu'à l'aide de méthodes exactes et rigoureuses, seules de nature à écarter les chances d'erreur. Enfin, elle est éminemment humble, car le premier résultat auquel elle arrive, c'est de constater que, si elle fait des découvertes, si elle avance pas à pas dans la voie des connaissances précises, elle reconnaît et comprend de plus en plus tout ce qui lui manque, tout ce qu'elle doit se résigner à ignorer, peut-être à jamais. En un mot, c'est avec humilité et bonne foi qu'elle avoue combien sont faibles ses progrès et ses découvertes en comparaison de l'immensité indéfinie du champ à parcourir.

C'est donc une véritable contre-vérité que de taxer la science d'orgueil.

L'orgueil humain n'abdique pas néanmoins, et ce n'est point un mythe. Mais, en réalité, il ne prend sa source que dans l'ignorance. Et c'est précisément une des tâches les plus ardues de la science de dissiper ces ténèbres engendrées par les hypothèses illusoires servant de fondements à de faux systèmes, par les affirmations invérifiées et invérifiables, par les prétentions d'expliquer l'inexplicable, enfin par cet ensemble de notions imaginaires, dont les hommes repaissent leur suffisance et leur vanité.

Nous ne faisons qu'effleurer ici un point qui serait de nature à nous entraîner à des développements considérables et hors de proportion avec le simple examen que nous faisons du livre de M. Lentillon.

Contentons-nous de constater que cet ouvrage est fait pour provoquer les réflexions et éveiller les pensées ; et, en disant cela, nous ne croyons pas faire un éloge superficiel et banal de l'auteur, de sa poésie et de sa philosophie.

Gabriel MONAVON.

*
* *

Jean de Monluc, Evêque de Valence et de Die, par Hector Reynaud, docteur ès-lettres. Edité par Thorin et fils, 7, rue de Médicis, Paris — Prix : 6 francs.

Pour écrire cet *Essai d'histoire littéraire* du XVIe siècle l'auteur a dû compulser, patience d'un bénédictin, maints volumes de

notre histoire, maintes archives de nos bibliothèques nationales et refaire, en quelque sorte, les nombreux voyages de Monluc en Italie, en Turquie, en Ecosse, en Hongrie comme ambassadeur, et ceux dans le Sud-Ouest de la France comme administrateur et pacificateur.

Il nous suffira d'indiquer la division de ce travail pour que le lecteur ait la conviction que cette page d'histoire est le produit d'une profonde étude et de patientes recherches.

Dans une introduction biographique nous parcourons la vie de Monluc de 1502 ou 1508 à 1579. Il y a dans cette introduction des phrases heureuses lorsque l'auteur nous montre le futur évêque à la cour de Marguerite, sœur de François Ier, à Nérac.

Le chapitre Ier est intitulé : *L'homme*. Etant donné qu'on ne possède à l'évêché de Valence, qu'un seul portrait de Monluc (lequel orne le volume) ; que les documents manquent pour le suivre pas à pas dans sa vie ; la diversité des rôles qu'il a remplis comme rusé diplomate, ne voyant que les intérêts de la France et de la Royauté, et, à l'intérieur animé de sentiments de tolérance et d'humanité dans ce temps de discordes religieuses, nous constatons que ce chapitre était difficile à écrire et que M. Reynaud l'a magistralement traité

Le chapitre II a pour titre : *L'auteur*. Nous parcourons l'œuvre littéraire de Monluc d'après le peu de documents connus.

Le chapitre III est consacré à *l'Orateur Politique*. Nous lisons dans ce chapitre les principaux passages des discours prononcés au Sénat de Venise, à l'assemblée de Fontainebleau, aux Etats de Pologne, avec l'historique de chacun d'eux et une savante analyse.

Dans le chapitre IV, *l'Orateur Sacré*, M. Reynaud ayant pu recueillir un assez grand nombre de pièces, s'étend volontiers sur le rôle de l'évêque avec son clergé et ses fidèles. Il termine ce chapitre par un parallèle entre l'orateur politique et l'orateur sacré et il nous démontre que si Monluc était un ambassadeur craint et astucieux, il était simple et bon dans son rôle de pasteur.

Le chapitre V est pour *l'Ecrivain*. C'est l'analyse des mots, des phrases, c'est enfin l'humaniste. M. Reynaud a voulu montrer qu'il possédait bien son sujet et que rien n'avait pu échapper à son désir de faire revivre cette grande figure de Jean de Monluc.

Arrivant à sa *Conclusion*, M. Reynaud regrette l'insuffisance des documents. « On assure, écrit-il dans ce chapitre, qu'une « famille du Dauphiné était en possession, il y a quelque trente « ans, d'une caisse de manuscrits ayant appartenu à Jean de « Monluc ; la découverte de ces papiers serait évidemment des

« plus précieuses, répondrait à bien des questions, dissiperait plus « d'un doute et l'histoire de la diplomatie au XVI[e] siècle y trou- « verait plus d'un renseignement utile. »

La lecture de ce volume nous a profondément impressionné et nous a laissé sous un charme tel que nous avons pensé que les lecteurs du « *Sylphe* » amoureux d'histoire, seraient heureux de posséder d'aussi belles pages dans leur bibliothèque.

Joseph LOINTIER.

LE VALLON

Au val plein de douceur l'esprit aime à rêver.
Tout incline au silence, à la vague pensée;
Tout murmure un accord qu'on voudrait achever;
Tout clot de la douleur la note commencée.

Le bois, des deux côtés, vers le pré verdoyant
Se penche, comme fait un amant vers sa belle,
Et la feuille, qu'un souffle emporte en tournoyant,
Constelle les gazons de sa vive étincelle.

Le sauvage côteau, taché de buissons roux,
Montre ses rocs dressés en pâles effigies;
Les noirs chevreaux errants s'y donnent rendez-vous
Comme les souvenirs dans les âmes flétries.

1

Plus loin, le blé se dore au soleil mûrissant,
Ainsi qu'un coin d'azur, le bluet le parsème,
Et le pavot s'y mêle et ses gouttes de sang
Semble des vieux combats réveiller le poème.

Au fond un ruisseau clair se cache aux noirs feuillés,
On devine qu'il coule aux fraîcheurs qu'il exhale
Et dans le taillis sombre et ses replis mouillés
Sa voix sur les cailloux chante par intervalle.

Comme l'amant-époux comble de ses trésors
La corbeille où son cœur forme une autre parure,
Les ombres, les rayons, lés parfums, les accords
Sont pour le val charmant les dons de la Nature.

La solitude verte, aux changeantes beautés,
Des brumes du matin voile ses frais mirages,
Des splendeurs du midi goûte les voluptés
Ou des brouillards du soir pâlit ses paysages.

Quand la lune se lève au val silencieux
Et jette sur la nuit de blanches broderies,
Il semble qu'on voit poindre un jour mystérieux
Ou qu'un dieu nous emporte au pays des féeries.

Cependant le vallon serpente mollement,
Comme un père guidant le ruisseau vers le fleuve,
Et dans les lointains bleus se perd, oubli charmant,
Comme un souris d'enfant, comme un soupir de veuve.

Ineffable repos, calme délicieux,
Heures qu'en lettres d'or Dieu marque sur son livre,
Le vallon, qui toujours sourit et nous enivre,
S'arrête au bord des cieux.

ALFRED DE MARTONNE.

LA ROSE

Chaque âge tour à tour lui sourit et l'admire ;
Elle est l'emblème heureux du plus doux sentiment,
Et, fleur aussi, la vierge en ses contours se mire,
Comme dans un miroir poétique et charmant !

C'est une fleur de vie, et son riant empire
Exerce sur les cœurs un tendre enchantement :
Sa douceur s'harmonise à l'âme qui soupire ;
Sa grâce est un présage aux regards d'un amant !

Aussi lorsqu'au printemps le zéphyr, sur la plaine,
Au parfum de la fleur vient mêler son haleine,
Mille désirs près d'elle accourent se poser ;

Le soleil la caresse, et l'aube en pleurs l'arrose,
Et, dans les vifs reflets de la vermeille rose,
On croit voir les frissons de l'aile d'un baiser !...

J.-B. Blotteau.

L'ESPÉRANCE

Rondel

L'espérance est une sirène
Qui chante au milieu des rochers :
L'île d'amour que vous cherchez
A la douleur pour souveraine.

C'est la douleur qui vous entraîne
Plus que l'espoir des beaux péchés :
L'Espérance est une sirène
Qui chante au milieu des rochers.

Et le flot défend qu'on reprenne
Le blanc cadavre des nochers
Qui sont morts pour s'être penchés
Vers les musiques qu'elle égrène :
L'Espérance est une sirène....

EDMOND HARAUCOURT.

LES MOUTONS

FABLE-SONNET

A M. Hendlé, préfet de la Seine-Inférieure, à l'occasion de l'inauguration des écoles.

PRÈS du quartier où nous nous abritons,
De blancs agneaux, égarés dans la plaine,
Un jour de vent trottaient à perdre haleine
Et s'en allaient bêlant sur tous les tons.

En les voyant grappiller aux boutons
Des églantiers dont la route était pleine,
De braves gens, voulant sauver leur laine,
Prirent pitié des malheureux moutons;

On leur bâtit, excellente dépense!
Un grand bercail, bien sain, où le troupeau
En peu de temps devint robuste et beau.

— A vous, Monsieur, ce récit fait qu'on pense,
Car vous avez, comme les bons fermiers,
Ouvert un gîte aux petits écoliers!

Petit-Quevilly, 12 Août 1894

JULES SIONVILLE.

A UN BAMBIN

A mon jeune ami Paul Cabaret.

OH! viens te reposer, bambin, sur mes genoux,
Et tous deux échangeant gaîment notre pensée,
Longtemps, nous causerons, et mon âme lassée
Se laissera renaître à ton babil si doux.

Tu me raconteras bien bas toutes tes peines,
Pourquoi ta grand'maman t'a grondé, l'autre jour,
Et pourquoi tu pleurais si fort, puis, à mon tour,
Pour mieux te consoler je te dirai les miennes.

Sentant poser sur moi ton regard triomphant,
Je deviendrai plus sage et meilleur, car en somme,
Te voilà déjà fort et presqu'un petit homme!
Tandis que moi je suis encor un grand enfant.

Comme toi, cher petit, peu de chose m'amuse :
L'aube qui naît, la mer qui gronde et si parfois
Tu ris à ta poupée, à ton cheval de bois,
Je joue avec ma lyre et je parle à ma muse.

Comme toi, j'aime encor à contempler aux cieux,
L'astre qui de la nuit trouble le doux mystère,
Et parfois, je voudrais m'échapper de la terre,
Pour aller visiter ce phare radieux.

Devant l'œuvre de Dieu, notre âme s'extasie,
Et rêvant au delà l'eden délicieux
Elle prend sa volée en vers mélodieux
Sur les ailes d'azur de l'ample poésie.

Tu chantes, quand au loin gaîment souffle le vent,
J'aime quand il gémit dans les sombres demeures.
Pour un baiser, tu ris et pour un mot, tu pleures,
Sans trop savoir pourquoi j'ai pleuré bien souvent.

Tous deux la fleur nous charme et l'oiseau nous fait fête,
Nous aimons le printemps, l'azur, le vert gazon ;
Peut-être bien que Dieu fit pour cette raison
Du poète un enfant, de l'enfant un poète !

Oh ! viens et désormais l'un par l'autre affermis,
La joie éloignera les heures monotones,
Et tes quatre printemps et mes vingt-deux automnes
Crois moi, doux chérubin, feront de bons amis.

Le soir, sur mes genoux, seul je te ferai lire,
Car l'homme en s'instruisant apprend à se juger,
Et lorsque tu verras mon âme s'affliger,
Pour chasser mes tourments, tu m'apprendras à rire.

Tu verras que la vie est faite tour à tour,
De bonheurs et d'ennuis, de rires et de larmes,
Mais que parfois aussi la douleur a ses charmes,
Car alors l'amitié paraît sous son vrai jour.

Je te ferai chérir cette vertu qu'on nomme
La charité, dernier espoir des malheureux,
Et tu deviendras bon, sincère et généreux
Afin de mériter vraiment ton titre d'homme.

Aux récits d'autrefois germera dans ton cœur,
Ce sentiment sacré, l'amour de la Patrie !
Et tu seras debout quand, cavale en furie,
Elle piétinera son insolent vainqueur.

Tu lutteras avec la foi républicaine,
Afin que la richesse aide la pauvreté,
Et pour que ce grand mot divin : Fraternité !
Rayonne et cesse d'être une parole vaine.

La fortune aux grands cœurs malaisément sourit,
Et la belle pour nous peut-être sera chiche,
Mais tu sauras plus tard que l'on est toujours riche
Enfant quand on est bon et qu'on a de l'esprit,

Puis l'argent bien des fois est sans valeur aucune,
Qu'importe l'opulence à l'être qui n'a pas
Un ami pour l'aimer, le suivre pas à pas :
Une franche amitié vaut mieux que la fortune.

Que pourrions-nous de plus désirer, chaque jour
Tu m'auras à toi seul tout prêt à te défendre
Et dans ton petit cœur qui saura me comprendre
Heureux, je puiserai le courage et l'amour.

. . . .
. . . .
. . . .

Viens donc, beau chérubin, et, notre âme ravie
Le cœur contre le cœur et la main dans la main,
Joyeux, nous parcourrons ce rapide chemin
Semé d'heurs et de pleurs qu'on appelle la vie.

L'étape à deux sera douce car nous aurons
Moi pour guider tes pas ma grande expérience,
Toi pour me consoler ta belle insouciance,
Et riches en espoir, sans crainte, nous irons.

Puis quand nous ne saurons que faire, ni que dire,
Rêveur, je baiserai tes jolis cheveux blonds,
Tandis qu'avec plaisir tes petits doigts mignons
Gaîment feront vibrer quelques instants ma lyre.

A.-C. Coche.

LA MUSE ET LE POÈTE

Dialogue

A ma chère Marie.

La Muse

Pourquoi cette tristesse, ô bien-aimé poète,
Alors que le printemps et la nature en fête
Répandent parmi nous l'extase et le bonheur ?
De quel secret désir et de quelle douleur
Ta pauvre âme souffrante est-elle consumée ?...
Autrefois je venais triomphante et charmée
Déposer un baiser sur ton front radieux :
Ton cœur, ton pauvre cœur semblait moins soucieux !...
Pleures-tu le départ d'une amante infidèle,
Ou les divins trésors qu'elle cachait en elle ?...
— Allons ! courage, espoir, car je reviens à toi
Pour ranimer encor ton ardeur et ta foi !...

Le Poète

O toi, qui me plaças sous ta sainte tutelle
Et ta puissante égide, ô ma muse fidèle,
Soit à jamais bénie... et lorsque le malheur,
La souffrance, le deuil et l'ultime douleur,
De leurs poings meurtriers frapperont à ma porte;
Oppose leur encor ta voix puissante et forte
Et chasse loin de moi l'implacable rancœur,
Les immortels soucis qui torturent mon cœur...
A travers les écueils de cette sombre vie,
L'homme semble flotter au gré de la folie :
Triste épave, débris en l'humain océan,
En vain il se débat et retombe sanglant!...
Dans l'ardente mêlée et l'affreuse tempête
Brisé, meurtri, sans force, il relève la tête,
Prend le ciel à témoin, maudit son désespoir,
Puis il se dit : « La mort viendra-t-elle ce soir? «
Créature pétrie et d'argile et de terre
Et cadavre vivant drapé dans sa misère,
En face du danger, il brave le destin;
Mais bientôt épuisé sur le bord du chemin,
Il s'affaisse soudain comme une masse informe :
Son agonie est lente et sa souffrance énorme!...
— Muse, viens ranimer mon courage et ma foi,
Car mon âme sanglote et c'en est fait de moi!

La Muse

Poète, doux penseur, âme grande et sublime,
Serais-tu descendu dans l'effroyable abîme;
Et la mort t'éclairant de son pâle flambeau
As-tu vu s'entr'ouvrir la porte du tombeau?...
L'au-delà, l'inconnu, quelle folle chimère!
Pourquoi plonger ton être en ce vague mystère?
Le mystère sans fin ne l'interroge pas;
Il peut t'anéantir, te conduire au trépas!...
Ne demande jamais à la vague en furie
D'où lui vient son courroux, son ardente folie,
Ne demande jamais à l'orageuse mer
Ainsi qu'au frêle esquif qui fend le flot amer

Le mot mystérieux et le pourquoi des choses
Du sinistre ouragan les raisons et les causes!...
L'esprit humain, poète, est étroit et borné
Et de ne point comprendre il sera pardonné...
Je viens à ta douleur cruelle et meurtrière
Apporter, cher poète, un éclair de lumière!
La vie est une épreuve : il faut savoir souffrir.
L'homme bon doit lutter et ne jamais faiblir!
Debout! reprends ton luth et redresse la tête
En proclamant ton nom dans l'immense tempête!...

Le Poète

Je t'implore à genoux et je reviens à toi
Soumis et repentant : Muse, pardonne-moi!
Et, puisque ton amour au bonheur me convie :
Je renais à l'espoir et je bénis la vie!...

Marseille, 26 avril 1894.

Henri Peyre.

HEURES D'AUTOMNE

I

Les feuilles tombent, les feuilles
Des robustes châtaigniers
Et des frêles chèvrefeuilles.

Dans les bois, par les sentiers
Où vagabonde mon Rêve,
Au temps des gais églantiers,

La sève est morte, la sève
Des joyeuses frondaisons
Qui firent l'heure si brève.

Tristement, sur les gazons,
Sur l'étang morne où se noie
L'ombre des gris horizons,

Tournoie en tous sens, tournoie
La valse des feuilles d'or
Au vague froufrou de soie.

Pour orchestre et pour décor,
Le ciel se noircit de pluie,
Le vent souffle, souffle encor...

Las! Que mon âme s'ennuie!

II

Apporte des marrons frais
Et du cidre blond, qui mousse
Au sortir des pots de grès.

Je veux, près de ta frimousse,
Si douce, oublier ce soir
L'Automne à la tête rousse.

Sur mes genoux viens t'asseoir
Et buvons, à coupe pleine,
L'or enivrant du pressoir.

La pomme embaume l'haleine;
Son jus clairet fait jaser
Comme un oiseau de la plaine.

Buvons ! Je veux me griser !
Je veux, m'amour, que tu cueilles
Sur mes lèvres un baiser...

Tandis que tombent les feuilles.

ALEXANDRE GOICHON.

UN BON COUP DE DENTS

« Hardi ! les gas (1) du Berry ! »

Etienne Dumaillet était un superbe berrichon de cinq pieds trois pouces, aux épaules carrées, aux solides attaches, à la figure pleine et souriante. D'un esprit peut-être un peu simple, mais conciliant, ses camarades — et Dieu sait s'il en avait ! — le portaient aux nues, et de fait il n'y avait pas son pareil pour défendre un ami, délier les cordons de sa bourse, si besoin était, et en général pour rendre un service quel qu'il fut.

Et puis, quel boute-en-train ! Au reste, son exclamation favorite : Hardi, les gas du Berry ! ne pouvait être que l'expression exacte d'un esprit entraînant — si l'on pouvait dire *entraîneur*, cela serait mieux. Elle avait même fait le tour de l'arrondissement, cette exclamation, et nombre de gens s'en servaient pour se donner du courage ou s'exciter au plaisir.

Dumaillet, jardinier de son métier, aimait une jeune et jolie fille de la commune de X***, située sur les bords verdoyants du Cher. Il n'a jamais été défendu, que je sache, à un jardinier d'aimer une jolie fille. Elle s'appelait Marguerite Lafleur. Cet assemblage de noms qui parfumaient en idée celle qui en était l'objet, était assez curieux. Cette simple réunion de deux mots

(1) Dans le Berry on prononce gâs au lieu de gars.

sonnant aussi harmonieusement à l'oreille d'un disciple de St-Fiacre, avait-elle suffi pour capter le cœur de Dumaillet? Peut-être y avait-il un peu de cela mais, à coup sûr, les beaux yeux de la fillette, bleus comme le saphir — et l'incarnat velouté de son teint, devaient y entrer pour quelque chose.

Ils n'avaient aucun besoin, du reste, lui, de son état, elle de son nom, pour faire un bouquet. Ils formaient à eux deux le plus bel assemblage de fleurs qui se puisse voir, car ils représentaient trois boutons que dame nature fait presque toujours éclore les uns près des autres : la jeunesse, la grâce et l'amour.

Le dit Dumaillet, en homme qui sait apprécier le bonheur, nageait positivement dans du lait.

Mais, voyez un peu comme il vous tombe des tuiles sur le pauvre monde!

Un jour, notre jardinier qui avait bien déjeuné à la ville voisine, en compagnie de deux ou trois fidèles, se fit dire sa bonne aventure par une égyptienne jaune de peau, aux cheveux gluants et noirs. Ces cheveux, ou mieux ces crins, retombaient sur des oreilles sales dont les lobes, démesurément agrandis, retenaient d'énormes anneaux de cuivre brillant.

Cette consultation allégea sa poche d'une pièce de cent sous, mais elle en valait vraiment la peine.

Quand il sortit de la *roulotte* de la devineresse, ses amis remarquèrent qu'il était pâle — et sa voix leur sembla légèrement altérée lorsqu'il prononça son fameux : Hardi! les gas du Berry!

Puis, signe d'une bouillante colère, il ferma si fort la porte, lui si poli toujours, que les vitres auraient certainement fait connaissance avec le plancher si, au préalable, la maîtresse de céans n'avait eu l'ingénieuse et utile précaution de les remplacer par du papier huilé.

A partir de ce jour-là — le jour du diable, comme il l'appelait — Etienne devint songeur.

Et il y avait de quoi!

Cette femme, que les pyramides avaient vu naître, lui avait confié, sous le sceau du secret, que sa double-vue lui permettait de plonger son regard jusque dans les replis les plus profonds du cœur de sa dulcinée. Là, la mégère s'était arrêtée à dessein et lui avait avoué que, pour savoir la suite, il était nécessaire de verser encore deux misérables francs, parce qu'elle allait faire le grand jeu. Et notre homme, féru d'amour et grandement désireux d'aller jusqu'au bout, avait encore tiré les quarante sous de sa profonde et ouvert ses deux oreilles comme deux portes de grange un jour de grande moisson.

Alors, l'adroite coquine avait battu et rebattu les cartes grasses, s'était recueillie un instant en regardant au travers d'un verre

d'eau, et lui avait déclaré, après quelques minutes d'attente, qu'elle voyait distinctement deux figures : celle de Dumaillet d'abord, puis une autre qu'elle ne connaissait pas, ornée de belles moustaches brunes. « Cette dernière figure se dessine très bien, ajouta-t-elle sournoisement, tandis que la vôtre s'efface sensiblement. »

Elle lui dit aussi tout bas que c'était en vain qu'elle avait mis le cœur sur le carreau, — agréable confidence, — mais que cette dernière carte avait toujours éclipsé l'autre ; le carreau représentait la figure aux moustaches.

Ce qui revenait tout bonnement à dire en langage non imagé et pour un simple terre à terre comme Dumaillet, ignorant les mystères de la cartomancie, qu'il était refait ·

Il devint taciturne, fit des scènes à la petite Lafleur qui n'y comprenait rien, puis finalement, n'y tenant plus et torturé par le démon de la jalousie, il s'en alla, un soir de pleine lune, consulter une vieille et hideuse sibylle de village, qui passait pour connaître à fond la science à bon droit si difficile de l'avenir.

Il lui raconta tout, jusqu'à son état psychologique, et immédiatement la sorcière qui ne travaillait pas *ad honores*, lui demanda dix francs — histoire de bien disposer les esprits. Puis, elle s'endormit toute seule après que le jardinier lui eut soufflé dans l'œil, ainsi qu'elle le lui avait recommandé.

Lorsqu'elle reprit connaissance, Dumaillet commençait à trouver le temps long. Cependant, tout comme à la ville voisine, il ne perdit encore ni son temps ni son argent, car la vieille sorcière lui glissa dans le tuyau de l'oreille *qu'il avait un sort* depuis son entrevue de la foire avec la femme jaune — et que le jour de son mariage serait son dernier jour de vie, à moins que sa future ne l'eût auparavant mordu de ses belles dents ; le seul moyen, lui confia-t-elle, d'enrayer le susdit sort, c'est-à-dire de chasser l'homme à moustaches et de pouvoir se marier tranquillement, tout comme un autre et sans redouter un événement fatal.

— Oh ! s'il n'y a que ça, repartit vivement notre amoureux, ce n'est pas si difficile à faire et, pas plus tard que ce soir...

— Très bien, répliqua l'autre, mais rappelez-vous que vous ne devez rien dire, et que la morsure ne peut être valable pour vous désenchanter qu'autant qu'elle aura été faite par hasard et non provoquée par une confidence quelconque.

O suprême ironie d'un sort moqueur ! il était enchanté !

Hélas ! c'était bien vrai, donc ? il le sentait ; son âme se trouvait bel et bien à la merci du malin esprit.

Mon Dieu ! cela semble ridicule au citadin *roublard* sur le retour qui prend son café en lisant le journal, mais, quand on a vingt ans, que l'amour vous trotte par la tête, on a de si drôles d'idées que tout semble possible.

Et puis donc, à la campagne...

La nuit qui suivit cette étrange prédiction, il fit un rêve non moins étrange. Il sentait les quenottes acérées de son amoureuse s'enfoncer dans sa chair comme dans un abricot et, phénomène surprenant! au lieu de souffrir, il en éprouvait une sensation délicieuse. Il ressentait même un soulagement insensé car, pendant que ces courtes lames émaillées et sans pitié attaquaient avec ensemble le côté droit de son individu, il voyait sortir du côté gauche une sorte de furie au rictus hideux, tenant dans ses bras décharnés la tête moustachue de l'homme brun.

Et il en concluait, le pauvre! dans son rêve — et cela sans consulter ni la *Clef des Songes*, ni le *Petit Albert*, voire le *Grand*, que ce devait être la Jalousie qui sortait de son cœur, emportant aux enfers son rival qui faisait aussi une bien laide grimace.

Pas trop bête, le berrichon!

Hélas! ce n'était qu'un songe.

Ce que je vais avancer va paraître assez extraordinaire, mais il en vint par la suite non seulement à penser continuellement au moyen indiqué pour *barrer le sort*, mais à y rêver sans trêve, jusqu'au point même d'être littéralement obsédé de cette idée saugrenue.

Il devint sombre comme une page de poésie élégiaque, et cela n'étant pas suffisant, il fit mieux, perdit son appétit, brillant jusque-là et commença à maigrir.

Cette envie fut bientôt un désir épouvantable, une véritable frénésie.

C'était une maladie qui n'avait pas de nom connu: il ne voulait pas mordre, il voulait être mordu. M. Pasteur n'a certes pas prévu ce cas-là.

Cet état de choses parut anormal et ses amis s'en inquiétèrent.

Le dimanche, la salle du bal était silencieuse et triste à faire pleurer des chats — ce qui n'arrive pas souvent, cependant — et les filles, dont les jambes commençaient à s'engourdir, regardaient les garçons qui faisaient des têtes de fruits confits.

La mélancolie de Dumaillet déteignait.

Les violons fendus avaient beau grincer, les vielles plates nasiller, et les clarinettes jaunes, canardaient en vain! Les accords plus ou moins étonnants de ces instruments en ut, mi bémol et autres tons — même inconnus, ne produisaient qu'un effet des plus négatifs sur les mollets de l'assistance.

Savez-vous ce qui aurait rendu la joie à tout ce monde-là ?

Et bien, si Dumaillet s'était écrié de sa voix tonituante, de son organe si sonore des beaux jours : Hardi ! les gas du Berry ! cela aurait tout changé ; les avants-deux échevelés auraient repris leur cours, on se serait pâmé devant le pas du lapin en

rupture de bans ou celui de la carpe en vacances et autres sauts chorégraphiques risqués, et le pauvre diable qui râclait les temps sur une contre-basse, veuve de deux cordes sur trois — ce qui vous fera supposer qu'il n'y en avait plus qu'une — eut rempli de gros sous sa casquette crasseuse en faisant la quête après la deuxième figure, au fameux moment du « bélincez vos dèmes » que glaplissait invariablement le Strauss de l'endroit.

Non ! cela ne pouvait durer plus longtemps. Et cependant que faire pour enrayer le mal ? Aucun ne le devinait.

Un jour, un fidèle de cette bande, jadis joyeuse, fut délégué par icelle pour interroger Dumaillet. C'était un intime. Il en fut pour ses frais tout de même. Le jardinier l'éconduit poliment, lui assurant qu'il n'avait rien de grave. « Je voudrais me marier, lui dit-il tout bas et comme honteux, et j'en suis empêché parce-que j'ai un sort. Pour le conjurer j'attends tout du hasard. La sorcière m'a défendu d'en raconter plus long: je suis donc obligé de m'arrêter là. Sache cependant que si je me mariais ensorcelé, il m'arriverait un grand malheur et voilà, mon ami, tout ce qui cause mon désespoir. »

En un mois, il vieillit de dix ans. Ce que c'est tout de même qu'un coquin de sort ! Je n'aurais jamais cru que cela vous changeât ainsi un homme de première force et en aussi peu de temps.

(A suivre) **Edmond PORÉE.**

SUPPLÉMENT

RÉSERVÉ

AUX ECRIVAINS NON DAUPHINOIS

UN BON COUP DE DENTS

(SUITE ET FIN)

Cependant les bonnes gens du village ne comprenaient rien à sa conduite.

Marguerite la délaissée qui aimait son beau jardinier de toute la force d'un premier amour, pleurait en gardant ses moutons, depuis l'aurore jusqu'au coucher du soleil; les parents geignaient et les voisins, toujours aimables, se payaient des bosses de rire.

Là-dessus, notre homme déclara positivemeni à la famille qu'il était impossible qu'il se mariât pour le moment et qu'on devait attendre.

Et puis des raisons malades, quoi ! C'était très vague : Dumaillet s'expliquait peu.

« Dieu me protège, ajoutait-il *in petto*, ce n'est pas ma faute si je suis ensorcelé. »

***

A quelque temps de là, un beau jour de mai, il y avait fête au village, Marguerite et Etienne, vêtus de leurs plus beaux atours,

en faisaient partie. Elle, fraîche et pimpante comme toujours, avec un petit air ennuyé en plus qui lui seyait à ravir. Lui, maigri, morose, ne soufflait mot.

« Regarde, » lui coulait à l'oreille un ami commun, « regarde-donc cette belle fille, cette petite Marguerite que tout le village admire; elle ne te plaît donc plus? »

Et l'autre répondait en soupirant : « Ah! que si! »

— Eh bien, alors, qu'elle est la raison qui te fait l'abandonner?

— Ce mariage n'est plus possible.

— Plus possible! Pourquoi?

— Je te l'ai déjà dit : je suis enchanté.

— Des sottises. Voyons, parlons franchement; tu peux confier ton secret à un vieil ami comme moi.

— Soit. Je vais m'expliquer. Aussi bien, il y a trop longtemps que ce secret me pèse. En deux mots, voici : le jour de mon mariage je dois mourir si j'ai toujours mon *sort*, et je vois bien maintenant que je ne pourrai plus m'en débarrasser. Donc, je ne puis me marier.

Alors l'ami, étonné, le contempla un peu plus et s'en alla, hochant la tête, faire connaître aux gens de la noce — car c'était une noce — que décidément ce pauvre Dumaillet avait un grain et que des araignées gravitaient autour de sa cervelle tout comme dans les espaces sidéraux gravitent les étoiles autour de leur planète.

Au moment de se mettre à table, Etienne, tourmenté par son hanneton, Etienne, qui s'était bien promis de ne plus se fâcher, oubliant sa promesse, fit encore une scène à celle dont il avait quelque temps auparavant demandé la main. Il y revenait comme malgré lui. Il décocha, à l'adresse de la jeune fille, des traits malicieux et blessants devant toute l'assemblée, ce dont la pauvre enfant fut profondément mortifiée. Il continua sur le même ton pendant que toute l'assistance riait — en ces circonstances, le premier mouvement n'est généralement pas le bon — et fit tant et si bien que miss Lafleur, à juste titre irritée, se mit en fureur et lui lança aussi des injures à la face. De grands mots furent prononcés; on parla de beaucoup de choses délicates qui n'auraient pas dû être remuées, histoire de laver son linge sale avant le déjeuner.

Dumaillet, au comble de l'exaspération, s'avança sur elle et, les poings fermés :

« On sait ce qui se passe, » beugla-t-il, « on connait tes rendez-vous. »

— Mes rendez-vous! mes rendez-vous!... Avec qui, s'il vous plaît, Monsieur le fou? s'écria Marguerite, outrée. Dites-donc avec qui, si vous le pouvez, misérable menteur?

— Oui, des rendez-vous! Je maintiens ce que j'avance, et je dirais avec qui, si je voulais.

— Je vous en défie! Vous êtes un lâche Non seulement vous m'abandonnez après m'avoir promis le mariage, mais encore vous voulez ternir ma réputation.

— Tout cela m'est égal. Je veux qu'on le sache et je le dirai. Tout le monde la connaîtra ta conduite, entends-tu, Marguerite la déhontée ?

— Oh! l'infâme!

— Tu as des rendez-vous avec un homme brun qui a de grandes moustaches. On t'as vue, la belle...

— Répète un peu? Lâche, lâche! menteur! répète un peu et tu vas voir...

— Oui, oui, c'est vrai, vous autres; entendez-vous, je le sais par...

La petite Lafleur, sous l'empire d'un pareil affront public, folle de rage, la figure blanche de colère, les yeux brillants, ne le laissa pas achever; d'un bond de tigresse blessée, comme une véritable furie, elle s'élança sur Dumaillet un peu déconcerté et, à défaut d'une autre arme offensive à sa portée, lui trancha de ses fines dents et d'un seul coup le bout du nez.

. . . .

L'appendice nasal de notre amoureux répandait du sang en abondance et sa chemise à jabot que sa mère avait repassée avec un soin jaloux pour envoyer son gas à la noce, fut bientôt rouge.

L'assistance qui ne s'attendait pas à un pareil dénouement, était terrifiée et les hommes s'apprêtaient à maintenir Dumaillet car, connaissant sa force excessive et redoutant sa vengeance, chacun s'imaginait qu'il allait pulvériser la colérique enfant.

Pas du tout!

Il y a vingt ans de cela et les gens du village n'en sont pas encore revenus!

Dumaillet se précipita à genoux et, tout couvert de sang la supplie de lui pardonner et la remercie avec effusion de l'avoir désensorcelé.

« A moi le bonheur! » s'écria-t-il avec une joie profonde. « Apprends maintenant, ma bien-aimée Marguerite, que si tu ne m'avais pas mordu, adieu le mariage. Je devais trépasser le jour des épousailles. Je te raconterai tout cela plus tard et en détail si tu veux encore de moi pour mari. »

Le jardinier était un bon parti et puis, malgré tout, le cœur de la belle enfant battait encore pour lui. Elle mit en rougissant sa petite main tremblante dans la grosse main calleuse de Dumaillet.

« A bientôt la noce et hardi! les gas du Berry! » s'écria le jeune homme en s'épongeant le nez.

« Hardi! les gas du Berry! » répéta avec conviction le chœur des invités.

« Hardi! les gas du Berry! » dit à son tour la jolie future qui, revenue de son émotion, se mit à rire en montrant sa double rangée de perles... tranchantes.

Tout est bien qui finit bien.

Edmond PORÉE.

HIVER

Songes-tu parfois, bien-aimée,
Assise près du foyer clair,
Lorsque sous la porte fermée
Gémit la bise de l'hiver,

Qu'après cette automne clémente,
Les oiseaux, cher peuple étourdi,
Trop tard, par un jour de tourmente,
Ont pris leur vol vers le Midi ;

Que leurs ailes, blanches de givre,
Sont lasses d'avoir voyagé ;
Que sur le long chemin à suivre
Il a neigé, neigé, neigé ;

Et que perdus dans la rafale,
Ils sont là, transis et sans voix,
Eux dont la chanson triomphale
Charmait nos courses dans les bois?

Hélas ! comme il faut qu'il en meure
De ces émigrés grelottants !
Y songes-tu ? Moi, je les pleure,
Nos chanteurs du dernier printemps.

Tu parles, ce soir où tu m'aimes,
Des oiseaux du prochain avril ;
Mais ce ne seront plus les mêmes
Et ton amour attendra-t-il ?

François Coppée.

A PIERRE DUZÉA

L'Auteur des « *Rimes Iambiques* »

Frère, ton vers est grand et ta strophe superbe;
Non qu'avec toi l'on rêve en poète amoureux,
Ni qu'on soit enchanté des bocages ombreux
Où s'exhalent des fleurs, des rameaux et de l'herbe,
Les parfums embaumés et les souffles heureux.....

Mais il me plaît de voir un aède, un poète,
Se jeter dans la foule aussi brave qu'ardent,
Armé d'un fer vengeur aigu comme une dent,
Et frapper sans pitié le Pouvoir malhonnête
Qui mésuse des lois et de son ascendant.

Frappe encor... Les escrocs qu'a mordus ta satire
Ne sauraient relever la tête avec fierté;
Qu'ils soient des parias dans la société;
Et dès qu'un souffle, un bruit, un appel les attire,
Sachons les replonger dans leur obscurité.

Frappe, frappe toujours, puisqu'une vile engeance,
Oisifs gonflés d'orgueil, insolents et railleurs,
S'acharne à disputer le pain aux travailleurs;
Puisque l'on parle en vain de bonté, d'indulgence,
Et que les temps présents devraient être meilleurs...

Là, bien! et que le bruit de ce choc retentisse
Dans les cœurs avilis, gangrénés sans retour,
Ainsi qu'un roulement lugubre de tambour;
Car le peuple a trop soif de droit et de justice
Pour ne pas s'irriter comme il l'a fait un jour.

Guise, 29 Août 1894.

ALFRED MIGRENNE.

L'IDÉAL INACCESSIBLE

I

COMMENT peindre la grâce ineffable, infinie,
De la Vierge, berçant dans ses bras le Sauveur?
Des plus grands cœurs humains, trop faible est la ferveur;
Des plus tendres couleurs, trop rude est l'harmonie.

Artistes! Que votre âme à la science unie,
Crée un type admirable aux regards du rêveur!
Retrouvez le grand art, autrefois en faveur;
Sur l'aile de la foi, montez jusqu'au génie;

Surpassez, dans leur vol au delà du réel,
Ces maîtres, Murillo, Corrège, Raphaël,
Les plus grands qu'inspira « *le lys de Galilée* »

Dans l'infini laissez planer votre idéal :
Vous n'approcherez pas de l'éclat virginal
De cette mère immaculée.

II

Et vous, qui méditez loin des rires moqueurs,
Poètes ! Pour fêter, d'une voix attendrie,
La pureté du cœur de la Vierge Marie,
C'est en vain, c'est en vain que s'élèvent vos cœurs.

Allez ! Efforcez-vous de forger, ô vainqueurs !
Des chefs-d'œuvre, où votre âme à vos vers se marie ;
Dans son plus fier essor, suivez la rêverie ;
De l'extase, épuisez les plus douces liqueurs.

Détrônez, — (en chantant la *fleur de Palestine*)
L'aigle Victor Hugo, le cygne Lamartine ;
Par votre éclat, voix d'or, faites pâlir leur voix ;

Dûssiez-vous à jamais vibrer, harpes sublimes,
Vous ne traduirez pas les élans magnanimes
De ce cœur brisé par la croix.

Louis Martel.

PROVENCE

Paradis de la douce France,,
Où le soleil chante et sourit,
Pays enchanteur de Provence,
Où tout aime, germe et fleurit,
Où l'air est rempli de bruit d'ailes
Et les champs de vives chansons,
Les cieux sont striés d'hirondelles :
Immenses sont les horizons!...

C'est là le pays des Orphées
Des bardes saints et des Elus,
Où l'on voit s'envoler les fées
Dans les plaintes des Angelus...
Avec des clartés d'auréoles,
A l'aube s'entr'ouvrent les fleurs,
Où butinent dans les corolles
Les papillons aux cent couleurs.

Les monts prennent une couronne
D'arbres verts et majestueux,
Qui se reflètent dans le Rhône,
Courant en replis tortueux,
Et, dans la fraîcheur matinale,
Du sein parfumé d'un bouquet
Monte la voix de la cigale
Ou l'hymne rauque d'un criquet.

L'onde, en cascades vertes passe
Au milieu des prés assoupis.
Orgueilleux comme une rosace,
Le bleuet se mêle aux épis;
Du nénuphar la libellule
Pour saluer le printemps sort.
L'insecte quitte sa cellule...
O jours bénis! L'étang s'endort.

Tout se pare d'un air de fête :
Entendez-vous le tambourin?
Et le rossignol, ce poète,
Rime parfois jusqu'au matin.
Les fauvettes et les mésanges
Babilleront à qui mieux-mieux.
Autour de vous passent des anges
Dans les souffles harmonieux.

Hommes, enfants, femmes, fillettes
Accompagnés par les oiseaux,
En murmurant des olivettes,
Par les vignes, par les coteaux,
Se dispersent en rondes folles
Dans les lavandes, les guérets,
Et s'enchaînent en farandoles
Au son aigu des galoubets!

Midi!... Tout est calme et sommeille
Sous l'éclat d'or de l'astre en feu;
C'est le mcment où se réveille
La colombe, l'oiseau de Dieu.
Le flot d'azur, tranquille, rêve
Sous le baiser de floréal.
Le vent roule, monte, s'élève,
Grand coup de balai du mistral!

Attablés sous quelque tonnelle,
Rajeunis par le renouveau,
Des vieux dégustent avec zèle
Des pichets pleins de vin du Crau.
Avec l'air grave d'un prophète,
Avec des mots mal assurés,
Ils regrettent, hochant la tête,
Plaisirs d'antan et jours passés.

C'est là cette terre bénie,
Où l'homme respire, où l'on vit
Protégé par quelque génie
Loin des soucis et loin du bruit,

Où l'âme, ignorant la tristesse,
S'abreuve d'inspirations ;
Et la brise, qui nous caresse,
Surprend nos contemplations.

Les oliviers sont en prière,
Sombres, ils paraissent songer
Aux senteurs que, dans le mystère,
Répand le pieux oranger ;
Tandis que les Alpes énormes,
Surveillantes de cet Eden,
Mirent leurs grandioses formes
Au lac Méditerranéen.

Les sentiers se peuplent d'ivresses,
De langueurs, de rêves heureux ;
Des amants, avec leurs maîtresses,
Folâtrent dans les chemins creux,
Sous les yeux d'argent de la lune :
Tandis qu'à l'heure des amours,
S'éparpillent, dans la nuit brune,
Les vers joyeux des troubadours !...

J.-M. Simon.

DÉSERTEUR

A la mémoire de mon ami Louis Brun.

I

Un matin, on le rapporta au navire, tout mouillé et sanglant. Des camarades l'avaient trouvé sur les quais, étendu ivre, dans la boue glacée d'hiver, avec trois coups de couteau en pleine poitrine.

— Ce Pierre Holven se fera fatalement écharper, à moins qu'on ne le consigne à chaque escale, dit le chirurgien du bord, lorsqu'il fut mandé pour panser le blessé. — Voilà de belles piqûres, ajouta-t-il en découvrant les plaies. Un pouce plus loin, fini !... Les autrefois, garçon, nous en étions quittes pour huit jours de fers. Cette fois-ci, ce sera un mois d'hôpital, sans compter le reste. Il est joli, ton retour au pays ?

Ce n'était pas qu'il fut mauvais garçon, cet Holven ; au contraire. Un des meilleurs gabiers de l'aviso la « Comète » ; un robuste gars de Bretagne, avec de grands yeux bleu foncé, une petite barbe noire taillée court ; et malgré sa taille d'athlète et ses vingt trois ans, il avait gardé sur son visage une expression souverainement douce, naïve, comme un petit enfant.

Pourtant il était toujours de la « fête », avec les autres, lorsqu'à chaque atterrissage, on s'en allait en grosses bandes, par les ruelles de Singapoor, d'Alexandrie, de San-Francisco, s'engouffrer dans les tavernes chinoises ou les « thea-housses » du Nouveau-Monde, pour y passer la nuit à boire.

Puis, lorsqu'ils en sortaient, vers le matin, après dix heures d'orgie, ils erraient longtemps encore dans ces quartiers là, sans pouvoir retrouver leur navire, brisant tout sur leur passage, et assommant les passants trop matineux.

Pierre Holven était de toutes ces bagarres sanglantes. Même, il y conduisait les autres, car il supportait mieux qu'eux l'affreuse eau-de-vie de ces bouges, et il aimait beaucoup à faire étalage

de sa force. Il agissait ainsi sans grande réflexion. Plutôt par brutalité d'être fort, courbé pendant de longs mois sous une discipline de fer, qui se trouve brusquement dans une liberté relative, et veut en profiter. Voyant faire les autres, il avait vite pris l'habitude de l'alcool ; une fois ivre, il se battait, sans avoir conscience des coups qu'il portait.

Cette aventure là lui arriva à Brest, à son retour de Chine. L'aviso était entré la veille en rade, et le soir même, Pierre s'était rendu à terre, avec toute sa bande.

Alors, ils avaient commencé la « fête ».

Les tavernes noires et enfumées, avec leurs volets verts, dans les petites rues sombres qu'ils connaissaient si bien, les avaient tout de suite attirés. Ils y étaient entrés par groupes de vingt ou trente, s'attablant autour de comptoirs englués par le tafia et les mains engoudronnées. On ne les servait pas assez vite ; alors ils s'étaient mis à frapper sur les murs avec leurs brocs de zinc, en criant aux servantes des choses très gaies pour s'amuser.

Dehors la nuit d'hiver. La brise qui venait de mer fouettait contre les vitres des embruns glacés, en susurrant par les fentes tout un chant de froid et d'angoisse... Et leur nuit s'était écoulée dans ces taudis infects, tout embrumés de la fumée de leurs pipes et de relents d'alcool, à chanter des refrains de mer, ou à lutiner des filles.

A l'aube naissante, ils s'en étaient allés, à moitié ivres, par les faubourgs, se tenant sous le bras en longues files, et chantant toujours leurs airs de matelots.

Sur les quais, des ouvriers sardiniers se rendant à l'usine avaient excité leurs railleries. Entre gens de mer et « terriens » la paix n'est guère possible. Des mots, on en vint vite aux coups, et leurs adversaires tirèrent leurs couteaux, Holven, qui se battait avec grande conviction fut entouré, blessé et laissé pour mort dans la fange.

Il resta trois mois à l'hôpital.

La première fois qu'il revint à bord, pâle et amaigri, se traînant à peine, il eut une joie :

— Holven, un lettre pour toi, avait dit le quartier-maître.

Une lettre ! Une lettre du pays, de sa mère : une pauvre lettre de papier gris, où une grosse écriture avait tracé une adresse bien lisible. Elle avait fait beaucoup de chemin avant de lui parvenir, cette lettre : elle était couverte de timbres d'Aden, de Shanghaï, d'Hanoï : elle l'avait cherché dans toutes les parties du monde, tandis qu'il était là, sur la terre de France, couché sur un grabat d'hospice.

Il l'ouvrit en tremblant légèrement, avec de grandes précautions, comme s'il avait peur de la déchirer ou de la salir.
Elle était bien de sa mère :

Mon cher *fils*,

Cette fois-ci, je te fais écrire par une voisine, car je ne le peux pas moi-même, ayant pris du mal depuis deux mois. C'est pour cela que tu n'a pas eu de mes nouvelles pendant si longtemps.
Nous sommes bien gênés depuis quelque temps, mon Pierre, ton frère Jean et moi. Ton pauvre père, (que Dieu ait son âme) ne nous a laissé en mourant que bien peu d'argent. Tu n'en gagnais presque pas alors. Pour vivre jusqu'à présent, j'ai dû en emprunter à M[me] Quélen, l'aubergiste, quelques centaines de francs. Et si je ne les rends pas d'ici au dernier Décembre à venir, notre maison lui appartiendra ; elle m'a fait signer un papier de cela.
Jean ne gagne pas encore assez pour économiser tant d'argent. J'ai compté sur toi, mon cher fils. Je sais que les marins de l'Etat ont besoin de leurs petites économies ; mais s'il te restait encore quelques pièces de 20 francs, envoie les moi le plus tôt possible.
En payant une partie, je pourrai peut-être rester encore un mois ou deux dans notre maison, car, comme je te l'ai dit, je suis très mal, et ne peux point changer de logis.
Je compte sur toi, mon cher fils. Ton frère est en bonne santé ; la petite aussi. Lui et moi t'embrassons. Ta mère qui t'envoie sa bénédiction.

V[ve] Holven.

Les larmes lui vinrent aux yeux.
C'est la plus grande tristesse, cette souffrance des humbles, qui n'ose se plaindre, ni même implorer trop hautement le secours.
Ainsi, sa mère se trouvait dans la misère, malade, à la merci d'une prêteuse, qui sans doute la jetterait dans la rue au premier jour, sans prendre d'elle plus de souci que d'une pauvre bête infirme qui ne peut plus rendre de services.
Et elle datait de trois mois déjà, cette lettre. Peut-être était-il trop tard.
Holven ne put supporter plus longtemps cette pensée ; il fallait qu'il partît pour arriver vite, s'il était temps encore.
Il courut chez le commandant, la lettre à la main et lui expliqua son angoisse.

L'officier l'écouta gravement.

Mon pauvre gars, cela est impossible et je ne puis pas t'accorder de permission. A l'Amirauté on voulait t'infliger dix jours de fers pour infraction à la discipline. Tout ce que j'ai pu obtenir a été de changer cette peine contre un départ immédiat. Il faudra partir demain pour Toulon, et y attendre ton envoi aux Indes.

Un sanglot souleva la poitrine du marin.

Il devait quitter la Bretagne, bientôt la France, sans avoir pu revoir sa mère mourante et les rochers de Pléneuf. Il ne lui vint même pas à l'idée de supplier, d'implorer un sursis. Il connaissait trop bien l'inexorable discipline.

Le commandant en eut pitié,

— Tout ce que je puis faire pour toi, c'est de te donner permission jusqu'à ce soir. Tu trouveras des camarades qui t'aideront à envoyer quelques secours à ta mère.

Il sortit d'un pas lourd, chancelant, la tête vide, se sentant mourir. Une fois à terre, il parcourut les faubourgs, sans but, suivant machinalement les matelots qu'il rencontrait. Ceux là étaient bien heureux : ils s'en allaient.

Pierre arriva jusqu'à la gare st s'appuya le front sur la barrière, pour voir partir le train. Des gabiers de l'aviso le hélèrent en l'apercevant.

— Eh ! Holven ! dis donc matelot ! T'es donc pas aux fers, après ta « gaffe » de l'autre soir. T'as de la chance, mon fi ! Pour lors tu vas au pays. Embarque vite, ça va démarrer.

Il leur répondit à peine, honteux, navré, cherchant à s'enfuir, mais quelques-uns l'entourèrent :

— Qu'est-ce que t'as ? Il a l'air tout chose !... Allons oust !

Il se laissa faire, comme n'ayant plus conscience de rien.

— Dépêchez-vous, cria l'employé.

Tous s'élancèrent.

— Mais je n'ai pas de billet, balbutia le malheureux.

— Ca ne fait rien, on t'en prendra un en route.

Déjà le train s'ébranlait. C'était trop ! La tête perdue, emporté par la douleur que lui causait cette lettre et son désir de revoir le pays, il sauta dans le compartiment dont l'employé tenait encore la portière ouverte. Le train siffla et s'enfuit loin de Brest.

Tout était bien fini pour lui : il avait déserté !...

II

Il faisait presque nuit lorsqu'il arriva à Pléneuf. Dans le vieux

clocher moussu, les derniers sons s'envolaient avec le vent. Plus bas, la vague caressait la grève avec un murmure argentin qui semblait un écho de cloches. Pierre suivit le bord, se hâtant vers la chaumière maternelle qu'on apercevait dans la buée du soir, au pied de la falaise.

Un vieux matelot, qui tendait ses filets sur la plage découverte, leva la tête à son approche :

— Piarik, s'écria-t-il, tu es revenu !... Et il ajouta plus bas :

— Pauvre gars !

Holven parla précipitamment.

— Oui, et j'ai déserté ; je voulais revoir la mère. J'avais fait des bêtises : on m'a retiré la permission. Je suis parti quand même. Il le fallait.

Et un moment après :

— Tu me sauveras, vieux Bénic : je vais aller chercher ma mère. Nous partirons cette nuit. Tu nous conduiras à Jersey dans ta barque.

Le vieux secouait la tête en silence.

— Où est-elle ? continua Holven. Je veux la voir. Viens !

Il l'entraîna vers la cabane.

Bénic hésitait à parler.

— Elle n'est plus là, murmura-t-il,

— Ah ! les chiens maudits, hurla le gabier. Ils l'ont jetée dehors. Oh ! Je les tuerai.

Sa voix était devenue rauque, et son poing menaçait dans la direction du bourg.

— Mais, dis-moi, où est-elle ? supplia-t-il. Je t'en prie, Bénic, je veux la voir.

Le vieillard répondit simplement :

— Chez moi.

Et il l'entraîna

La maison de Bénic était une humble cabane bien abritée au milieu d'un enclos, d'où par une échappée, on avait vue sur la mer.

Le vieux poussa la porte.

L'intérieur était tout de bois bruni, bas, avec de grandes poutres qui soutenaient le toit. On y voyait à peine clair. Une femme et une petite fille se tenaient à genoux près d'un lit en armoire, sous la lumière jaunâtre d'une lampe. De grands draps blancs pendaient jusqu'à terre. Dans le lit une pauvre vieille agonisait.

D'un bond, Pierre fut auprès de ce lit, et se penchant entre les battants.

— Oh ! mère ! murmura-t-il, mère ! comme ils t'ont traitée.

Il y eut un tressaillement sur la couche, puis un soupir très doux.

— Pierre ! Ah ! Dieu est bon, puisqu'il a permis ton retour avant de me rappeler à lui. Approche, mon fils, que je t'embrasse au moins, puisque je ne peux plus te voir.

La veuve tourna vers lui ses yeux sans regard, en lui tendant les bras.

— Aveugle, aveugle ! Jeter dehors ma mère aveugle ! Oh ! la misérable !

La voix doucement chevrottante s'éleva de nouveau :

— Il faut pardonner, mon Piarik. Le bon Dieu a plus souffert que moi, et il a prié pour les méchants.

Mais lui, farouche, serrait les poings, les yeux secs, répétant:

— La misérable ! Ah ! si çà n'était pas une femme !...

. . . .

L'aveugle vécut encore quelques jours.

Dans le bourg, la nouvelle de sa mort fit grande impression sur les matelots. Ils discutaient par groupes sur la place.

— Alors, comme ça, elle est morte, la pauvre vieille.

— Est-ce qu'Holven est revenu.

— Oui, on dit même qu'il a déserté.

— Moi, j'étais là quand on l'a jetée dehors, sa mère. J'aurais voulu l'étrangler cette femme Quelen. Elle est arrivée là avec un horrible bossu tout habillé de noir. Il y avait aussi deux « terriens » qu'elle avait fait venir de la ville, car elle n'aurait trouvé personne ici pour faire cette vilaine besogne. Ils ont pris le lit avec la vieille qui était dedans depuis tantôt quatre mois, et ils ont tout porté dehors, par la pluie.

— Heureusement encore que Bénic l'a prise chez lui.

— Bah ! nous l'aurions prise, nous !

Il se fit tout à coup un remous dans la foule. Un mousse arriva a toutes jambes, en criant :

— Les v'la ! les v'la ! les gendarmes !

— De quoi ! pour arrêter Holven ? Faudra voir, dirent les hommes.

Bénic se précipita vers sa demeure.

La morte était couchée sur le lit dans sa toilette dernière. Au chevet, le cierge allumé et la branche de buis trempée dans le bénitier d'argile. Holven se tenait près d'elle, en prières,

— Piarik, vite, mon gars ; tu as juste le temps de te sauver. La barque est à flot ; file, matelot !

Le gabier releva la tête, et en désignant la couche funèbre :

— Je ne veux plus partir, sans elle.

Et il se remit à genoux.

Du reste il était trop tard. Deux gendarmes, sous la conduite

d'un brigadier se frayaient un passage à travers la foule qui murmurait. Ils se disposaient à franchir le seuil. Mais Bénic s'interposa.

— Vous n'entrerez pas ; il y a un mort ici !

Derrière lui, Pierre parut.

— Ah ! fit-il simplement. C'est moi qu'on cherche.

Il se laissa arrêter sans résistance. Bien doucement il écarta sa petite sœur qui s'accrochait à sa vareuse en sanglotant.

— Pleure pas, Jannik ; je vais aller retrouver la mère. Toi, tu resteras avec Bénic en attendant que ton frère Yan revienne.

Puis il serra vigoureusement la main du matelot.

— Merci, vieux, de ce que tu as fait pour « elles ! »

On voulait l'attacher. Il refusa.

— A quoi bon... Je n'ai tué personne... Marchez, je vous suis.

On le prit en pitié parce qu'il avait souffert. Il ne fut condamné qu'à trois ans de colonie pénitentiaire.

Amaury VINCENT.

CONFESSION

Un de mes grands péchés me suivait pas à pas,
Se plaignant de vieillir dans un lâche mystère;
Sous la dent du remords il ne pouvait se taire
Et parlait haut tout seul, quand je n'y veillais pas.

Voulant du lourd secret dont je me sentais las
Me soulager au sein d'un bon dépositaire,
J'ai pour trouver, la nuit, fait un trou dans la terre,
Et là, j'ai confessé ma faute à Dieu, tout bas.

Heureux le meurtrier qu'absout la main d'un prêtre!
Il ne voit plus le sang épongé reparaître,
A l'heure ténébreuse où le coup fut donné.

J'ai dit un moindre crime à l'oreille divine;
Où je l'ai dit, la terre a fait croître une épine,
Et je n'ai jamais su si j'étais pardonné.

Sully-Prudhomme.

MARGUERITE DES CHAMPS

A mon confrère Alexandre Michel.

A l'abri d'un buisson où l'oiseau cherche un gîte,
Sur un frais tapis vert, plus beau que le satin,
La reine des gazons, la blanche Marguerite
Se balance joyeuse au souffle du matin....

On dirait qu'elle veut affronter le destin,
Déployant dans l'air pur sa grâce favorite....
Mais, passant en ces lieux, je la cueille et bien vite
Je l'effeuille à plaisir d'une fébrile main.

Répondant à mes vœux; la belle mensongère
Semble m'ouvrir son cœur et me murmure : « Espère!
Demain l'astre d'amour, au ciel, luira pour toi!... »

Et j'ai cru sottement cet oracle, hélas! vide,
Comme je croyais vraie une femme perfide
Lorsqu'un baiser menteur me promettait sa foi!

Antonin Granier.

RONDEL

Le temps est froid, l'horizon gris,
Le jour est triste et monotone;
Les petits oiseaux sont surpris
De ce premier frimas d'Automne.

Les chênes chauves, rabougris
Perdent chapelure et couronne;
Le temps est froid, l'horizon gris,
Le jour est triste et monotone.

Le brouillard étouffe les ris;
L'ormeau sous le givre frissonne;
Les passereaux poussent des cris,
La fleur de sa chute s'étonne!
Le temps est froid, l'horizon gris,
Le jour est triste et monotone.

HENRI LARDANCHET.

LES YEUX

A Mademoiselle F. L.

Nous sommes les yeux bleus des blondes vaporeuses,
Séraphiques bijoux tombés du ciel serein,
Que les grands cils dorés des paupières heureuses
Gardent coquettement dans leur soyeux écrin.

Nous sommes les yeux noirs des brunes langoureuses,
Et, par l'éclat du jais dont nous avons le grain,
Nous rehaussons d'un charme ardent et souverain,
Le velours empourpré des lèvres savoureuses.

Mais, quels que nous soyons, bleus ou noirs, ici bas,
Les cœurs, les jeunes cœurs, ne nous résistent pas,
Et lorsque l'on regarde au fond de nos prunelles,

Nous avons des rayons si doux et si puissants,
Que nous faisons germer chez les adolescents
La ravissante fleur des amours éternelles.

***

LES LÈVRES

A Madame F. Rousseau.

Oui! les rayons des yeux sont des rayons bien doux,
Mais nous n'en sommes pas stupidement jalouses,
Car nous avons aussi nos charmes bénis, nous,
Les lèvres des amants et des jeunes épouses.

C'est sur nous que fleurit la fleur dont vous parlez,
Et quand, dans la splendeur des pelouses écloses,
Un couple passe, il peut faire envier aux roses
L'épanouissement des cœurs immaculés.

Oui! nous sommes les fleurs chastes que rien n'altère,
Et nos corolles n'ont jamais jonché la terre,
Comme celles qu'un souffle effeuille tour à tour.

Et c'est nous qui donnons, tièdement parfumées,
Dans le baiser naïf et lent des bien-aimées,
Toutes les voluptés du virginal amour.

AYMERILLOT.

BIBLIOGRAPHIE

Le Clairon, poésies par le Commandant Auguste Maze, ✱, ✪. (Paris, Henri Jouve, éditeur, 15, rue Racine, 1894. Prix : 1,50).

Le Commandant Auguste Maze est le frère du regretté Hippolyte Maze, mort, il y a environ deux ans, sénateur et membre de l'Institut.

Dans la préface du *Clairon* adressée à son vieil ami et conseiller le Docteur Didier, voici comment continue l'auteur, après un souvenir ému et un tribut de reconnaissance à sa mère bien-aimée ainsi qu'à son frère dévoué :

Le titre de ce recueil, qui commence et finit au son du *Clairon*, ne vous étonnera pas, mon cher Docteur, et je n'ai pas besoin de vous dire qu'il plaît à mon cœur autant qu'il est en harmonie avec mon passé de *fantassin*.

Comme élève du Prytanée Militaire de La Flèche, et de St-Cyr ; comme officier au 13[me] de Ligne, avec lequel j'ai franchi les plus joyeuses étapes de ma carrière ; partout et toujours, le son clair et perçant du *Clairon* a retenti à mes oreilles.

> Comme au temps de *Bugeaud*, chante-nous la *Casquette*,
> Qui du vainqueur d'Isly fut la fière étiquette,
> *Clairon!* du fantassin, l'indispensable ami

C'est encore le *Clairon* qui nous sonnait la charge, sur l'ordre du vaillant général Grenier dont j'étais l'officier d'ordonnance, dans la soirée du 14 Août 1870, sous Metz, au combat meurtrier de Borny, où il s'est couvert de gloire à la tête de sa division. Je tiens à rendre ici à sa mémoire ce nouvel hommage de respect et d'admiration.

> Et quand tombe la nuit sur le champ de bataille,
> A l'heure où l'on s'élance à travers la mitraille,
> C'est lui qui nous excite à charger l'ennemi.

A nos neveux ces grands exemples, pour l'heure où sonnera le *Clairon* de la revanche.

A nous tous, l'espoir fortifiant dans l'avenir, que nous met au cœur le spectacle réconfortant de notre admirable et puissante armée.

Comme on le voit, ce sont de nobles leçons et de virils sentiments que l'on trouve dans *le Clairon.*

Mais l'auteur, qui est un soldat dans le vrai sens du mot, oublie de nous dire qu'il a emmêlé ses chants de stances d'un sentiment exquis et tendre, qui décèlent, à côté d'un immense amour de la Patrie, un égal amour de la nature et de la beauté.

Nous, les jeunes, nous remercions le Commandant Maze de nous redire, de sa retraite, les éclatantes et belliqueuses fanfares du *Clairon* — du *Clairon* qui nous conduira à la Revanche, sous les plis du drapeau que, respectueux et enthousiasmés, nous saluons avec lui, car il symbolise la Patrie. :

AU DRAPEAU

Portez l'arme! — Présentez l'arme!
Au drapeau!... Dans la profondeur
Du silence de chaque cœur,
Ces quelques mots mettent l'alarme.

Ensuite, un énorme vacarme
Qui semble répandre une odeur
De poudre; et, nouvelle clameur :
Portez l'arme! — Reposez l'arme!

Véritable communion
Des enfants d'une nation,
Sous l'emblême de la patrie;

Tacite et solennel serment
Que prête tout un régiment :
Imposante cérémonie!

* * *

Marguerites, poésies par Raymond Laff. (A. Mollaret, imp. Voiron, 1893).

Ces vers sont aussi d'un soldat, d'un jeune officier plein d'avenir :

c'est également au son du clairon qu'ils ont été écrits, durant les grandes haltes des étapes et des manœuvres ou pendant les loisirs de la vie de garnison.

Et, avee cette ardeur juvénile et tendre, cette foi sincère et enflammée, comme peuvent seuls les susciter la Patrie, l'Amour et la Nature, le poète-soldat chante ses orgueils légitimes et ses pensées loyales, ses rêveries et ses enthousiasmes. Aussi Coppée a-t-il pu dire de ce livre, dans une lettre qui lui sert de préface :

« De jolies attitudes d'enfants prises sur le fait, de l'amour « jeune et simple, d'honnêtes joies familiales, des paysages « ensoleillés de printemps, et, de ci, de là, des visions de bivouacs « et des éclats de clairon, tout cela senti et rendu sincèrement, « avec un talent réel, me plaît et réconforte mon âme de rimeur « et de patriote. »

Nous n'avons rien à ajouter à ces lignes de l'auteur du *Passant :* elles sont le plus bel éloge que l'on puisse faire de Raymond Laff et de *Marguerites*.

Jehan ECREVISSE.

SUPPLÉMENT

RÉSERVÉ

AUX ECRIVAINS NON DAUPHINOIS

TOAST AUX DAMES

A mon ami Armand Silvestre.

MESDAMES, c'est vous que je chante
En ce petit discours rimé ;
Je voudrais ma note touchante,
Digne de votre sexe aimé.

Je voudrais longuement m'étendre
Sur mon sujet si délicat;
Que mon vers fût aimable et tendre
Pour qu'au moins il vous ressemblât.

Il est, je le sais, des sceptiques,
Devant de faux dieux prosternés,
A qui mes élans poétiques,
Pourront paraître surannés.

Avec notre soif de réclame,
Nous perdons toute dignité ;
Le respect qu'on doit à la femme
Est mort avec notre gaîté.

Il semble qu'un vent de folie,
En ce siècle d'impiété,
Emporte tout, et qu'on oublie
Jusqu'au culte de la beauté.

Adieu les légendes naïves,
Au mauvais fruit on a mordu,
On veut des choses positives :
Le réalisme a tout perdu.

Adieu la fable vénérée
De Philémon et de Baucis ;
Ainsi qu'une vile denrée
L'amour a son tarif précis.

Cupidon porte une casquette,
Et tient bazar sur le trottoir.
Vénus est une gigolette
Et son autel est un comptoir.

Mais, bah ! que vous importe, ô femmes,
Le goût du jour si criminel,
Et les sots et leurs épigrammes,
Votre pouvoir est immortel !

Car en dépit des gens moroses
Qui n'entendent rien aux amours,
Vous êtes les étoiles roses
Qui brillez sur nos sombres jours.

Je ne sais quelle fièvre ardente,
S'emparant de certains cerveaux,
Fait de vous plus d'une pédante,
Prétendant à nos grands travaux.

On en voit de ces pâles folles,
Monocle à l'œil, l'air doctoral,
Poseuses aux propos frivoles,
Abjurant un sexe idéal.

Oh! les laides caricatures,
Aux mâles et gauches façons.
Oh! les vilaines créatures,
Moitié filles, moitié garçons!

Les voyez-vous ces doctoresses,
Affectant des airs masculins,
De leurs bras faits pour les caresses
Gesticulant sur des tremplins?

Voyez-vous la blonde ou la brune,
S'en allant d'un pas triomphant
Pérorer à quelque tribune,
Pendant que pleurera l'enfant?

Voyez-vous la femme charmante
Armant sa délicate main
D'un scalpel et, grave savante,
Fouillant les chairs du corps humain?

Non, non, restez ce que vous êtes,
Des êtres doux et gracieux;
Le plaisir, l'âme de nos fêtes,
Le charme du cœur et des yeux.

A quoi bon, qu'avez-vous à faire
De connaître nos durs labeurs?
Quand votre seul rôle est de plaire,
Et de tenir captifs nos cœurs.

Songez que dans tous les empires
L'homme se soumet à vos lois;
Qu'avec un seul de vos sourires
Vous conduisez sujets et rois.

Pour moi, fils des anciens trouvères,
Suivant de bien douces leçons,
Amantes, sœurs, épouses, mères,
Je vous célèbre en mes chansons.

La chanson que je divinise,
Si je l'aime en amant jaloux,
C'est qu'elle a votre grâce exquise,
Et qu'elle est femme comme Vous.

ERNEST CHEBROUX.

LA FEMME

SUR la trame de l'existence
Aux fils grossiers, aux nœuds rugueux,
Elle est l'attrayante nuance
Des brins de laine harmonieux.

Elle est sur l'acier, d'où s'élance
La mort par bonds silencieux,
Sur le dur outil de souffrance,
Le ciselé, plaisir des yeux.

Fille, sœur, mère, amie, amante,
A nous elle ne se présente
Que pour consoler ou charmer.

De Dieu même elle est le sourire.
Ceux-là seuls d'elle osent médire
Qui ne surent jamais aimer.

LÉON MARLET.

A LA MAISON DE DOMRÉMY

PLUS qu'en un fier palais au splendide portique
Qui du temps destructeur ne connut pas l'affront,
Plus qu'en la cathédrale à la voûte gothique
Où les âmes, longtemps, naïvement prieront;

Plus qu'en face des flots au funèbre cantique,
Plus qu'en l'empire obscur du chêne au vaste tronc,
Devant cet humble toit, devant ce seuil antique,
Pieux, je me découvre et j'incline mon front.

Car ce berceau, l'objet de mon idolâtrie,
Sous son chaume abrita l'âme de la Patrie,
La foi dans ses destins, l'amour, souffle puissant;

L'amour, divin rayon, du Cœur de la Pucelle,
Illumina la France et réchauffa son sang;
Et c'est de ce saint lieu que jaillit l'étincelle

La Chapelle aux Bois, Octobre 1894.

ELIE MUNIER.

VŒ SOLI!...

Malheur ! trois fois malheur, à toi, pauvre insensé
Dont l'âme est sans désir et dont le cœur glacé
Ne connait pas l'amour ; à toi qui solitaire
Et triste à ton foyer, n'as personne sur terre
A chérir ; sous le toit duquel on n'entend pas
Le rire étincelant et les joyeux éclats
De voix, de ces bambins que le ciel nous envoie
Pour semer autour d'eux l'espérance et la joie,
Pour éclairer nos fronts tristes et soucieux,
Pour nous faire rêver aux Anges dans les cieux.
Malheur ! trois fois malheur à toi qui des caresses
D'une épouse jamais n'as connu les tendresses
Et l'aimable douceur ; qui, dans les jours d'ennui,
De tristesse, où le cœur cherche un cœur pour appui,
Pour confident, n'as point pour y verser la peine,
Les douleurs dont alors tu sens ton âme pleine,
Un cœur compatissant de femme auprès du tien.
Quand tout petit enfant l'on pleure, tu sais bien
Cependant qu'il suffit pour rendre moins amère
Sa souffrance d'aller dans le cœur d'une mère
L'épancher. Tu sais bien que la tienne d'un mot
Savait tarir tes pleurs, arrêter un sanglot
Sur ta lèvre ; tu sais bien, de ta chevelure
Lorsqu'elle caressait les boucles, la blessure
De ton cœur se fermait, et bientôt dans la paix,
Le calme, sur son sein, blotti, tu t'endormais.
Un matin dans son lit, froide, décolorée,
Blanche dans les draps blancs on te l'avait montrée
Et sur tes petits pieds tu t'étais soulevé
Pour l'embrasser au front. Quelqu'un s'était levé
Ensuite, et t'avait dit à voix basse, à l'oreille,
En mettant sur sa bouche un doigt : « Maman sommeille ;
« Sois sage et ne fait pas de bruit, mignon ; demain

« Tu la verras... » Et toi, tu t'étais par la main
Laissé docilement emmener sans comprendre
Qu'il ne te restait plus personne pour te rendre
La vie un peu plus douce et meilleure ici-bas;
Que ta mère demain ne s'éveillerait pas,
Mais du dernier sommeil qu'elle irait sous la pierre
A l'ombre d'une croix, dormir au cimetière,
Qu'elle était morte...
Puis comme un abandonné,
Tu grandis seul; un jour, tu fus tout étonné
De te savoir vingt ans, de te trouver un homme,
Car tu ne t'étais pas senti grandir en somme,
Ni vivre comme ceux auquel pour les aimer
Dieu conserve une mère. Et toi qui pour charmer
Ta vie et l'embellir, n'avait plus la tendresse
De la tienne, en ton cœur tu sentais la tristesse
Descendre. C'est alors qu'il l'eut fallu chercher
Celle qui de sa main pouvait seule sécher
Tes yeux rougis — la Vierge ignorante et craintive,
Au front timide et chaste, à l'âme encore naïve;
C'est alors qu'à l'amour il te fallait ouvrir
Ton cœur, car l'on oublie en aimant de souffrir.
Pure et fidèle à toi, la vierge s'est offerte
Jadis, et quand l'amour croyant la porte ouverte
Vint frapper à ton cœur, il le trouva fermé;
Et l'amour s'en alla.
Tu pouvais être aimé;
Tu n'avais qu'un seul mot, un simple mot à dire
Pour voir s'illuminer ton foyer d'un sourire
D'une épouse; un seul mot t'assurait le bonheur
Et tu ne l'as pas dit.....
Malheur à toi! Malheur!

A. Soreau.

VIOLETTES FANÉES

NOUVELLE

Bernard Santeul venait de faire paraître son volume de vers, *les Sacrifices*, et la presse commençait à saluer sa renommée grandissante, quand, tout à coup, il cessa de venir à nos réunions intimes du lundi, et personne ne le vit plus. Je me présentai deux fois à son appartement, rue Racine. Mais la porte resta obstinément close, et il me fut impossible de savoir si le cher Poète était parti, dans un moment d'enthousiaste fantaisie, pour quelque voyage aux pays ensoleillés, ou si le concierge, en m'éconduisant obéissait à une inexorable consigne.

Plusieurs mois s'écoulèrent. Bernard ne se montra pas. Sa disparition fut diversement commentée aux réunions du lundi. Jean Corton, l'acerbe critique hasarda même je ne sais quelle maligne insinuation. Sans succès, car nous connaissions tous le caractère élevé de l'écrivain des *Sacrifices*... Puis, peu à peu, vint l'oubli, cette fin de toutes les choses humaines. Et on ne parla plus de Bernard qu'incidemment et à de rares intervalles.

*
* *

Hier soir, je remontais la rue Racine en flânant. Les étoiles scintillaient au ciel avec ces clartés aiguës particulières aux froides nuits d'hiver. Le pavé résonnait sous les pas des promeneurs. Il me sembla voir, en passant près de la demeure de Bernard, une vague lueur briller derrière les fenêtres.

Avant d'avoir réfléchi, je me trouvai grimpant quatre à quatre l'escalier. J'ouvris, sans frapper, la porte du palier, et, traversant un vestibule où un épais tapis assourdissait les pas, je fis brusquement irruption dans le salon.

Bernard était là, assis au coin du feu, sans lumière, les coudes sur les genoux et la tête dans les mains

Dans la cheminée se consumait une énorme bûche dont les flammes rouges emplissaient la pièce d'une lueur d'incendie.

Bernard leva la tête, me sourit faiblement, et, sans répondre à mes questions pressées, me fit signe de m'asseoir. Je pris place à ses côtés près du foyer.

La bûche de la cheminée, minée à sa base, s'était soudain affaissée sur les chenêts, avec un envolement d'étincelles pétillantes, et la flamme montait maintenant, haute et droite, plaquant le tapis à fleurs d'une large nappe de lumière. J'en profitai pour regarder Bernard plus attentivement. Il me sembla très amaigri et tout pâle. La clarté du foyer qui, d'en bas, éclairait ses traits, couvrant le menton de reflets flamboyants et laissant les yeux dans l'ombre, donnait à son visage une expression indéfinissable.

Je sentis qu'il s'était passé quelque chose de grave. Je regrettai presque d'être venu, et, comme Bernard me fixait de ses grands yeux profonds, j'eus peur qu'il ne devinât ma pensée. D'un ton que je m'efforçai de rendre gai, j'engageai la conversation.

— Eh bien, cher mystérieux, où en est-on de ce drame en vers ?

Bernard eut un hochement de tête, avec un de ces sourires tristes qui montrent tout l'irréparable mal dont souffre un homme.

— Mon pauvre ami, me dit-il, je ne m'occupe plus de drame, ni de vers.

— Que fais-tu donc, alors ?

— Rien.

Il y eut une minute de silence.

— Tiens, reprit soudain Bernard, je vais tout te raconter ; cela va non pas me soulager, mais peut-être m'étourdir un instant. Toi qui me connais, tu vas me comprendre.

Tu sais qu'au mois de mars dernier j'avais été passer quelque temps chez mon oncle, en Touraine. Les verdoyants décors de la Loire devaient merveilleusement convenir à l'incubation du nouveau volume de vers que je préparais en même temps que mon drame. La maison de mon oncle est gaîment perchée sur le côteau de St-Symphorien, qui domine le panorama de la ville de Tours.

Un cottage voisin de la propriété de mon oncle était habité par une famille bretonne en villégiature. Je fis vite connaissance avec nos voisins. M. Kerdren, ancien juge au Tribunal de Brest, était venu en Touraine sur le conseil d'un médecin, à cause de la santé de l'aînée de ses filles qu'une implacable consomption poussait tout doucement au tombeau.

Pour enrayer l'affreux mal qui minait sa fille, M. Kerdren mettait tout en œuvre : parties champêtres, plaisirs, promenades. C'était en vain. Une tristesse sans nom voilait toujours les regards de la pauvre enfant. La gaîté des autres semblait lui faire mal, et quand elle entendait les éclats de rire de sa sœur cadette

Germaine, une blonde folâtre, elle se sentait saisie de douloureux frissons, et des larmes lui montaient aux yeux. Pauvre, pauvre Blanche !...

J'étais attiré vers elle par une force inexplicable. Quand elle me parlait, sa voix aux intonations un peu sourdes vibrait profondément dans mon âme, et longtemps encore après qu'elle s'était tue, je me surprenais, frémissant et charmé, comme si j'avais entendu quelque musique étrange et surhumaine.

Elle s'aperçut de l'empire qu'elle exerçait sur moi, et, de son côté, elle parut rechercher ma société. Plusieurs fois, nous eûmes de longues conversations où nous agitâmes de passionnantes questions d'art et de littérature. Un jour même, au cours d'un de ces entretiens, elle me récita à mi-voix un fragment de mon livre *les Sacrifices*. Oh ! mon bon ami, je voulais tout te raconter, mais, vois-tu, il y a des choses que je ne pourrais te dire, parceque la langue humaine est impuissante à les exprimer. Quand elle me dit ainsi mes vers, j'éprouvai une de ces secousses qui font époque dans l'existence, et que, vécût-on cent ans, on ne saurait ressentir une seconde fois. Mes vers ! mes pauvres vers ! Moi qui les avait trouvés jusque-là si humbles, si gauches ! Ah ! dans sa bouche, ils s'envolaient, un à un, pleins, ailés, divins, me mordant la chair de frissons inconnus, ouvrant à ma pensée des horizons infiniment superbes et larges que je n'avais entrevus, même en rêve.

L'impression fut si forte que je restai tout pâle, sans un mot. Elle me regarda et comprit. Et tous deux, en silence, à petits pas, nous reprîmes le chemin de la maison. Peu à peu, je revenais à moi. Et, comme si l'ébranlement que j'avais éprouvé avait dû, dans mon idée, secouer le monde entier, j'étais surpris de voir toutes les choses à leurs places : la maison aux pierres blanches, l'allée finement sablée, les arbres, le côteau, et, là bas, derrière la grisaille des derniers plans, le soleil, l'éternel soleil, tout rouge, qui incendiait la Loire de ses feux. Je regardais ce radieux paysage avec étonnement. Il me semblait revenir d'un voyage long, long...

Elle marchait près de moi. De temps en temps elle se baissait pour cueillir quelques violettes, dont la tête pointait au dessus du gazon. Et, de ses doigts longs et blancs, elle en faisait un petit bouquet, qu'elle mit à son corsage.

Aujourd'hui, après six mois, tous ces détails sont aussi nets dans mon esprit que s'ils dataient d'hier. Je revois la forme de chaque arbre, de chaque branche, de chaque empreinte sur le sol. Je revois chaque jeu de lumière sur les pentes du côteau. J'entends le murmure qui montait de la vallée ; je me rappelle

même, très distinctement, le bruit d'une lourde charrette que deux chevaux traînaient sur le remblai de la Loire...

*
* *

Le lendemain, le temps était sombre. En arrivant, je remarquai que Blanche avait encore à son corsage, le bouquet cueilli la veille. On fit de la musique. Je me mis au piano, et je fis chanter Germaine, la sœur cadette, qui, dans tout l'épanouissement de ses seize ans, possédait un organe chaud et bien timbré de mezzo-soprano.

Blanche voulut chanter aussi, quoique le médecin le lui eût catégoriquement interdit. Elle ouvrit un album au hasard — peut-on dire qu'il existe un hazard ? — et elle commença une cantilène, d'ailleurs assez banale comme paroles et comme musique, intitulée *Violettes fanées*. Pour ne pas couvrir sa voix frêle, j'étais obligé d'accompagner très doucement par accords plaqués en sourdine. Et la mélodie, ainsi affaiblie, fanée pour ainsi dire comme les fleurettes qu'elle chantait, montait dans l'air, mystérieuse et lente, comme une fumée d'encens.

Blanche ne put achever. A la seconde strophe, elle dut s'arrêter et s'asseoir. Elle haletait.

Le bouquet de violettes était tombé sur le tapis, à mes pieds. Je le ramassai et le mis dans ma poche. Blanche me vit. Son regard plana longtemps sur moi, regard plein d'immenses douleurs et d'insondables tristesses...

*
* *

Le soir même, je fus appelé en Suisse, en toute hâte, par une dépêche. Mon vieux maître Stéphen Berneris était à l'agonie, et, avant de mourir, il désirait me voir une dernière fois. Je restai quinze jours au chevet du mourant. Pendant cet intervalle, je reçus une lettre de mon oncle, dans laquelle je ne lu qu'une chose : Blanche Kerdren était de plus en plus souffrante.

Puis, après avoir fermé les yeux de mon vieux maître, je revins en Touraine.

J'arrivais à Tours le 1er mai, au matin. Je pris une voiture et me fis conduire jusqu'au bas du côteau de St-Symphorien. Là, je suivis un sentier transversal, et, à grandes enjambées, je gravis la montée. Devant moi, j'apercevais, par-dessus les murs de clôture, le pignon pointu de mon oncle.

Soudain au détour du sentier, je me trouvai en face de la maison des Kerdren.

... Des tentures de deuil bordées de larges bandes d'argent étendaient leurs bras sombres au-dessus de la porte.

Je compris.

Comment, les jambes cassées, le cœur mort, suivis-je plusieurs personnes vêtues de noir qui entraient ? Comment dans une grande salle obscure emplie d'une âcre fumée de cierges, allai-je m'agenouiller auprès d'un cercueil couvert de fleurs ? Je ne peux te le dire, je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que Germaine les yeux en larmes, s'approcha de moi et qu'elle me mit dans la main un petit bouquet en me disant entre deux hoquets de douleur : « Portez-lui ces violettes jusqu'à sa dernière demeure. Là haut, elle sera contente. Son souhait suprême sera accompli. »

*
* *

Pendant cette fin de son récit, Bernard avait, insensiblement, baissé la voix. Je l'entendais à peine.

La flamme de la cheminée, peu à peu, avait diminué, puis s'était éteinte tout à fait. Il ne restait plus que quelques tisons rouges. De larges coulées d'ombres envahissaient la pièce. Je ne percevais plus que le souffle pénible de Bernard. Et je songeais au désespoir qui pesait sur mon malheureux ami. Je connaissais sa sensibilité de poète. Je le savais capable d'une de ces passions folles qui torturent et qui tuent.

— Vois-tu, dit-il, d'une voix âpre, nous autres, poètes, nous devrions nous jeter à l'eau dès que nous sentons naître en nous la vocation. Nous ne pouvons qu'être malheureux. Nous exaltons notre sensibilité, nous n'existons que par elle. Imbéciles ! Et nous entrons ainsi dans la vie, où, fatalement, nous nous trouvons sans défense, où le moindre évènement nous chavire, où la plus petite contrariété nous bouleverse. Imbéciles ! Imbéciles ! Nous sommes comme des gens qui devraient traverser nu-pieds une longue plaine parsemée d'épines et qui ne s'ingénieraient, par tous les moyens, qu'à exagérer la délicatesse de leur épiderme... J'ai écrit mes *Sacrifices*. J'en serai bien avancé, si j'en meurs ! Porter cinq ans un volume de vers dans sa tête ! Allons donc ! Si j'avais seulement passé ces cinq ans-là à scier du bois ou à casser des cailloux, je serais fort ; j'aurais les mains calleuses, — et le cœur aussi ! J'ai voulu voyager, me distraire, oublier... Impossible. Tout est fini.

Et le pauvre grand enfant eut un affreux rire nerveux qui me glaça.

Nous restâmes longtemps, silencieux. Je n'osais rien dire. Il me semblait qu'une parole eût été une profanation, une insulte à sa douleur.

Puis, tout à coup, Bernard se leva, et, d'un ton que je n'oublierai jamais :

— Tu me connais, toi, dit-il. Tu comprends maintenant pourquoi je ne fais plus rien, pourquoi je ne veux plus rien, pourquoi je ne sais plus rien, rien ! rien !...

Edmond PORCHER.

LE SYLPHE ET L'ENFANT

Soulève ton rideau, transparent et rebelle,
Où je déchire en vain le satin de mon aile
Et les franges d'azur de ma robe de feu,
O petit ange blond, frère des autres anges,
Dont je vois quelquefois onduler les phalanges,
Dans le firmament bleu !

Seul, je ne puis ouvrir ; tout l'essaim des génies
Essayant l'autre jour ses forces réunies
Ne pût faire plier la cîme d'un roseau ;
Vois, je suis si léger que mon pied peut à peine
Faire osciller le bout de la flamme incertaine
Qui veille à ton berceau.

Ce soir, j'ai vu passer un éclair dans la nue,
Il allait visiter quelque plage inconnue
Et j'ai suivi de loin son lumineux sillon,
Mais il a disparu, dans l'éternelle voûte,
En m'abandonnant seul, au milieu de ma route,
A l'affreux tourbillon.

Et depuis, égaré dans la nuit solitaire,
A la merci des vents j'erre de sphère en sphère
En cherchant vainement un gîte hospitalier,
Les roses m'ont fermé leur porte indifférente,
Chacune a, dans sa couche, accueilli l'ombre errante
D'un esprit familier.

Comme elles, voudrais-tu rester sourd à ma plainte?
Il fait noir, oh! bien noir, et ta lampe est éteinte
Et la brise sanglote à travers la cloison :
C'est, sans doute, la voix d'une pauvre âme en peine
Qui pleure et qui gémit en secouant sa chaîne
Au seuil de ta maison.

Car, en suivant, ce soir, la flottante lumière
Que traînait un follet autour d'un cimetière,
J'ai vu des ossements qui se cherchaient entre eux ;
Et puis j'ai vu passer le long des mausolées
Des spectres demi-nus et des formes voilées
Qui pleuraient deux à deux.

. . . . .

Enfant, sur les tombeaux, lorsqu'on voit les fantômes
S'agiter librement sans craindre l'œil des hommes
Sous un ciel furieux la tempête grandit
Et les tribus d'enfer, d'une voix unanime,
Répondent à l'appel que jette dans l'abîme
Un nécromant maudit.

Déjà les rangs épars de leur horde infernale
De leur prison de flamme ont soulevé la dalle,
Et de leurs cris de mort font trembler les vivants :
Regarde, les vois-tu, traînant un gros nuage,
Aux quatre coins du monde aiguillonner l'orage
Sur la croupe des vents?

Ne crains-tu pas, enfant, durant cette nuit sombre,
Qu'un de ces noirs esprits ne s'avance dans l'ombre
Et dans ses bras de feu ne t'étreigne en dormant?
Ou que le cauchemar ne passe dans tes songes,
Dans son urne de fer agitant ses mensonges
Avec un hurlement?...

Tu ne m'écoutes pas, et ta tête se penche
Sur un laurier bénit que presse ta main blanche
Et que ton œil baissé contemple en souriant....

. . . .

... Quand le jour se levait, j'ai vu passer deux anges
Guidant un jeune enfant, encore dans les langes,
Vers le Ciel d'Orient.

Parfois, sur un nuage, ils suspendaient leur route,
Dans quelque écho lointain ils écoutaient sans doute
Le chant vague et plaintif qui sortait d'un beffroi.
Ces deux anges, dis-moi, venaient-ils de la terre?
Ces langes étaient-ils les lambeaux d'un suaire?
L'enfant était-ce toi?....

. . . .

Et le sylphe pleurait, et sa plainte inutile
Raisonna tristement sous l'alcôve immobile,
Jusqu'à ce que le jour, dans l'espace azuré,
Vint éclairer enfin sa marche vagabonde :
C'était sur un cercueil que dans la nuit profonde,
Le sylphe avait pleuré...

Henri Ramet.

L'AIEULE

Au coin du feu l'aïeule file
Sa quenouille de chanvre roux ;
Son front dans l'ombre se profile,
Sous ses blancs cheveux fins et doux.

A ses côtés son chat sommeille,
Ouvrant à demi ses yeux verts,
Où la flamme chaude et vermeille
Fait courir de fauves éclairs.

Sur ses doigts blancs le fil voltige
Alerte et clair comme un rayon
Et se déroule sur la tige
Avec un chatoyant frisson ;

En fouillant la cendre, elle chante
Un gai rondel du temps passé :
Ce chant sur sa lèvre tremblante
A des plaintes d'oiseau blessé.

Léon Grenet.

LA ROSE MOUSSEUSE

Conte à Mimi.

La lune se lève lentement à l'horizon, les étoiles scintillent au ciel bleu, le zéphir souffle et soupire dans le feuillage ; L'ange des fleurs descend sur la terre pour visiter son peuple parfumé ; chaque fleur lui dira son secret, chaque brin d'herbe épanchera dans son sein sa larme ou son sourire. Alors, il répandra sur ses enfants le calme et la paix, et, remontant aux profondeurs azurées, il s'endormira dans une étoile !

Mais ce soir-là, l'ange s'arrêta longtemps dans sa visite aux fleurs ; L'orage violent avait brisé tant de frêles tiges, détruit tant de boutons entr'ouverts, fanés tant de fleurs nées du matin, que l'ange s'attarda près de ses filles pour les consoler et les endormir.

La nuit descendait rapidement, de gros nuages cachaient maintenant la douce clarté des étoiles, un vent froid remplaçait le zéphir ! L'habitant des cieux frissonna sous ses ailes blanches, et se sentit pris d'une profonde pitié pour cette terre d'obscurité et de trouble. On n'entendait que le vent dans les arbres et le cri de la chouette et du hibou cherchant leur nourriture : « Où trouverai-je un abri ? » murmura l'ange, et il promena ses regards autour de lui.

Parmi toutes ses sœurs endormies, la rose seule était restée éveillée pour contempler son divin gardien. « Viens, lui dit-elle, repose auprès de moi, je répandrai sur ton front la fraîcheur et les parfums ! » L'ange s'endormit sous sa tige inclinée et la fleur se balança jusqu'au matin au-dessus de sa blonde chevelure ! — Le lendemain, le céleste gardien s'éveilla ; de ses doigts délicats il souleva les tiges, toutes les petites fleurs relevèrent la tête et se balancèrent joyeusement à la brise du matin. Mais en s'éloignant l'ange passa près de la rose : « O reine des fleurs, dit-il, dis-moi

ton plus cher désir, je te l'accorderai ! — Augmente ma beauté! murmura-t-elle en rougissant.

« Que la modestie soit la plus belle parure », répondit l'ange, et aussitôt elle fut couverte d'une mousse légère qui la rendit plus ravissante encore !

Adèle HAHN.

COUCHANT SUR LA MER

O chère bien-aimée entre les bien-aimées,
La mer est toute d'or; des larmes enflammées
Assiègent le soleil dévoré par le flot.
Ni cri de goëland, ni chant de matelot;
Et, tes bras me serrant, nos âmes confondues,
Nous regardons la nuit saisir les étendues.

Quand nos yeux seront clos, glacés à tout jamais,
Ce soleil que tu vis, ce soleil que j'aimais
Embrasera toujours l'écume de la lame.
Un autre homme, pensif auprès d'une autre femme,
Regardera la mer s'illuminer au loin;
Tous deux prendront le ciel et la mer à témoin;
En regardant la nuit saisir les étendues,
Tous deux voudront unir leurs âmes éperdues,
Les pousser d'un seul vol, à travers l'infini,

Et retourner à Dieu comme on retrouve un nid;
Tous deux mourront, — et puis d'autres amants encore
Viendront se murmurer : « Quel calme ! » ou : « Je t'adore! »
Et cela durera toute l'éternité.
De qui nous précéda, vois-tu, rien n'est resté :
Si, pourtant, car le rêve immuable demeure.
Il arrive de loin, — des morts, — et nous effleure.
D'autres, qui s'étreignaient, qui se sont endormis,
Ayant porté ce rêve ardent, nous l'ont transmis.
A notre tour, un seul instant, nous le portâmes;
Sa profondeur, demain, troublera d'autres âmes ;
Des heureux ingénus seront nos héritiers :
Nous n'aurons pas péri, — du moins pas tout entiers.
Voilà des ans sans nombre et des siècles qu'on aime...
Et toujours, jusqu'au bout de l'humanité même,
Des amants reviendront, leurs lèvres se cherchant,
Pâlir devant la mer, sous le soleil couchant.

Charles Fuster.

POUR SES YEUX

A Mademoiselle Etiennette G.

Pourquoi tes yeux ont-ils perdu leur vive flamme,
Changeant à tout instant comme changeait ton cœur;
La joie et la douleur que ressentait ton âme
Se reflétaient, alors, et sans honte et sans peur ;
Je voyais, dans ton air, tes soucis et tes peines
Quoique ton frais minois fut toujours radieux....
Mais, dis-moi, je t'en prie... ô Reine entre les reines,
Pourquoi ne puis-je plus lire dans tes beaux yeux?

Quand ta bouche mentait, le feu de tes prunelles
Me révélait toujours l'exacte vérité ;
Lorsque tu me parlais des amours éternelles,
Je voyais ton regard, de tendresse agité.
Je me sentais heureux et le sang de mes veines
Se réchauffait soudain à ton rire joyeux ;
Mais dis-moi, je t'en prie... ô Reine entre les reines,
Pourquoi ne puis-je plus lire dans tes beaux yeux ?

Oh ! douceur azurée et pleine de doux charmes,
De tes yeux, à l'instant du suprême baiser,
Lorsque l'amour ardent, mêlé de mille alarmes,
Me semblait, tour à tour, renaître et s'apaiser.
Auprès de toi, jadis, mes craintes étaient vaines,
Ton sourire était franc et francs étaient tes jeux
Mais, dis-moi, je t'en prie... ô Reine entre les reines,
Pourquoi ne puis-je plus lire dans tes beaux yeux ?

Albert Ribémont.

BIBLIOGRAPHIE

Le livre de Grand'Mère, par Mme du Faouedic ; un vol. in-12, Bouteloup, à Redon — 1893.

Nous n'avons sous les yeux que le tome premier de l'intéressant ouvrage publié par Mme N. Dondel du Faouedic. Ce sont des récits détachés où la fantaisie a plus de part que la réalité, mais qui sont écrits avec ce charme, cette grâce et cette ingéniosité qui caractérisent d'ordinaire les œuvres où se condensent les pensées d'une femme. Rien qu'à lire les titres de ces jolies esquisses allégoriques, on devinerait sans peine qu'elles ont été tracées par une plume féminine. Elles décèlent ainsi leur origine, même indépendamment de l'esprit ingénieux, de l'élégance fine et légère dont elles portent la marque.

Ce sont : *Les Confidences d'une Marguerite ; Le Journal d'une bague ; Les Mémoires d'une robe de bal ; Les Aventures d'une épingle ; Les Récits d'une bougie ; Un Dialogue chez la Bouquetière entre des bouquets et un papillon.*

N'y a-t-il pas là une matière favorable et admirablement choisie pour que l'imagination charmante d'une femme puisse à l'aise s'y jouer, et en outre, pour que cette bonne et indulgente *grand'mère* qui, fidèle à son type, choisit de si gracieuses affabulations comme texte de ses leçons, puisse, sous une forme intéressante et expressive, en tirer de sérieuses et profitables moralités ?

L'originalité est le mérite que les femmes qui ont le plus de talent atteignent avec le plus de difficulté. Mme du Faouedic n'en manque point, et, dans le cercle des sentiments modérés, doux et purs où elle aime à s'enfermer, elle montre de l'invention, et un certain art de combiner les circonstances destinées à encadrer et à faire ressortir ses idées.

Ses conceptions n'ont rien de commun, quoique les sentiments qu'elle veut peindre soient aussi vieux que le cœur humain. Les tableaux sont bien composés, le coloris est doux et vrai, l'expression juste et bien sentie, et, encore que le dessin pût être parfois plus ferme et plus précis, on sent une main qui sait peindre.

Pour résumer d'une manière générale notre appréciation sur les compositions de Mme du Faouedic, nous pouvons dire qu'elles sont écrites avec charme et délicatesse et qu'elles se recomman-

dent par les qualités d'une imagination ingénieuse, d'une sensibilité pénétrante et d'une diction gracieuse.

Nous ne saurions chercher davantage à les analyser en détail. Ce qui plait ne se laisse pas toujours facilement expliquer, et ce qui a le don de toucher et de charmer demeure souvent *inexpressible.*

Gabriel MONAVON.

* * *

Les poésies de M. Raoul de la Grasserie (Lemerre).

Nous nous trouvons en face d'un écrivain très fécond et très habile, à la fois prosateur et poète, savant en plusieurs langues, connaisseur en rythmes et en mètres, enfin un homme qui mérite respect et considération. Nous ne les lui refuserons pas.

M. Raoul de la Grasserie a publié un grand nombre d'ouvrages en vers, tels que *Hommes et Singes*, *Les Rythmes*, *Les Formes*, *Le poème de la Cloche*, *Jeanne d'Arc*, *Bretonnes et Françaises*, *Les Sentiments*, *les Sensations*. Il nous faudrait beaucoup de place pour parler selon leur valeur de ces œuvres si diverses. Nous nous bornerons aujourd'hui à essayer de condenser en quelques lignes un jugement très sincère et très impartial sur quatre de ces livres.

Jeanne d'Arc (1890) est un poème de formes multiples, divisé en plusieurs parties : 1429, Orléans, Reims, Paris, Rouen, 1870. La meilleure me paraît être celle d'Orléans, quoique celle de Reims ne lui soit pas très inférieure. L'auteur a suivi pas à pas l'histoire et l'a interprétée avec beaucoup de chaleur, de patriotisme et d'élan poétique.

Le Poème de la Cloche (1892) se compose de trois parties : Les Clochers, Les Cloches, Les Sonneries. Tous les points sont touchés ; c'est une sorte d'encyclopédie rimée du sujet. On y trouve : le Campanile, la Flèche de Strasbourg, la Naissance, le Baptême, le Mariage, la Mort de la Cloche, la Clochette, le Bourdon, l'Angelus, la Bénédiction, le Carillon, le Tocsin, la Première Communion, etc. La Messe y est commentée en quatorze paragraphes. Il y a des essais de rythmes nouveaux très curieux : des pièces en vers de seize, d'onze syllabes, d'autres tout en rimes masculines ou deux à deux ou trois à trois. Le morceau qui me semble préférable serait celui de la Flèche de Strasbourg, qu'il faudrait citer. C'est d'un esprit très original, très chercheur, parfois *trouveur*, dont les idées se formulent largement, amplement, avec méthode et clarté.

Les Sentiments (1893) sont de toute autre qualité et justifient

leur titre, ainsi que l'ouvrage suivant. L'auteur y célèbre, en formes plus harmonieuses, les fleurs, les noces, l'art, le vent, le cerisier, la mer (surtout la mer), les yeux, l'orage, l'hiver, la neige, toutes les choses intéressantes de la nature et du cœur. Il y montre de l'émotion et de la sensibilité.

Il faut en dire autant du volume *Les Sensations* (publié la même année), dont on citerait volontiers les pièces sur les loups, la lune, le népenthès, l'étoile de mer, l'anémone de mer, la méduse, les madrépores, pléniosaure, Goliath. L'océan y est bien compris et rendu et la Bretagne, si l'on peut ainsi parler, y étincelle comme l'œil d'une mère adorée. Il y a là parfois des vers de plein jet, de franche inspiration, bien réussis et non tourmentés. Ce qui prouve que si l'écrivain ne se fatiguait pas trop souvent par la préoccupation du rhytme, le soin de la forme avant le choix des idées il serait plus souvent poète et chanteur.

Tous les morceaux des recueils précités sont amples, longs, développés. Il y a abondance, et même surabondance, d'idées et de versification. C'est un grand flot qui contient mille choses variées, des quantités d'images, de métaphores, des sensations réelles ou idéales. L'auteur ouvre les écluses. Tout part en torrent. Il donne tout ce qui lui vient à l'esprit, sans rien trier. Il ne retient rien, ne choisit rien dans son inspiration, franche, sincère, naïve, illimitée. Telle est la tournure de son esprit. Il n'aime pas à faire bref, mais à s'étendre selon son gré. Voilà sa veine naturelle. Il n'aime pas à se restreindre, à retrancher quelque chose de sa verve, à se châtrer, à se gêner en quoi que ce soit dans sa composition. Il veut parler tout à l'aise de ce qui lui plaît et dire tout ce qu'il a sur le cœur. C'est son genre personnel. On ne sait à quelle école pourrait se rattacher M. de la Grasserie. Il ne relève que de lui-même. En somme, c'est peut-être plus un penseur qu'un rimeur.

ALFRED de MARTONNE.

SUPPLÉMENT

RÉSERVÉ

AUX ECRIVAINS NON DAUPHINOIS

NEIGES D'ANTAN

La maison dort non loin du quai bordé de mats.
Son étroite façade aux fenêtres gothiques
Découpe sur un ciel tout chargé de frimas
Les gradins dentelés de son pignon de briques.

Le logis est bien clos. Dans l'ombre du parloir,
Deux vieillards, deux époux, sont assis devant l'âtre;
Et, perdus à demi dans un doux nonchaloir,
Ils rêvent aux lueurs de la braise bleuâtre.

Autour d'eux est rangé l'antique mobilier;
Rideaux fanés, miroirs ternis, dressoirs de chêne,
Dans cet encadrement sévère et familier,
Leur vieillesse apparaît lumineuse et sereine.

Le vent souffle, la neige au murmure léger
Palpite comme une aile à la vitre sonore...
Les époux, en voyant les flocons voltiger,
Sentent dans leur mémoire un souvenir éclore;

Un souvenir d'amour et de jeunesse en fleur...
« Femme, dit le vieillard avec un clair sourire
Ainsi neigeait le ciel quand je t'ouvris mon cœur... »
Et l'épouse, levant son front ridé, soupire :

« Je m'en souviens toujours... je revois le chemin,
Je crois entendre encor siffler parmi les branches
La bise de janvier qui bleuissait ta main,
Et sur tes cheveux noirs semait des taches blanches.

— Moi je te vois encor glisser sur le verglas.
Rude était le sentier du bourg jusqu'à la ferme,
Déjà tu semblais lasse, et je t'offris mon bras;
Mais mon cœur tremblait fort, si mon bras était ferme!

« Serrés l'un contre l'autre, émus, silencieux,
Nous marchions; j'admirais au travers de la neige
La rougeur de ta joue et l'azur de tes yeux,
Et je songeais tout bas : Par où commencerai-je?...

— Moi, je pensais : Voyons s'il me devinera...
Et je baissais mon front pour t'empêcher d'y lire,
Pourtant, lorsqu'à nos yeux la ferme se montra,
Nous nous étions compris, sans presque rien nous dire.

Et le vieillard sourit de nouveau : « Nos amours
Ont vécu cinquante ans; les printemps dans leur gloire
Et les étés féconds sont passés, et toujours
Ce souvenir d'hiver chante dans ma mémoire.

— O cher homme, sur nous la vieillesse a neigé,
L'Age nous a blanchis, comme autrefois le givre,
Mais la robuste fleur de l'amour partagé
Embaume les instants qui nous restent à vivre.

« Nous marcherons tous deux jusqu'au bout du chemin,
Et quand nous atteindrons la cime solennelle,
Puissions-nous côte à côte et la main dans la main,
Descendre ensemble encor dans la vie éternelle!... »

L'aube heureuse des jours anciens semble flotter
Sur les deux vieux époux replongés dans leur rêve,
Perçant la nue épaisse et comme pour fêter
Leurs noces d'or, un pâle et doux soleil se lève.

Un pâle et doux soleil argente leurs cheveux,
Et le vent qui s'engouffre au fond des cheminées
Le rude vent d'hiver s'attendrissant sur eux,
Murmure les chansons de leurs jeunes années.

André Theuriet.

LE SOULIER DE NOEL

A ma petite Rose.

O ma petite Rose, encore un beau Noël
La fête la plus douce aux enfants de l'Alsace
Va luire cette nuit!... Viens à la même place
Déposer ton soulier comme au pied d'un autel.

L'enfant Jésus viendra, c'est le Dieu de la grâce,
Pour sourire à ton cœur, répondre à ton appel,
Son amour pour l'enfance est grand comme le ciel,
Il comblera tes vœux n'importe leur audace.

Serait-ce une poupée avec des yeux d'émail
Que tu voudrais, ma Rose? ou bien un dé d'ivoire?
Un grand ménage en buis : emblème du travail?

Prends cette feuille blanche et cette encre bien noire
Exprime tes désirs dans leur moindre détail,
L'enfant divin ce soir aura bonne mémoire!

LOUISE HERMEL.

CROQUIS

C'EST l'hiver et son blanc cortège
Le jour brille languissamment
Muguette, en quête d'un amant
A revêtu sa robe beige!

Malgré le froid, malgré la neige,
Elle patine éperdument
En rêvant au prince charmant :
Sans doute un prince de Norwège.

Bientôt il neige dans son cœur,
La bise siffle un air moqueur,
Au loin, le soleil meurt, tout rouge;

Mardi viendra son bel ami
La, do, ré, do, si, do, la, mi...
C'est un gigolo de Montrouge!

HENRI CORBEL.

LE SAUT DE LORETTE A MALEVAL

LÉGENDE

Quiconque a parcouru l'intéressante zône
Qui s'en va de Lupé jusqu'aux rives du Rhône,
Dans un site sauvage et presque sans rival,
A dû voir, tout à coup, se dresser *Maleval;*
Puis il aura gravi les pentes rocailleuses
Que dominaient jadis maintes tours orgueilleuses
D'où l'aigle féodal, suzerain de ces lieux,
Exerçait son pouvoir si souvent odieux.

Au couchant le Pilat, mont à l'aspect dantesque,
Projette jusqu'ici son ombre gigantesque,
Et cette ombre convient à ce sol tourmenté
Sur le sommet duquel le château fut planté.

Maleval était ville et n'est plus que ruines;
Ses barons possédaient les communes voisines,
Ils avaient citadelle, oubliettes, prisons...
O poussière! ô néant! — quelques pauvres maisons
S'étagent en gradins vers l'humble sanctuaire
Qui, des aigles d'antan, là-haut remplace l'aire.

Et le passant ému, touriste ou voyageur,
Devant l'œuvre des ans sera resté songeur.

Mais, si le dur granit qui leur servait de base
N'empêche point le temps de faire table rase
Du Château, du Donjon, de leurs crénaux altiers,
Que de récits d'alors vivent encore entiers!

J'en cite un seul sur un grand nombre
Ecoutez-le : Quand la nuit était sombre
Le châtelain rôdait incognito
Aux alentours des fossés du château ;
Il y guettait, pour lui conter fleurette,
Laure, une enfant qu'on surnommait Lorette :
Et la naïve allait au rendez-vous
Pour savourer des mots à son cœur doux.

Il lui disait : « L'amour vers toi m'entraîne
« Un amour pur, ô bel ange, ô ma reine ! »
Elle croyait, dans sa naïveté,
Que le seigneur disait la vérité.
Il la trompait et bientôt la pauvre âme
S'en aperçut. — Brûlant d'une autre flamme
Il ne pensait qu'à donner à ses sens
Un libre cours et changea ses accents.

La pauvre enfant ne voulant condescendre
A ses désirs, dût alors se défendre ;
Mais les pleurs même, au lieu de l'arrêter
Semblaient plutôt lui plaire et l'exciter.
Pour échapper au sort qui la menace
Laure s'enfuit, le Baron la pourchasse
Et les voilà tous les deux haletants
Sous la bise aigre, allant cheveux flottants

Près d'un ruisseau, qui non loin prend sa source,
Lorette arrive, arrêtée en sa course;
Que faire ici ? L'eau chûte de cent pieds !
— La Vierge et Dieu mentalement priés —
Elle s'élance où le torrent s'engouffre.
Elle a senti comme une odeur de souffre
Qui la suivait et, dans le puits creusé
Au bas du roc elle vit, écrasé,
Râlant, celui qui l'avait poursuivie
Payant ainsi sa fureur de la vie.

Elle était sauve : un bon ange était là
Qui sur son aile aussitôt l'enleva.

Tel on me fit un soir et tel je vous répète
Ce bien naïf récit sur le *Saut de Lorette.*

JULES VACOUTAT.

AMOURS NOUVELLES

A l'heure désirée où les cités impies
Dorment d'un lourd sommeil, comme les flots calmés,
Parmi les soirs muets et les fleurs assoupies,
Plane le vague essaim des rêves bien-aimés.

Les anciennes amours, les amours tant pleurées,
Pâles sous leur long voile et leurs cheveux épars,
Ressuscitent, avec leurs grâces éplorées
Et le charme infini de leurs chastes regards.

Si tendre est leur reproche, et si doux leur visage,
Que l'amour prêt d'éclore à chaque renouveau,
Ne sait plus où poser son nid dans le feuillage,
Et craint que ses baisers n'offensent un tombeau.

Mais toi, ne le crains pas! Déjà sur la pelouse,
Prairial embaumé sourit à Messidor.
Viens — l'âme du passé n'en sera point jalouse —
Cueillir la fleur d'amour, la fleur blanche au cœur d'or.

Les tendresses si vite et si loin envolées,
Souriront dans le calme et la fraîcheur du soir,
Et les songes flétris, épars dans les vallées,
Nous verront sans reproche auprès d'eux nous asseoir.

Car tu parfumeras de ton rêve sans tache
Leur tombe, que tout autre amour eut profané,
Comme la fieur d'Avril, que la brise détache,
Parfume, en y tombant, un nid abandonné.

Jean Appleton.

LE CHASSEPOT DU PETIT JÉSUS

Episode de la Guerre

I

Le vieux père Rolland, un marin qui commandait la division, et qui n'avait pas froid aux yeux, nous avait envoyés en reconnaissance le long du Doubs, jusqu'à Plommecy, à douze lieues de Besançon. On avait marché tout le jour, tantôt sur le chemin de halage, où la neige avait un pied de haut, tantôt par des sentiers de traverse, qu'un troupeau de bœufs avait changé en fondrières de boue. Grâce aux détours du fleuve, et malgré les raccourcis, nous avions fait plus de dix lieues depuis quatre heures du matin, quand nous arrivâmes à Plommecy à la nuit tombante. Mornes, harassés, muets, nous traînions la jambe, avec ce balancement lourd et régulier des soldats las qui de temps en temps donnent un coup d'épaule pour remonter le sac. Seul, un vieux contrebandier, que nous appelions le sapeur à cause de sa grande barbe, avait conservé de l'allure et de l'entrain. Il allait du même pas allègre, solide; et à travers ses moustaches pleines de glaçons, il chantonnait son interminable refrain :

Mon habit a deux boutons,
Marchons légère, légère,
Mon habit a trois boutons,
Marchons lègèrement.

On reprit un peu de vigueur en approchant de Plommecy.

Là-bas au bord de l'eau, sur le ciel d'un gris terre, les toits couverts de neige, faisaient de grandes tâches blanches.

— Allons ! allons ! dit le sapeur, du cœur aux semelles, mes enfants ! Et il chantait :

Y aura la goutte à boire là-haut,
Y aura la goutte à boire,

On redoubla le pas pour y arriver.

Les Prussiens, on n'y pensait guère, depuis le matin qu'on trimait pour les signaler, on ne les avait pas rencontrés une seule fois.

— Des farceurs ! disait un loustic, ils ne se laissent pas voir, et il faut les reconnaître.

On y songea cependant aux abords du village. Aucun mouvement ! Pas de lumière ! Un silence de mort. Est-ce que les paratonnerres seraient embusqués là-dedans ? Chacun fit passer son chassepot du cran de sûreté au cran de départ, et mit le doigt sur la gachette. Les jarrets fatigués redevinrent élastiques ; les reins raidis s'assouplirent pour prendre la position de marche aux aguets, et on entra entre les premières maisons, prêts à se reposer d'un jour de marche par une nuit de combat.

— Ah çà ! c'est un cimetière, ici, dit quelqu'un. Si l'on frappait à cette porte ! Le gens nous diront ce qu'il y a, nous trouverons au moins à qui parler, quand ça ne serait qu'à coups de fusil.

On frappa. Personne ne répondit.

On frappa à une autre porte. Personne encore.

A la troisième, le lieutenant donna un grand coup de pied dans le panneau de bois, et, la porte s'étant ouverte sous le choc, il pénétra dans la maison le revolver au poing. Dix hommes le suivaient. Nous restions cinq dans la rue pour veiller au grain.

Trois minutes après, nos hommes revenaient la mine inquiète. La maison était vide. Une autre, une autre encore, furent ouvertes. Toujours la même chose ; le village était abandonné.

Diable, diable ! fit le lieutenant. Les Prussiens sont venus par ici, pendant que nous regardions l'eau couler dans le Doubs. Les paysans auront filé sur Baume. Il faudra faire bonne garde cette nuit.

Il plaça donc une sentinelle à chaque bout de la rue, une autre sur le pont qui menait à la plaine, et conduisit le reste de ses hommes vers la ferme qui paraissait la plus importante, afin qu'on y fit la soupe et qu'on s'arrangeât pour y dormir.

Mais à peine eût-il poussé la grande porte de la cour, que tous

nos soupçons furent confirmés. C'est là que les Prussiens s'étaient logés ; on le voyait au bac renversé, au foin jeté prodigieusement du grenier et laissé dans le coulin, à la porte de la cave défoncée et aux bouteilles vides éparses dans la paille du cantonnement. Un poste de hulans avait dû passer la nuit dans la cour, les officiers occupant la maison.

En trois bonds, nous fûmes dans l'intérieur. Plus de doute. Une table couverte d'assiettes sales, de verres à demi-vidés, de flacons cassés au col, les restes d'une orgie de goinfres. Dans la cheminée, des bûches empilées de champ et en tas, brûlant encore. Le lit était défait, comme éventré. Des bottes boueuses avaient maculé les draps de belle toile blanche.

Comme le lieutenant délibérait s'il n'y avait pas moyen de poursuivre ces gueux, le sapeur qui était allé fureter dans les étables avec l'espoir de dénicher quelques œufs, nous appela du fond de la cour. On courut à sa voix.

Le sapeur était en train de consoler un petit garçon de douze à treize ans qui pleurait à fendre l'âme. Il l'embrassait, étouffant dans sa grosse barbe les sanglots de l'enfant, et lui disait :

— Je te promets que nous les rattraperons. Ne pleure pas. Je t'en donnerai un à tuer.

Nous n'y comprenions rien. Mais le lieutenant ayant allumé une lanterne qui éclaira soudain l'étable, nous comprîmes tout. Dans un coin, près de la crèche, deux corps gisaient, un homme et une femme. Derrière eux, sur le mur, s'étalaient deux larges étoiles de cervelles et de sang. Les deux cadavres se tenaient par la main.

— Papa ! maman ! criait le petit sans écouter les consolations du sapeur.

Il se calma pourtant à notre vue, et put enfin nous raconter son malheur. Les paysans avaient quitté le village depuis trois jours à la nouvelle des hulans qui s'approchaient ; son père et sa mère seuls avaient voulu rester ; les Prussiens étaient venus avaient tout mis au pillage ; mais au moment de les voir partir, le père n'avait pu s'empêcher d'insulter l'officier qui les commandait ; l'officier avait souffleté le père ; le père s'était jeté sur lui pour l'étrangler, et alors l'officier avait fait conduire le père et la mère dans cette étable, et leur avait brûlé la cervelle avec son révolver.

— Oh ! disait l'enfant, je le reconnaîtrai bien le brigand, et je le tuerai aussi.

Puis se tournant vers le lieutenant, il lui demanda soudain :

— Voulez-vous m'engager dans vos francs-tireurs ?

Le lieutenant comprit qu'il ne pouvait désoler le pauvre petit,

et qu'il serait toujours temps de lui faire comprendre plus tard l'impossibilité de sa demande.

— Oui, répondit-il.

Alors donnez-moi un fusil, et je vais aller tuer des Prussiens.

— Je n'ai point de fusil, mon petit ami, reprit le lieutenant. Viens avec nous à Besançon. Nous verrons quand nous serons là.

Un peu consolé par cette promesse, l'enfant se laissa emmener dans la grand'chambre, pendant que nous enterrions tant bien que mal ses parents.

Le lendemain il venait avec nous; et, comme au bout de cinq ou six lieues il n'en pouvait plus de lassitude, le sapeur le mit à califourchon sur son sac et le porta jusqu'à la fin de l'étape, en marchant toujours de son pas allègre et solide, et en chantonnant son interminable refrain :

Mon habit a cent boutons,
Marchons légère, lègère,
Mon habit a cent-un boutons,
Marchons légèrement.

II

Le lendemain et le surlendemain, l'enfant vécut avec nous, et personne n'eut le courage de lui dire qu'on n'engageait pas des francs-tireurs de treize ans. Chaque jour, plus ardemment, il demandait un fusil et s'irritait de ne pas être habillé et armé en soldat.

— Si vous partiez demain, disait-il, je ne serais pas prêt, et vous ne voudriez pas m'emmener.

Ce soir-là, c'était Noël. On s'arrangea pour faire un petit réveillon chez le brave homme qui nous logeait à dix aux Chaprais, faubourg de Besançon, le petit devait en être. Cela l'égayait. On le mit donc coucher sur les sept heures, et on lui promit de venir le réveiller à minuit.

A onze heures et demie, j'étais là, un peu en avance. Je montai à la chambre où dormait l'orphelin, pour laisser la salle d'en bas à la mère Gaudot, qui préparait le réveillon. L'enfant dormait et ma lumière ne le réveilla point. Il faisait froid dans cette pièce, et machinalement je regardai la cheminée.

O force des habitudes douces! L'enfant, oubliant sa douleur,

avait mis dans l'âtre ses souliers, comme au bon temps où le petit Jésus lui apportait son Noël. L'innocent ne savait pas que, sa mère étant morte, petit Jésus aussi était mort; et confiant, il attendait dans un tranquille sommeil le présent du bon Dieu. Quelle désillusion, au réveil! Comme cela lui semblerait triste de se voir abandonné du ciel! Ses parents tués, lui seul au monde, voilà donc que le petit Jésus l'oubliait! Comme il allait se sentir doublement orphelin.

Tout à coup, une idée me prit. Dégringolant l'escalier:

— Mére Gaudot m'écriai-je, le petit dort là-haut. Faites en sorte qu'on ne le réveille pas avant mon retour. Dites à mes amis que c'est dans son intérêt. Attendez-moi pour commencer le réveillon.

Et je filai vers l'arsenal où je connaissais un maître armurier.

A minuit quelques minutes, j'étais là. Tout le monde était là.

— Ah ça! qu'est-ce que cela signifie? dit le sapeur.

— Laisse, laisse, répondis-je en dissimulant quelque chose sous ma capote. L'enfant n'est pas réveillé, au moins?

Mai non, parbleu!

Je montai alors à pas de loup, sans vouloir dire ce que j'allais faire.

— Là, maintenant, fis-je en redescendant, appelez-le si vous voulez, mais d'ici.

On cria. on cogna au plafond, et presque aussitôt on vit arriver l'enfant radieux, en chemise, avec un képi, une cartouchière au flanc, et brandissant un petit chassepot de cavalerie.

— Vive Noël! criait-il; voyez le beau chassepot du petit Jésus!

III

Le lendemain, nous partions en expédition. Quatre jours après, nous trouvions les Prussiens, près de Belfort, et une escarmouche s'engageait.

C'était sous bois, le matin. La brume accrochée aux broussailles se déchirait à l'éclair des coups de fusil. On se voyait à peine. Tout à coup l'enfant poussa un grand cri.

— Il est là! il est là! je le vois! là derrière ce gros chêne.

Il montra un arbre isolé dans une clairière, et derrière lequel semblait se mouvoir un cavalier. Il avait reconnu l'officier de ulhans. Il voulut s'élancer de ce côté. Le bond qu'il fit le démasqua, et il tomba avec une balle dans la poitrine.

— Sale lâche, cria le sapeur.

Et, de sa main armée, il épaula lentement.

Paf! le cheval de l'officier avait la jambe de devant cassée, il s'abattait prenant sa jambe sous lui.

— En avant, vengeons le petit, dit le sapeur.

Au pas de course, on franchit la clairière. Les Prussiens voyant leur chef à terre, filaient devant nous. Le sapeur arriva le premier sur l'officier, et reçut une balle dans son képi, qui s'envola comme un oiseau.

— Tire toujours. mon bonhomme, lui dit-il, en lui saisissant le poing dans sa main d'acier.

Les quatre derniers coups de revolver partirent en l'air, et le sapeur, retirant son prisonnier engagé sous le cheval, lui mit un genou sur la potirine.

— Apportez le petit, cria-t-il.

Le petit râlait en ce moment.

— On ne peut pas, répondit-on, il va mourir.

— Sacrebleu! dit le vieux contrebandier, il ne faut cependant pas qu'il s'en aille sans être content.

Et prenant l'officier à bras le corps, lui tenant les mains derrière le dos, il le porta auprès de l'enfant.

L'enfant eut un sourire de joie, et la vie lui revint.

— Lâche! lâche! murmurait-il.

On l'avait assis contre un arbre, et le sapeur tenait devant lui l'officier à genoux.

— Tue-le, mon petit, tue-le, va! tu sais bien que je te l'ai promis.

L'enfant tourmentait d'une main convulsive son chassepot gisant à terre entre ses jambes. Tout d'un coup, par un brusque mouvement, réunissant tout ce qui lui restait de vigueur pour ce dernier effort, il appuya la crosse de l'arme sur sa poitrine blessée, dirigea le canon vers la figure de l'Allemand et lâcha le coup en fermant les yeux.

L'officier avait la tête fracassée, et l'enfant était mort.

Pauvre petit! dit le sapeur en mangeant une grosse larme, il a tout de même eu de belles étrennes.

Jean RICHEPIN.

LE VRAI, LE BEAU, LE BIEN

Epitre a un Sceptique

Si tu fermes l'oreille à de vaines paroles
D'un ministre divin prêchant son Rédempteur,
Si tu ne peux souffrir tous ces discours frivoles
Que l'intérêt inspire au plat complimenteur :
Cherche la Vérité dans la simple Nature,
Retrouve cet amour dont ton cœur est sevré ;
Œuvre du Créateur, aime la créature,
Et tu croiras au Vrai...

Rien ne te sourit plus à travers l'existence :
Tu doutes du Bonheur, même de la Beauté !
Accuse si tu veux la femme d'inconstance...
Le jour de l'abandon maudis sa cruauté !
Mais ne va point nier le pouvoir de ses charmes...
Plutôt que d'aspirer au calme du tombeau
Regarde en ses grands yeux le reflet de tes larmes,
Et tu croiras au Beau...

La Vertu, j'en conviens, est un trésor plus rare
Si l'on veut la trouver dans sa perfection ;
L'homme a toujours en lui quelque ferment barbare
Prêt à ternir l'éclat d'une bonne action :
Mais il n'en accomplit pas moins de grandes choses :
Evoque le Passé : rappelle-toi combien
Se sont sacrifiés pour les plus nobles causes,
Et tu croiras au Bien...

2 Août 94.

Félicien Lucron.

LES AMOUREUX

A mon ami J. M. Barbier

Dans la nuit sereine ils viennent tous deux,
Bien loin du village, errer sur la grève,
La main dans la main, bercés par leur rêve
Et le bruit des flots expirant près d'eux.

Craintes et soucis les laissent en trêve
Et le doux bonheur sourit à leurs vœux ;
Ils se font tout bas de brûlants aveux.
Mais le jour paraît ; l'heure s'enfuit brève.

Ils s'en vont alors par l'étroit sentier,
Foulant sous leurs pas les fleurs d'églantier
Et la mousse où croît l'humble violette;

Respirant l'air pur qui vient les griser,
Echangeant plus d'un tendre et long baiser,
Tandis qu'au ciel bleu chante l'alouette.

A. Fink aîné.

AUX VIERGES

O vierges qui passez gaîment sur le chemin,
Plus pures que les fleurs que l'aube en pleurs arrose,
Vos lèvres où renaît la fraîcheur de la rose,
Disent des mots d'espoir à chaque cœur humain.

Grâce à vous, nous voyons s'enfuir l'heure morose,
Et sans jamais fléchir nous attendons demain...
Si vous veniez toujours nous guider par la main,
L'existence serait l'éternel songe rose.

O vous, anges charmants que l'âme doit bénir,
Vous savez mettre en nous les projets d'avenir
Et l'amour infini, — l'amour qui nous affame...

Aussi nous vous devons nos plus douces chansons
Et le rêve si doux où nous réunissons
Les étoiles, les fleurs et les yeux de la femme!

André Jurénil.

AUTOUR D'UN BERCEAU

A Madame Léon Brumar, qui a bien voulu accepter ce modeste hommage de l'auteur.

Comme au nid tapissé de mousse et de bruyère
Repose un doux oiseau que vit naître le jour,
Dans son berceau soyeux, sous l'aile de sa mère,
Dort un charmant enfant, trésor d'un tendre amour.

Son front a la blancheur du lys de la vallée;
Ses traits ont du ciel pur l'éclat harmonieux;
Sa bouche est au matin la rose immaculée
Qui s'ouvre au soleil radieux!

Qu'il est beau! que de grâce autour de lui rayonne!
Quelle sérénité plane sur son sommeil!
Il sourit, oh! sans doute en son âme résonne
Un chant mélodieux de l'Infini vermeil!

Sans doute un Ange aimé le couvrant de ses ailes.
L'emporte en souriant, dans un rapide essor,
Et le fait, dans l'azur des sphères éternelles,
Jouer avec l'étoile d'or!...

Soudain, près du berceau voici la mère émue
Qui vient, rivée au bras de l'époux attendri,
— Gracieuse liane au tilleul suspendue, —
Contempler le repos de son enfant chéri.

Comme un lys incliné sur la blanche pervenche
Dont l'odorant parfum se mêle à son encens,
Sur le mignon dormeur sans bruit elle se penche,
L'œil plein de rayons caressants.

Puis le cœur palpitant de l'ineffable ivresse
D'un amour qui jamais ne saurait s'épuiser,
Sur ce front gracieux, trésor de sa tendresse,
Ravie, elle dépose un suave baiser!

Et le visage aimé s'éclaire d'un sourire,
Comme aux feux du matin l'azur serein du ciel;
Et la mère à genoux, dans un pieux délire,
Adore et bénit l'Eternel!

Le père se recueille et contemple en silence
Ces deux êtres si chers confondus en son cœur,
Qui sont, l'un son amour, l'autre son espérance,
Et tous deux l'idéal de son rêve enchanteur!

Puis, par un charme étrange attiré vers la couche
Il s'approche à son tour, le regard triomphant,
Et, le regard humide, il presse sur sa bouche,
Les lèvres roses de l'enfant!...

Sainte Paternité! Sublime amour de mère,
Oh! qui pourrait atteindre à vos ravissements?...
Vous êtes le rayon de suave lumière,
Qui pose une auréole aux tendres dévouements!

Vos radieux élans vous portent au ciel même;
L'Espérance et l'Amour chantent dans votre cœur...
Heureux qui vous possède, ô tendresse suprême!
Et d'un berceau fait le bonheur!...

Guérigny (Nièvre), Novembre 1894.

LOUIS OPPEPIN,
Officier d'Académie,
Membre d'honneur de l'Institut
populaire de France.

BIBLIOGRAPHIE

Les Petits Suicides, par VICTOR DE CHAMPVANS. (Paris, Bibliothèque des Modernes, 155, rue Montmartre. Prix : 2 fr. 50).

Depuis quelques années, les Jeunes, — las des exigences excessives des grands Editeurs, riches et hautains, — ont pris l'excellente habitude de s'éditer eux-mêmes. La plupart des Revues parisiennes, la *Plume*, la ***Revue Moderne***, la ***Revue du Nord***, le *Mercure de France*, etc., ont annexé à leurs bureaux de rédaction des comptoirs d'édition, d'où sortent journellement des œuvres de grand mérite; et les livres de ces bibliothèques sont d'autant plus recherchés des bibliophiles qu'ils sont tirés à petit nombre et fort artistiquement imprimés.

Voici, tout récemment paru dans la *Bibliothèque des Modernes*, un recueil de contes et nouvelles de M. Victor de Champvans; *les Petits Suicides*. J'ai lu ce coquet volume avec un intérêt soutenu. « *Les Petits Suicides*, dit l'Auteur dans son avant-propos, ce sont les petites âmes de notre pitoyable humanité; ces petites âmes qui naissent, qui aiment, qui souffrent, qui meurent; ces petites âmes dans lesquelles j'ai essayé de faire passer des visions d'avenir, de bonheur possible, de bonheur parfait... » Et ces petites âmes de déshérités, d'humbles paysans, de modestes ruraux, misérables et résignés, M. Victor de Champvans excelle à les peindre. La note est toujours juste, l'observation bien personnelle; la langue est claire, imagée, réaliste à point, avec, ça et là, des expressions de terroir fleurant bon les champs! Et les pages se déroulent, toutes vibrantes d'émotions naïves dans *Jean le Refusé*, débordantes d'attendrissement et d'amour dans *Marie Champion*...

Ce volume est le troisième d'une série de dix volumes, où l'Auteur se propose d'évoquer « les amours rurales et les mœurs campagnardes de la Franche-Comté. » La tache est ardue,

certes ! Je ne sais rien de plus complexe que l'âme du paysan, rien de plus divers, rien de plus ondoyant. Les instincts qui font vivre cette âme, les passions qui la troublent, les convoitises qui l'exaltent, sont autant de dédales infinis où se perd l'esprit le plus sagace, où l'analyse la plus subtile s'enlise et reste impuissante. Georges Sand, André Theuriet, Emile Zola, ces trois grands poètes de la Terre, nous ont présenté des paysans superbement observés, dans des décors d'un réalisme merveilleux, leurs paysans n'en sont pas moins des êtres exceptionnels, qu'ils ont rencontrés, sans doute, mais qui ne sont pas *le paysan !*

Après les œuvres géniales, — et cependant incomplètes, — de tels Maîtres, la tentative de M. Victor de Champvans ne manque pas de fierté, et, de tout cœur, je lui souhaite le succès qu'elle mérite.

Alexandre GOICHON.

TABLE DES MATIERES

Voiron. Imp. A. Mollaret.

Hommage à mon divin Maître, J. Michelet.

CONTES DE L'AZUR(*)

LE POÈTE VIGNERON (Charles Missol, de Lyon)

Ma Préface

CHER lecteur, dans ce livre, il faut que je le dise,
Tu ne trouveras pas le ton, la forme exquise,
Qu'exigent les beaux vers. Je suis un Tonnelier
Au toucher gauche et rude, et ne sais allier,
A la mailloche en bois, le ciselet qui fouille
Les métaux précieux et je reviens bredouille
De la chasse où le mot, vêtu de plumes d'or,
Me fuit et ne permet que j'arrête l'essor
Qui l'emporte en l'Azur, où le divin poète,
Des sommets du Parnasse, à tout instant, le guette.
Retenu dans ma cave, où la Muse parfois
Au faîte de vieux fûts, dont elle a fait son choix,
Vient me rendre visite, il ne m'est pas possible
De voir ces clairs rayons, flamme seule visible
Aux regards éblouis des fortunés mortels,
Qu'Apolon, par la main, conduit à ses autels.
Pour Moi, tout chante et vit. J'ai la vision même
Qu'en tout se trouve une Ame et de ma tête essaime,
En foule, des Lutins, tournoyant, feux-follets,
Sur mes tonneaux scandant les airs de leurs ballets.

(1) Tous ces Contes sont inédits. — Reproduction autorisée en s'adressant à l'Auteur.

Puis j'entends des accords et mon maillet cadence
Noël, Mottet, Rondeau, vieux Poème et Romance
S'échappant des cuveaux, que ces chants font vibrer,
Et de gros muids ventrus que je veux soutirer.
Les glous-glous rythment, gais, une chanson bouffonne,
Qu'à cheval sur des brocs, un Farfadet chantonne.
Déliant mon osier, les cercles dans la main
Tournent en me sifflant un bachique refrain.
La douelle excusant ma lâche perfidie,
Aux flammes du copeau plaint une mélodie.
Enfin, mes jus fameux, en joyeux brouhahas,
Aux arcs des noirs caveaux, jettent des Hosannas.
C'est une obsession, car les jours que j'encave,
D'une harmonie étrange, en un lascis suave
D'effluves capiteux, mon esprit entouré,
Vibre, exulte, s'affole et se croit inspiré.
Voilà pourquoi je rime, heureux quand ma folie
M'entr'ouvre cet Eden, où tout chagrin s'oublie.

Le Poète-Vigneron.

Contes de l'Azur

EN BOURGOGNE (Le bon Chevalier)

CONTE HUMOURISTIQUE

Une nuit, ne pouvant captiver le sommeil
Et cherchant le moyen, sur l'horizon vermeil,
De hâter le retour des baisers de l'aurore
Qui, pour me taquiner, ne relève son store.
Je m'habille; une idée envahit mon cerveau;
J'ai rentré du Volnay dans le petit caveau
Et la clef. je le crains doit être sur la porte.
Est-ce vrai? n'est-ce pas? mais après tout, qu'importe,
Je trompe, en descendant, insomnie et Lutin,
Puis. goûtant mon nectar, viens narguer le matin.
Passant par les communs protégeons la lanterne.
Le vent est un farceur qui souvent baliverne.
J'entre... au diable la bise! un croisillon ouvert
Fait claquer la serrure et, sans flamme. il appert
Que me voilà penaud. Mais que vois-je? Une torche
Tout là-bas qui rougeoie. illumine le porche,
Menant aux souterrains où sont mes vieux Pomards,
Grands Dieux! serait-ce Grup, Gnôme des cauchemars?
Précipitant mes pas, sous les arceaux je vole,
Et tombe inanimé devant la métropole
De mes provins fameux. Aux pieds des derniers rangs,
Marquant mes gais Meursault qui portent sur leurs flancs

Des ceintures d'acier, un soudard en cuirasse,
Casque, heaume dorés, preste se débarrasse
Du flambeau de résine et se tournant vers moi,
Esquisse une grimace en voyant mon émoi,
Et dit : « Ne sois en peine et sache que ta cave
« Est un chétif réduit que mon empire enclave.
« Mais te faire chercher est vraiment puéril.
« Des vins de ton pays, je suis l'Esprit subtil;
« De ta belle Bourgogne et l'Ame et le Génie.
« J'apparais, quelquefois, quand se montre embrunie
« L'Etoile, où vous cherchez le secret de demain.
« Haut le cœur ! Vignerons, ignorant le chemin
« Qui conduit à cet antre où trône la chimie,
« La Fée au corps visqueux, à la lèvre blêmie,
« Gardez de vos Aïeux, l'orgueil invétéré,
« Que votre beau vignoble est un terroir sacré !
« Et ne souillez jamais le nom de votre mère,
« La Dive Côte-d'Or, pour la folle Chimère,
« Qui vous montre, menteuse, en croupe sur son dos,
« Un droguiste et Bacchus, chevauchant en égaux.
« Aujourd'hui, le négoce élevant des usines,
« Voudraient voir mes autels devenir officines.
« Patience, mes fils, les temps vont revenir
« Où les hommes, punis, reprendront souvenir
« Des tonneaux fastueux et des cuves magiques
« Où chantent des raisins, les Hosannas bachiques.
« Le secret de demain, tu le veux, viens juger,
« Escalade tes fûts, je pars en messager,
« Faisant crouler tes murs, te montrer un mirage
« Indiquant l'Avenir en un riant présage. »

— Oh ! Ciel !... Dans le lointain que sillonne l'éclair,
A l'appel du tocsin vibrant sinistre et clair,
Des milliers de tonneaux culbutés dans l'espace,
Sur la terre, où Satan, sans pitié fait main basse,
Je vois couler fumants des flots en fusion,
Horreur ! il pleut du sang !...
Soudain la vision
S'éteint dans le brouillard. — A mes pieds, je regarde,
Je suis seul dans le noir. Ah ! mais gît, par mégarde
Sur le sol, mon falot. Fouillant les coins obscurs,

Je vois mon cellier plein, entre ses quatre murs.
Dieu soit béni ! Je ferme ; eh ! quoi ? c'est par prudence
Et malgré mes émois. Bourguignon, je devance
Les gourmets maraudeurs. Je regagne mon lit,
Pends les clefs à leur clou. Bon ! pendant le conflit
Des tonneaux éventrés, j'ai dû perdre ma toque,
Mais le bon Chevalier, service réciproque,
De peur de s'enrhumer aurait-il échangé
Son bassinet de fer, certes fort ouvragé,
Contre mon doux béret ? Bast ! il faut que je dorme.
Tiens, si, trouvant demain le casque et l'uniforme,
J'allais m'en revêtir, dans Meursault, vrai, quel bruit,
Narrant la dague au poingt, les faits de cette nuit.

— Je m'éveille, quelle heure ?... au clocher huit coups frappent.
Quelle horreur ! Oh ! non pas, deux coups de plus rattrapent
D'hier, le temps du bal ! A propos que penser
De cette chose étrange ? Eh ! quoi, me tracasser,
Mais voyons que je sache, entr'ouvrons la fenêtre.
— « Holà ! Jean, prends mes clefs, cours au celliers, peut-être
« Trouveras-tu ma toque et me fixeras tôt,
« Allonge tes jarrets ; tu lambines, courtaud.
« — Monsieur, oui, la voilà. — Bon, bon, je vais descendre.
« Mais fichtre ! Qu'est cela ? ne faisons pas d'esclandre. »
« Je n'ai donc pas rêvé ; soyons calme, morbleu !
L'aventure est fort drôle ; et suis-je dans le Bleu
Ou toujours à Meursault ? Aurai-je bu ma Côte,
Au fumet si tentant ? Non, ce n'est point sa faute.
Motus ! qui sait ? le Ciel m'adresse une leçon.
Merci, bon Chevalier... vite à mon caleçon !

CONTES DE L'AZUR

LE DERNIER DES BARDES

Sur un tapis de mousse, un loqueteux chemine,
Sous le couvert des pins, il a hautaine mine,
Tenant guitare en mains, déclamant aux oiseaux,
Des vers qu'il improvise en ballades et rondeaux.
Il semble un Troubadour qui serait en arrière,
De trois siècles au moins, ayant dans la poussière,
Aux oripaux d'Antan, troués, fanés, usés,
Rapporté des morceaux en hâte reprisés.
Un papillon l'écoute et, repliant son aile,
Pose sur ses cheveux une fauve étincelle.
Un mignon roitelet accourt, puis sur son bras,
Le petit bec ouvert, pousse mille hourras.
Dans la verte clairière où s'égrènent ses notes,
Pinsons, moineaux, bouvreuils, merles, bruants, linottes,
Accompagnant ses airs, oiseaux chantants, sifflants,
Mettant sous la feuillée accords et bruits troublants.
Puis, il songe, le gueux, qu'il a le ventre vide.
« Diable! » dit-il enfin, « si la Muse est avide
« De virelai d'amour, d'ode, de triolet,
« Je ne puis vivre, hélas! charmant rossignolet,
« Mésange bleu d'azur, papillon, libellule,
« En saisissant au vol, la mouche qui circule
« Sur les ailes du vent, ou bourdonne aux buissons,
« Ni goûter au nectar, qu'un calice en frissons,

« Offre à ta gourmandise, ô! ma friande abeille.
« A moi, ne peut pourvoir la prodigue corbeille,
« Prés, bois, champs et vergers, d'où ruissellent les fleurs,
« Où mûrit le grain d'or, où l'aube offre ses pleurs.
« Il me faut au village aller geindre ma vie.
« Verrai-je, pour ce soir, ma fringale assouvie?
« Je l'ignore, je chante et ma guitare aussi,
« Qui me dit : pauvre gueux, éloigne le souci
« Des besoins de ce monde. Est-il, vraiment, possible
« Que l'on meure de faim pour cet être invisible
« Que l'on nomme la Muse? Autrefois, troubadours,
« Poètes, beaux diseurs, aux fortunés séjours
« Des palais, des manoirs, vers les camps, sous la tente,
« Trouvaient joyeux accueils, aventure galante.
« — Aujourd'hui, pauvre Luth, adieu ce bel espoir.
« L'Amour s'est envolé, tu ne peux émouvoir
« Les cœurs que la folie en ses filets capture,
« Et que l'obcénité marque de sa souillure. »
L'homme prend sa besace et par un léger saut,
Tourne à dos sa guitare en disant : « A bientôt. »
Il arrive au village; ici, c'est une croûte;
Plus loin, bâtons en mains, on lui montre la route.
Où va-t-il se loger? Et, certes sous le bois,
Dans des fourrés épais dont il a fait son choix.
Il revient; de son pain il reste encor des miettes.
« Pour demain, dit-il, fier, ne soyez point inquiètes,
« Hôtesses des taillis, vous, aux cottes d'acier,
« Aux ailes de brillants, pour vous rassasier,
« Insectes, mes amis, j'ai gardé quelques larmes
« D'un beau rayon de cire; et pour toi, qui me charmes,
« Car tu ne dors la nuit, je veux, fier rossignol,
« T'apprendre d'un rondeau, le finale en bémol.
« Oui, jadis, j'adorais une accorte bergère, »
Chanta le mendiant, « croyance mensongère,
« L'illusion partie, après elle, plus rien,
« Ma guitare et mes chants me restant pour seul bien;
« Depuis je cours les monts, les chemins et la plaine,
« N'ayant qu'un seul bonheur, chanter à perdre haleine
« Pour vous seuls, mes Mignons, ne demandant au Ciel,
« Qu'un morceau de pain bis, frotté d'un peu de miel.
« Les troubadours sont morts, car est morte la Mie

« Qui pleurait, soupirait ou pensait endormie
« Aux divins chants du Luth. par le Prince-Charmant.
« Se voir à son réveil. aimée assurément. »
— Le lendemain matin. roulé dans sa guenille,
Notre gueux était mort. De quoi ? Quelle vétille!
On ne s'en occupa. — « Quel est ce violon ? »
Glapit un villageois, ça ne vaut un gallon,
« C'était piètre musique. » — « Oh! oh! reprend un autre,
« Il faut se méfier, dire une patenôtre.
« De crainte de Satan! Le vent vient à souffler,
« Une corde aussitôt. semble vraiment râler. »
On brise l'instrument. Au Ciel s'enfuit une âme,
Dans un dernier soupir jetant ce mot : « Infâme! »
Infâme. qui ? le monde. eh! parbleu, pauvres fous,
Faire aujourd'hui des vers. pour gagner quelques sous ?
Pleurer aux chants du Luth pour manger ? Quel délire!
Prenez tambours. grelots. de nos jours on veut rire!

Hommage à mon divin Maître J. Michelet.

CONTES DE L'AZUR[1]

LE POÈTE VIGNERON (Charles Missol, de Lyon)

CONTES DE L'AZUR

DEUX TOUT PETITS SABOTS[2]

I

Deux tout petits sabots, façonnés dans le chêne,
Sont là, sur le plancher, près la cotte de laine,
Et dorment fatigués. Mon Dieu ! qu'ils sont mignons !
Quels deux tout petits pieds ont-ils pour compagnons ?
— Dans la chambre quelqu'un, qui, prestement, s'éveille,
Puis, sautant hors du lit, voit que l'Aube vermeille
Glisse sous le châssis et dans les blancs sabots
Se cachent des petons si mignonnement beaux,
Qu'on voudrait en rêver. Ce sont ceux d'une fille
Et la fille a seize ans. Pendant qu'elle s'habille,
Je vous dirais qu'elle est laitière simplement,
Chez son père alors veuf, qui l'aime follement,
Mais toujours pour le broc, la laisse souvent seule
Au logis que partage avec elle une aïeule.

(1) Tous ces Contes sont inédits. — Reproduction autorisée en s'adressant à l'Auteur.
(2) Médaille d'argent, concours Académie du Maine.

Lors, vêtue, entr'ouvrant un énorme volet,
Elle rit au soleil, qui lui décoche un trait.
Le coq chante : Bonjour. La vache, à son tour, meugle.
Un gars lève le nez et n'étant point aveugle
Voit que notre fillette a mis son beau fichu.
« — Eh ! » dit-elle. « Janot, n'était-ce, hier, échu
« Le dernier jour d'avril ? J'ai seize ans, je suis femme,
« Et, nigaud, n'entends-tu, que chacun le proclame ?
« Tiens, regarde Médor, la chèvre, mon oiseau.
« Ecoute les canards, la grenouille au ruisseau.
« Tous, tous, même le vent, l'abeille qui bourdonne
« Savent que j'ai seize ans et suis une personne »
Puis claquent des sabots dans le vieil escalier
Et Lison, fraîche coiffe et rouge tablier,
Se montre triomphante au pas de la cuisine,
Où le gars et la vieille admirent la bambine
Devenue en effet, un beau premier de Mai,
Comme lui dit Janot : « Mam'selle, pour de vrai. »
Mais assez babiller, il faut, preste, à la ville
Porter la berthe au lait ; en hâte, on les empile,
L'ânon prend son harnais et les voilà partis,
Dévalant le coteau que bordent les pâtis.

— Œufs, beurre, lait vendus, au soir, le cœur en joie,
Voisines et voisins, font fête au cidre, à l'oie,
Sous la table frétille un tout petit sabot.
« Mam'zelle, pour de vrai », soupire encor Janot.
— Plus tard, verrou tiré, Lison, qui s'est assise
Sur le bord de son lit, reste comme indécise.
« — Que peut-il me vouloir, avec mon petit pied
« Et mes petits sabots, disant : c'est grand pitié ?
« Toujours sur mes talons, ce grand jeune homme pâle,
« Il ne me quitte plus, me suit même à la halle.
« Et vous, vous qu'il admire avec de si beaux yeux,
« En savez-vous la cause ? » Un rais qui luit aux cieux
Allume les sabots qui répondent : « Sois sage. »
Puis le volet est clos, on s'endort au village

— Janot s'est déclaré. « Ben oui, peut-être non »,
Est tout ce qu'il en a. Bientôt d'un mal sans nom

La fillette est atteinte et pâlit, s'étiole.
De sa lèvre riante, au loin, le ris s'envole.
« — Quel est donc ce seigneur? » dit, un jour, le garçon,
« Qui vous parlait hier, par-dessus le buisson?
« — Là, fi, le curieux, un étranger peut-être.
« Qui dans chaque matin, me peint de sa fenêtre. »
Le gars a tressailli. — « Comment s'appelle-t-il?
« — Je ne sais, dit Lison, en fronçant le sourcil.
« Ne m'en parlez jamais, voyons, que vous importe?
Sur le nez du nigaud, se referme la porte.
Chez elle, à la croisée et regardant l'Azur.
Où la Lune au lointain, déjà fuit vers l'obscur.
« Que faire...? Se dit-elle, il proteste qu'il m'aime,
Mais partir... Oh! non pas, son ordre est un blasphème.
— Vous, complices, parlez? Dis-moi, petit sabot,
Mam'selle, pour de vrai, dois-je épouser Janot?
La Lune disparait derrière le village,
Les sabots qu'elle étreint, lui répondent : — « Sois sage. »

— Tu pleures, pauvre gars, pour deux sabots brisés!
Il faut mule en satin aux petits pieds rosés!
Ton cœur avait, hélas! une trop rude écorce,
Et pour capter l'ablette, il faut trompeuse amorce!

II

Deux tout petits souliers, gisent là, sous la traine
De la robe de bal, et quelle Fée ou Reine
Les portait cette nuit? Mon Dieu! qu'ils sont mignons
Et quels deux pieds mignards, ont-ils pour compagnons?
Dans le boudoir quelqu'un, qui lentement s'éveille,
Puis descendant du lit, voit la clarté vermeille
Dorer les lourds rideaux et sur un blanc soulier
Se pose un frais peton qui semble irradier
Sur les ors du tapis. Cette Fée est gentille.
Cette Reine a vingt ans. Pendant qu'elle s'habille.
Je vous dirais qu'elle est maitresse simplement
D'un homme haut titré, qui l'aime follement,
Mais joueur forcené, la laisse souvent seule,
A l'hôtel où l'occupe un superbe épagneule.

Lors, vêtue, entr'ouvrant un élégant volet.
Elle rit au soleil qui lui décoche un trait.
Mais le coq ne claironne et les vaches ne meuglent.
Puis deux bien jolis yeux que les larmes aveuglent
Cherchent en vain l'ânon, car c'est un premier Mai.
Mais un gars ne lui dit : Mam'selle pour de vrai.
Pauvre, pauvre Lison! Coïncidence étrange.
S'élançant à l'armoire, en hâte, elle dérange
Falbalas et linon, puis quelques bibelots,
Et tremblante sa main tient deux petits sabots.
Les mouillant de ses pleurs, ce pauvre cœur mystique
Voudrait trouver en eux, une vertu magique!
« — Oh! oui, j'étais heureuse avec vous mes amis.
« De vous chausser encor, que ne m'est-il permis?
« Que je voudrais pouvoir regagner le village.
« Mais pour cela que faire? — Eux, répondent : « Sois sage. »
— Encor ces mots, dit-elle, il semble, qu'autrefois,
Vous répondiez ainsi, petits railleurs de bois.
Etes-vous des lutins, Gnômes jetant le charme.
Ou de ma conscience, un remords qui m'alarme?
Mais je voudrais savoir quel serait le moyen
De m'enfuir?... Où trouver un bras fort, doux soutien?
Mon Dieu! je suis si lasse et combien tu m'accables.
O! vie ensorcelée! Eh bien, vous, petits diables
Qui murmurez toujours, sans point assez parler.
Sabots, petits sabots, je vous ferai brûler.
Si vous ne dites pas que vers mon beau village.
Nous allons retourner! — Eux, répondent : « Sois sage! »
L'enfant les jette au loin et, folle de douleur.
Dans ses yeux un éclair, embrasant sa pâleur :
« — O! malédiction! J'accepte votre blâme.
« Partez donc vers le feu, Moi, je reste une infâme! »

Mais deux, trois coups légers, au panneau d'un lambris.
Dissipent de Lison, les pensers assombris.
Ecartant la tenture, une main blanche et fine.
Tend un pli, dont s'empare et qu'en hâte examine,
La mignonne affolée. Un regard lui dit tout.
— Son père va mourir, mais son appel l'absout. —
« Anna, vite réponds! » dit-elle à la soubrette,
Accourue aux éclats de son coup de sonnette.

« Qui vient de l'apporter? — Madame, un paysan.
« — Amène-le, qu'il entre, » et s'assied au divan.
Uue masse s'abat, un front qui se dérobe,
Vient, comme un chien battu, se cacher dans sa robe.
Effrayée, empoignant le collet du sarrot,
Relève cette tête et s'exclame... Ah ! Janot !
Toi, Janot, toi, Janot, c'est toi !... je deviens folle !
Le garçon la regarde et sans nulle parole,
Tend la main, puis les bras... Elle jetant un cri,
Se plonge à corps perdu, dans ce supême abri.

Mais les petits sabots?... Là, riant, sur la table
Et Lison, de son doigt menaçant, adorable,
Dans un regard contrit, suavement moqueur,
Leur envoie un baiser où s'est fondu son cœur.

III

Le père a pardonné, puis, jusqu'au cimetière,
Les tout petits sabots ont escorté la bière.

IV

Tout bourdonne au village, un beau premier de Mai.
Parbleu ! Lison devient : Madame pour de vrai !

Contes de l'Azur

L'AMOUR AU BOIS [1]

Annette s'est assise au revers d'un fossé.
Sous le couvert du bois où le chant cadencé
Du Pivert babillard, des notes qu'il affûte,
Défie un ruisselet qui rit clair comme flûte.
Voix de basse, le vent, sous la branche, au buisson,
De ce joyeux concert se met à l'unisson.
L'abeille au manteau d'or, les cigales stridentes,
Les mouches, robe feu, dans l'air, volent ardentes.
La fillette se lève au léger frôlement
De feuilles, de rameaux écartés doucement.
Un tout petit gamin pointe son frais visage
Encadré dans la baie où son regard présage
Qu'il est vraiment heureux de voir des cotillons.
Il avance craintif, secouant des haillons
Qui le vêtent très peu, puis, le doigt sur la bouche,
Offre sa joue et, preste, en ses jupons se couche.
Son corps est si rosé, si bien fait, si dodu
Ses cheveux si bouclés, que le baiser, rendu,
Mille baisers nouveaux de lèvre à lèvre volent,
Puis, les tendres amis se pressent, se cajolent.

(1) Couronné au Concours du « Sylphe ».

Soudain, à pas furtifs, débouche d'un hallier,
Un beau gars, par ma foi! qui paraît rallier
L'endroit où de la chasse un poste le réclame.
Il s'arrête interdit devant ce tableau; dame!
C'est gracieux, exquis et touchant tour à tour.
Mais le marmot s'effraye et recherche à l'entour
Un coin pour se blottir; lors, à cette menace,
La fillette avisée, en ses deux bras l'enlace.
Le garçon vient, très doux, pour calmer cet effroi
Et propose la paix, en demandant pourquoi
Sa présence le trouble? Il apprend que la mère
Est une jeune fille, égide passagère
De l'espiègle Mignon que bercent ses genoux.
Saluant pour partir, notre petit jaloux,
Tout à fait rassuré, veut aussi qu'il l'enchaîne
Le force de s'asseoir et, résistance vaine,
Il faut bien lui céder. Marmot, fille et garçon,
S'étendent sur le Vert, riant du sans-façon.
Calin pour celui-ci, tendres appels à l'autre,
Le Marmouset exulte et dans l'herbe se vautre;
Puis les baisant tous deux, l'enfant est devenu
Le courant magnétique où ce couple ingénu,
Ignorant le danger, sous ses effluves, vibre,
Et la Raison s'enfuit, le cœur n'étant plus libre.

Tout à coup, aux taillis, l'ombre, en traître descend;
C'est l'heure du départ. Le Lutin les pressant,
Veut rester, se débat, s'obstine, lutte, pleure.
Et son air qui supplie, où par caprice, ou leurre,
Indique la souffrance; il faut coucher ici!
Consentir et pourquoi? N'est-il souvent ainsi?
On repousse l'avis d'une saine prudence,
L'âme pure, au méfait excluant la tendance.
Ils sont là, tout confus, en vain cherchant un biais,
Le fripon les voit pris. Dans ses yeux, aux succès
Du désir obtenu, brille une vive flamme
Qui, de moins aveuglés, eût fait frissonner l'âme;
Puis, feint d'avoir sommeil, mais les caresse encor,
Lutinant la fillette, égrenant le trésor
De son adroit babil qui, dans le crépuscule,

Amollit leurs deux cœurs, les pénètre et les brûle!
Sur la mousse, il s'endort.....
..... D'un sifflement vainqueur,
Deux baisers s'échangeant, le Merle, oiseau moqueur
Fait résonner le bois. Dans un rayon de Lune
Fusant d'une éclaircie, où l'arbre fait lacune,
L'Enfant montre, éveillé, son visage mutin,
Puis, vers les deux amants, glisse un pas incertain.
Rassuré, le Matois arrache sa guenille;
Uue aile sur son dos se déplie et frétille;
De sa main potelée il jette aux amoureux
Un baiser. « Eh! dit-il, qui sait?... Soyez heureux!
« Ou ne maudissez pas le mauvais petit drôle,
« Car je suis Cupidon, et tromper est mon rôle... »
Sur le rais qui l'appelle, en hâte s'enlevant,
La ramure écartée, il s'enfuit, l'aile au vent!...